



Vouk Voutcho

alias **Al Thana**

LA FORÊT PROMISE

2012

Table des matières

I LES FAUVES	3
II LES ŒUFS DE L'AIGLE	17
III L'ÂME DE MON CHÊNE	31
IV ŒIL POUR ŒIL	53
V L'ASTRE CHEVELU	79
VI LE FLÛTEAU ENCHANTEUR	101
VII LES PETITS BONHOMMES VERTS	133
VIII LES MORT-NÉS.....	156
IX LES ENFANTS DE L'ENFER.....	191
X VRATCH	220
XI JAMAIS DEUX SANS TROIS	239
XII DIEUX ET DÉMONS.....	263
XIII LA FIN DES TEMPS	283
<i>Présentation.....</i>	<i>318</i>
<i>À propos de cette édition électronique.....</i>	<i>319</i>

I

LES FAUVES

Plus mort que vif, je retiens mon souffle. Je les entends remuer les fougères au bord du marécage. Tapi dans mon nid d'aigle, j'aperçois en contrebas, parmi les haillons de brouillard, le scintillement de leurs coutelas, les mêmes qu'ils avaient utilisés pour tuer et démembrer mon père.

La brise matinale apporte à ma cache leurs appels étouffés, semblables à des cris des corbeaux. L'odeur de leur sueur me soulève le cœur, la puanteur de la viande crue qu'ils mortifient sous leur selle avant de l'ingurgiter.

Je vois enfin leurs éclaireurs déboucher des buissons, les trois hommes d'une apparence hideuse, plus effrayants encore que tout ce que j'imaginai, écoutant les récits de mon grand-père. Le corps trapu, les épaules et les bras énormes, la tête grosse comme celle d'un bison, ils ressemblent à des monstres sortis d'un cauchemar. La chevelure en broussaille, le nez plat, les pommettes saillantes, l'œil enfoncé dans l'orbite comme dans une grotte, ils avancent tels les chats sauvages, par bonds agiles sur la pointe des pieds.

Devant la langue de terre qui mène à notre hameau, ils poussent un hululement, le signal donné à leur bande pour les joindre. Sur la rive opposée du marais, à la portée de leurs flèches, ils ont déjà distingué nos huttes, où les femmes de notre tribu tressent de l'osier, lavent du linge et vaquent aux petits enfants.

En un instant, leurs compagnons jaillissent des ombres – Dieu Triglav merci, ils sont moins nombreux que l'on a cru – à peine trois fois le nombre de mes doigts. Le visage ravagé de variole, les yeux caves dépourvus de cils, ils sont aussi repoussants que leurs éclaireurs. Ils sont prêts à décocher leurs flèches, à se mettre à hurler et à fondre sur nos huttes, mais l'absence de nos hommes les rend soupçonneux.

Guidés par leur chef, un géant à la nuque bossue comme un vrai bison, ils s'engagent prudemment dans l'herbage entre les deux étangs, fauchant au passage avec leurs arcs les plantes aquatiques.

Ils commencent à fredonner un chant guerrier sur un seul ton qui me glace d'effroi. Ils se réjouissent en avance de leur festin sanguinaire : trancher la gorge des enfants, éviscérer les femmes, empaler les vieillards, abattre les animaux, piller et incendier nos cabanes, exterminer tous les Sclavènes. Au dire de mon grand-père, bien avant sa naissance, ces Huns barbares, dits Puants, firent déjà cette sorte de carnages dans notre patrie lointaine, avant que nos ancêtres n'entreprennent le grand voyage vers le sud et ne trouvent refuge dans la Forêt Ténébreuse.

Enivrés de joie meurtrière, ces abrutis ne songent même pas à ce qui les attend au milieu de cette paisible eau croupie qui les entoure, là où nombre de nénuphars et de roseaux bordent le chemin de deux côtés. Dressée par le chef de notre tribu, Svevid, cette embuscade s'était montrée redoutable maintes fois lors des attaques de nos ennemis.

En notre langue, Svevid veut dire : celui qui voit tout, qui connaît toutes les ficelles. C'était lui qui avait appris les ruses de guerre à nos gamins, devenus nos gardes. Il leur avait fait connaître l'art de fabriquer des pirogues, en creusant dans un tronc d'arbre. Grâce à lui, ils étaient devenus, en quelque sorte, des hommes-poissons, aussi à l'aise dans l'eau que dans l'air, capables de nager du matin au soir. C'était aussi lui qui leur avait

enseigné comment se maintenir sur le dos au fond du marais et respirer au travers des roseaux évidés, remontés à la surface de l'eau, en attendant les trois coups de sa pagaie, le signal d'attaque.

Un bout du roseau dans la bouche, nos guerriers sont aux aguets depuis ce matin, à l'affût de leur diabolique gibier. Ils sont armés de frondes, de haches de jet et de lances. Chacun d'entre eux est muni d'un lasso, une longue corde au nœud coulant, que ces mêmes Huns avaient inventée dans les temps anciens. Bien que les roseaux soient visibles sur la surface, personne ne peut soupçonner leur présence au fond de l'eau trouble.

Le souffle coupé, j'attends les trois claquements de pagaie. Malgré son âge avancé, Svevid était descendu dans l'eau le premier, au lever du jour. Il s'était caché au milieu des plantes, à l'endroit qui au printemps grouille de grenouilles et de crapauds. Ils ont cessé de coasser lorsque les attaquants ont commencé à fouler l'herbe entre les deux étangs, et un silence pesant s'est mis à régner, comme si ces animaux avaient senti l'odeur de la mort.

Enfin sonne l'heure d'attaque !

Un... deux... trois coups de pagaie retentissent jusqu'à mon nid au sommet de l'arbre, pareils aux gifles d'un ogre. Le vieux Svevid vient d'émerger du bas-fond. Sa crinière blanche, couverte d'algues, lui donne l'air d'une divinité aquatique. Son visage terreux, aux yeux renversés, ressemble à celui d'un mort vivant qui terrifie nos ennemis. Si je ne le connaissais pas depuis toujours, je quitterais mon observatoire et m'enfuirais au loin.

Les Huns n'arrivent même pas à reprendre leurs esprits, quand du marais surgissent les combattants de Svevid, l'orgueil

de notre tribu. Ainsi que leur maître, ils sont couverts de boue et d'algues tels des vampires sortis de leur tombe, prêts à saigner nos agresseurs. N'en croyant pas leurs yeux, les Huns se comportent comme un troupeau de bovins sur le lieu d'abattage, ne sachant plus où donner de la tête.

Avant qu'ils ne dégainent leurs coutelas, nos hommes lancent sur eux deux douzaines de lassos. Plus nombreux que les Huns, ils réussissent à les attraper jusqu'au dernier, sans les laisser décocher leurs flèches. Ils les frappent avec les balles d'argile, projetées par les frondes, et une nuée de haches et de lances. Tandis que les survivants jettent les hurlements sauvages, nos hommes les attachent et les ligotent aux arbustes d'aubépines. Les vieux du village disent que l'ardente aubépine préserve des maléfices et déchire la peau des sorciers.

Je ferme les yeux, je me bouche les oreilles, afin de ne pas entendre les cris, et les rugissements de rage des captifs. Le massacre qui va suivre, mon grand-père me l'a déjà décrit, l'horreur de la mise à mort, l'acharnement de nos guerriers, transportés de fureur, à l'égal de nos ennemis.

Il me semble que cela dure une éternité. Les yeux enfin entrouverts, je vois l'étang changer de couleur. L'eau boueuse devient rouge de sang. Entre-temps, nos hommes ont déjà ramassé les armes des Huns. Ils ont aussi enlevé tous leurs habits en peau de loup et ont ramené du hameau un chariot. Fumant de colère, ils achèvent les blessés. Ils décapitent les corps ensanglantés. Ils coupent les vaincus en morceaux avec leurs propres coutelas et les chargent avec hâte sur le char funèbre.

Je sais ce qui va suivre. Ils vont les charrier à la lisière de la forêt, pour y empaler les troncs et suspendre les têtes et les membres sur les arbres, afin que ces restes mortels remplissent d'effroi d'autres envahisseurs et les empêchent à jamais de pénétrer dans la Forêt Ténébreuse.

En saluant ce cortège macabre, une bande d'oiseaux noirs survole l'étang, voltige au-dessus du chariot et croasse avec joie. Pour une fois, au lieu de tuer les animaux, les hommes vont les nourrir de la chair humaine. Les charognards les suivront jusqu'à la sortie du bois, en attendant qu'ils s'éloignent, et s'attaqueront aussitôt aux cadavres.

Leur faim est insatiable : avant le coucher du soleil, ils dévoreront la viande sans perdre une miette. Ils ne laisseront sur le lieu de leur festin que des os, à l'entrée de la forêt que je n'ai vue qu'une fois, à l'endroit où les ossements et les crânes vides balancent dans le vent.

L'étrange, c'est que la carcasse d'un Hun ressemble à celle d'un Slavène comme coulée dans le même moule. Le corps de mon frère aîné, tombé dans une caverne forestière, fut retrouvé au printemps suivant rongé par les mangeurs de cadavres. Les mouches bleues et les jardinières sont aussi friandes de Huns que de Slavènes morts. Le crâne creux, les os décharnés, les mâchoires grimaçantes, mon frère, l'ennemi mortel des Huns dans la vie, était devenu leur jumeau dans la mort.

Avant que les vieux du village ne jettent son squelette sur le bûcher, comme le veut la coutume, je m'étais procuré l'une de ses dents que je porte toujours sur moi. D'après mon grand-père, les dents sont beaucoup plus fortes que le reste d'un corps, les dents sont en quelque sorte immortelles. Aussi puis-je dire qu'une petite partie de mon frère est toujours vivante, pendue à mon cou.

Mon nom est Rod. Petit Rod. Mon grand-père s'appelle aussi Rod, Vieux Rod. Mon père, de son vivant, s'appelait Gros Rod. En langue de ma tribu Rod veut dire *les parents*, car nous sommes issus de la même famille. Le Vieux Rod dit que j'aurai bientôt quinze ans, l'âge propre pour décocher ma première flèche et couper la gorge de mon premier barbare. Quinze ans

signifient quinze printemps, quinze fêtes de notre dieu Triglav, trois fois le nombre des doigts de ma main, mais je me sens beaucoup plus âgé, aussi vieux que ma tribu qui a vécu une multitude de printemps. Mon grand-père dit que je suis dans la fleur de l'âge. Je pense que l'on a plutôt l'âge qu'on porte dans son cœur.

Qu'il pleuve ou fasse beau, je monte tous les jours dans le nid d'Aigle au sommet de mon chêne, dont les branches pourraient abriter une bonne centaine de cavaliers avec leurs chevaux. L'œil et l'oreille aux aguets, j'y passe toute la journée du matin au soir. C'est grâce à ce poste de veille que j'ai assisté à la défaite des Huns. Il y avait parmi eux quelques-uns de mon âge, des garçons à peine mûrs pour manier un arc ou une lance. Ils nourriront les charognards comme leurs aînés. Je ne plains pas ces barbares, ni leurs rejetons. Tel père, tel fils. Ils ont bien mérité leur triste sort. Je n'ai aucune pitié pour ces fauves qui nous talonnent dans tous les coins de la terre, qui nous pourchassent depuis longtemps comme des animaux.

Aux dires de mon grand-père, tout commença dans notre patrie lointaine au nord, au début d'un hiver glacial, quand ils apparurent de nulle part, décidés à nous chasser de nos terres, à s'emparer des biens de notre village, à détruire nos idoles et à massacrer nos ancêtres. Notre bétail, ils se l'accaparèrent dès le premier jour du siège, vu qu'avant leur attaque la plupart de nos bœufs, chèvres et moutons se trouvaient dans les champs avoisinants. Ils les abattaient et les mangeaient à leur aise durant des semaines. En même temps, ils se gavaient de nos céréales, pillées dans les granges au-dehors du village.

Incapables de franchir les murs d'argile qui formaient l'enceinte de notre patelin, ils le cernaient de toutes parts, tout en restant hors de la portée de nos flèches. Heureusement, tel un nid d'oiseau, la petite Slavénie était accrochée à un mont abrupt, qui protégeait les villageois de tous les dangers de der-

rière, tout en leur offrant de l'eau en abondance grâce aux trois ruisseaux qui tombaient en cascade dans un lieu creux dans les rochers.

Encerclés durant ce rude hiver, les habitants du village commencèrent à souffrir de la faim. Au terme du deuxième mois du siège, la disette se transforma en famine et beaucoup de villageois, sans espoir, perdirent la raison. Les visages émaciés et couverts de givre comme des cadavres vivants, ces insensés rodaient partout en cherchant des vivres pour leur famille. Après avoir mangé toute la volaille, ainsi que quelques rares porcs et ânes, ils se mirent à se comporter comme des fauves. Attendu que la faim dévorante leur déchirait les entrailles, ces bougres s'attaquèrent aux animaux domestiques. Ils tuèrent et mangèrent tous les chats et les chiens.

Une jeune fille essaya de sauver son chiot. Elle fut supprimée à son tour, égorgée, coupée en morceau et mangée tel un cochon. Enivrés par la douceur de la chair humaine, ces fous furieux se mirent à la recherche d'autres enfants et finirent par dévorer leurs propres filles et fils.

Au moment où tout paraissait perdu à jamais, la première semaine du printemps leur apporta la délivrance. Grâce au redoux printanier, l'amas de glace qui couvrait une caverne se rompit brusquement. Il ouvrit l'accès à un cours d'eau sous terre, nourri par plusieurs ruisseaux. Le chef de village connaissait cette rivière souterraine depuis sa jeunesse. Jeune homme, il était descendu avec son frère au fond de la caverne dans une pirogue, se laissant entraîner par le courant, qui les avait rejetés à la surface de la terre du côté opposé de la montagne.

Il n'hésita pas à profiter du miracle printanier. Il espérait que ces eaux traversaient toujours les galeries sous terre, se jetant comme jadis dans un lac, loin du camp des Huns.

À la tombée de la nuit, il réunit dans sa cabane les membres de sa famille et les voisins, ayant du sang dans les veines et non pas sur les mains, une dizaine d'hommes et autant de femmes. Il leur ordonna de lui apporter tout ce qui flottait, des caisses de bois, des tonnelets, des planches et surtout leurs lassos, ainsi que des armes. À minuit, par cette nuit sans lune, un radeau fut monté au bord de la caverne, prêt à être mis à l'eau.

Au point du jour, dix hommes et dix femmes attachèrent dessus la précieuse sculpture de leur dieu Triglav et s'agrippèrent à cette misérable embarcation, avant que le chef ne leur fasse signe de la pousser dans le torrent.

À la sortie des galeries plongées dans l'obscurité, seuls trois hommes et huit femmes eurent la vie sauve. Par miracle, le chef de tribu se trouvait parmi les survivants, mais Triglav, leur dieu à trois têtes, avait disparu dans les ténèbres. Désespérées, les femmes se prirent à pleurer l'idole perdue. Elles sanglotèrent jusqu'à ce que leur chef les console :

« Séchez vos larmes, mes filles. Dieu nous a faits à son image. Nous Le referons à l'image des Slavènes. »

Une Lune plus tard, épuisés par la faim et la marche rapide qui les menait vers le sud, vers des cieux plus cléments, les fugitifs tombèrent sur le campement d'un groupe de riches bergers, dont ils ignoraient la langue, des gens aux cheveux roux et hérissés, propriétaires de trois chevaux, d'un bœuf, de deux vaches à lait, de trois tentes, de plusieurs brebis et même d'un chariot, d'où leurs femmes et leurs enfants ne sortaient jamais.

Ils accueillirent les fugitifs avec bonté. Ils leur offrirent de la nourriture, de la viande séchée, du fromage et du pain de glands de chêne. Tard dans la nuit, les gentils hôtes aux cheveux roux essayèrent de dépouiller les visiteurs, de les assommer à

coups de gros bâtons pour s'emparer de leurs arcs, lassos et haches. Par chance, les visiteurs ne dormaient pas. Depuis le début, ils doutaient de l'hospitalité de leurs hôtes et soupçonnaient que cette nuit se terminerait dans une effusion de sang.

Beaucoup mieux armés que la demi-douzaine de bergers, ils s'opposèrent de toutes leurs forces aux agresseurs. Ils parvinrent à les maîtriser, ils les ligotèrent et leur tranchèrent la gorge. Quant aux femmes et aux enfants, ils les laissèrent en vie. Devenus riches du jour au lendemain, propriétaires de trois chevaux, d'un bœuf, de deux vaches, de trois tentes et de plusieurs brebis, ils chassèrent les femmes et les enfants du chariot pour y installer le vieux chef de tribu et leurs propres femmes. Craignant la poursuite des Huns assoiffés de sang, dès le lendemain ils continuèrent leur voyage vers le sud, traînant derrière eux les bergères rousses et leurs enfants attachés avec des cordes.

Au début du printemps suivant, leurs huit femmes et cinq veuves des bergers mirent au monde quatorze enfants, quatre garçons, six filles et quatre mort-nés. Quelques-uns de ces marmots étaient gratifiés par la nature de cheveux roux et hérissés. Les deux vaches, honorées par le bœuf, donnèrent le jour à deux taurillons. Le troupeau de brebis et de béliers fut presque doublé et un nouveau chariot, fait de bois de hêtre, était prêt à abriter non seulement toutes les femmes et les enfants, mais aussi le sosie de Triglav, noyé dans les cavernes souterraines.

Pour le sculpter, le fils et le petit-fils du chef de tribu abat-tirent un grand arbre. Son tronc leur servit à façonner l'idole à trois têtes, le dieu suprême des Slavènes, le maître de la foudre, qui dans la nuit des temps avait créé les rivières et les nymphes. Il régnait toujours sur ses trois royaumes, ceux du ciel, de la terre et de l'enfer. La statue terminée, ils la montrèrent au vieux chef de tribu, infirme et très malade, dont le corps était en train de pourrir, couvert de vilaines taches violacées.

Les têtes de Triglav étaient faites à l'image de celle de l'arrière-petit-fils du chef de tribu. Très ému et content de leur

travail, en caressant du regard les nombreux bambins blonds et roux qui l'entouraient, le vieillard murmura :

« Que Triglave vous protège, mes enfants, vous et vos rejets, dans les siècles des siècles. »

Puis, en voyant toutes les femmes en pleurs, les femmes esclaves et les bergères, il dit d'une voix tremblante :

« Séchez vos larmes, mes filles. Occupez-vous plutôt de vos petits. Donner la vie aux enfants, c'est donner la vie à Dieu. Donner la vie à Dieu, c'est donner la vie aux hommes. »

Les femmes esclaves et les rousses bergères étouffèrent leurs larmes.

Ces paroles prononcées, le chef de tribu exhala son dernier souffle et partit pour l'autre monde.

Le jour précédent déjà, il avait ordonné à son fils et à son petit-fils de lui faire un bûcher en bois de hêtre, du même arbre qu'ils avaient abattu pour sculpter Triglav. Cet amas de bûches devait le conduire à Nav, à l'endroit où les hommes s'en vont après la mort. Son fils et le fils de son fils avaient exécuté cet ordre, et même ils avaient abattu un chien sauvage, afin qu'il serve de guide à leur père lors de sa descente dans les ténèbres. Le cadavre du chien était déjà posé sur le bûcher, où il attendait son maître pour le mener à Nav. Tandis que les femmes préparaient le repas funèbre, les hommes déposèrent la dépouille mortelle du vieillard au sommet du bûcher et y mirent le feu.

Une fois enflammées, les bûches se mirent à chanter. C'était le signe d'une proche chute de neige, quoique le printemps eût grandement commencé. Mais, il n'y avait rien de sinistre, rien de lugubre dans ce chant. Au contraire, les bûches gazouillaient tels de petits oiseaux. Elles faisaient réponse aux

soupirs que les cadavres du vieillard et du chien poussaient dans les flammes.

Les témoins apeurés s'empressèrent d'attiser le feu pour réduire au plus vite le vieil homme et l'animal en cendres. Ils ramassèrent ensuite leurs os et en remplirent un vase de terre cuite qu'ils placèrent sur le haut d'une termitière.

Le soir même, il commença à neiger, la veille de leur nouveau départ vers le sud, et le lendemain, à la place de la termitière et du vase funéraire, ils découvrirent une congère, couverte de cristaux, répandant tout autour un halo de lumière.

Leur voyage paraissait sans fin, à l'égal de cette plaine qui s'étendait à l'infini sous un ciel étranger, faisant sans cesse craindre des dangers prochains. Devenu le chef de tribu, le fils du chef défunt céda sa place à son fils, et lui à son fils à son tour. Les pleines lunes se succédaient, ainsi que la douceur des printemps et la rudesse des hivers. Leur tribu grossissait au fil des années, puis elle rapetissait, décimée lors des combats incessants avec des indigènes.

À la manière des Huns, leurs femmes et leurs petits ne sortaient jamais des chariots, traînés par les bœufs et entourés jour et nuit d'une garde. Les enfants naissaient, grandissaient, mettaient leurs propres rejetons au monde et disparaissaient. Leur courte vie s'abîmait dans le temps comme dans un gouffre, le temps sourd et insensible, le long duquel ils avançaient telles des taupes aveugles, qui grignotent leurs couloirs sans savoir leur but.

Tous les vivants cessaient de vivre tôt ou tard, tout sombrait dans Nav, excepté leur idole, sculptée jadis à l'image d'un enfant, éternellement jeune, qui semblait être immortel. Tout s'évanouissait, hormis une Légende qui passait de bouche en

bouche. Elle leur promettait l'achèvement heureux de cette errance sans fin et assurait l'existence d'une contrée fertile et riante, quelque part au bout du monde, une forêt immense, le vrai paradis des bûcherons, chasseurs et pêcheurs, qui mettra un terme à leurs souffrances.

Enfin, l'heure sonna d'aboutir à cette Forêt Promise. Ils la virent pour de bon sur la rive opposée d'une rivière dont les flots impétueux leur barraient le chemin. Ayant une nouvelle troupe de persécuteurs à trois jours de marche derrière eux, ils se hâtèrent de mettre en pièces leurs chariots et de monter quelques radeaux pour traverser les eaux torrentielles.

Triglav fut embarqué sur l'un de ces radeaux avec les bambins. Petit enfant, mon grand-père se trouvait à côté d'une fille rousse, attaché avec une corde à une jambe de l'idole. Au moment où les guerriers, restant en arrière, annoncèrent l'attaque imminente des Huns, toute la tribu sauta dans ces embarcations de fortune et se laissa à la merci des vagues.

La traversée fut terrible. La rivière était parsemée de tourbillons partout où l'eau se brisait contre les roches. Ces remous entraînèrent par le fond tous les faibles et les infirmes, les enfants chétifs et les vieillards, ainsi que beaucoup de bêtes, chèvres, veaux et mulets.

Sur la rive opposée, hors de la portée des flèches des Huns, en pansant leurs plaies et celles de quelques pauvres animaux en vie, les survivants se rendirent compte que leur tribu avait été décimée une fois de plus. Le père, la mère et les deux frères de mon grand-père se trouvaient parmi les victimes englouties. La jeune fille rousse, agrippée à côté de lui à leur radeau de misère, était aussi saine et sauve, la petite rouquine qui allait devenir ma grand-mère.

Heureusement indemne, l'idole Triglav veillait toujours sur les rescapés qui avaient de la peine à ramasser leurs armes et outils, ainsi qu'à secourir leurs proches et les animaux blessés. Ils se prosternèrent devant Triglav et rendirent grâce à l'idole à trois têtes qui leur avait sauvé la vie. Ils s'empressèrent de la hisser sur une civière, et une douzaine de jeunes hommes se dirigea avec la statue vers l'orée de la forêt. Vue de loin, bordée de chênes et de hêtres, elle ressemblait à un majestueux temple, infiniment plus grand que tous les temples que leurs aïeux avaient élevés. Les arbres dressés à sa lisière étaient pareils à des gardiens géants qui la protégeaient de tous les intrus.

Les porteurs de l'idole s'arrêtèrent comme ensorcelés par des invisibles génies forestiers, et seule une nouvelle prière adressée à Triglav les encouragea à reprendre le chemin. En avançant pas à pas à la tête de la colonne, ils s'engagèrent sur un terrain sablonneux et marécageux, couvert de rares touffes d'herbe. Alors le chef de tribu jeta un cri pour les avertir qu'ils se jetaient dans la gueule du loup ; il était trop tard, ils étaient déjà enfoncés jusqu'aux genoux dans le sol mou et humide.

« Attention, les sables mouvants ! » cria le chef.

Malheureusement, cette mise en garde fut trop tardive pour la douzaine de jeunes porteurs qui s'embourbaient de plus en plus.

« C'était affreux, raconte mon grand-père, une mort que je ne souhaiterais à mon pire ennemi. Impuissants, nous observions de près leur descente à Nav. »

Ils sombraient dans la terre. Ils s'enfonçaient peu à peu dans l'enfer de sable gras. Genoux, hanches, taille, poitrine, épaules, menton, bouche avec son ultime hurlement, puis les yeux écarquillés...

Étant resté seul sur la surface de ce charnier, Triglav reposait toujours sur sa civière qui s'enfonçait dans la boue à son

tour. Personne n'osait s'en approcher, par crainte de se perdre avec lui dans le sol maléfique. Pétrifiés et effrayés, ils observaient ainsi le trépas de leur idole, qui se cabra soudain comme un cheval sauvage, avant qu'elle ne disparaisse dans les sables mouvants.

Orphelins de Dieu, ils maudirent leur destin et appelèrent la vengeance divine sur cette terre inhospitalière et cette forêt dont la gueule ténébreuse les attirait dans son sein. Tous les regards se tournèrent vers le chef de tribu, comme s'ils le suppliaient de les consoler.

Le vieil homme proféra un mot que, depuis des temps anciens, les sages de leur peuple se léguaient l'un à l'autre, de bouche à oreille :

« Ne vous découragez pas, mes enfants, dit-il. Nous refaisons notre Dieu à l'image de notre peuple. Regardez cette terre que Dieu nous offre. Notre idole sera plus grande que le plus grand de ses chênes ! »

Et il leur fit signe de le suivre, de contourner le marécage et d'aller vers les premiers arbres.

Ils obéirent. En talonnant le vieillard, ils pénétrèrent dans le temple, d'où ils ne sortiront plus, la Grande Forêt Ténébreuse, qui deviendra leur nouvelle patrie. Ils y vivront toute leur vie, ils y mettront au monde leurs enfants, ils y chasseront, pêcheront, apprivoiseront des animaux, bâtiront leurs cabanes, ils y brûleront leurs morts, adresseront des prières aux arbres sculptés et ils mourront dans cette forêt.

Durant tout ce temps, leur Dieu, fait et refait à leur image, grandira, travaillera avec eux à la sueur de son front, souffrira et vieillira, mais ne mourra jamais.

II

LES ŒUFS DE L'AIGLE

Tous les matins à l'aube, avant de grimper à la tête de mon chêne, je me rends au bord de ma source pour admirer la lumière rose qui précède le lever du soleil et caresse l'eau cristalline. Habituellement, elle bouillonne un peu, jaillissant des grottes sous terre.

J'observe les bulles qui crèvent à sa surface jusqu'à ce que je sois pris d'un doux vertige, comme si j'avais bu de la boisson au miel du Vieux Rod. Mon visage défiguré danse dans les bouillons d'eau, alors que je me débarbouille et me tresse les cheveux.

Depuis ce matin, une chose bizarre se produit dans ma source. On dirait qu'une force magique l'a ensorcelée pendant la nuit. Elle ne bouillonne plus et ne reflète plus les rayons de soleil qui se faufilent dans le sous-bois. Elle est devenue immobile et bleutée comme gelée. En me penchant, j'aperçois dans l'eau mon visage avec la cicatrice du grain de beauté sur la joue, que le grand-père m'a brûlé l'autre jour avec un couteau porté au rouge.

« Les grains de beauté sont néfastes », a-t-il dit.

Ses paroles ont été justes. Mon image dans l'eau me paraît étrangère, comme si un esprit malin avait jeté un charme sur moi. À ma grande surprise, la cicatrice sur ma joue droite s'est déplacée sur ma joue gauche, et la petite plaie a recommencé à saigner. Je demanderai à mon grand-père de me guérir de ce

sortilège. Il est notre « vratch », le guérisseur de notre tribu le plus âgé et le plus habile.

« Les grains de beauté peuvent être néfastes », m'a-t-il dit, à la différence des cheveux roux qui apportent de la chance. »

En observant mon visage, je me rends compte pour la première fois que j'ai hérité un brin de couleur des cheveux carotte de ma grand-mère. Cela fait penser que dans mes veines coule peut-être une goutte de sang des bergers pillards. Nos ancêtres les avaient massacrés et avaient pris de force leurs femmes. À bon chat, bon rat : à présent, nous payons les pots cassés. C'est drôle : blonds comme la paille depuis toujours, les Sclavènes risquent de devenir rouquins !

Pour me calmer et encourager, je m'adresse à mon double à la manière de mon grand-père. Je le salue comme veut la coutume :

« Bonjour, jeune homme, dis-je. Que Triglav soit loué.

– Que Triglav soit loué, me répond-il.

– Que Dieu te comble.

– Que Dieu te comble... »

Je n'entends pas ses mots, mais je les lis sans peine sur ses lèvres.

« Tu es roux, dis-je en souriant.

– Tu es roux », me répond-il du tac au tac avec un sourire malicieux.

Une fois de plus, je n'entends pas sa réponse. Je la lis sur ses lèvres et je n'ai nul besoin de faire des signes pour que nous nous comprenions. Cela ne m'étonne pas. Mon grand-père pra-

tique la même chose en lisant les paroles inaudibles sur ma bouche sans recourir à des gestes.

Être muet n'est pas un défaut, tout comme ma petite taille. Bien au contraire. Le fait d'être muet m'empêche souvent de lâcher des bêtises. Mon grand-père dit : « Qui a des noix, il en casse. Qui n'en a pas, il s'en passe. » Moi, je dirais que les mots sont comme des œufs de serpent : à peine s'ouvrent-ils qu'ils font sortir une langue venimeuse. De toute façon, je préfère parler aux animaux et aux plantes dans leur langue que l'oreille humaine ne peut pas saisir.

Quant à ma petite taille, elle me permet de me faufiler dans les trous béants des arbres qui abritent les gâteaux de cire des abeilles sauvages, et de grimper comme un écureuil au sommet de mon chêne pour me blottir dans le nid d'aigle. Tous les jours que Triglav a faits, j'y guette les Huns, car, malgré leur disparition feinte, ils pourront nous attaquer à tout instant. Il n'est pire eau que l'eau qui dort ; les bocages autour de notre étang sont encore hantés par leurs ombres.

Mon aigle, roi des oiseaux, est toujours absent, mais bientôt il réapparaîtra avec sa femme comme au printemps dernier, afin de retrouver dans son nid ses deux pierres magiques que j'ai nettoyées et lissées récemment avec beaucoup de soin. Les vieux de notre village racontent que l'aigle femelle va chercher ces pierres dans un pays lointain du soleil couchant et qu'elle les pose à côté de ses œufs pour faire éclore plus rapidement ses oisillons. On dit qu'il y a toujours dans le nid d'un aigle deux pierres, l'une mâle et l'autre femelle, et que pour cette raison il n'y est que deux aiglons. Les femmes de notre tribu, prêtes à mettre un enfant au monde, attachent ces pierres à la cuisse afin de faciliter l'accouchement.

Quand on les secoue à côté de l'oreille, on entend au-dedans un bruit étrange, une sorte de cliquetis, pareil à celui des

sabres, comme si elles cachaient dans leur ventre une boule de fer. Attachées au tronc d'un arbre, ces pierres empêchent ses fruits de tomber et éloignent les bêtes venimeuses. On dit que les aigles tiennent cette pierre dans leurs griffes pour pouvoir regarder le soleil en face sans cligner des yeux.

Pour vérifier la véracité de ces histoires, à la fin de l'hiver passé, j'ai emprunté une pierre d'aigle et je suis allé rendre visite au grand serpent à l'entrée de la grotte où mon frère avait péri. La couleuvre était tellement engourdie que même le bruit de la pierre secouée sous son nez n'arrivait pas à la tirer du sommeil.

Mon expérience suivante fut aussi infructueuse. Sur les arbres voisins il n'y avait pas un seul fruit, je n'ai pas pu les empêcher de tomber. Enfin, armé de cette même pierre, j'ai été obligé d'abandonner l'essai de regarder le soleil en face. À cette époque, dans la forêt, le soleil se fait voir autant qu'un mouton à cinq pattes. C'est pourquoi je me suis précipité pour remettre la pierre dans son nid, bien que j'aie su que son maître ne reviendrait pas avant la fin du printemps.

Le vol d'une pierre ou d'un œuf d'aigle est une faute odieuse. Celui qui les dérobe ne connaîtra jamais la paix de l'âme. Cela me paraît dangereux, quoique je ne sache pas trop bien ce que pourrait être une âme. Elle est plus précieuse que la vie, dit mon grand-père. Elle est immortelle, mais privée de paix, elle peine terriblement. Elle part d'un corps pour un autre et renaît souvent sous forme animale. Quand il s'agit de l'âme d'un chef de tribu, elle traverse de nombreuses vies. L'âme de notre dernier chef, celui qui précédait Svevid, s'était déplacée dans le corps d'un ours noir. Par la suite, cet animal a dévoré plusieurs moutons pour se venger de ses funérailles bâclées, sans présence d'un chien abattu, son guide dans le monde des ténèbres.

L'âme peut même quitter le corps d'un homme de son vivant, s'il s'agit d'un vratch, d'un magicien bienfaisant. Quand un

vratch danse longtemps et lorsqu'il tombe à terre sans conscience, son âme est portée au ciel dans une pirogue tirée par des aigles. Au cours du labourage dernier, j'ai vu mon grand-père danser devant notre champ d'orge, pour bénir les semailles et faire tomber un peu de pluie, à l'époque de la grande sécheresse. Il dansait et dansait, paré d'épis de blé dits *la barbe des idoles*. Il tournait de plus en plus vite telle une toupie, à un point tel que j'étais pris de vertige. À peine avait-il terminé sa danse qu'une pluie torrentielle s'était mise à tomber, avant la fin des semailles.

Trempés jusqu'aux os, les paysans furent obligés de déserrer le champ et de s'abriter dans les huttes, causant la colère noire de notre chef Svevid. Il fulminait contre mon grand-père, car chez nous Svevid s'occupe des corps, et mon grand-père des âmes. Ce jour-là, nos corps et même nos âmes furent trempés comme une soupe d'orge. Seul mon grand-père s'en souciait comme d'une guigne : son âme se promenait alors dans une pirogue au-dessus des nuages.

Quelque temps après ce drôle de prodige, caché sur la cime d'un hêtre, j'eus la chance inouïe d'assister à la naissance de deux aiglons, dans le nid que leurs parents agrandissaient des semaines durant. Auparavant, j'avais veillé sur les deux œufs, parsemés de taches brunes, que leur mère et leur père chauffaient tour à tour. Au bout d'une lune et demie, les oisillons sortirent de leurs coques, blancs comme une colombe et laids à faire fuir.

Dès le premier jour, l'aigle père leur apporta un écureuil et un lapin, étouffés dans ses serres. Il les dévora et les vomit devant ses petits affamés. Plus tard, leurs parents les laissaient parfois seuls dans le nid pendant un laps de temps, pour aller chercher de la nourriture. Un matin, je profitai de leur absence. Je grimpai dans le nid et j'offris aux oisillons un rat pourri qu'ils gobèrent goulûment. Le lendemain, je leur fis cadeau d'un pois-

son vivant, repêché dans le marais, qu'ils jetèrent en dehors du nid avec le plus grand mépris. Chacun ses goûts, dit mon grand-père. L'un veut du mou, l'autre du dur, et ainsi tout se mange.

Leur premier vol resta gravé dans ma mémoire, à l'égal du jour où Svevid m'avait jeté dans le marais pour que j'apprenne à nager. Les oisillons n'étaient plus blancs, mais tachetés de brun foncé, aussi laids qu'à leur naissance. Agrippés au bord du nid avec leurs petites serres, ils poussaient des cris désespérés, battant de l'aile, jusqu'à ce que leur père leur assène de dos un coup de griffe et les précipite dans le vide.

Le chagrin que j'éprouvais en face de leur malheur se transforma aussitôt en joie. Jeté jadis dans l'eau, j'avais failli me noyer tel un chat ; lancés en l'air, ils s'envolèrent sur-le-champ comme s'ils avaient déjà volé avant leur venue au monde, dans une autre vie. Ravi, je les admirais : ils volaient avec grâce et légèreté, ils planaient, les ailes étendues au-dessus des arbres, comme suspendus à un fil invisible, puis ils descendaient au ras des cimes, pour monter de nouveau en flèche et tracer des cercles dans l'azur.

Si j'avais une âme et si elle renaissait dans un autre corps, j'aimerais que ce soit un animal ailé.

Le jour du départ des aiglons avec leurs parents vers d'autres cieux m'endeuilla doublement. D'abord à cause de notre séparation, mais aussi en raison d'une décision de notre chef, qui me donna davantage de peine. Svevid nous mit au fait qu'il déboiserait le terrain d'un côté du marais et qu'il y retournerait la terre pour un nouveau champ d'orge. Il abattra mon chêne et fera de son tronc un nouveau Triglav. Ainsi il remplacera notre vieille idole, trouée par des termites et couverte de suie dans son misérable temple de chaume.

« Vous aurez un nouveau dieu à trois têtes ! » dit-il d'une voix solennelle et demanda aux femmes d'ouvrir un tonneau d'hydromel pour fêter cette heureuse nouvelle. Chaque peuple a le dieu qu'il mérite, martela-t-il. Le vôtre sera aussi imposant que le plus grand arbre de cette forêt ! Vous aurez l'idole faite à votre image, digne de glorieux Slavènes ! »

À la fin du festin, arrosé d'hydromel, après avoir avalé un cheval rôti à la broche, les bûcherons ivres se mirent à aiguiser leurs haches. Personne ne prêta attention à un garçon pelotonné dans le nid d'aigle. Il serrait sur sa poitrine les deux pierres magiques, que les aigles lui avaient léguées, et jurait contre les futurs assassins du roi de la forêt. S'il avait eu l'usage de la parole, il aurait vitupéré ces insensés, il leur aurait dit à haute voix ses quatre vérités. S'il n'avait pas été muet, il leur aurait vomi à la figure les paroles du Vieux Rod, son grand-père :

« Ânes bâtés ! C'est une honte que de tuer un chêne sacré, un arbre plus âgé que les Huns et les Slavènes ! »

Il ne desserra pas les dents. En hochant la tête violemment, il refusa même de goûter leur boisson au miel, qui fait vomir et rend la tête lourde. Il s'enfuit pour se recueillir une fois de plus auprès de sa seule amie, la Source, cachée au cœur de la haute futaie, à l'endroit où les arbres sont maintes fois plus âgés que Svevid et ses bûcherons.

Immobile comme gelée, son eau scintille dans les ombres. Comme naguère, elle ne bouillonne pas et mon visage flotte sur sa surface. La cicatrice de mon grain de beauté s'est encore déplacée de ma joue droite sur celle de gauche. Que reflète-t-elle, cette source ensorcelée ?

Mon grand-père dispose d'un objet tout aussi réfléchissant, trouvé sous le cadavre d'un Hun, une plaque ronde de métal, tellement polie que l'on peut se mirer dedans, comme dans ma

source. Cet objet mystérieux, il l'appelle *le miroir* et s'en sert avec beaucoup de précaution pour observer la lune et les étoiles. Il affirme que ce fameux « miroir » est capable d'emprisonner l'image et la force de son possesseur, si celui s'y mire la nuit. C'est pour ça qu'il prononce des paroles d'exorcisme avant de le toucher, afin de ne courir aucun péril. D'après lui, les magiciens et les devins l'utilisaient depuis des temps reculés pour voir le monde invisible, pour prédire l'avenir et découvrir ce qui est caché. Si j'ai bien compris, un miroir serait donc une sorte de toile d'araignée, apte à capter les âmes errantes.

Grâce au miroir de l'eau, je peux espérer revoir ma sœur Yéléna, jetée dans un étang par les Huns, avec une pierre attachée au cou. Devenue sans doute une fée des eaux, elle doit se cacher quelque part dans une source forestière ou dans un des ruisseaux qui serpentent à travers la Grande Forêt. Avant que Svevid et ses bourreaux n'abattent mon chêne, je dois à tout prix sauver les œufs magiques du nid d'aigle. S'ils aident des nouveau-nés lors de leur venue au monde, ils aideront peut-être ma sœur à ressortir des entrailles de la terre.

La gorge serrée, je m'adresse à mon double et je lis tout de suite mes paroles sur ses lèvres silencieuses. Je lui parle à cœur ouvert, je lui confie tout ce que je n'osais pas dire à Svevid et ses bûcherons.

« Ils abattront le roi de la forêt, l'arbre plus âgé que toutes leurs idoles. Mon chêne est un être doué de la vie, aussi vivant que n'importe quel homme. J'ai écouté son tronc gémir sous les coups de vent du nord, tel un vieillard atteint de la goutte. J'ai entendu ses branches murmurer et ses feuilles chuchoter comme s'il me fredonnait un chant d'autrefois. Il est dieu en soi-même, il est dieu lui-même. Il n'a pas besoin de leurs idoles pourries... »

Les derniers mots me restent en travers : une ombre au fond de la source change soudain de couleur. De prime abord, vert foncé, pareille à un tapis de plantes aquatiques, elle devient

de plus en plus pâle, prenant une teinte laiteuse, celle de la peau humaine, de la poitrine d'une jeune fille. Son corps est plat comme celui de certains poissons qui somnolent dans la rivière, le dos collé contre le sable, n'ayant sur la tête qu'un seul œil écarquillé. Peu à peu, je commence à reconnaître sa face et je lis sur sa bouche un appel de détresse : sa tignasse, enlacée autour d'une grosse pierre, la cloue au fond de l'eau.

« Yéléna ! m'écrie-je. Yéléna ! »

Hélas ! avant qu'elle n'arrive à me répondre, la source se remet à bouillonner et une bulle d'air, crevant à la surface, rend l'eau trouble.

Hors d'haleine au retour dans le hameau, je passe furtivement derrière les huttes désertées. Dans la nôtre, j'attrape le sac de chasseur de mon défunt frère et me précipite vers le chêne condamné à mort. Je me hisse à son sommet, au nid d'aigles, où leurs pierres émanent une étrange lueur intérieure, comme si elles cachaient un être vivant, prêt à casser sa coque. Le sac lourd accroché au cou, j'entame aussitôt une descente dangereuse, je risque de dégringoler avec mon précieux butin, mais ma bonne étoile veille à ce que tout se passe bien.

Une fois descendu sain et sauf au sol, en entendant déjà les voix des bûcherons s'approcher, je m'élance vers notre temple, une hutte bâtie à l'écart des autres, faite de terre et de paille. Demeure de Triglav, il y belle lurette, elle abrite notre idole principale depuis que son ancêtre avait sombré dans le marécage. Personne n'a jamais vu ce nouveau Triglav, à partir du jour où il fut sculpté, rendu saint et enfermé dans cette misérable cahute, du vivant de mon arrière-grand-père.

L'accès dans ce lieu est sévèrement interdit, sous peine de mort, à tous les membres de la tribu, et même au chef Svevid et à mon grand-père. Seul notre prêtre est autorisé d'y accéder,

uniquement pendant les trois jours de la fête de Triglav, pour lui déposer aux pieds nos offrandes en mémoire des défunts : de la nourriture, de l'hydromel et des couronnes de fleurs. En entrant dans cette hutte plusieurs fois de suite, il n'y reste qu'un bref instant, sans expirer. Cet air pourrait faire du mal à l'idole, car – comme dit le Vieux Rod – en dépit de notre adoration de Triglav, nous sommes malsains, nous portons des germes nuisibles à sa santé.

Si Svevid et ses bûcherons apprenaient que je me suis introduit dans le temple, ils me feraient subir un châtiment atroce. Ils me couperaient en morceaux et les jetteraient aux corbeaux à la lisière de la forêt, là où pendent les squelettes des Huns. S'ils découvraient les deux pierres d'aigle dérobées, mon sort ne serait guère plus clément. Pour échapper à ces deux maux, je choisis le moindre : j'entrouvre un guichet dans la porte de la hutte, j'aspire de l'air et me glisse dans la pénombre.

La première chose que je tente au-dedans, c'est de ne pas respirer, de ne pas nuire à l'idole. La main appliquée sur la bouche et le nez, j'attends que mes yeux s'accommodent à l'obscurité. Quelques fissures dans les murs laissent tomber de minces rayons de lumière. Ils éclairent en partie notre dieu, noyé dans les ombres.

Son apparence me casse bras et jambes. Sa haute carcasse, taillée dans le bois, est entièrement tapissée de suie de nombreux cierges, plantés dans le sable juste devant lui. Ses énormes orteils sont couverts de cire. Je les dénombre trois fois de suite, tout en regardant mes propres doigts, et à mon grand étonnement, je constate qu'il en a un de plus que moi sur chaque pied.

Il a trois têtes, comme on pouvait s'y attendre, mais seulement deux lui reposent sur les épaules. La troisième, détachée de son cou, est enfoncée sous son bras. Elle est laide à soulever le cœur, semblable à une citrouille moisie. Ses yeux grands ouverts, sortant des orbites, me fixent d'un regard pleurard,

comme s'il avait honte de son état pitoyable, de son corps tombé en ruine, desséché tel un cadavre. Ce regard de mendiant, qui demande l'aumône, me cloue sur place.

Cette aumône, priée si humblement, c'est d'abrégé son humiliation.

Une pensée me fait frissonner d'indignation :

C'est donc Triglav, notre Dieu si jalousement caché, notre orgueil abaissé, rendu vil et méprisable.

Mes narines se remplissent de plus en plus d'une odeur de pourriture, dégagée par les restes de nos offrandes, que les rats n'ont pas encore mangées. Ce relent me donne envie de vomir. Il me vient une idée épouvantable que je n'ose même pas formuler :

« Seul le feu, seul un grand feu pourrait sauver notre honneur et purifier ce sacrilège, le déshonneur de notre Dieu ! »

Il me faut beaucoup de courage pour me couler entre lui et les parois de la hutte. Je me faufile derrière son dos dans un fatras de vieilles bûches, où j'ai envie de cacher les pierres d'aigle. En même temps, comme pris de fièvre, je ne cesse de grommeler entre les dents :

« Seul, seul un grand feu pourra purifier... »

Là, derrière son dos, au moment où je pose mon fardeau par terre, une image me stupéfie. C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase : le dos de Triglav, qui n'a pas de dos ! Notre Dieu est creux, vide comme un tonneau, comme une coquille d'œuf cassée, notre idole ne contient rien, à part une grosse boule de paille pourrie. Il n'est même pas taillé dans un tronc d'arbre, notre pauvre Triglav. Il est plutôt bâclé à l'aide de la carcasse d'une vieille pirogue, dont les fentes sont bouchées avec de la terre glaise.

« Seul le feu, seul le feu, seul un grand feu !... » marmonne-je, n'y voyant que du feu.

Le souffle court, je fourre les deux pierres d'aigle au bas de son dos, sous la boule de paille, et je m'empare des outils de notre prêtre, lui servant pour allumer ses chandelles : un petit pieu, une plaquette et les copeaux de bois. Avant de m'enfuir, je jette un dernier regard sur notre idole et je lis dans ses yeux, toujours larmoyants, une étincelle de malice, comme si nous étions devenus complices.

Avant la tombée du jour, dans la chaleur lourde, un orage s'approche de notre hameau avec les grondements qui laissent craindre le pire. L'étang se ride sous le vent qui fouette les nuages, pareils aux chevaux noirs au galop. Les éclairs gravent sur leur dos la colère des dieux. Le ciel déverse les premières grosses gouttes, suivies de la grêle, des grêlons plus grands que les œufs de poule. Le premier coup de tonnerre assourdissant retentit parmi les arbres et le tronc d'un hêtre, frappé par la foudre, se fend en deux.

Caché dans les roseaux au bord de l'eau, je glisse trois grêlons dans mon sac, espérant qu'ils arrêteront le feu du ciel, à en croire les vieux du village. J'observe un panache de fumée qui s'échappe du bosquet où se trouve le temple de notre infortuné Triglav. Les bûcherons, attroupés autour de mon chêne, de l'autre côté du marais, crient au feu et se précipitent vers la hutte incendiée.

Ils y arrivent trop tard : le tourbillon de flammes a déjà transformé la cahute en braise, d'où s'élève un ruban de fumée épaisse. Notre idole est réduite en charbons ardents, et seules les pierres d'aigle, calcinées, ont survécu à l'incendie, les seuls témoins de la vengeance des esprits du mal.

Par chance, personne ne cherche l'incendiaire qui a mis le feu au temple. Tout le monde pense que la foudre a été envoyée par les dragons célestes, les serviteurs de dieu Péroune, le rival de Triglav. Personne ne comprend que notre Triglav, humilié, a enfin trouvé refuge dans le feu bienveillant, aux côtés des pierres magiques qui le feront renaître.

Le chef Svevid s'adresse d'une voix tonitruante aux membres de la tribu, affligés par le désastre. Il leur annonce de nouveau que demain il fera abattre le grand chêne, déjà condamné à mort. Il fera faire de son tronc une nouvelle idole à trois têtes, capable de braver la foudre, plus grande et plus puissante que celle qui vient de périr. Cet ange gardien mettra les Sclavènes à l'abri de tous les dangers et veillera sur chacun d'entre nous, toujours prêt à nous secourir.

Consolés, les villageois partent sur les pas de Svevid. Je reste seul sur le lieu de l'incendie, agenouillé devant la braise éteinte, qui dégage encore de la fumée. Je retire des cendres les brûlantes pierres d'aigle et je les glisse avec soin dans mon sac de chasseur : je les coulerai dans ma source forestière pour qu'elles réchauffent l'ombre glaciale de ma sœur. À cette heure, entre chien et loup, je me sens toujours un tantinet esseulé. La prière du soir est mon seul refuge, et ma prière sera une question difficile. En m'adressant avec ferveur à Triglav, devenu mon complice, je lui pose cette question : comment sauver notre âme ?

Le Vieux Rod dit que les âmes ne périssent pas, qu'après la mort le même esprit anime un autre corps dans un autre monde. En ce qui me concerne, je ne suis pas trop inquiet. Si mon âme se séparait de mon corps, ce ne serait pas grave : depuis toujours, j'aime et je recherche la solitude. Quant à Triglav, je me demande si un dieu possède aussi une âme et si elle peut renaître dans un autre dieu.

Rendre l'âme, c'est mourir, dit mon grand-père. Animer une âme, c'est la faire vivre. Animer, c'est le mot qui m'éblouit

subitement tel un éclair, le mot qui me fait venir à l'esprit un projet audacieux qui pourrait tirer notre idole de ce sale bournier :

« Moi, Petit Rod, fils du défunt Gros Rod, moi, un pauvre muet, j'animerais ton âme, Triglav, et je la ferais revivre dans un autre corps ! »

III

L'ÂME DE MON CHÊNE

À la pointe du jour, à l'écart des bûcherons, mon grand-père et moi les observons s'approcher, craignant le roi des arbres. Une clarté blanche et pâle qui succède à la nuit laisse penser qu'ils sont privés de leurs ombres, que leurs ombres se sont tout bêtement évaporées, ce que mon grand-père explique dans un murmure sépulcral :

« Un homme sans ombre, c'est l'homme sans âme... »

Comme d'habitude, il dit vrai. Seuls les hommes sans âme sont capables d'entreprendre pour de bon ce que le chef Svevid leur a demandé, abattre mon chêne millénaire. Plusieurs fois frappé par la foudre, le maître du tonnerre et de l'éclair, il protège les hommes de toute sorte de feu céleste, et il est propre à abriter sous sa ramure beaucoup de cavaliers avec leurs chevaux.

Les bûcherons de Svevid vont recourir à une vieille ruse, sachant bien que le roi des arbres est invulnérable à toutes les attaques tant que son gui est vivant. S'ils ne s'attaquaient pas d'abord au gui, leurs haches et serpes glisseraient sur l'écorce de l'arbre, sans lui causer le moindre mal.

Son gui, ce bel arbuste à feuilles épaisses et à baies blanches, le chêne le dissimule entre ses branches, à la hauteur de deux tiers de son tronc. Les vieillards de notre tribu l'appellent l'âme du chêne, car – à l'égal des hommes et des animaux – les arbres ont une âme. La vieille ruse, comme pour

vaincre un homme, c'est d'anéantir son âme avant de s'emparer de son corps.

Malins comme de vieux renards, ils vont employer une tromperie pour amadouer le gardien de l'arbre. Ils savent qu'il n'y a rien de plus sacré qu'un gui, et que l'arbre qui le porte est doué d'une force fabuleuse.

D'abord, ils vont lui sacrifier au pied du chêne deux moutons sauvages, dont les cornes sont liées avec une corde. Il est fort dommage qu'ils n'aient pas à portée de la main une victime humaine, un Hun à immoler. Ils vont donc se contenter de pauvres moutons. Ils vont les égorger et asperger le tronc du chêne de leur sang, avant de les dépecer et de pendre les morceaux de viande à ses branches.

En plein hiver, quand un chêne sans feuillage semble être mort, son gui tenace arbore des feuilles vertes et charnues, et ce n'est qu'à cette saison que ses baies mûrissent, les fruits contenant la semence des dieux, comme dit mon grand-père. En hiver, alors que la ramure du chêne est tout à fait dénudée, il apparaît bien que toute la vie de l'arbre géant s'est retirée dans son petit gui. On dirait que le gui est devenu le cœur de l'arbre endormi, le cœur qui bat encore pendant son sommeil. Aussi, quand il faut tuer un chêne sacré, le plus important c'est de lui arracher le gui. Une fois son âme extirpée, le chêne dépérit et se meurt ou se laisse tuer comme un vieux cerf.

C'est pourquoi deux jeunes hommes aident notre prêtre à se hisser sur l'arbre avec une serpe bien aiguisée. Ayant grimpé dans la ramure, le vieil homme, tout de blanc vêtu, y fait une longue prière et aborde le gui avec beaucoup de respect et autant de précaution, comme s'il s'agissait d'un démon qui préside à la destinée de notre tribu. La bouche fermée, tous les villageois fredonnent un chant plaintif qui me jette le trouble dans le cœur.

« Un grand garçon ne devrait pas pleurer », me dit le Vieux Rod à mi-voix.

Je lui réponds par des gestes qu'il m'a lui-même appris :
« Moi, je ne pleure pas ! C'est un grain de poussière ! »

Le sourire moqueur de mon grand-père pâlit quand le prêtre brandit sa serpe, à la fin de la prière, et d'un seul coup violent sépare le splendide arbuste de son protégé condamné à mort. La grosse touffe de feuilles vertes, fourrée dans le pan de sa robe, il descend de l'arbre dans les bras des villageois et s'empresse de remettre le gui aux mains de vieilles femmes.

La miraculeuse plante ne doit en aucun cas toucher la terre, avant que ses baies ne soient pas vidées de leur pulpe gluante, qui servira à nos guérisseuses à préparer une panacée et à sauver la vie aux enfants, mordus par des serpents.

Bien qu'il soit maigre comme un clou, notre prêtre a toujours une faim de loup et le ventre bombé comme un potiron. Il fait signe aux deux garçons de décrocher de l'arbre les morceaux de moutons, qui vont être enfilés et aussitôt rôtis à la broche, tandis que Svevid ordonne aux bûcherons de s'acharner sur mon chêne avec leurs haches, sabres et serpes. Avant de lui assener un premier coup, comme la coutume le veut, les hommes essayent de l'embrasser en signe de grand respect, d'entourer son tronc de leurs bras : d'abord, quatre hommes qui n'y arrivent pas, puis un homme de plus, et encore un homme. Ils n'y arrivent toujours pas.

Les dents serrées, mon grand-père les dénombre à voix basse :

« Sept, marmonne-t-il. Cela signifie qu'il y aura bientôt une guerre. »

Ayant le ventre creux autant que le prêtre, le chef Svevid se fâche tout rouge et rejoint les bûcherons pour qu'ils cernent enfin ensemble le gigantesque tronc d'arbre.

« Il y aura prochainement une grande guerre », redit mon grand-père.

En plein jour, le soleil darde ses rayons brûlants, alors que la viande de mouton est rôtie et le tronc de mon chêne gravement tailladé. Impatients, ruisselant de sueur, Svevid et ses hommes s'efforcent de lui porter le coup de grâce. Pendant que quatre bûcherons continuent à le rouer de coups de hache, trois autres tirent à toute force les cordes, attachées à sa cime. Une énorme entaille, faite dans le bois, laisse voir la chair coriace du vieux géant que les fourmis humaines essayent de tuer. Si ces vilains nains ne l'avait pas massacré, il survivrait sûrement à leurs arrière-arrière-petits-enfants.

« À la différence des hommes, les arbres meurent debout et lentement », dit mon grand-père.

Au moment même où il vient de prononcer ces paroles, un grand malheur nous dit tout le contraire. Mon chêne ne mourra ni debout, ni lentement, ni tout seul. Il entraînera dans la mort trois de ses bourreaux, ainsi que celui qui lui avait extirpé son âme.

Dans l'entaille grande ouverte de l'arbre se fait entendre d'abord un craquement semblable à un cri de douleur, suivi du rugissement d'un fauve blessé. Dans le vacarme de ses rameaux, le colosse s'incline, fléchit sous son poids, sans cesser de rugir, craque, s'affaisse et finit par crouler au sol avec un terrible fracas. Dans sa chute meurtrière, il écrase comme des moustiques les trois bûcherons qui avaient manié les cordes, et met en bouillie le ventre de notre infortuné prêtre, dont les tripes et boyaux se répandent dans la braise où il a grillé les moutons.

Cet accident atterre et aveugle tous les villageois. Personne ne voit le nid d'aigle se détacher de la cime du chêne au début de sa chute, s'élancer au-dessus de jeunes arbres vers le marais

et se poser sans bruit dans une de ses branches d'eau stagnante. Personne, sauf mon grand-père, ne voit alors apparaître un aigle royal qui plane dans les airs, les ailes étendues. Il survole notre hameau, avant qu'il ne disparaisse en poussant un cri de fureur.

« Ce cri annonce un décès, murmure le Vieux Rod. Ceux qu'il survole sont voués à une mort proche. »

Je reste terrassé. Un décès, il est déjà accompli, la fin atroce de notre prêtre, éventré comme un cochon. Quant à une mort proche, à laquelle nous sommes voués, elle vient d'entraîner à Nav trois de nos meilleurs bûcherons. Il est grand temps qu'elle nous laisse respirer un peu, après avoir fauché nombre de vies innocentes. Rien que dans notre famille, rien que chez les Rod, durant ces dernières années, la mort insatiable avait emporté mon père, ma sœur et mon frère, comme si elle ne s'était pas rassasiée après la mort en couches de ma mère, le jour de ma venue au monde.

Pendant que les villageois ramassent les branches et les rameaux cassés autour du chêne, afin de faire un bûcher sur lequel ils vont brûler les restes des victimes, je quitte à la dérobée ce lieu funeste et me rends en hâte à l'endroit où j'ai vu le nid volant se poser dans le marais. Dieu Triglav merci, il n'a pas encore sombré dans cette branche du marécage. Il flotte sur l'eau telle une coque de noix géante. Sachant qu'il ne va pas se maintenir très longtemps sur la surface, je me hâte de le sauver avant que la fange ne l'engloutisse avec sa précieuse charge, les coquilles ouvertes de deux aiglons.

Il est trop lourd pour que je puisse le tirer tout seul sur la rive. Vu qu'il ne bouge pas du haut-fond où il s'est échoué, je me décide à recourir à la ruse, à l'aide d'un mulet qui broute les feuilles d'un pommier sauvage près de moi, tentant en vain d'attraper les fruits verts sur son sommet. Pendant qu'il croque

une pomme acide, je me sers d'un lasso, noué autour de son cou, pour l'atteler au nid d'aigle. Une nouvelle pomme le fait quitter le marais et me talonner de bon gré, tout en traînant l'aire du roi des oiseaux.

À l'entrée de la broussaille, je sens subitement la présence de quelqu'un derrière mon dos. C'est toute la famille de l'aigle royale, perchée sur les branches d'un hêtre, qui m'épie, le père, la mère et leurs deux petits. Immobiles, ils me suivent d'un œil perçant, sans menace ni méchanceté. Bien au contraire. Une étincelle dans leurs yeux me dit qu'ils approuvent le sauvetage de leur nid qui a failli faire naufrage.

Par suite de mon tragique accident, j'ai perdu l'usage de la parole. Par contre, j'imité sans peine la langue des animaux, surtout celle des oiseaux. Je pousse donc un cri d'aigle, en essayant de leur dire :

« Dans la cabane de mon père, votre nid sera en toute sécurité, gardé au sec... »

Ils restent le bec serré, mais l'étincelle bienveillante dans leurs yeux démontre encore qu'ils apprécient mon action. Je poursuis à pas comptés mon chemin devant le mulot, de crainte qu'ils ne me survolent : je serai alors voué à une mort prochaine. Après avoir fait main basse sur leurs pierres, je n'ai pas la conscience tranquille, d'autant plus que ces mêmes pierres se trouvent dans le sac sur mon dos.

Aussi, je crains que les aigles ne m'attrapent de derrière et m'emportent dans leurs griffes au sommet d'une montagne lointaine. Les vieilles femmes racontent qu'ils ont déjà ravi plusieurs jeunes enfants. Je ne suis plus un bambin, mais je suis de très petite taille, une proie facile pour les rapaces.

Quand je m'encourage enfin à me retourner, je m'aperçois qu'ils ont disparu tout aussi mystérieusement qu'ils étaient apparus.

La cabane de mon père se trouve à peine à la portée d'une flèche, au cœur d'un fourré, bourré d'arbustes fort épais. Là, dans l'éternelle pénombre, se cache l'ancien atelier du Gros Rod, où personne n'avait mis les pieds depuis sa mort, même pas le Vieux Rod qui ne s'est jamais consolé de sa perte. Les murs de la cabane sont envahis par des plantes ligneuses et épineuses qui la protègent de tous les intrus.

C'est sous son toit de chaume que mon père, étant de son vivant le meilleur tailleur de statues de notre tribu, avait façonné plusieurs idoles de bois, après les avoir modelés avec de la terre glaise : Domovoï, l'esprit de la maison, Dvorovoï, l'esprit de la cour, Kikimora, le méchant, qui chatouille les enfants pendant la nuit pour qu'ils pissent au lit...

Mon père était un vrai prince de la forêt. Enfant, je le suivais parfois en quête des arbres propices à être transformés en nouvelles idoles, les arbres auxquels il adressait des mots tendres et dont il caressait l'écorce comme s'il s'agissait de la peau humaine.

« Chaque arbre dissimule un dieu », disait-il.

Pour lui, tout était sacré, chaque végétal, chaque animal, chaque cours d'eau. Selon ses dires, le peuple des dieux se mêle au peuple des hommes. Toutefois, pour que les dieux apportent leur aide aux mortels, il faut que les hommes, auparavant, leurs donnent une apparence humaine.

La présence de mon compagnon, le mulet glouton, devient encombrante. Attendu qu'il a déjà entraîné le nid d'aigle à l'intérieur de la cabane, il suffit que je lui coupe la corde sous le cou et que je jette dehors ma dernière pomme verte, pour qu'il sorte en toute hâte. Harassé et brisé de fatigue après tout ce que j'ai vécu, je dépose avec soin les pierres d'aigle dans leur nid et

je m'affale à côté d'elles, appuyant la nuque sur la mousse entre les coquilles vides des aiglons.

L'épuisement me fait dormir d'un sommeil agité et de courte durée. Éveillé, je pose les yeux sur une idole, jamais vue, qui est restée inachevée après la disparition de mon père. C'est une nouvelle figure de Domovoï, le bienfaisant esprit de la maison, mais tout de même capable de mettre le feu à la grange, si quelqu'un soulève sa colère. À la différence de Triglav, il n'a qu'une seule tête, une grosse caboche cornue, et il est terriblement velu, avec des poils jusque sur les paumes des mains.

Sa carcasse apparaît en saillie sur la surface aplatie de l'arbre, dans lequel il a été taillé. En se tenant debout sur un char, le crâne coiffé d'une vipère, il conduit deux animaux ailés, à la tête d'aigle et au corps de loup. Il descend dans le royaume souterrain, où les martyrs de notre peuple errent depuis la nuit des temps. Son char, plein de corps inanimés, file tout droit vers leur dernière demeure.

Ces affreuses créatures, jaillissant du bois, me font frissonner. C'est la première fois que je les vois, grâce à mon compagnon, le mulot glouton, qui, pendant mon bref somme, est rentré dans la cabane, s'est mis à mâcher les plis d'une draperie, l'a fait tomber à terre et ainsi découvert son secret : l'ultime œuvre de mon père, sa descente aux enfers. Pour le Gros Rod, à la veille de sa fin cruelle, Domovoï, le bienveillant esprit de la maison esclavène, était devenu aussi un génie malfaisant, le démon de la mort et le prophète d'une malédiction qui pèse sur notre tribu.

Cette descente aux enfers, burinée sur le tronc d'arbre, était de très mauvais augure. La malédiction qu'elle révélait pesait surtout sur les membres de notre famille.

Avant d'achever cette œuvre macabre et de la montrer à quiconque, mon père vint à l'idée étrange de se procurer du bois d'un hêtre rouge. Obstiné, il répétait pendant plusieurs jours des paroles que personne ne comprenait : « Il me faut un hêtre rouge, que la foudre ne peut pas frapper, l'arbre qui protège de tous les maléfices. » Vu que chez nous les hêtres rouges ne se trouvaient pas sous les pieds des bûcherons, il fallait en aller chercher à l'orée de la forêt. Ils y poussaient en abondance autour d'un étang, à l'endroit même où les os des Huns pendaient aux branches de ces arbres tenus pour magiques, dont le feuillage pourpre était de la même couleur que le sang des hommes coupés en morceaux.

Mon grand-père eut beau le dissuader : d'après lui, les bandes des Huns rôdaient toujours près de la Grande Forêt, sans oser y pénétrer.

« Prophète de malheur ! » dit mon père en ricanant.

Le lendemain, à l'aube, ma grande sœur et moi partîmes avec lui, en dépit des craintes de notre grand-père. Étant donné que le Gros Rod mangeait toujours comme un ogre, Yéléna était chargée de nourriture comme un mulet, et moi, fier tel un pou, je portais en bandoulière la hache de notre paternel. Infatigable et de bonne humeur, il marchait à pied, se frayant un passage dans les buissons avec un grand sabre, et nous le suivions à califourchon sur une mule.

Ma sœur était très heureuse, ayant en vue de cueillir dans l'étang les fleurs jaunes des nénuphars pour sa couronne de la Fête des Moissons. Quant à moi, j'étais au septième ciel. C'était mon premier grand voyage hors de notre village. J'étais tellement ravi que je chevrotais et répétais à satiété une petite chanson devant Yéléna jusqu'à ce qu'elle me donne une claque sur les fesses. Appuyés sur mon dos, ses seins me chatouillaient. À la différence de moi, dont la poitrine était plate comme une li-

mande, la sienne était pleine et ferme. Cela n'était guère étonnant, ma sœur était beaucoup plus vieille que moi, âgée de treize printemps révolus. Je m'adossais de plus en plus fort à sa poitrine jusqu'au moment où elle m'allongea une gifle à toute volée.

À midi, le Gros Rod dévora la moitié d'un agneau. À la tombée du jour, nous sortîmes de la Grande Forêt. Là, au pied des hêtres rouges, avant de s'endormir, notre père mangea le reste de rôti, ne nous laissant que des viscères et des pattes de l'agneau.

Yéléna et moi restâmes éveillés encore longtemps, en observant l'étang, une grande tache bleuâtre parmi les hêtres, dont l'eau immobile reflétait le visage de la pleine lune et une infinité d'étoiles scintillantes. J'imaginais que sur chacun de ces corps célestes devrait vivre une jeune fille belle comme le jour, aux cheveux dorés lui tombant jusqu'à la taille et aux grands yeux tout aussi bleus que la voûte céleste, comme ceux de Yéléna.

« Quand je serai grand, j'aurai un cheval ailé, dis-je.

– Pourquoi ailé ? me demanda ma sœur.

– Pour pouvoir atteindre la lune et visiter les étoiles, expliquai-je.

– Tu es un garçon fêlé, me dit-elle.

– Quand je ne serai plus un garçon fêlé, dis-je, je deviendrai ton mari.

– Mon mari ! fit-elle en riant. Pour quoi faire ?

– Pour pouvoir te battre tous les jours comme une mule », expliquai-je.

Malgré notre grande fatigue, nous ne pouvions pas nous endormir, et j'acceptai volontiers de grignoter, comme elle, la moitié d'un champignon sec qu'elle avait braisé à la manière des

vieilles magiciennes de notre tribu. Quelques instants plus tard, le marchand de sable passa, et nous succombâmes au sommeil profond.

La tête posée sur le jarret de notre mule, je dormais comme un loir jusqu'au point du jour, le moment où un rugissement me perça les oreilles. Réveillé en sursaut, avant toute chose, j'avisai mon père, les jambes et les bras écartés entre les arbres, les mains et les pieds attachés par des cordes aux troncs de deux hêtres.

Les yeux exorbités de fureur, il criait comme un damné :

« Non et non ! Plutôt crever ! Que dieu Tras vous emporte à l'enfer ! »

Nu comme un ver, il était entouré d'une douzaine d'Huns, armés jusqu'aux dents. L'autre moitié de cette bande ricanait devant leur chariot, couvert d'un toit en peau de mouton. Age-nouillée sur sa robe, mise en lambeaux, devant le Gros Rod, ma sœur tentait en vain de cacher sa nudité avec les longues mèches de ses cheveux, en glapissant comme une lapine.

Un grand gaillard, se tordant de rire, aborda mon père. Le nez plat, les pommettes saillantes, les yeux de cochon, il avait l'air tout aussi affreux que ses compagnons. Curieusement, il connaissait notre parler comme si le patois de notre tribu était sa langue maternelle.

« Si tu le refuses, dit-il, il y aura d'autres, contents de le faire à ta place ! Quant à toi, tu vas être bien puni, fils de chienne esclavène ! »

Les hurlements de notre père n'empêchèrent point une demi-douzaine de barbares d'attraper Yéléna par les cheveux et de l'entraîner sauvagement dans leur chariot, d'où, peu de temps après, parvinrent à mes oreilles ses cris déchirants, à

chaque fois quand une nouvelle brute y pénétrait. Pendant ce temps, le grand gaillard, armé d'un sabre à la lame recourbée, trancha au Gros Rod le bras gauche à la hauteur du coude, puis le bras droit, faisant signe à un jeune homme de suspendre aux arbres les avant-bras ensanglantés. Le Gros Rod saignait comme un bœuf, mais il restait debout et ne hurlait plus. Il ne lâcha que deux petits cris au moment où son bourreau lui trancha les jambes, l'une après l'autre, au milieu des cuisses.

Il s'abattit à la renverse, mais il était toujours vivant. Sans bras et sans jambes, son corps paraissait beaucoup plus petit, et sa tête plus grande que jamais. Lorsque son tortionnaire lui eut ouvert le ventre avec le sabre, en faisant gicler le sang et sortir les intestins, je me mis à brailler comme un perdu :

« Monstres ! Bêtes fauves ! criai-je à tue-tête. Misérables ! Maudits ! Mort aux Huns ! Que dieu Tras vous emporte en enfer ! »

Mes cris ne plurent nullement au bourreau de mon père. Il laissa le tronc éventré du Gros Rod agoniser dans une mare de sang et s'approcha de moi avec un sourire bestial aux lèvres.

« Tiens ! dit-il. Le petit morveux a la langue bien pendue. Tu nous menaces de ta fichue idole, alors que je suis ton dieu, moi-même ! Toi, petit morveux esclavène, tu vas te mordre la langue ! »

Il saisit mon nez avec ses griffes comme un chat sauvage et le tira en haut. En se servant de la pointe d'un couteau, il m'ouvrit la bouche et en retira toute ma langue. Il la happa brusquement et, avant que je n'arrive à le mordre, il la coupa net. Le sang qui rejaillit de ma bouche lui éclaboussa le visage, mais son goût semblait lui plaire : il se purlécha plusieurs fois avec plaisir la lèvre pendante.

« Ta langue, petit morveux, dit-il, est bonne à jeter aux chiens. »

Et il la jeta, pas aux chiens, puisqu'il n'y en avait pas, mais à notre mule qui l'avalait gloutonnement.

La bouche pleine de sang, pantelant d'effroi, je me mets à haleter, à suffoquer, et je cesse de respirer. Les yeux à demi fermés, les paupières plissées, j'épie mon tortionnaire qui s'éloigne, persuadé que mon propre sang m'a étouffé.

Il va rejoindre ses brutes auprès du chariot, d'où ne parviennent plus les cris de ma sœur. Malheureusement, elle n'est pas morte, ses souffrances ne sont pas abrégées. À la sortie du chariot, son corps nu et taché de sang, semblable à une poupée piétinée, bouge encore. Il va continuer à frétiller comme une carpe au bord de l'étang, où les hommes sanguinaires vont lui lier les bras dans le dos avec un cordage, ligoter les jambes et attacher au cou une grosse pierre, pour, finalement, la jeter à l'eau. En sentant mes ultimes forces défaillir, je vois cette horreur comme un rêve pénible, dont l'image s'estompe dans les vapeurs de l'étang, où je sombre moi aussi en même temps que ma sœur.

La fraîcheur de la rosée du soir sur ma nuque me tire de l'évanouissement. Perdant connaissance, je me suis renversé et trouvé couché sur le ventre, grâce à quoi le sang qui s'écoulait de ma bouche m'a laissé respirer tant bien que mal. Lorsque je reprends connaissance, mes sens s'éveillent peu à peu : mes oreilles, mes yeux et même mon odorat, bien que mon nez soit toujours à moitié bouché de sang figé.

À la lueur incertaine du crépuscule, je distingue les rires gras et les silhouettes des Huns qui se profilent sur le fond d'un grand feu allumé du côté opposé de l'étang : ils ont quitté le lieu de leurs crimes et ils sont en train de rôtir à la broche un veau et de bourrer leurs pipes de chanvre, dont la fumée rend fou et ivre de rage, comme pris de boisson. Leurs ombres géantes se déta-

chent sur les flammes et les panaches de fumée, pareils aux esprits maléfiques d'un monde souterrain.

Je me demande si je suis vraiment en état de veille ou si c'est encore un rêve effrayant. Soudain, leurs rires se calment, se changeant en murmure, et leurs ombres s'agenouillent pour s'incliner profondément maintes fois devant une divinité invisible. Les voyant toucher le sol avec le front, je reste stupéfait. Leur cérémonie étrange n'est qu'une prière à la manière des barbares : ils prient humblement leurs dieux de les aider à nous mieux massacrer.

Un bruit, provenant des buissons où reposent les restes de mon père, me fait frémir : le craquement des rameaux broyés sous les dents d'un fauve et le grommellement que je reconnais avec horreur, le grognement des sangliers. Ils ne vont pas manquer de se régaler de leur mets préféré, la chair humaine. Leurs canines saillantes vont effacer toute trace de mon père, comme s'il n'avait jamais existé. Enivrés par le sang, ces démons en robe noirâtre, s'éloignent enfin en nasillant, sans se rendre compte de ma présence, ni de celle de notre mule qui sommeille debout à deux pas de moi, attachée à un hêtre rouge.

Ces arbres magiques, tellement convoités par le Gros Rod, ont fini par lui faire la peau. Selon mon grand-père, ils offrent des rêves agréables à tous ceux qui dorment sous leur ombrage. Seuls arbres auxquels l'ours ne peut grimper, ils attirent les fées qui dansent en rond autour de leur tronc.

Celui sous lequel je gis jette sur moi l'ombre de sa ramure, éclairée par la lune. Cette ombre légère et odorante, me pousse à m'abandonner au sommeil qui va me procurer un peu de soulagement. Je sais bien qu'il ne faut pas que je m'endorme, coûte que coûte, car les sangliers peuvent surgir d'un moment à l'autre, ainsi que les Huns, mais la faiblesse m'étourdit.

Je suis allongé au bord d'un cercle où aucune plante ne pousse, un anneau que l'on voit parfois autour des hêtres, un

rond, tracé par les fées, qui, en dansant, foulent les herbes aux pieds. Je suis sur le point de m'endormir, alors qu'un petit tourbillon de vent m'effleure le visage. Malgré cette caresse de la brise nocturne, je me tiens sur mes gardes, sachant que la nature est pleine d'esprits malveillants. Mais, rapidement, ma crainte se dissipe grâce à l'apparition subite d'un petit bonhomme souriant, au pied de l'arbre, au clair de lune.

Il n'a pas d'ombre. Je le reconnais tout de suite grâce aux nombreux récits du Vieux Rod. C'est Léchy, connu chez nous comme le loup blanc. L'air en apparence humain, il demeure au plus profond de la forêt. La peau bleue, la longue barbe verte, il a toujours les yeux exorbités, comme frappé de stupéfaction devant sa propre image.

En dépit de sa petite taille, c'est un être plus que redoutable, car sa stature change sans cesse : quelquefois sa tête atteint les sommets des arbres, mais parfois il devient plus petit qu'une souris, capable de se cacher sous un champignon. Il écarte du bon chemin les chasseurs qui s'aventurent trop loin dans la forêt. Et il devient franchement méchant à l'approche de l'automne, sachant qu'il doit succomber et ne renaître qu'au printemps suivant.

Heureusement, ce soir nous nous trouvons à plusieurs pleines lunes de l'automne et Léchy est bien décidé à faire montre de sa bonté et de sa charité printanières.

« Comment t'appelles-tu ? » me demande-t-il.

J'essaye de lui répondre : « Mon nom est Petit Rod », mais ma bouche ne lâche qu'un horrible bruit qui ressemble à un coassement.

« Le crapaud, dit Léchy. Espèce de rigolo. »

Je m'efforce de sourire et j'avale du sang qui me remplit la gorge. En guise de réponse, je jette un meuglement.

« La mule ! dit-il et arrache de sa bourse une feuille d'ortie pour m'essuyer le sang sur les lèvres. Pauvre petit, poursuit-il. Va-t-en, monte à ta mule et file, avant que tu ne sois coupé en lambeaux ! »

Voyant que je ne peux avancer d'un pouce, il me soulève et me hisse sur le dos de la bête somnolente. Bien entendu, à l'égal de tous les esprits du bois, il a plusieurs cordes à son arc. C'est pourquoi je ne m'étonne guère de le voir sortir de sa bourse une corde, faite de tiges aquatiques, qui va lui servir à m'attacher les bras et les jambes au bât de la mule, soudain éveillée, égayée et prête à partir.

La petite bourse magique de Léchy contient encore de nombreuses choses utiles, une gourde pleine d'eau pour me rafraîchir la bouche brûlante, et une autre corde qui lui servira de harnais pour brider la mule et la conduire sans hésiter au cœur de la forêt.

Ce voyage qui durera la nuit entière, je le vois dans un état d'engourdissement et de demi-sommeil, ne m'éveillant que deux ou trois fois pour boire une gorgée d'eau et sucer la chair d'un champignon que mon sauveteur a sorti de sa bourse.

Ces brefs moments de répit pendant la longue marche, Léchy les passe en mastiquant le même champignon qu'il m'a offert et en parlant avec ma mule, qui, à mon grand étonnement, baragouine un peu de patois esclavène, sûrement grâce à ma langue tranchée qu'elle a avalée.

Avant de succomber de nouveau à la torpeur, je les entends vanter les vertus nutritives des champignons qui éveillent certains désirs, surtout les amanites tue-mouches, dont la mule gobe les morceaux dans la main de Léchy. Pour exprimer sa gratitude, elle lui propose de goûter de son crottin, très nutritif aussi, mais Léchy refuse poliment, les lèvres pincées. Ils sympa-

thisent l'un avec l'autre, ils s'entendent comme s'ils avaient mangé dans la même écuelle, et Léchy ne tarde pas à poser à la mule sa question préférée :

« Comment t'appelles-tu ?

– Yéléna », répond la mule.

La fieffée menteuse se pare des plumes de paon, du nom de ma sœur.

« Joli nom, dit Léchy. Veux-tu m'accorder une faveur ?

– De mon plein gré, répond la mule. »

Léchy s'approche de son derrière, monte sur une souche, soulève la queue de la bête, se colle contre ses fesses et se met à s'agiter fortement en avant et en arrière, les yeux de plus en plus écarquillés jusqu'à ce que les globes lui sortent des orbites, pendant qu'il braie comme un âne.

« J'ai trouvé chaussure à mon pied. Merci beaucoup, dit-il, après avoir repris souffle.

– Tout le plaisir est pour moi », répond la mule, qui, durant l'agitation de Léchy, a mastiqué paisiblement un bout de sa bride verte.

J'ai envie de rire, malgré la douleur insupportable dans ma bouche : quand les bêtes se mettent à parler comme les hommes, ces derniers n'ont plus qu'à apprendre la langue des animaux. Quant à l'agitation de Léchy, cela pourrait être ce que mon grand-père appelle l'échange d'âmes.

À l'aube, au bord de l'étang à l'entrée de notre hameau, je m'éveille sur le dos de la mule immobile, agrippé à son bât. La corde verte avec laquelle Léchy m'avait attaché a disparu, tout comme son propriétaire. Par malheur, dépourvu de langue, je

ne peux pas questionner la mule et apprendre quand et comment Léchy s'est volatilisé.

Je ne pourrai jamais raconter à mon grand-père les horreurs vécues, la mort atroce de Yéléna et du Gros Rod, la rencontre avec Léchy le débonnaire, et son bavardage avec la mule qui avait avalé ma langue pour devenir une bête parlante, ainsi que l'étrange échange d'âmes par-derrière entre un animal et un demi-dieu...

Plusieurs printemps se sont écoulés depuis cette effrayante aventure, dont le souvenir, même aujourd'hui, devant la sculpture de Domovoï, me fait trembler, me révolte et me rend éperdu d'angoisse. Cette descente aux enfers, taillée par mon père dans le bois n'a perdu rien de ses lugubres présages. L'atelier du Gros Rod abrite toujours les esprits diaboliques, la tête cornue du charretier qui conduit les loups ailés sur le chemin du royaume souterrain, les démons auxquels je vais m'attaquer avec les mêmes armes servant à mon père pour leur donner la vie.

Je m'abandonne à la colère, je m'acharne sur le relief du Gros Rod avec son burin, gros marteau, grattoir et ciseau de sculpteur. Je ne me suis jamais servi de ses outils, mais je l'ai regardé plus d'une fois sculpter nos idoles. Je n'ai pas la puissance de ses bras, mais celle de ma rage, qui m'aidera à effacer rapidement toutes les formes maléfiques, saillant du tronc de chêne, les cornes de Domovoï et la vipère dans sa chevelure, les garrots et les croupes des loups, ainsi que les cadavres entassés dans le char funèbre.

Peu de temps après, à bout de forces, suant à grosses gouttes, j'observe avec étonnement le miracle qui s'est produit : Domovoï est redevenu le joyeux et le bienfaisant esprit de la maison esclavène. Il ne descend plus aux enfers, traîné par des

fauves, mais monte aux cieux avec son merveilleux attelage d'aigles royaux.

Subitement, une pensée me vient à l'esprit : animer le bois mort, ce sera mon futur métier ! Je deviendrai tailleur de statues comme mon père. Privé d'usage de la parole, je ferai parler le bois à ma place. Le bois parlant dira aux gens plus que les mots sont capables d'exprimer, le courage de notre peuple et la grandeur de nos dieux. Et pour commencer, dès aujourd'hui, je demanderai à notre chef Svevid de me confier la mise au monde de notre nouveau Triglav.

Grâce à mon grand-père, le Vieux Rod, j'ai appris la langue des signes, des gestes qu'il avait inventés après mon triste accident, me permettant de parler avec lui, mais également de m'adresser aux autres hommes en sa présence.

Les gestes, parfois, disent plus que les paroles, mais cela dépend aussi de celui à qui ils sont destinés. Quand il s'agit d'un vieillard têtu et rogue comme Svevid, même les signes les plus justes ne valent pas grand-chose.

C'est pour cette raison qu'il s'est tordu de rire au moment où je lui ai proposé de tailler notre nouvelle idole, qui nous mettra à l'abri de tous les dangers, des aigles qui nous survolent annonçant les morts prochaines et des Huns qui rôdent toujours dans les parages de la Grande Forêt.

Svevid s'adresse à mon grand-père d'un ton impérieux :

« Que dit-il, ce morveux ? demande-il, en ricanant. Il prétend dresser le nouveau Triglav ?

– Il veut dire, le tailler dans le bois, explique le Vieux Rod.

– Comment arrives-tu à comprendre ses signes insensés ?

– C'est moi qui les ai inventés, pour que mon petit dragon puisse s'exprimer.

– Je sais depuis longtemps que les Rod sont un peu cinglés, mais toi, mon vieux, tu es carrément fou ! »

Les paroles méprisantes du vieux Svevid m'encouragent enfin à m'immiscer. Nous nous trouvons auprès du chêne géant abattu, sur la rive de l'étang, sur un îlot de sable encore mouillé après la dernière pluie. Attendu que mes gestes risquent de tomber dans l'oreille d'un sourd, je décide de recourir à la dernière invention de mon grand-père, à l'emploi des signes magiques, dessinés dans le sable avec un bout de bois. Chacun de ces signes, que mon grand-père appelle les lettres, exprime un son de notre langue. Je les ai appris tous par cœur. Ces signes-lettres, on peut les écrire et les lire. Écrire veut dire dessiner dans le sable ou graver sur un arbre. Lire signifie comprendre et prononcer à vive voix, si on n'a pas la langue tranchée. Mais, même en étant sans langue, on peut les comprendre. En un mot, les lettres sont capables de faire des miracles, de nous faire pousser une nouvelle langue.

Le premier mot que j'écris est le nom de ma sœur Yéléna. Pour apprendre à écrire et à lire – c'est simple comme bonjour – il faut suivre le conseil du Vieux Rod : « Écris comme tu parles, et parle comme tu écris. »

C'est la consigne que je suis à la lettre en écrivant dans le sable devant Svevid ébahi : "Tête de lard, viens dans la cabane du Gros Rod !"

« Qu'est ce qu'il griffonne ? » demande-t-il.

Mon grand-père passe sous silence "tête de lard", ne lisant que le reste :

« "Viens dans la cabane du Gros Rod !" »

– Pour quoi faire ? » demande Svevid, de plus en plus renfrogné.

Je me hâte de lui répondre par écrit, que le Vieux Rod lit aussitôt :

« “Pour juger mon travail. Pour voir notre Domovoï monter au ciel.” »

Dans l’atelier de mon père, devant le char de notre idole qui s’envole, tiré par les aigles, Svevid et même le Vieux Rod restent bouche bée.

Admiratif, mon grand-père examine les déchets frais de bois qui jonchent le sol et me questionne à brûle-pourpoint :

« Qui a taillé ce relief ? »

Je me rappelle bien les paroles de mon père – “Le mensonge peut causer les dégâts dix fois plus graves que la lance” -, mais un garçon effronté en moi, qui ne rougit de rien, me gagne de vitesse. Il se saisit d’un morceau de charbon et s’en sert pour tracer ma réponse sur un muret de la cabane :

« Moi-même ! »

Svevid se racle la gorge et s’adresse au Vieux Rod d’un ton sec :

« Demain, ton petit-fils commencera son travail au lever du jour. Je lui offre l’aide de deux bûcherons pour la grosse taille. Triglav doit être achevé et placé debout et droit devant le nouveau temple au plus tard au printemps prochain.

– Sinon ? demande mon grand-père. Si le garçon n’y arrive pas ?...

– Je lui couperai les oreilles », répond Svevid.

Je m’empresse de gribouiller un nouvel écrit, que mon grand-père lit avec hésitation, craignant qu’il n’attire les foudres de Svevid :

« “Le tronc de futur Triglav doit être dressé droit dès demain. Les arbres meurent et les dieux naissent debout.” »

C’est la première fois de ma vie que je vois Svevid sourire.

« C’est entendu, petit dragon ! » dit-il.

IV

ŒIL POUR ŒIL

Mettre un dieu au monde n'est pas une chose simple, surtout quand ton chef de tribu est un vieillard buté, prêt sans cesse à fendre un cheveu en quatre. En plus, l'idole en question possède trois têtes, dont chacune règne sur un royaume différent, ceux du ciel, de la terre et de l'enfer. Elles doivent donc regarder en trois sens différents. Celle qui domine le ciel devrait contempler l'étoile du Nord, celle qui conduit notre terre doit viser le lever du soleil, et celle qui gouverne l'enfer doit guigner le marécage.

Un surcroît de soucis : Svevid demande que Triglav porte une quatrième tête dans les bras, sur la poitrine, à l'image de Péroune, le vieux dieu des Sclavènes, que nos ancêtres avaient mis au rebut depuis longtemps. Pour répondre à toutes ces demandes, même mon père se serait arraché les cheveux.

La nuit précédant notre travail, j'ai très mal dormi, réveillé plusieurs fois par des cris et des sanglots tout près de notre cabane. J'ai reconnu facilement la voix aigrette de Léchy, qui nous honore de sa visite tous les printemps. Il paraît qu'il s'est épris de ma mule lors de notre voyage nocturne et qu'il rôde autour de notre village à la recherche de ses faveurs. Il ignore que sa pauvre bien-aimée a été immolée, offerte en sacrifice à l'idole Kikimora, rôtie à la broche et mangée par nos villageois.

Le jour de notre travail a mal commencé. Je me suis vite rendu compte qu'il était beaucoup plus facile à dire que les

dieux naissent debout qu'à mettre en œuvre ces paroles inconsiderées.

Notre futur dieu n'a pas voulu se tenir debout et l'énorme tronc de chêne s'est écroulé deux fois, en écrasant deux huttes voisines, avant que les bûcherons n'arrivent à le dresser et n'enfoncent un quart de son corps dans la terre.

Durant tout ce temps, deux aigles royaux planaient et traçaient des cercles au-dessus de nos têtes en jetant des cris aigus, que mon grand-père dénombrait, devenant de plus en plus blême. Selon lui, un aigle royal en colère est capable d'émettre soixante-quatre cris qui se succèdent et qui ne présagent que des malheurs. Je n'ai pas pu les dénombrer, ne sachant compter que jusqu'à treize. C'est mon âge, et ça me suffit grandement.

Trépignant de colère, Svevid vocifère des injures et répète sans cesse qu'il nous faut un sacrifice, une offrande faite à Triglav. Nous devrions immoler un animal, à défaut d'une offrande humaine, selon les coutumes de nos aïeux. Il ne se calme un peu qu'après être avisé de l'agonie d'un vieux chasseur qui se débat sans espoir contre la mort depuis une semaine.

Comme d'habitude, Svevid est perché sur son cheval blanc et il ne prend aucune décision sans que l'animal ne l'approuve auparavant, en faisant un saut par-dessus une haie ou une souche. S'il saute avec le sabot gauche le premier, cela signifie que son choix est approuvé. Si le cheval couche les oreilles, cela veut dire qu'il refuse le choix de son maître. Vu que cet animal saute toujours avec le sabot gauche le premier et qu'il ne couche jamais les oreilles, les décisions de Svevid sont à tous les coups approuvées, comme celle qu'il prend aujourd'hui : apporter tout de suite le chasseur mourant au pied de notre futur dieu.

Pendant que les villageois, partis chercher le moribond, s'absentent, notre chef de tribu s'amuse en frappant un prunier à coups de fouet. Chacun des coups qu'il donne à l'arbre fait tomber une prune d'une manière infallible. Il ne se sépare jamais de son fouet, de ce manche auquel est attachée une longue lanière de cuir, et dans ses mains cet outil devient une arme redoutable. J'ai eu l'occasion de le voir fouailler sans pitié son cheval avec la lanière pliée plusieurs fois et de décapiter les canards d'un seul coup de fouet à la distance de dix pas. Mon grand-père raconte que cet homme cruel avait puni une femme adultère en lui fouettant les seins nus, et fait subir un châtiment tout aussi impitoyable à un voleur d'orge, lui coupant les oreilles avec son arme terrifiante.

Ayant déposé un brancard en osier devant le fût du futur Triglav, les villageois qui l'ont apporté s'empressent de s'écarter le plus loin possible, me laissant seul à proximité de Svevid et le vieux agonisant sur la civière.

Svevid esquisse un large sourire en étirant les lèvres devant ses dents gâtées. C'est la première fois que je le vois de si près. Il ne prête aucune attention à moi et je peux l'observer à loisir, bien qu'il m'inspire de la peur. Le visage taillé à la serpe, il a un cou de taureau, les yeux bleus à fleur de tête, d'épais sourcils, le nez busqué et de longues moustaches de couleur paille. En somme, il est l'image vivante d'un Slavène de vieille souche, surtout quand il se met à tortiller sa moustache.

Penché sur le mourant, il se plie comme prêt à s'agenouiller, tout en mettant en double la bande de cuir de son fouet. Sans se faire remarquer, il soulève un peu l'arrière de la tête du petit vieux pour glisser en dessous sa lanière et la serrer de plus en plus autour de son cou jusqu'à ce que le nez en trompette du pauvre homme exhale son dernier souffle.

« Notre frère est parti pour l'autre monde ! Triglav a accepté son offrande et le bienheureux est descendu à Nav ! s'exclame

Svevid, en se levant plein d'entrain comme si de rien n'était. Préparez le bûcher et faites venir la veuve ! » ordonne-t-il.

Il s'avère que la veuve est déjà venue, soutenue par deux autres femmes grandes et maigres, ressemblant à des saute-relles. La petite vieille, tout de noir vêtue, s'est déjà abandonnée à sa destinée, sachant que son sort est scellé.

Accroupie devant le cadavre, elle étouffe ses sanglots et attend que le bûcher soit terminé, un grand amas de branches élaguées de chêne, de ronces et de bois mort. Une fois cette haute pile bâclée et le corps du mort posé sur son sommet, elle y monte toute seule, elle s'agrippe aux branches avec joie, comme si elle se dépêchait de monter au ciel à côté de son mari, alors que Svevid met le feu à l'amas de bois. Et le ciel n'est pas loin, juste au-dessus des serpents de feu qui commencent à tournoyer entre les rameaux.

La robe en chanvre de la veuve commence à brûler au même moment où les flammes enveloppent le cadavre, mais la petite vieille semble ne sentir aucune douleur, comme si elle était devenue insensible à toutes les souffrances terrestres. Son âme est déjà partie au ciel, bras dessus, bras dessous avec celle de son mari.

Sur le bûcher ne restent que deux coques creuses, bravant leur bourreau Svevid. Vidés de leur âme, mais obstinés, ces corps se cabrent au milieu des flammes et lui tirent d'obscènes bras d'honneur, avant de disparaître dans un fracas du bûcher qui croule au sol.

Les narines pleines d'odeur de chair brûlée, les spectateurs et même l'insensible Svevid reculent, ayant envie de s'enfuir. Le seul témoin de cette horreur qui garde son sang-froid, venu recueillir deux âmes orphelines et les emmener à Nav, mon aigle royal jette un cri de colère du sommet de notre futur Triglav, où il a été juché, et s'envole vers d'autres cieux, des cieux sûrement plus cléments que celui de notre Grande Forêt.

Je n'entreprendrai mon travail que dans deux jours. C'est le temps nécessaire aux bûcherons pour faire un échafaudage de bois et de cordes autour du chêne que je devrais sculpter. Fuyant ce lieu funèbre et cherchant un souffle d'air pur, je m'empresse de me rendre au bord de l'étang, à l'endroit où une étroite langue de terre se jette dans l'eau.

C'est là, sur cette presqu'île, couverte de sable fin, que mon grand-père m'avait appris à écrire et à lire les Lettres. Elles m'aident à passer aux autres mes pensées, mais leurs forces magiques ne se limitent pas à ça. Elles disent aux autres ce que la langue tranchée n'arrive pas à exprimer, mais chacun de ces signes a son propre sens. Ils honorent le monde visible qui nous entoure, ainsi que le monde invisible, celui des esprits, des génies et des fées.

Chaque lettre signifie une autre chose : le soleil, la Mère-Terre, l'arbre, la glace ou l'eau... la famille, le bétail, la naissance ou la mort... Capables de guérir, elles se montrent aussi dangereuses si on les utilise sans respect et deviennent propres à causer de la douleur, à blesser et même à tuer celui qui les écrit sans prudence.

Mon grand-père découvrit les Lettres, après s'être suspendu, par les jambes, à un arbre sacré, durant trois jours et trois nuits. La tête en bas, plongé dans un sommeil de chauve-souris, il était presque mort lorsqu'une fée le trouva et le réveilla. Alors elle lui dévoila le secret de ces signes qu'elle lui donna à boire. Elle les grava sur un bâton de saule pleureur, elle éminça le bois en fines lamelles, elle mélangea ces copeaux avec l'hydromel et elle lui fit boire cette mixture. Enfin, elle lui apprit à inscrire les Lettres sur le sable ou sur son corps, à les graver sur les arbres, à les chanter, danser et les peindre avec de la couleur rouge, de préférence avec le sang d'un ennemi.

Depuis lors, le Vieux Rod s'en sert souvent quand il scrute l'avenir de notre tribu ou lorsqu'il s'adresse aux êtres invisibles autour de nous, et il ne cesse de décrire sa rencontre avec la jeune fée lettrée qui, en apparence, lui tourna la tête, malgré son grand âge.

D'après lui, elle était d'une beauté gracieuse, d'une beauté qui parlait à l'âme. De même que toutes les fées des ruisseaux et des forêts, elle était éternellement jeune. Elle était dotée d'ailes, ses yeux étincelaient comme des pierres précieuses, et sa voix était sublime : celui qui l'entendait une seule fois, ne l'oubliait jamais. Elle ne voulut pas lui dévoiler son nom, mais elle lui fit don d'un rouleau de peau tannée de mouton sur lequel il devait écrire toutes les lettres magiques pour les sauver ainsi de l'oubli de la parole.

« Les paroles sont souvent des mots creux, dit-elle à mon grand-père, en guise d'adieu. C'est pourquoi le vent les emporte facilement. »

J'aimerais rencontrer une fée, moi aussi, bien que je connaisse déjà le secret de l'écriture, quoique la figure de ma sœur dans la source forestière soit aussi belle que celle de n'importe quelle fée. Je suis sûr que Yéléna est devenue une fée des eaux, éternellement jeune, et qu'elle maîtrise comme moi la magie des Lettres. Elles nous aideront peut-être un jour à nous envoyer des messages d'un monde à l'autre, car les écrits et seuls les écrits permettent aux vivants de parler avec les morts.

C'est sur la langue de sable, toujours humide, que je retrouve un peu de tranquillité, à l'écart de la fièvre malade de Svevid et de ses bûcherons. Entouré de l'eau de l'étang que la brise ride, j'écoute le chuchotement des ondes qui lèchent la petite presqu'île et je répète les gestes rituels de mon grand-père. Je trace autour de moi un grand cercle. Il va mettre mes écrits à l'abri de tous les dangers. Ensuite j'exprime avec les lettres et ma plus belle écriture les sons de la parole que j'ai

perdue à jamais, ainsi que mes pensées, mes souvenirs et les mots tendres destinés à tous mes proches disparus.

À la lumière cendrée au déclin du jour, muni d'un rameau de saule, j'écris leur nom au bord de l'eau – celui de mon frère Rod le Vaillant, mort dans une caverne forestière, de mon père le Gros Rod, mangé par les sangliers, et de ma sœur Yéléna, noyée, ainsi que de ma mère, morte en couches – ornés chacun d'une AGA, l'ancêtre de toutes les lettres, la Lettre du monde, celle qui unit les hommes, les animaux et les plantes.

Chose étrange et magnifique, ces lettres font revivre les morts en l'espace d'un bref instant, entre deux petites vagues qui se succèdent sur le sable et les effacent avec beaucoup d'estime et une douceur infinie.

Comment les conserver et les protéger de la douce cruauté de la nature ? Les danser hors de la portée des vagues ? Pour les danser, il faut les graver sur un morceau de bois, les émincer en lamelles et les boire avec de l'hydromel, vider toute une corne de cette boisson enivrante, qui me tourne la tête comme la belle fée avait tourné la tête à mon grand-père.

Hélas ! la danse est tout aussi fugitive que les écrits sur le sable, surtout quand le danseur est gorgé d'hydromel. De surcroît, je suis incapable de les chanter, et les chants s'évanouissent aussi rapidement que la danse. Les inscrire sur son propre corps avec le sang de son ennemi ? Cela me semble impossible, attendu que je n'ai aucun ennemi.

Le Vieux Rod dit qu'à part les fées, seule la pierre est éternelle. En attendant un outil qu'il m'a promis, bon pour graver les lettres sur la pierre, il ne me reste que le sable sournois et insatiable, qui a déjà avalé l'un de nos dieux et qui ne songe qu'à nous engloutir avec toutes nos lettres.

Penché sur mes signes et plongé dans un tas de questions sans réponse, je n'ai pas entendu le bruit de ses pieds nus et je ne me suis rendu compte de sa présence qu'au moment où elle a déjà empiété sur mon cercle. C'est la première fois que je la vois devant moi, presque à la portée de ma main, et sa proximité me coupe le souffle. Elle n'a rien de commun avec son grand-père Svevid et encore moins avec une ravissante fée des eaux. C'est une petite rousse maigrichonne, aux cheveux tressés, à la peau laiteuse, pleine de taches de son, et aux yeux froids qui me transpercent du regard comme si j'étais un poisson qu'elle embroche sur une lance.

« Que fais-tu ? » me demande-t-elle.

Pris de court, en essayant de lui répondre *j'écris*, j'oublie que je suis muet et je pousse un piteux cri du crapaud. Rouge comme une pivoine, je comprends qu'elle m'a épié depuis un bon moment et qu'elle a sans doute vu ma danse ridicule.

Elle se met à rire de bon cœur. Curieusement, quand elle rit, elle change son apparence des pieds à la tête. C'est comme un coup de baguette magique : ses cheveux carotte deviennent ardents, comme son regard. Ses tresses se hérissent et commencent à briller, les taches de rousseur disparaissent de sa peau et ses lèvres minces deviennent charnues, couleur framboise.

« Espèce de petit crapaud, me dit-elle. Que fais-tu ici, sautillant comme un simple d'esprit ? »

Mon explication est simple : « J'écris avec mon corps. » Malheureusement, je n'arrive pas à la prononcer. N'ayant plus envie de coasser, je décide de lui répondre par écrit, et aussitôt, agenouillé, je gribouille sur le sable les sons que ma langue tranchée ne peut pas proférer.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » me demande-t-elle.

Je lui réplique avec les signes de la fée :

« Les lettres ! »

Une fois de plus, elle n'y comprend rien. Désespéré, je saisis la triste vérité. Je suis muet, privé de parole, et elle est sourde à mes lettres. Mon grand-père dit : « À chacun sa chacune. » Dans notre cas, cela risque de nous mener nulle part, comme dans cette histoire d'un aveugle qui conduisait un autre aveugle pour qu'ils tombent tous deux dans un précipice.

Soudain, une idée me vient à l'esprit : je vais me débrouiller avec les moyens du bord, avec un dessin.

Je dessine donc rapidement un crapaud aux cuisses écartées.

« C'est un crapaud aussi drôle que toi », dit la jeune fille.

J'affirme en hochant la tête et m'empresse d'écrire sur le sable les lettres d'un crapaud, telles que le Vieux Rod m'avait apprises : k r a p o.

« K r a p o, lit la fille une lettre après l'autre, en posant devant chaque signe son pied nu. Et toi, demande-t-elle, comment tu t'appelles ? »

J'attends qu'une petite vague efface le mot *krapo*, pour écrire « Rod ».

« R o... dit-elle, n'arrivant pas à lire mon nom jusqu'au bout. Et moi, mon brave Ro, je m'appelle Ida. »

Je me hâte d'écrire son nom à côté du mien.

« Ida, lit-elle en riant. En ce cas-là, tu n'es pas Ro, mais Rod, puisque ton nom contient un signe qui se trouve dans mon Ida. »

Je remue la tête de haut en bas pour dire oui, heureux de rencontrer une fille si éveillée, qui, en espace de quelques instants, a appris plusieurs lettres. Pour sceller notre amitié et

notre bonne entente, je me tape sur la poitrine et j'écris "moi", avant de tendre le bras vers elle et d'écrire "toi".

« M u a, lit-elle tout en tendant la main vers moi. Puis, elle se donne une tape sur la poitrine, entre ses petits seins, et dit : T u a. »

Ravi, sans pouvoir me retenir, je jette un cris de crapaud qui veut dire : « Toi, c'est moi, et moi, c'est toi ! »

Elle pouffe de rire, et tout de suite ça devient contagieux. Je m'esclaffe à mon tour. Nous rions aux larmes, nous nous pâmons de rire. C'est la première fois que je ris depuis que j'ai perdu ma langue, car pour rire de bon cœur, la langue n'est nullement nécessaire. Comme par miracle, en riant, Ida devient de plus en plus belle, et moi, peut-être, un peu moins moche que d'ordinaire.

Nous ririons encore longtemps ensemble comme si nous avions bu de l'hydromel, mais l'apparition d'un vieillard au regard fulminant nous réduit au silence. Le grand-père d'Ida empiète sur mon cercle sur le sable et se met à piétiner « moi et toi » en grinçant des dents. Accroupie au bord de l'eau, Ida tremble comme une feuille. Blanc de colère, le chef Svevid me tord les deux oreilles à la fois, me forçant à me mettre à genoux devant lui.

« Tu te souviens du supplice infligé l'été dernier au jeune Rak ? » me demande-t-il d'une voix caverneuse.

J'affirme en hochant la tête.

« Si je te vois encore une fois t'approcher de ma petite Ida, tu connaîtras le même sort », gronde-t-il.

Tandis que mes oreilles commencent à saigner, je me presse de secouer la tête de haut en bas plusieurs fois, car je me rappelle trop bien le supplice de Rak, le jeune homme qui a payé de sa vie son péché de la chair. Voyant le sang s'écouler de mes

oreilles presque déchirées, Ida fond en larmes et se jette aux pieds de son grand-père.

« Il a voulu m'apprendre à lire ! s'écrie-t-elle.

– Tu en auras, la lettre que tu mérites ! » répond Svevid.

Il lui assène un coup de poing qui la fait plonger dans l'étang. Il l'attrape par les tresses sous l'eau et la retire, étourdie, à la surface, pour la jeter sur son épaule et l'emporter vers le village.

Restant seul dans mon cercle, ravagé comme si un ours l'avait foulé aux pattes, je couvre mes déchirures de deux poignées de sable humide, afin d'arrêter l'écoulement du sang. La menace de Svevid bourdonne toujours dans mes oreilles, me faisant claquer des dents, car notre chef de tribu est l'homme qui tient ses promesses, surtout quand il s'agit de la torture ou de la mise à mort. Et la pire de ses atrocités s'est passée juste ici, sur ma paisible presque-île de sable.

À la différence des Huns, crasseux à donner la nausée, les Slavènes ne sont pas si hostiles à la propreté, car – d'après le Vieux Rod – la propreté du corps va de pair avec celle de l'âme. En hiver, nous faisons des bains en bois, que nous chauffons très fort. Nous nous mettons à nu dans la neige jusqu'aux genoux, nous nous jetons ensuite sur les épaules de l'eau bouillante et nous fustigeons nous-mêmes avec une verge souple jusqu'à ce que nous chassions toutes les saletés de notre corps. En été, nous descendons à l'étang pour nous laver, et c'est en cette belle saison de la septième Lune qu'au bord du marais Svevid a assouvi une fois de plus son goût du sang et de la souffrance d'autrui.

Ce jour de la forte chaleur, tous les adultes de notre tribu se précipitèrent dans les eaux de l'étang pour s'y procurer un peu de fraîcheur. Comme à l'accoutumé, hommes et femmes se dé-

nudèrent avant d'entrer dans le bas-fond, ne cachant pas leur corps les uns aux autres. J'étais trop jeune pour les joindre, mais personne ne m'empêcha de les regarder, perché sur la cime d'un arbre voisin, en compagnie de Vid le Luron, un garçon de mon âge, mon ami inséparable depuis toujours.

Nous enviions leur gaieté, la cascade de leurs rires et l'aise qu'ils éprouvaient dans l'eau limpide, avant qu'elle ne commence à se rendre trouble, tout comme l'ordre qui avait régné au début de la baignade. Il me semblait que notre étang se transformait en une vraie fontaine de jouvence. Ses eaux avaient le pouvoir de redonner la jeunesse à tous les baigneurs. Les femmes et les hommes vieux se comportaient comme s'ils se retrouvaient dans la fleur de l'âge, les jeunes hommes et les jeunes filles avaient l'air de retourner à l'adolescence et les adolescents de regagner l'enfance.

Le plus hilare était Rak, devenant franchement fou de joie aux côtés d'une bergère, en courant et sautant flanc à flanc avec cette beauté. Après chaque saut, il frappait fort avec les bras sur la surface de l'eau, faisant des jets de mousse, un gros panache blanc qui cachait tous les deux et lui permettait de soustraire aux regards des villageois quelques baisers volés à sa bien-aimée.

Il arrivait à les dissimuler aux regards de nos habitants, mais pas à celui du chef de tribu qui surveillait les moindres gestes de tout le monde et, d'abord, veillait au respect de la chasteté. Les ébats amoureux de Rak n'échappèrent pas à ses yeux de lynx, jamais rien ne lui échappait. En scrutant un muscle saillant sur le corps nu de Rak, il se rendit compte que le jeune homme était en train de succomber à la tentation et de commettre le péché de la chair, l'impardonnable offense à Dvoroï, notre esprit de la famille.

Ce méfait méritait un châtiment suprême, et Svevid ne tarda pas à se mettre à l'œuvre. Le malheureux Rak encourait la peine capitale. La coutume voulait qu'il soit puni sur-le-champ.

Suivant le mot d'ordre de Svevid, ses bûcherons taillèrent à la va-vite quatre piquets de bois et les plantèrent dans le sol, à l'endroit où la boue sèche était dure comme le cœur de leur chef.

Les yeux pleins d'effroi, les villageois assistaient à cet acte de férocité. Les bûcherons, devenus bourreaux, attachèrent les mains et les pieds de Rak aux piquets, et reculèrent en hâte de quelques pas, laissant à Svevid le plaisir d'apaiser sa rage sanguinaire : muni d'une énorme hache, il fendit en deux le corps de Rak, de la nuque jusqu'aux cuisses.

Étendue entre quatre autres piquets, la jeune bergère subit le même atroce sort, et les moitiés de corps de deux suppliciés furent aussitôt suspendues à un saule, le seul être vivant qui osait pleurer leur martyre.

Gravé dans ma mémoire, ce châtiment me serre toujours le cœur et me fait tourner les sangs. Même l'apparition inattendue du Vieux Rod sur ma presque n'arrive pas à m'apaiser et me faire oublier la menace de Svevid, capable de me fendre en deux d'un coup de hache.

En plein désarroi, je m'adresse à lui par des gestes qu'il m'avait appris, puis j'écris ces mêmes mots sur le sable, pour lui dire ce qui est arrivé.

« J'ai enseigné tes lettres à Ida !...

– Tu t'es jeté dans la gueule du loup », répond mon grand-père, souriant.

Rien au monde ne peut effacer son sourire doux et malicieux, même pas les lobes déchirés de mes oreilles. Pendant qu'il enduit mes plaies d'une crème noirâtre et nauséabonde, il m'explique que les souffrances élèvent l'âme, surtout quand elles sont subies à cause d'une tâche précieuse, les semailles des lettres magiques.

« Toi, petit dragon, tu es peut-être le premier des hommes qui peine à cause de la parole écrite, me dit-il. Peut-être le premier, mais certainement pas le dernier. »

Je n'arrive pas à lui répondre, car les signes des muets et la parole écrite ne sont pas toujours à la taille d'une pensée. J'ai envie de lui dire que je ne regrette rien. Si les souffrances élèvent l'âme, la mienne sera portée très haut, à la hauteur d'où les aigles observent notre marécage. Et tant pis si je suis le premier des hommes qui doit peiner...

C'est peine perdue. Il ne me regarde même plus gribouiller sur le sol, car son attention est attirée ailleurs. Nous nous trouvons entre chien et loup, et la nuit tombante a déjà dévoilé une multitude d'étoiles qui se reflètent dans l'eau violacée. Au milieu d'elles, la lune a l'air d'un fromage de chèvre auquel les rapaces nocturnes ont mordu un quart.

Cette image ne serait guère étonnante si sur la surface de l'étang n'était pas apparu le reflet d'un spectre volant, dont la lumière est plus forte que celle de la lune, une sorte de serpent qui survole la Grande Forêt en essayant de se mordre la longue queue effilée.

Restant bouche bée, ébahi et émerveillé à la fois, le Vieux Rod chuchote :

« Que Triglav nous protège, c'est une comète. »

Soudainement, les voix lointaines dans le village ne se font plus entendre, comme si le dragon céleste leur avait imposé silence.

Les oiseaux se taisent aussitôt et même les feuilles d'arbres cessent de murmurer sous la brise du soir. Autour de nous s'installe un silence hostile et pesant, le signe précurseur d'un grand malheur.

Je me jette à genoux et j'écris une question :

« C'est quoi... une comète ? »

Le Vieux Rod hésite à me répondre, le regard toujours braqué sur le ciel, où le serpent lumineux semble s'immobiliser. Ses cheveux contiennent de nombreux filaments de feu qui jettent des étincelles froides.

Il s'étend et se replie sur lui-même, tout en ouvrant son énorme gueule comme s'il voulait avaler notre village entier.

Finalement, mon grand-père se décide à me parler, les yeux encore rivés sur le spectre tortueux :

« Une étoile chevelue, dit-il, c'est le signe de la fureur céleste. Nos pères les considéraient comme des balais dont les mauvais esprits se servaient pour épousseter le ciel devant les pas du Grand Démon. Quant à lui, l'ennemi mortel de notre Triglav, il n'entraîne rien de bon, à part la guerre, les maladies et la disette. Nos pères disaient aussi que ceux qui sont nés dans une année à comète meurent à coup sûr dans une année de cet astre filant. »

Je me presse de gribouiller sur le sable :

« Tu n'es pas né dans une telle année. »

Il me réplique avec un sourire pincé :

« Si. Au dire de ma mère, ce fut bien une année de l'étoile chevelue. »

La vue de cette sacrée étoile l'a rendu fiévreux, comme si son âme avait perdu tout à coup sa tranquillité habituelle. Au retour dans notre cabane, il s'est mis à grignoter l'un de ses champignons séchés et à fouiller le fatras de ses outils de vratch, à la recherche d'un tambour en peau de lièvre, couvert de signes et de dessins mystérieux. Comme d'habitude, le champignon a doublé son agitation.

« Conjuré le mauvais sort ! a-t-il marmonné sans cesse. Il faut vite écarter le péril ! »

Lorsqu'il a enfin trouvé son tambour, il s'est assis par terre, les jambes croisées, et il s'est mis à tambouriner comme envoûté. Ses yeux égarés ne me reconnaissaient plus.

Gavé de ses champignons qui lui tournent la tête, il prend toujours cette curieuse posture afin de descendre au milieu du chemin qui conduit à Nav, à l'endroit que les hommes doivent parcourir après leur décès, à mi-chemin de la vie et de la mort.

D'après ses explications d'autrefois, le roulement du tambour réveille son âme ensommeillée et la mène hors de son corps, à la frontière de deux mondes où tout est possible : guérir les moribonds, faire renaître les morts, parler avec les esprits et même refouler une étoile funeste loin de nos terres.

À vrai dire, lors de sa descente dans le monde souterrain, le Vieux Rod n'est pas très beau à voir. Les épaules couvertes d'une peau d'ours et la tête coiffée de ses mâchoires, il devient aussi vilain que ce carnassier qui décime nos brebis. Pendant qu'il tambourine, il bave et saigne du nez. Il renverse les yeux et pousse des grognements de l'ours noir qui me dressent les cheveux sur la tête.

« L'Ours m'a appris toutes les choses », murmure-t-il.

En effet, sa posture est celle d'un ours, posé sur ses fesses vigoureuses. La fourrure noire devient sa vraie chevelure, comme soudée à sa nuque, son visage change de forme avec un museau pointu, alors que de longues griffes surgissent au bout de ses doigts.

« L'Ours nous aidera à la chasser », murmure-t-il.

Je suis effrayé, mais nullement surpris. Maintes fois déjà, lors de ses descentes vers le monde souterrain avec son tambour, tandis qu'il suçait ses champignons, j'avais eu l'occasion

de le voir se transformer en animal, en poisson et même en arbre. Pendant ces voyages, il parlait avec ces êtres dans leur propre langue, il faisait leurs gestes et jetait leurs cris. Il est dommage qu'au retour chez nous, il n'ait jamais apporté aucun souvenir de ses rencontres fabuleuses, mais je lui crois sur parole. Selon ses dires, à l'aube des temps, les hommes pouvaient se changer à volonté en animaux et en végétaux, à l'égal de ces êtres sauvages qui arrivaient aisément à se changer en humains.

À l'aube des temps, apparemment, le monde était plus simple et plus juste que celui de nos jours.

En dépit de son déguisement en ours et son tambourinage effréné, son combat contre l'astre chevelu a tout à fait échoué. Le serpent tortueux a réapparu dès le lendemain à la tombée de la nuit et le soir suivant, pourvu de la queue d'étincelles et de la gueule béante, menaçant d'engloutir non seulement notre pauvre village mais la Grande Forêt entière.

Le troisième matin, au lever du soleil, il s'avéra que l'astre chevelu était vraiment un corbeau de mauvais augure. Prophète de malheur ! À peine éveillés, nous découvrîmes ce que la nuit noire nous avait caché du côté opposé du marécage : l'arrivée d'une grande bande d'Huns avec deux douzaines de chariots, transformés pendant notre sommeil en campement militaire. Ayant une vue perçante même en obscurité, ils avaient disposé les chariots en cercle tout autour de leur camp. En plus, en face du marais qui les séparait de notre village, ils avaient élevé deux mystérieuses tours en bois.

Nous comprîmes leurs visées dès le début de la matinée, quand ces deux machines de guerre décochèrent vers nous leurs premières lances géantes qui mirent le feu à deux de nos cabanes. En nous rendant précipitamment sur les lieux des incendies, nous découvrîmes dans ces mesures réduites en cendres les lances des Huns, munies chacune sur sa pointe d'un tampon

de chanvre enduit de la cire enflammée. Par malheur, ces machines de jet infernales n'étaient pas à la portée de nos armes et nous restions à la merci de nos assiégeants, pleins d'astuce et impitoyables.

Au lieu de courir le risque d'un vrai siège et de s'exposer aux combats sanglants, nos ennemis firent choix de la ruse, en nous frappant sans coup férir. Durant toute une semaine, ils continuaient à viser et à embraser nos cabanes avec leurs lances incendiaires, mettant à néant deux ou trois logis par jour.

En même temps, ils ravageaient nos meilleurs champs d'orge et ils décimaient nos troupeaux de moutons et de bovins, pour se livrer tous les soirs à de véritables orgies, des festins bruyants, au cours desquels ils rôtissaient à la broche trois bœufs à la fois, après avoir nourri de la viande crue leurs faucons de chasse.

Pour tuer le temps, entre deux coups de projectiles flam-bants, ces fauconniers passionnés s'occupent de leurs oiseaux pèlerins, en les lançant contre nos basses-cours, à l'attaque de la volaille et de petits porcelets. Le piqué d'une demi-douzaine de leurs faucons est tout aussi captivant qu'effrayant.

S'élançant très haut dans les airs, ils y planent pendant quelque temps et font semblant d'être endormis, puis, subitement, ils se laissent tomber telle une pierre sur leur proie à une vitesse affolante, pour la tuer d'un seul coup. Ils la frappent avec leurs serres et lui brisent le cou. Aussitôt, ils remontent en l'air et tournoient au-dessus de leur victime, pour revenir ensuite la dévorer ou l'emporter dans leurs griffes crochues en direction de leurs maîtres.

D'un jour à l'autre, tous les jours que Triglav a faits, ils déciment notre volaille, nous menaçant de périr bientôt de faim, sans orge, sans lait, sans viande, condamnés à se nourrir uniquement de champignons douteux et de fruits sauvages.

« Pourquoi ont-ils tant de haine pour nous ? se demande mon ami Vid. Pourquoi nous malmènent-ils ? À quoi bon cette guerre incessante ? Nous n'avons causé aucun mal à ces gens. »

J'ai envie de lui répondre, en répétant les paroles de notre chef Svevid, prononcées le jour de leur arrivée :

« Nous allons leur rendre le mal pour le mal, œil pour œil, dent pour dent. »

Malheureusement, caché à côté de Vid dans les buissons, d'où nous scrutons les rapaces insatiables, je n'ai rien sous la main pour écrire, et comme un malheur ne vient jamais seul, mon ami Vid, tête d'âne, n'a jamais appris à lire jusqu'au bout, malgré toutes mes leçons. Dès que nous aurons chassé les odieux Huns, je réunirai Ida et lui pour leur faire apprendre à fond les lettres magiques, afin qu'ils puissent lire mes pensées de A à Z, de A comme Âme, jusqu'à Z comme Zlatooust, celui qui a la bouche en or, notre dieu de la belle parole.

Notre tribu criait famine et les choses marchaient de mal en pis. Les faucons devenaient de plus en plus déchaînés, de même que leurs maîtres, ne se contentant plus de notre maigre volaille. Impétueux, ils se mirent à tournoyer même au-dessus des hommes et surtout de petits enfants, jusqu'au jour où ils s'attaquèrent au chien préféré de Vid et lui brisèrent le dos.

Estropié, gisant sans défense sur le sol, le pauvre animal agonisait devant la petite demi-sœur de Vid, une enfant de trois printemps qui pleurait toutes les larmes de son corps, quand les deux rapaces s'abattirent sur elle. Ils lui cassèrent la tête avec leurs serres comme une citrouille et s'emparèrent de la cervelle dans son crâne grand ouvert.

Le jour même, au retour du bûcher où la fillette avait été brûlée, Vid eut l'air de devenir fou de douleur et de rage. Il répétait sans cesse les paroles de Svevid, les mêmes que je n'avais pas pu écrire : « Œil pour œil, dent pour dent ! » Il me demanda

de venger sa sœur avec lui, ce que j'acceptai volontiers. Il me proposa ensuite de nous lancer ensemble dans une entreprise dangereuse où nous risquions de laisser notre peau. Sa fureur et sa peine n'avaient pas troublé sa raison : criant vengeance, il avait déjà tramé son plan de châtiment des barbares, qu'il ne voulait pas me dévoiler tout de suite. « Œil pour œil ! » marmonnait-il, en secouant les boucles blondes qui lui tombaient sur les épaules.

En prenant notre courage à deux mains, nous profitâmes d'une nuit sans lune, pour monter à bord d'une pirogue et nous approcher à la portée d'une flèche de la rive opposée, du campement des Huns.

Sur le fond d'un énorme feu, leurs ombres paraissaient géantes comme celles des ogres qui dévorent les enfants. Pendant que Vid maniait son aviron sans le moindre bruit, je me servais d'un long roseau, à l'avant de la pirogue, pour tâter le fond du marais et lui signaler les passages entre les bancs de boue, de pernicious hauts-fonds de sables mouvants. Selon les vieux de notre village, ils avaient déjà englouti plusieurs personnes, inconscientes de ce danger.

Après une journée chaude, les amas de brouillard, collés sur le marais, nous enveloppaient et nous soustrayaient à tous les regards. Entre les lambeaux de la vapeur, les silhouettes des Huns, qui se profilaient autour du feu, semblaient encore plus monstrueuses.

Comme les soirs précédents, ils étaient en train de rôtir à la broche deux bœufs, fraîchement égorgés et écorchés, les derniers de nos bovins vivants. Comme d'habitude, ils fumaient les pipes bourrées d'une saloperie qui les enivrait, et s'esclaffaient à qui mieux mieux, en attisant le feu avec les bottes de paille et les morceaux de viande grasse. Même leurs sentinelles, ayant abandonné les postes de guet, bredouillaient et titubaient comme pris de boisson entre les piles de gerbes d'orge.

Ils ne se rendirent pas compte de l'accostage de notre pirogue au bout du campement, à l'endroit où ils gardaient leurs chevaux, attachés par une seule corde sur une litière de chaume. Heureusement, cette étable à ciel ouvert n'abritait aucun chien – les Huns se méfiaient des chiens comme de la peste – et leurs chevaux n'avaient rien contre deux silencieux visiteurs nocturnes. L'un de ces deux garçons, celui aux boucles blondes et au visage barbouillé avec de la poudre de charbon, dénoua la corde qui liait les chevaux et coupa les ficelles sur les griffes de deux jeunes faucons, perchés à côté de leurs parents meurtriers.

La tête de tous les faucons, des grands et de leurs petits, était couverte d'une cagoule, d'un capuchon en cuir qui les aveuglait et empêchait de fuir. Aussi les deux petits se laissèrent-ils faire sans aucune résistance, pendant que Vid les fourrait en toute hâte dans son sac. Malgré la haine que j'éprouvai pour eux, je ne pus pas m'empêcher d'admirer leurs ailes pointues, couvertes de plumes scintillantes telles des écailles des poissons.

Lors de cet exploit insensé, Vid le Luron et moi avions eu la chance inouïe de ne pas être entendus : si les Huns avaient capturé les deux voleurs d'oiseaux, sans doute les auraient-ils brûlés vifs et coupés menu, avant de jeter leur chair aux rapaces.

Sur le chemin de retour vers notre village nous fûmes obligés, une fois de plus, de nous faufiler avec beaucoup de prudence entre les bancs de boue et les nénuphars, où grouillait une myriade de sangsues, aussi dangereuses que les sables mouvants, capables en peu de temps de sucer tout le sang d'un bœuf.

Vid hésitait toujours à me dévoiler ce qu'il envisageait de faire avec les deux petits faucons, jusqu'au moment où nous accostâmes une plate-forme sur les pilotis, à l'entrée du village. C'est là qu'il se décida enfin à me révéler son projet de vengeance, que seule une tête brûlée avait pu imaginer.

De la poupe de la pirogue, il retira son deuxième sac, caché jusqu'alors, contenant deux pierres étranges et une boulette de chanvre, enduite de cire inflammable, avec lesquelles les Huns avaient armé leurs lances incendiaires. Sans doute, avait-il la trouvée dans une des chaumières, réduites en cendres.

Taciturne, il coupa la boulette en quatre morceaux, les aplatit dans le creux de la main et les enroula avec soin autour des pieds de deux faucons, toujours coiffés de leurs capuchons. Sans desserrer les dents, il fit sortir de son sac un champignon sec. Il le serra entre ses genoux et se mit à frapper l'une de ses pierres, translucide, contre l'autre, couleur rouille.

À ma grande surprise, les pierres heurtées commencèrent à produire des étincelles qui s'attaquèrent comme des guêpes au champignon noir.

Dès que celui-ci eut lâché un hésitant panache de fumée, Vid se pressa de l'aviver en soufflant là-dessus de toute sa force. Il souffla et souffla comme enragé jusqu'à ce que sur le champignon apparaisse une miette ardente.

Obstiné, il poursuivit sa tâche, et rapidement il parvint à la transformer en joyeuse petite braise qui ne tarda pas à enflammer quelques brins de paille dans la main de mon ami magicien.

Émerveillé, je l'observais passer cette flamme aux bandages de chanvre sur les pieds des faucons, qui s'enflammèrent brusquement à leur tour. Pendant que les oiseaux se démenaient comme des forcenés, il leurs ôta les cagoules et les lança en l'air pour qu'ils s'envolent aussitôt en direction des Huns.

Les mains ensanglantées par leurs griffes, Vid les suivait du regard lumineux, ces deux flèches vivantes, porteuses de sa vengeance implacable et du salut de notre tribu.

« Le tour est joué », dit-il entre ses dents.

En effet, le sort en était jeté, le sort plus atroce que tout ce que nous pouvions imaginer. Les deux flammèches volantes parcoururent le ciel au-dessus du marais, et près de la rive opposée elles se jetèrent dans le camp de leurs maîtres, fonçant droit sur le nid des faucons avec la rapidité de l'éclair. Un instant plus tard, ces deux étincelles se transformèrent en deux foyers de feu, deux embrasements au sud du campement, qui se mirent à dévorer la paille qui jonchait le sol.

En peu de temps, un tourbillon de flammes mit le feu à tous les biens des Huns, leurs chariots et une douzaine de tentes qu'ils avaient montées. Il se propagea sur de nombreuses bottes de chaume, empilées un peu partout, et gagna aussitôt des arbrisseaux et des buissons derrière le dos de nos ennemis, ainsi que deux roselières au bord de l'eau, desséchées les jours précédents sous un soleil de plomb.

Soudainement, sans savoir comment, Vid et moi nous trouvâmes entourés de nos villageois, attirés par les cris de détresse et les reflets des flammes qui parvenaient de l'autre rive.

Guidés par Svevid, assoiffé de sang comme toujours, quelques-uns de ses bûcherons sautèrent dans les barques et se dirigèrent en ramant vers le milieu du marais.

Vid et moi, munis d'une seule pagaie, les suivîmes en zigzaguant dans notre pirogue entre les îlots de nénuphars. À la portée d'une lance du lieu de l'incendie, nous nous arrê tâmes entre les nappes de brouillard, d'où nous pouvions observer le désastre dans le campement de nos assaillants.

Cernés par les flammes, se trouvant entre le marteau et l'enclume, les Huns ne savaient plus de quel côté se tourner. Le grand feu avait déjà ravagé tout autour d'eux et changé leurs chevaux en torches vivantes, dont les crinières et les queues enflammées volaient en tous sens.

Leurs hennissements désespérés nous dressaient les chevaux sur la tête, plus encore que les hurlements des hommes piégés entre trois feux, celui dans les buissons de derrière et deux autres de deux côtés du terrain qu'ils occupaient. Leur seule issue était le marais avec ses pièges mortels qu'ils ignoraient, ses bancs de boue, ses sables maléfiques et les nuées de sangsues, qui attendaient leur festin sanglant.

Les premières victimes des sables mouvants et du guêpier des sangsues furent les chevaux, fuyant leur étable livrée aux flammes. Pour échapper aux ravages du feu, ils s'élancèrent dans le marécage au péril de leur vie. Enlisés dans la vase, les pauvres animaux se cabraient, trépignaient et s'enfonçaient davantage dans l'eau boueuse. L'un après l'autre, ils disparurent, ne laissant derrière eux que quelques panaches de fumée sur la surface. Après les chevaux, les hommes affolés se précipitèrent dans l'eau à leur tour.

Leur sort fut tout aussi effrayant, sinon pire encore. Ils s'agitaient et piétinaient dans la bourbe, faisant l'impossible pour s'éloigner des flammes qui gerbaient à leurs trousses.

Les plus chanceux finirent par être vite engloutis. Quant aux malchanceux, ils furent envahis par des sangsues, une armée de vampires, armés chacun de trois mâchoires, qui couvrirent leur corps tel un linceul noir, se collant contre leur peau pour les saigner, pour sucer en peu de temps tout leur sang, avant de les entraîner au fond du borbier.

Étrangement, ces hommes de guerre, barbares, buveurs de sang endurcis, périssaient dans la dignité, comme de nobles guerriers. Ils demeuraient bouche cousue devant les affres de la mort, qu'ils avaient côtoyée toute leur vie durant.

Glacés d'épouvante, Vid et moi les observâmes avec un sentiment bizarre de respect, comme si ces sauvages quittaient le monde des vivants, auréolés d'une lueur secrète de l'âme.

Mon ami Vid, qui n'avait pas cessé auparavant de marmonner son sombre « œil pour œil, dent pour dent », se tut aussitôt comme s'il éprouvait de la honte.

Les plus malchanceux des Huns, ceux qui savaient un peu se déplacer dans l'eau, ceux qui avaient échappé aux sables mouvants et aux sangsues, se rendirent à la nage au milieu du marais. Pour comble de malheur, cette demi-douzaine de survivants nageait droit vers l'endroit où les attendait notre chef avec ses bûcherons.

Svevid était pourvu d'un nouveau fouet, à la longue lanière en peau de serpent, impatient de mettre à l'épreuve sa puissance meurtrière. Lorsque les fugitifs se furent trouvés à sa portée, il assena deux coups de fouet au premier arrivant, ne visant rien d'autre que ses yeux écarquillés, et réussit sans faute à les écraser comme des œufs de cane. Le destin du deuxième martyr fut tout aussi terrifiant. Les deux coups que Svevid lui porta firent jaillir la glaire et le sang de ses orbites. De même pour les autres.

Les six hommes aveuglés poussaient les cris de douleur et de rage, en agitant les bras, et tournaient en rond entre les barques des bûcherons. Ces derniers attendaient que leur proie s'exténue pour s'en emparer avec violence. Silencieux comme Svevid, ils se servirent de leurs serpes à lame courbe pour décapiter leurs victimes.

Sous le croissant de lune, apparu de derrière les nuages, les serpes reflétaient sa lumière verdâtre, couleur de la mort. Les corps sans tête continuaient à s'agiter, faisant des tourbillons rouges autour d'eux, avant de baisser les bras et se laisser glisser doucement l'un après l'autre sous les flots.

Seules leurs têtes coupées restèrent à la surface, en flottant encore quelques instants. À notre stupeur, elles gémissaient et grognaient, comme si elles s'élevaient contre leurs bourreaux. Ces derniers, épouvantés aussi, étaient obligés, pour les faire taire, de leur assener plusieurs coups d'aviron, afin qu'elles disparaissent enfin dans l'eau bouillonnant de sang.

Vid se mit à vomir. Moi aussi, je rejetai tout ce que j'avais mangé, les restes d'une pomme sauvage et d'une poignée de champignons.

« Pourquoi tant de haine ? » balbutia mon ami.

Je ne pus lui répondre, n'ayant rien pour tracer des lettres, mais, même si j'avais eu de quoi griffonner quelques paroles, je n'aurais rien écrit, car j'ignorais pourquoi il y avait dans notre monde tant de haine, même au-delà de la mort.

Les Huns avaient tué ma sœur Yéléna et coupé en morceaux mon père. Je les haïssais comme la peste, mais en dépit de tout, en même temps, j'éprouvais à l'égard d'eux un sentiment très étrange qui me faisait battre le cœur.

En apparence, la haine lie les hommes tout aussi fortement que l'amour. Peut-être, en combattant les Huns, apprendrons-nous non seulement à haïr, mais aussi à aimer.

V

L'ASTRE CHEVELU

L'incendie déchaîné par les faucons de Vid ne se contenta pas des ravages dans le campement des Huns, ni de la mort de leurs guerriers. Après avoir anéanti tous leurs biens, les chariots, les tours en bois et les tentes, il se dirigea vers notre village. Poussé par un vent du nord de plus en plus fort, il dévora les roselières de deux côtés du marais, et se propagea rapidement sur la lisière de la forêt.

Les arbres desséchés après une longue absence de pluie s'embrasèrent aussitôt et leurs troncs se mirent à craquer, à jeter de terribles cris tels des êtres vivants. Attisées par des coups de vent, les flammes avançaient irrésistiblement dans notre direction, ayant l'air de toucher aux racines de la terre. Seuls les saules pleureurs, gorgés d'eau, ne s'enflammaient pas, en s'inclinant profondément devant les gerbes brûlantes, comme s'ils mendiaient la pitié des esprits du feu.

Ces démons épargnèrent le feuillage tremblant des saules. Par contre, ils se ruèrent sur une futaie tout près de notre village, sur les arbres plus âgés que notre chef et mon grand-père, et les mirent en feu en moins de deux. Les rafales du vent les fouettaient et poussaient sans relâche d'énormes jets de flammes vers les cabanes du hameau.

Médusés à la vue des tourbillons de flammes, Vid et moi nous tapissions dans notre pirogue, à proximité de Svevid et de

ses hommes effrayés, quand sur la rive apparut une redoutable créature humaine, mi-homme, mi-femme, dont l'apparence coupa le souffle à tout le monde. À tous les gens, sauf à moi, car je l'avais reconnue instantanément.

C'était mon grand-père, le vratch de notre tribu, déguisé en femme, se servant des habits de sa mère qui avait été aussi une vratch, la guérisseuse et la dompteuse de la pluie. Selon les dires du Vieux Rod, le premier vratch apparu sur terre fut une femme. C'est pourquoi je n'étais nullement étonné de voir sur lui un ornement bizarre, une paire de poires bombées, suspendues sur sa poitrine, à la place des seins d'une femme. Coiffé d'un casque en cuir avec de nombreuses franges et perles, il nageait dans une large robe de mon arrière-grand-mère, chamarrée de coquillages et de grelots de bronze.

Son visage, fardé d'ocre, était méconnaissable, tout comme son allure guindée, au moment où il sortit des pans de sa robe le tambour de sa mère, la grande maîtresse de la pluie.

« Je fais appel aux Génies des Eaux vives ! » glapit-il d'une voix de vieille femme.

Il commença à tambouriner et à tourner en rond en même temps, en frappant des pieds nus contre la terre.

C'était une danse destinée à attirer les esprits des eaux, une danse d'envoûtement de plus en plus rapide, suivie du tintement de grelots pendus à sa robe. La tête penchée en arrière, il bavait, laissant sortir aux coins de ses lèvres de grosses bulles de salive.

« Manifestez-vous, ô Génies des Eaux vives ! » cria-t-il.

Attendu que les esprits appelés avec ferveur ne montraient pas leur nez, il continua à tourner en rond telle une toupie au son du tambour, si rapidement que Vid et moi fûmes pris de vertige. Vu que le grand feu s'approchait à pas de géant et que les génies salvateurs n'émergeaient toujours pas de leurs eaux

devant un simple humain, le vieillard rusé recourut à l'aide des animaux, les seuls capables de réveiller les esprits fainéants.

Pour gagner leur faveur et faire d'eux ses alliés, il joua du langage secret des bêtes. Il se mit à grogner et à marcher pesamment comme un ours, il hennit et frappa le sol du pied comme un cheval, il brama comme un serf et hulula comme un hibou. Sa ruse se montra bénéfique : tirés de leur torpeur, les Génies des Eaux le prirent enfin en pitié et daignèrent lui offrir les premières grosses gouttes de pluie qui lui barbouillèrent les joues ocrées.

Ravi et reconnaissant, il se jeta à genoux pour clamer sa gratitude :

« Soyez loués, ô, honorables Génies des Eaux vives ! »
brailla-t-il.

Visiblement, ces derniers étaient contents de son grand merci, car ils ne tardèrent pas à lui faire le don d'un torrent d'eau vive que personne n'avait jamais vu sur nos terres. Juste au-dessus de nos têtes, les nuages noirs crevèrent brusquement, comme déchirés par les griffes d'un géant, et déversèrent leurs entrailles sur nous.

La pluie battante se transforma aussitôt en rideau d'eau qui nous brouilla la vue. Il s'abattit sur le feu, étant déjà à deux pas de nos cabanes, en train de nous encercler. Mélangée avec des grêlons, plus gros que des œufs de poule, cette pluie torrentielle s'attaqua aux flammes, comme si les esprits bienfaisants du ciel heurtaient de front les démons du feu.

L'eau contre le feu et le feu contre l'eau, les éléments qui se haïssent depuis toujours, comme les Slavènes et les Huns ! Le combat était acharné tel un corps à corps. Les flammes cherchaient à terrasser les trombes d'eau, et la pluie d'orage s'efforçait d'étouffer le feu. Les deux adversaires souffraient le martyre, en poussant des cris bestiaux. Le feu grognait comme

une horde d'ours et l'eau sifflait telle une armée de serpents. Dans cette lutte sans merci, ils s'entremêlèrent, de sorte que Vid et moi ne savions plus est-ce que l'eau brûlait ou le feu coulait en tombant du ciel. Finalement, après toute une éternité, l'eau commença à prendre le dessus, en changeant les flammes en brouillasse et en volutes de fumée, l'emportant sur les esprits du mal et les étranglant dans ses ondes furieuses.

Malgré cette victoire hors de doute, mon grand-père continua à tambouriner et à tourner en rond, comme si de rien n'était, et ses Génies des Eaux vives poursuivirent à déchirer les nuages. Il pleuvait des cordes, comme mule qui pisse, et les eaux grondantes se mirent à monter, menaçant d'envoyer nos pirogues sous les flots.

Trempé jusqu'aux os, comme ses bûcherons, Svevid hurla :

« Arrête, nom d'un tonnerre ! Ça suffit ! Arrête, par le sang Triglav ! »

Heureusement, il proféra le nom de notre dieu qui aida le Vieux Rod à revenir à la raison.

Le visage barbouillé de rouge et la robe imprégnée d'eau, il était harassé après sa danse frénétique.

Je ne me doutais pas qu'avant son apparition au bord du marais il avait puisé une fois de plus dans sa cachette de champignons secs, propres à lui tourner la tête. Quant à la pluie torrentielle, sortie victorieuse du combat avec le feu, je devinais qu'il l'avait connue à l'avance, grâce aux crampes violentes dans les jambes qui le saisissaient toujours la veille d'un orage.

Le seul événement qu'il n'avait pas pu prévoir c'était l'incendie dans le campement des Huns et la ruine de nos assiégeants, l'œuvre intrépide de mon ami Vid le Luron, qui, mine de rien, fredonnait à mi-voix dans notre pirogue :

« Il pleut et il mouille,

c'est la fête de la grenouille !... »

Juste avant le lever du jour, le ciel se dégagea et les derniers nuages s'envolèrent vers le sud, en laissant devant nous une image désolante.

La lune, pâle et verdâtre tel le visage d'un noyé, s'empressa aussi de quitter ce sinistre lieu, les eaux du marais, immobiles comme gelées, dans lesquelles se reflétaient les arbres dénudés, mutilés et transformés en chaux.

Comme par un miracle sordide, trois corps d'Huns décapités réapparurent à la surface de l'étang, flottant le dos en haut, semblables à des tortues géantes, symboles du mal. Dans un silence de mort, les bûcherons de Svevid se dépêchèrent d'exécuter son ordre, prononcé à voix basse, et les firent couler de nouveau, attachés par des cordes aux gros morceaux de pierre.

Vid se remit à vomir et nous nous hâtâmes de fuir cet endroit macabre, mais même à l'entrée du village nous n'arrivâmes pas à nous apaiser : le tronc du grand chêne, notre futur Triglav, était léché par les flammes, roussi et couvert de suie.

Ce n'est qu'à ce moment que nous nous aperçûmes de la présence dans le ciel du maudit astre chevelu, le corbeau de mauvais augure, celui qui nous avait prédit l'arrivée des Huns et qui nous annonçait peut-être de nouvelles misères. Pâle et verdâtre comme la lune, il semblait être ancré à tout jamais au-dessus de notre Grande Forêt. Le lever du soleil le fit pâlir davantage jusqu'à ce qu'il disparaisse, ne laissant dans le ciel qu'une traînée de brume. Svevid n'avait pas remarqué ce prophète de malheur. Au vu de l'arbre sacré, profané par le feu, il donna l'ordre à ses bûcherons de le racler entièrement les jours suivants, avant que je ne commence de le tailler.

Épuisés et vidés après toute une nuit blanche et les horreurs vécues, Vid et moi nous faufilemes dans la forêt et nous frayâmes un passage jusqu'à la cabane de mon père, envahie plus que jamais par des plantes et le lierre grimpant.

Malgré son épuisement, Vid s'émerveilla de sa beauté sauvage et s'empressa de regarder de près la figure de Domovoï, le charretier funèbre, que j'avais fait sortir des enfers pour qu'il monte au ciel avec son attelage d'aigles royaux.

Peu de temps après, la fatigue nous brisa et nous nous couchâmes, chacun dans un coin de l'ancien atelier du Gros Rod : Vid sur un amas de paille, et moi, comme d'habitude, dans mon nid d'aigle, entre les œufs vides des aiglons.

Avant de m'abandonner au sommeil j'eus l'occasion unique d'observer durant quelques instants mon ami endormi, ses boucles dorées qui lui tombaient sur les épaules, son beau visage cuivré au nez un peu busqué et aux lèvres de corail qui se serraient et remuaient dans le sommeil comme si elles racontaient les atrocités que nous avions vécues la nuit précédente. Ensuite, moi aussi, je succombai sous le poids de la grande fatigue.

Nous dormîmes presque toute la journée. Je me réveillai après Vid, au son de ses deux pierres étranges qu'il frappait l'une contre l'autre pour produire des étincelles et mettre le feu à une poignée de feuilles émiettées.

Devant la sortie de la cabane, il avait déjà empilé du chaume et du bois, s'apprêtant à griller un rat enfilé sur un bâton. Sans doute avait-il capturé cet animal dans la cave de la cabane, dont la trappe était encore ouverte.

« Je crève de faim », me dit-il, avant de refermer l'abattant de la cave et de le couvrir de la paille sur laquelle il avait dormi.

Les feuilles ne voulaient pas prendre feu.

« Les rats sont peu ragoûtants, dit-il, mais je n'ai rien mangé depuis avant-hier. »

Je faillis vomir, bien que mon ventre fût tout aussi creux que le sien. Pourtant, pour rien au monde je n'aurais goûté à son rat, même si je mourais de faim. Triglav merci, il ne réussit pas à allumer les feuilles et, pour tromper sa faim, il se mit à mâcher le bout d'un ceinturon de mon père.

« Il faut reprendre du poil de la bête, me dit-il. La nuit prochaine, nous revisiterons le camp des Huns. »

Pendant que je cherchais un morceau de charbon pour écrire sur un muret – « Non, je ne remettrai plus les pieds chez les Huns ! » – il me souvint que Vid ne savait pas lire. À ce moment-là, nous entendîmes les pas de quelqu'un et un grognement devant la cabane. Persuadés qu'il s'agissait d'un ours ou d'une autre bête fauve, nous étions prêts à prendre nos jambes à notre cou, lorsque à l'entrée de la cabane apparut une créature qui me fit ouvrir les yeux grands d'étonnement.

C'était Ida, la petite-fille de Svevid, accompagnée d'un chien roux. Elle était aussi surprise et apeurée que moi et Vid, caché derrière Domovoï, mais elle revint vite à sa vigueur de la petite paysanne. En secouant ses tresses, elle posa à terre un panier couvert d'un chiffon mouillé, calma son chien avec un simple sifflement, et me donna une grosse tape cordiale dans le dos.

« Salut, petit crapaud ! dit-elle. Salut, Rod ! »

Je la regardais comme envoûté. Elle était plus belle encore que lors de notre première rencontre au bord de l'étang, les cheveux d'un roux ardent, les yeux pervenche, étincelants, et les lèvres charnues, couleur framboise.

Je me pressai de la saluer en écrivant avec le charbon son nom sur un muret.

« Ida ! » lut-elle et éclata de rire.

Ce n'est qu'à ce moment qu'elle s'aperçut de la présence de Vid, sorti de sa cachette, et elle se transfigura à l'instant comme touchée par une baguette magique. Elle rougit de timidité tel un coquelicot, ses tresses flétrirent et les taches de son réapparurent sur ses joues.

« Salut ! fit Vid dans un large sourire, découvrant ses belles dents.

– Salut... bégaya Ida et roula les yeux d'un air stupéfait à la vue du rat enfilé sur le bâton de mon ami.

– C'est pour faire une grillade, lui expliqua Vid. Nous n'avons rien à nous mettre sous la dent depuis deux jours.

– Seigneur Triglav ! gémit Ida, mine dégoûtée.

– Je préférerais une cuisse de mouton ou un barbeau, même cru, répondit Vid, riant jaune. Les araignées ont fait leur toile sur nos dents.

– Au lieu d'un gros barbeau, dit Ida, un peu encouragée, je pourrais vous offrir deux barbillons, fraîchement pêchés.

Émerveillés, nous la vîmes sortir de son panier deux poissons aux écailles brillantes, deux petits barbillons toujours vivants qui remuaient encore leurs filaments à la mâchoire.

« Ô ciel ! dit Vid, se léchant les babines. Comment les as-tu attrapés ?

– Avec ma nasse, expliqua Ida, fière et souriante, en nous montrant son panier qui contenait encore un morceau de pain moisi et une cordelette attachée à son anse. Un jeu d'enfant ! se vanta-t-elle.

– Donne ! » demanda Vid, salivant d'envie.

Il arracha de sa main l'un des poissons qui frétillait encore et – à notre stupéfaction – il l'entama par la queue avec ses dents, en déchiquetant sa chair et crachant entre deux bouchées les écailles, les arêtes et les entrailles en sang. Les yeux pleins d'effroi, Ida le regardait ronger le pauvre animal tel un loup affamé et dévorer enfin même la tête de sa proie, ainsi que ses globes oculaires.

« C'est à ton tour », me dit-il, les lèvres couvertes d'écailles ensanglantées.

Je m'empressai d'écrire un NON sur le muret.

Hélas ! une fois de plus, j'oubliai qu'il ne savait pas lire.

« Vas-y, mange ! » cria-t-il, puis, me voyant immobile, il s'empara du deuxième barbillon, lui aussi vivant, pour le déchiqueter et l'avaler goulûment comme le premier. Ce n'est qu'après avoir mangé à sa faim qu'il se calma quelque peu et se mit à dévorer Ida des yeux.

Elle le regardait, elle aussi, au fond des yeux. Somme toute, je remarquai qu'ils ne pouvaient plus détacher les yeux l'un de l'autre.

« Comment t'appelles-tu ? demanda Vid en crachant quelques arêtes.

– I... d... a, lut-elle mon inscription sur le muret. La petite-fille de Svevid. Et toi ?

– Vid, répondit-il. Chasseur de miel, rejeton d'un ours.

– D'un ours ? s'exclama Ida en pouffant de rire.

– Oui, dit Vid, sérieux. Bébé de six mois, on m'a trouvé dans une tanière de l'ours avec deux oursons. Leur mère ne m'a pas mangé, mais nourri de son lait comme ses petits. Pour la récompenser, on a tué ses oursons. »

Ida cessa de rire et se mordit les lèvres.

En effet, Vid disait la vérité. Selon le Vieux Rod, sa jeune mère l'avait porté et mis au monde en cachette, n'osant pas dévoiler le nom de son père. Elle avait abandonné le nouveau-né au fond de la forêt, à la merci des fauves. Triglav seul sait pourquoi le bambin n'avait pas été dévoré par les ours, dont une femelle avait payé de sa vie pour avoir remplacé sa mère et l'avoir nourri de miel d'abeilles sauvages et de son propre lait. Ce lait d'un fauve, il le portait toujours dans son sang, ainsi que la cicatrice d'une griffe de l'ours qui lui barrait le cou, la marque d'une caresse animale que les hommes ne lui n'avaient jamais offerte.

Pour surmonter le silence pesant qui s'était installé, j'écrivis à la hâte le nom de Vid sur mon muret.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-il, mine renfrogné.

– Ce sont les lettres magiques, expliqua Ida.

– À quoi servent-elles ?

– Pour être lues.

– Lire ? C'est quoi ? Pourquoi lire ?

– Pour apprendre le monde des hommes.

– Le monde des hommes. Je m'en fiche. »

Tenace, Ida ne voulut pas lâcher prise :

« Pour combattre le démon qui les pousse à faire du mal. »

Là, la rudesse de Vid, commença à chanceler.

« Ça vaudrait le coup, peut-être », marmonna-t-il.

Transportée de joie, Ida lui montra les dernières lettres que j'avais écrites.

« Vid ! s'exclama-t-elle. C'est ton petit nom, Vid, que Rod a écrit ! »

Mon ami était épaté. C'était à son tour de rouler les yeux.

« Mon nom ?... balbutia-t-il.

– Rod nous apprendra à tracer et à lire les lettres magiques, poursuivit Ida, enthousiaste. Nous deviendrons vratch, comme son grand-père. Nous lirons tout ce qui existe sous la voûte céleste ! »

Toujours méfiant, Vid s'adressa à moi :

« Peux-tu dessiner avec tes lettres tout ce qu'il y a dans la forêt ? »

J'affirmai en hochant la tête.

« Écris-moi o u r s », m'ordonna-t-il.

Je me dépêchai d'exécuter cet ordre.

« O u r s, lut-il. Peux-tu écrire m i e l ? »

Je ne tardai pas à exaucer son vœu.

« M i e l, lut-il, en savourant chaque lettre. Bon sang ! se réjouit-il. Cette nuit, Rod et moi allons visiter le camp des Huns, et demain, tous les trois, nous irons à la chasse aux gâteaux de miel des abeilles sauvages ! »

Ida se réjouit vivement. Quant à moi, la seule idée de me rendre encore une fois chez les Huns m'épouvanta, autant que la récolte du miel me procura de la joie.

Par malheur, je n'arrivai pas à écrire ni décrire ces deux secousses si différentes dans mon cœur qui battait la chamade, et pour la première fois je me demandai si les lettres magiques étaient vraiment toutes-puissantes.

En me voyant bien embarrassé, Ida plongeait la main une fois de plus dans son panier de pêcheuse et, à notre grande surprise, en sortit un morceau de cire d'abeilles, dont les cellules étaient pleines de miel à ras bords.

« En ce qui concerne la chasse aux gâteaux de cire, je ne suis pas tombée de la dernière pluie, se vanta-t-elle, et m'offrit cette friandise sous les yeux écarquillés de Vid. Mange, Petit Rod, dit-elle, ça va te remettre sur les pieds. »

Elle ne fut pas obligée de me le dire deux fois.

Avant de suçoter ce précieux gâteau, je lui jetai un cri de crapaud en guise de remerciement.

À la nuit close, Vid et moi nous retrouvons sur le lieu de notre rendez-vous, dans la pirogue attachée aux pilotis, sous l'embarcadère du village. Je suis en bien meilleure forme qu'à la fin de cette journée, après avoir mangé du fromage de chèvre que mon grand-père m'a offert. Il faisait partie de nombreux cadeaux que les villageois reconnaissants lui avaient offerts après la grosse pluie tombée grâce à sa danse. Ayant l'embarras du choix entre les escargots, deux grenouilles, champignons séchés, œufs de cane et même un écureuil cuit à la broche, j'avais pris parti d'un fromage à pâte dure, grouillant de vers, qui me cause maintenant des gargouillements dans l'estomac, mais qui m'a redonné de la force.

Les Huns morts ne me font plus peur. Le Vieux Rod dit que les morts sont un très bon engrais naturel, à condition qu'ils ne deviennent pas les vampires. Et il rajoute : « Quand je pense aux morts, je m'apitoie sur les vivants. » Si c'était vrai, on pourrait espérer voir nos champs d'orge renaître et nous nourrir de nouveau comme avant l'irruption des barbares.

La seule chose qui me trouble, alors que je m'installe dans la pirogue devant Vid, c'est une nouvelle apparition de l'astre

chevelu au-dessus du village, dans le même endroit où il s'était volatilisé à la fin de la nuit précédente.

Décidément, ce corbeau de mauvais augure ne nous laisse pas en paix. Il nous apporte un nouveau présage de malheur. Il flotte dans le ciel, pareil à un dragon, et répand derrière sa queue un grand nombre d'étoiles filantes. Elles nous survolent dans un silence sépulcral et tombent quelque part dans la forêt profonde. Vid et moi essayons de passer outre à ce spectre céleste, mettant le cap de notre pirogue sur la rive opposée de l'étang, où au clair de la lune ondulent toujours deux ou trois volutes de fumée.

En vérité, je ne comprends pas ce que Vid espère trouver en ces lieux infernaux. Il lui vient parfois des lubies impérieuses. Tout ce qu'il a daigné me dire à l'heure de notre départ a été une phrase murmurée entre les dents :

« Le mauvais démon ne dort jamais... »

Je susurre ces paroles incompréhensibles, à chaque coup de son aviron qui fait clapoter les ondes noires derrière notre dos. Le reflet de l'astre chevelu ne nous lâche pas. Il se montre tantôt à nos côtés, tantôt devant la proue de la pirogue. Mes pressentiments ne me trompent pas : il nous prépare un nouvel assaut des esprits malfaisants.

Au moment où nous nous trouvons au milieu de l'étang, lorsque Vid cesse de ramer pour reprendre souffle, du côté droit de notre barque émerge une masse grisâtre, ressemblant à une énorme carpe morte.

Vid a eu raison : les mauvais démons ne dorment jamais ! Le ventre gonflé, surgi des flots, n'est pas celui d'une carpe, mais d'un Hun décapité. Porté par le courant, il s'approche de nous, comme s'il ramait avec les bras sous l'eau. Je reste pétrifié, les genoux cloués au fond de la pirogue.

Vid pourtant ne perd pas son sang-froid et se remet à manier son aviron, mais il n'arrive pas à s'éloigner du cadavre qui nous poursuit obstinément et flotte à deux pas de notre poupe dans son sillage. De plus en plus terrifié, Vid agite la petite rame à coups redoublés, sans réussir à nous détacher du mort qui ne cesse de nous talonner.

Transi de peur, s'emportant subitement, Vid le laisse se rapprocher à la portée de l'aviron, pour le rouer de coups. Le gros ventre résonne comme un tambour, mais ne bouge pas et continue à surnager à nos trousses dans l'effrayant clapotis.

Sortant de ses gonds, Vid jette un cri étouffé, lâche l'aviron et dégaine un grand couteau. Il s'en sert pour assener trois coups au cadavre, trois horions qui lui font sortir l'air puant des poumons. En se dégonflant, notre persécuteur commence à couler et emporte avec lui au fond du marais le couteau, planté jusqu'au manche dans sa chair.

Immobile, comme changé en pierre, Vid ne quitte pas des yeux les bulles de gaz qui crèvent à la surface de l'eau, à l'endroit où le cadavre a sombré.

Le voyant ensorcelé par les maléfices que les Huns morts ont jetés sur lui, j'empoigne son aviron et je me mets à ramer comme un fou en direction de leur rive, poursuivi par le fantôme de l'astre chevelu.

Le camp des Huns a l'air effroyable, bien pire que tout ce que nous pouvions imaginer. L'incendie qui l'a anéanti avant l'averse prodigieuse n'a laissé sur ces lieux que des débris et des cendres, jonchées de charognes calcinées d'hommes et d'animaux. Le plus horrible dans cette image de la fin du monde est le fait que cet endroit maudit a miraculeusement maintenu intacts çà et là certains objets couverts de suie, comme sortis d'un fourneau infernal, quelques chariots et tentes, ainsi que les machines de guerre, avec lesquelles les barbares avaient projeté sur nous leurs lances incendiaires.

Il me semble que les spectres de leurs maîtres hantent toujours ce bûcher géant qui nous pousse à fuir à toutes jambes. Les fumerons dégagent encore de la fumée vaporeuse, et le feu couve sous la terre, la braise dissimulée, prête à renaître à chaque instant.

Pour pouvoir marcher sur le sol brûlant à la sortie de la barque, nous sommes obligés de déchirer la cape de Vid et de nous envelopper les pieds nus de sangles de chanvre mouillé.

Un hêtre, le seul arbre auquel l'incendie a laissé la vie sauve, sert de perchoir à une bande de corbeaux en livrées fanées, qui attendent patiemment que les cadavres se refroidissent avant de les dévorer. D'un œil assassin, ils nous regardent errer dans le campement dévasté. Je détourne mon regard de ces prophètes de malheur, à la différence de Vid qui les nargue avec son éternel sourire effronté. Ayant repris ses esprits et retrouvé ses forces après la rencontre du mort vivant qu'il a tué pour la deuxième fois, il s'est mis à fouiller les cadavres à la recherche de leurs armes blanches, sabres, coutelas et autres poignards. Il est fortement déçu : les morts, dont il remue et renverse les corps sans vergogne, ne disposent d'aucune arme, car il ne s'agit que des femmes et des enfants. Ces cadavres repliés sur eux-mêmes, recroquevillés comme des feuilles mortes devant les flammes me mettent le cœur à l'envers. Ils ressemblent comme des frères à ces deux petits vieux que Svevid avait fait brûler sur le bûcher dans notre village. La mort a accueilli les uns et les autres sur un pied d'égalité.

Un petit cri de joie de Vid me fait frémir. Il a trouvé finalement un objet de sa convoitise, un poignard, muni d'une lame courte et pointue, plantée dans le cœur d'un garçonnet, blotti dans les bras de sa mère. Visiblement, elle a préféré tuer son fils plutôt que de le laisser périr d'une mort atroce dans le feu.

Les nuages qui se succèdent devant la lune charrient autour de cette femme les ombres maléfiques que Vid, sûr de soi, pense pouvoir combattre avec le couteau qui porte toujours les taches du sang de l'enfant poignardé. Il me fait signe de le suivre entre les corps cendrés vers un chariot que la fureur des flammes a plus ou moins épargné.

Je devine sa pensée de derrière la tête. Il espère y trouver des armes qui n'ont pas été endommagées pendant l'incendie, surtout les javelots des Huns pourvus de pointes en métal qui nous serviraient à harponner de grosses carpes. Vid est un mordu de la pêche, tout comme il est féru de la chasse au miel des abeilles sauvages. Pour attraper une belle carpe ou un gâteau de miel, Vid serait prêt à vendre son âme au Grand Démon. Quant à moi, qui lui emboîte le pas à contrecœur et avec la crainte grandissante, je suis persuadé que ce qui vient du Démon, retourne au Démon.

Cela se révèle vrai devant le chariot à ridelles, surplombé d'un toit en peau de mouton. Là, Vid avise un javelot entre les mains d'un drôle d'homme, à la peau parcheminée, assis sur un tonnelet. Il se précipite vers ce guerrier pour lui arracher l'arme. Secoué, l'homme frémit de tous ses membres comme frappé par la foudre et s'abat à la renverse, tout en se réduisant aussitôt en un tas de cendres.

Pour pénétrer dans le chariot, il nous faut d'abord ôter une bâche tendue entre les ridelles, une grosse toile qui se désagrège dès que Vid la tâte avec le javelot. Tout ce qu'on touche autour de nous se change instantanément en poussière. C'est pourquoi nous n'osons pas nous approcher d'une pauvre créature qui apparaît devant nous dans la pénombre, craignant qu'elle, aussi, ne se transforme en poudre.

Pelotonnée comme un animal, le visage voilé, le menton sur les genoux, elle fixe les yeux ternes sur nous, les yeux sans

cils, noirs comme de la poix, dont le regard vide nous cloue sur place.

« Encore un mort vivant, me dis-je en frémissant. Une morte vivante !... »

Vid frissonne, de même que moi. Enfin, il reprend courage et il avance prudemment le javelot vers la créature afin de toucher le tissu qui couvre ses épaules décharnées, n'ayant que la peau et les os. Curieusement, elle ne s'écroule pas, elle ne se change pas en cendres.

À notre grande surprise, elle pousse un gémissement et se prosterne devant nous en signe de profond respect, tout en balbutiant quelques mots incompréhensibles qui doivent être une humble prière de grâce.

« Bon sang ! » lâche Vid dans un soupir de soulagement.

La maigre créature tape sur le sol avec son front et nous jette de nouveaux petits cris plaintifs, des paroles que nous n'arrivons pas à comprendre. Vid se sert encore de la pointe du javelot pour lui ôter un tissu du visage voilé.

À l'égal des hommes de sa race, que nous avons déjà vus, elle a une figure plutôt hideuse : la peau bistrée, le nez camus, les pommettes hautes et saillantes, la lèvre inférieure pendante et les yeux bridés, enfonces dans les orbites.

« Qui es-tu ? demande Vid. »

En guise de réponse, elle nous fait un signe, en croisant les quatre doigts sur sa poitrine, les pouces levés. Puis, rapidement, elle ouvre et ferme les mains, les paumes tournées vers le haut et finit par les poser sur son cœur.

Enfin, elle profère un mot trois fois de suite :

« Ya-ya-aya ! dit-elle.

– Je n’entends rien à tout ce charabia », gronde Vid entre ses dents.

C’est vrai, il n’entend pas le langage de ces signes qui ressemblent étrangement à ceux que mon grand-père m’enseignait, avant de m’apprendre à me servir de lettres magiques. Malheureusement, comme d’habitude, je n’ai rien sous la main pour écrire et Vid ne sais pas lire, incapable de saisir ce que la jeune fille vient de nous dire :

« Moi, Aya, reconnaissante de tout mon cœur, vous et moi comme les doigts de la main, moi, Aya, votre amie, corps et âme... »

L’air de plus en plus soupçonneux, Vid effleure du pouce la lame tranchante du poignard derrière son dos.

« Il faut achever la sorcière, marmonne-t-il, il faut la faire mourir vite, avant qu’elle ne nous attire des ennuis... »

Un cri s’échappe de ma bouche :

« Ayaaaaa ! »

C’est un vrai miracle. Il s’avère que, même dépourvu de langue, je suis apte à prononcer ce nom.

« Ya-ya-aya, affirme la jeune fille souriante, qui n’a rien compris. Ya-ya-aya, chevrote-t-elle, ne voyant pas la lame tranchante dans le dos de Vid.

– Il faut lui trancher la gorge », marmonne-t-il.

J’essaie de crier NON, mais je ne réussis à articuler qu’un piteux coassement du crapaud.

La jeune fille pouffe de rire, en pensant que c’est une plaisanterie. Elle fouille dans un sac et en sort un pipeau que nous n’avons jamais vu. Il n’a rien de commun avec les flageolets doubles de nos vieux Slavènes qui chuintent comme des

chouettes. C'est un flûteau à sept tuyaux, fait d'un roseau, coupé en plusieurs tubes, chacun d'une longueur différente, assemblés et attachés avec une cordelette. Le rire de la jeune fille devient flûté au moment où elle effleure de ses lèvres les tuyaux.

Son drôle de jouet émet soudain tout un bouquet de sons envoûtants. Nous n'en croyons pas nos oreilles : ne nous quittant pas des yeux, Aya souffle de plus en plus fort, faisant vibrer tout autour d'elle. Les sons qui jaillissent sous sa bouche ressemblent à un collier de perles argentées.

Nous restons pantois devant l'étrange pouvoir de son instrument. Comme par enchantement, la vilaine joueuse, laide à faire peur, se change à vue d'œil en jolie fille. Sa lèvre pendante se redresse, son nez camus se retrousse, ses yeux caves deviennent grands et pétillants. La magie de son flûteau est sans bornes, elle parvient même à apprivoiser la sauvagerie de Vid, qui, honteux, cache le poignard sous sa chemise et commence à dodeliner de la tête, comme ensorcelé, cédant à la douceur de la musique.

Moi aussi, je me sens envoûté, n'arrivant pas à détacher mon regard des lèvres vermeilles d'Aya. Je devrais me procurer du même pipeau magique pour jouer devant ma source forestière où repose l'ombre de Yéléna, pour la faire sortir de Nav et la ramener à la maison. L'art de produire des sons agréables à l'oreille, me dis-je, est peut-être plus puissant que mes lettres magiques. Il me paraît capable de ressusciter les morts ou d'attraper un cœur en plein vol tel un filet à papillons.

Le murmure de Vid me tire de mes rêveries. Son cœur est aussi happé en plein vol. Il ne songe plus à égorger la petite sorcière, il est prêt à entreprendre le contraire :

« Il faudrait sauver la pauvre », dit-il, les yeux embués.

Je hoche la tête pour exprimer mon accord.

« Il faut la sauver coûte que coûte », répète Vid.

Je fais un geste désespéré :

« Comment ? Mais comment ? »

Vid m'entend bien et esquisse un sourire hautain.

« Bête comme chou. La cabane de ton père ! »

Son idée est excellente. Je jubile et je recours à la langue des signes pour expliquer à Aya que nous allons fuir ensemble ce lieu maudit, que le temps presse, qu'elle doit cesser de jouer du flûteau, qu'elle devrait nous faire confiance, que nous lui ne ferons aucun mal.

Heureux, je m'aperçois qu'elle comprend les signes de mon grand-père : fuir vite... nous amis... aucun mal... Et elle me répond avec les mains, les quatre doigts croisés, les pouces levés, avant de poser les paumes sur ses petits seins :

« Moi, Aya, reconnaissante, votre amie corps et âme !... »

Un éclat de voix jaillit de ma gorge :

« Ayaaaaa ! »

– Ya-ya-aya », me réplique-telle en riant.

Peu de temps après, nous nous retrouvons dans la pirogue, en compagnie de notre nouvelle amie, accroupie au fond de la barque. Entre-temps, le disque de la lune a disparu derrière les nuages, qui rôdent autour de l'astre chevelu, toujours présent dans le ciel, comme s'ils éprouvaient de la peur de s'approcher de sa queue pleine d'étoiles filantes.

Taciturne et morose, Vid se tient à la poupe, en maniant avec force son aviron. Pris d'un petit vertige, j'observe notre proue fendre les flots, à l'endroit même où Vid a poignardé notre persécuteur, le mort vivant. En écoutant le bruit sourd des vagues, je frémis, envahi par la crainte que le même cadavre n'apparaisse devant nous.

Mes pensées noires se révèlent clairvoyantes. Les forces maléfiques sont bien décidées à ne nous laisser pas en paix. Subitement, au beau milieu de l'étang, notre pirogue cesse d'avancer, comme attachée à une corde. Elle reste immobile et ne bouge plus d'un pouce en dépit de tous les coups d'aviron de Vid, comme échouée sur un récif.

Vid lâche la petite rame et se saisit de la lance et du poignard, dérobés dans le camp des Huns, prêt à nous défendre à tout prix de plusieurs charognes qui émergent de l'eau, tout près de notre barque. Les cheveux dressés sur la tête, cernés de toutes parts de cadavres gonflés, Vid et moi ne savons plus de quel côté nous tourner.

Nous nous apercevons que l'astre chevelu est descendu du ciel presque à la hauteur de la cime des chênes qui bordent le marais, fulminant plus que jamais, répandant les flammèches ardentes de sa crinière. Les flots s'enflent, puis, l'eau écumante commence à bouillonner tout autour de notre frêle embarcation, menaçant de nous faire chavirer.

Pour comble d'infortune, l'astre spectral commence à craquer comme ébranlé, et un éclair flamboyant déchire le ciel. Pétrifiés, effrayés, Vid et moi ne savons plus à quelle idole nous vouer. Un tonnerre étourdissant retentit au-dessus de notre tête, et l'astre s'enflamme brusquement, en faisant voler au loin des morceaux de son corps déchiqueté. Les flots couverts d'écume se déchaînent sur notre pirogue, en charriant du limon plein de sang du fond de l'étang.

Encerclé de morts vivants qui tanguent sur les vagues, nous sommes déjà en train d'abandonner toute espérance au moment où Aya nous prête main-forte. Nous la voyons effleurer des lèvres son flûteau.

Il produit encore un miracle. Les cadavres cessent de ballotter et glissent doucement sous les eaux, comme s'ils trouvaient enfin une paix durable. À la place de l'astre éclaté plane

seulement un ruban de fumée qu'un zéphyr dissipe. Le courroux de la nature s'apaise, les nuages se dispersent et le disque de la lune se remet à flotter dans un ciel paisible, inondant de sa clarté tous les alentours.

Souriante, Aya range le flûteau dans son sac comme si rien ne s'était passé, comme si les miracles étaient la chose la plus naturelle au monde. Calmer une tourmente, ramener à la paix les vampires, faire fuir un astre, et tout ça au moyen de sept morceaux creux d'un roseau !...

Bien que je sois dépassé par ces faits miraculeux, je commence à saisir leur sens secret : la musique est propre à rivaliser même avec Triglav. Notre dieu parvient à déraciner les chênes par son souffle. Quant à la magie de la musique, elle est la seule capable de déraciner le mal.

Là où les dieux s'essoufflent et baissent les bras, commence la musique.

VI

LE FLÛTEAU ENCHANTEUR

Au lever du jour, au premier chant du coq, nous quittons la pirogue, sans être vu de personne et nous nous séparons à l'entrée du village. Vid emmène Aya avec lui à travers la forêt vers l'atelier de mon père, où nous allons nous retrouver plus tard. Je traverse le hameau pour passer par la cabane de mon grand-père et me procurer un peu de nourriture, car nous avons, tous les trois, l'estomac dans les talons.

Le cœur serré, je les regarde se faufiler dans la broussaille. Je compte sur Vid. J'espère qu'il ne va pas trancher la gorge à notre amie. Il était très ému en écoutant sa musique, et Aya porte toujours sur elle son pipeau, plus puissant que n'importe quel talisman, censé la protéger du mal.

Chemin faisant, je croise plusieurs villageois, éveillés depuis longtemps malgré cette heure matinale. Ils sont tous saisis d'affolement. Au passage, j'entends les bribes de leurs récits de faits terribles auxquels ils ont assisté à la fin de la nuit, au moment de l'éclatement du corps céleste. Ils se sont réveillés en sursaut au fracas du tonnerre, à temps pour assister à la ruine de l'astre infernal. La foudre qui a suivi le tonnerre, en forme d'un gigantesque arbre éblouissant, a tué sur le coup une demi-douzaine de badauds et a pétrifié autant d'autres qui osaient la regarder.

Les hommes indemnes ont vu tomber sous leurs yeux une pluie de pierres portées au rouge. Ils ont cru entendre une voix tonitruante s'élever dans le ciel. Les manches des serpes de cer-

tains bûcherons se sont enflammés dans leurs mains et plusieurs coqs du village se sont changés en poules. La pire des misères a été le dégât causé au tronc de mon chêne, notre futur dieu, fendu sur toute sa hauteur comme par un coup de hache géante.

Fou de rage impuissante, le chef de tribu Svevid fulmine contre le maudit astre, dont la foudre lui a brûlé les cheveux, sa belle crinière blanche, et a transformé son plus beau coq en poule. Le crâne chauve comme un genou et couvert de suie, il tourne en rond autour de l'arbre coupé en deux, notre Triglav non prédestiné, et crie comme un sourd en appelant la vengeance divine.

Quant à moi, je ne suis pas trop malheureux. En ce moment, j'ai d'autres chats à fouetter : nourrir Aya, la sauver de la vengeance humaine et empêcher qu'elle ne tombe dans les griffes de Svevid. Un dieu peut patienter : logé et nourri chez les Sclavènes, il peut prendre son temps, il a toute éternité devant lui.

Tenaillé par la faim, Vid n'a pas su attendre un morceau de fromage de chèvre que j'ai subtilisé à la hutte du Vieux Rod. En arrivant devant l'atelier de mon père, je le surprends en train de griller sur le feu un mulot, capturé au sous-sol de la cabane et enfilé sur son nouveau javelot, comme sur une broche.

Pendant que Vid, en salivant, regarde sa proie rôtir au-dessus de la braise, Aya amasse la paille et le foin afin de se faire une couche dans la cave, semblable à la litière d'un animal.

Vid m'explique que la cave servira à Aya de cachette, dans le cas où Svevid se décide à nous visiter, et que l'abattant de sa trappe sera dissimulé sous un lit de feuilles mortes. Tout comme moi, Aya n'est pas passionnée de la chair des rongeurs. C'est pourquoi elle a ramassé une douzaine d'escargots qui grésillent sur la braise à côté du mulot, calciné et peu ragoûtant.

Ses colimaçons et mon fromage, grouillant de vers, sauvent notre repas. Nous faisons fête à Aya et seule Ida nous manque, mais la fête n'est pas terminée : elle débarque à l'improviste, venue de nulle part comme un champignon, à temps pour couronner notre festin avec un pot de terre cuite, plein de prunes trempées dans l'hydromel, les friandises auxquelles nous n'avons jamais goûtées, le régal des vieillards de notre tribu.

Elle nous offre, à chacun, une grosse prune, sucrée et imbibée de boisson odorante, interdite aux jeunes. Je suce sa pulpe juteuse et aussitôt elle me tourne la tête. J'ai envie soudaine et irrésistible de chanter, mais je n'arrive à lâcher que quelques cris du crapaud qui font rire aux larmes mes amis.

Après la deuxième et la troisième prune, eux aussi tâchent de chanter, le visage enluminé, ayant un drôle d'air éméché. Vid bête comme une brebis, Ida roucoule telle une tourterelle, Aya miaule comme une chatte. Leur chant gauche et faux finit dans les éclats de rire, et là, une fois de plus, la musique d'Aya fait preuve de sa magie.

En retenant ses rires, elle effleure des lèvres le flûteau, retiré de son sac, et fait planer au-dessus de nous, dans les ombres du plafond, une volute de sons doux qui nous réduisent au silence. Je me sens assommé, je cille les paupières, devenues lourdes, je m'efforce en vain à ne pas céder à la fatigue. Avant que mes yeux ne se ferment, je vois Vid et Ida déjà endormis, souriants, bras dessus, bras dessous, allongés sur un amas de paille.

Quant à Aya, ses yeux papillotent de lassitude comme les miens. Au moment où elle se couche à même le sol et s'abandonne au sommeil, elle pose la tête sur ma jambe et laisse son flûteau glisser de ses mains.

Grâce au fait que je n'ai sucé qu'une seule prune enivrante, je m'éveille bien avant les autres, ravi de pouvoir toucher le jouet miraculeux qui se trouve à la portée de mon bras. Je retire

ma jambe engourdie de dessous la tête d'Aya, je m'empare du flûteau et me dirige à quatre pattes, avec précaution, vers la sortie de la cabane.

Personne ne m'a vu m'éclipser dans la forêt, en direction de ma source, au cœur de la haute futaie, ce miroir d'eau qui m'a fait découvrir le visage de mon double. C'est dans cet endroit secret, connu par personne, que je jouis des tête-à-tête avec lui, c'est là où je me livre sans gêne aux féeries, c'est là où je lis sur ses lèvres tout ce que je n'arrive pas à prononcer à haute voix dans la vie de tous les jours.

Agenouillé dans la mousse qui borde la source, je distingue dans l'eau dormante la face décharnée de mon sosie, avec la cicatrice du grain de beauté sur sa joue, ses yeux cernés et les cheveux en bataille. Son visage fripé me trouble sans que je sache pourquoi : on dirait qu'il a beaucoup vieilli depuis notre dernière rencontre, qu'il a vieilli de dix printemps.

Jamais notre rencontre ne fut si tiède, jamais son accueil ne fut si froid. Les yeux enfoncés dans les orbites sous la touffe de cheveux hirsutes, il me toise de haut en bas comme s'il me mesurait avec dédain et hostilité.

En dépit de sa froideur, je m'efforce de l'aborder d'un ton amical.

« Bonjour, jouvenceau, dis-je comme d'habitude. Que Triglav soit loué.

– Que Triglav soit loué, répond-il sur un ton aigre.

– Tu as pris un sacré coup de vieux », dis-je.

Il me rend la pareille avec vivacité :

« Tu as pris un sacré coup de vieux.

– Regarde-moi ça, espèce de vieux râleur ! » dis-je, en lui montrant le flûteau d'Aya.

Et sans attendre sa réponse, que je connais par avance, je souffle fortement dans les sept tuyaux du roseau. Leurs sons le stupéfient, malgré mon manque d'habileté, et pour la première fois il esquisse un sourire du bout des lèvres.

Fier comme un pou, je lui pose la question :

« Qu'est-ce que tu en penses ? »

– Qu'est-ce que tu en penses ? » me répond-il, tout aussi orgueilleux, comme si c'était lui qui avait joué du flûteau.

De fil en aiguille, nous courons le risque de nous brouiller. À ce moment-là, par chance, un éphémère se pose sur la surface de l'eau, juste sur son nez, comme s'il se jouait de lui. Ses doubles ailes palpitantes rident le visage du vantard et effacent son sourire moqueur.

L'éphémère est mon insecte préféré. Je suis capable de l'épier du matin au soir, durant toute sa brève vie. Petit enfant espiègle au lever du jour, il vieillit si vite au long de la journée, qu'il devient un véritable vieillard au coucher du soleil.

« Avancer en âge, c'est propre à tous les êtres vivants et même aux choses qui, en apparence, ne sont pas douées de vie. Même le soleil vieillit », dit souvent mon grand-père. Il les appelle les « petits chevaux de fées ». Si la courte vie d'un éphémère ne s'achève pas dans la gueule d'un poisson ou d'une chauve-souris, il la remplit de joie à ras bords, cette vie féerique, faite uniquement de jeux et d'amour. Devenus adultes au milieu de la matinée, je ne les ai jamais vus manger, chasser ou se battre. S'ils luttent contre quoi que ce soit, c'est contre le sommeil et la mort. J'aimerais que ma vie soit tout aussi bien remplie, même si elle dure peu de temps comme celle d'un petit cheval de fées.

En se glissant entre les arbres, un rayon de soleil fait disparaître la dernière trace de mon sosie. Pareil à un fil d'or, il sert à un autre éphémère à descendre et joindre sa fiancée tremblotante. Leur étreinte ne dure qu'un instant, car tout est de courte durée chez eux, même un baiser, le seul et unique dans leur vie.

Ensemble, ils prennent leur envol, ils tourbillonnent et se volatilisent dans un nuage de pollen scintillant, que les fleurs et les plantes offrent à ces deux amoureux pour célébrer leurs noces. Parfois, en regardant de près leurs larves gloutonnes qui grouillent dans notre marais, je me demande pourquoi ces êtres sont venus sur Terre. Pour se nourrir d'autres animaux, afin de nourrir ensuite d'autres gloutons, leurs ennemis mortels ?

Est-il possible que vivre ne serve qu'à dévorer les autres et être avalé à son tour ? À la manière des Sclavènes et des Huns, qui passent leur vie à l'orée de la Grande Forêt, en s'entretenant, et disparaissent comme les petits chevaux de fées, sans laisser la moindre trace, réduits en cendres...

Parfois, cependant, le destin des éphémères me paraît beaucoup moins sombre : s'ils sont venus sur cette Terre uniquement pour jouir de la vie, pour jouer, voler et s'aimer, même en l'espace d'une seule journée, cela en vaut son pesant d'or. Moi, je ne sais ni parler ni voler, et il n'y a personne que je pourrais aimer, à part Yéléna, dont je discerne l'ombre verdâtre tout au fond de ma source.

C'est à elle que je m'adresse avec le flûteau d'Aya, en soufflant dans ses tuyaux comme je respire, le souffle court, pantelant de crainte, haletant d'émotion. À ma surprise, les sons qui s'élèvent de ce jouet ne sont plus stridents ni déplaisants à l'oreille, mais plutôt mélodieux, d'une douceur exquise, me rappelant un air berceur que ma sœur chantonnait pour m'endormir quand j'étais tout petit enfant.

Cette berceuse qui renaît miraculeusement dans le flûteau fait bouger son ombre, allongée sur le tapis de plantes aquatiques. Sa peau prend une teinte laiteuse, elle étire les bras et les jambes comme tirée enfin d'un sommeil de plomb qui a duré plusieurs printemps. Ses longs cheveux se détachent d'une pierre, autour de laquelle ils étaient enlacés, et commencent à onduler autour de sa tête. Ses yeux s'entrouvrent et ses lèvres pâles laissent apparaître les dents nacrées qui me font un sourire.

Ahuri, ébloui par la féerie de ma propre musique, je vois son corps quitter le lit vert dans l'eau et s'élever vers la surface, en se balançant lentement telle une feuille flottante de nénuphar.

C'est formidable ! Inimaginable ! Je parle ! Je viens à bout de mon long silence, je parviens à parler à travers un simple roseau, dont chaque son remplace un mot ! Étant déjà hors d'haleine, les doigts crispés autour du flûteau, je souffle de plus en plus fort, ne quittant pas des yeux le corps nu qui continue de s'approcher de la surface, le visage radieux, un bras cachant la nudité de ses seins et l'autre se tendant vers moi.

Au moment où elle se trouve presque à fleur d'eau, prête à émerger, un fait terrible se produit tout d'un coup, une chose qui me glace le sang : à force de serrer comme un damné le flûteau, je fais craquer la cordelette, attachant les sept tuyaux, qui se disjoignent aussitôt et se dispersent dans les herbes folles. Je vois Yéléna béante pousser un cri inaudible et se perdre, les yeux grands ouverts, couler sous les eaux comme dans un gouffre.

Je laisse échapper un cri :

« Yéléna ! Ne me quitte pas ! »

Mon glapissement reste sans réponse. Comme lors de ma dernière visite, la source se met à bouillonner et les bulles d'air

rendent l'eau trouble. Aveuglé par les larmes, je rampe dans les herbes, ramassant à tâtons les morceaux du flûteau décomposé, puis, je quitte ce lieu ensorcelé, et me précipite à travers les broussailles vers la cabane de mon père.

J'y arrive à bout de souffle, les jambes écorchées comme si les chats sauvages m'avaient griffé. Par chance, j'ai sauvé tous les tuyaux du précieux pipeau, mais dans la cabane il n'y personne pour s'en réjouir. Mes amis se sont effacés dans les ombres de la vieille futaie sans laisser de traces. Le cœur serré, je me demande s'ils ne sont pas tombés dans les griffes de Svevid et de ses hommes de main.

Un éclat de rire étouffé, provenant d'un bras proche du marais, apaise ma peur. L'angoisse qui m'a saisi se dissipe tout à fait à la lisière de la forêt. Là, sur un banc de sable, j'avise Aya et Ida, accroupies comme le chien roux au bord de l'étang. Elles sont en train de tirer à quatre mains un cordage pour faire sortir de l'eau le panier d'Ida, une boule en osier qui leur sert de nasse. À la vue de deux écrevisses capturées, les filles gloussent, en poussant de petits cris joyeux comme deux poules.

Pour les attirer dans leur piège, elles ont recouru à un appât jamais vu chez nous, un appât qui se fait sentir de loin et qui pue comme une punaise. Je savais que les écrevisses sont friandes de toutes sortes de saloperies, de la viande avariée, des fromages pourris, des fruits gâtés, mais je ne savais pas qu'elles raffolaient de la merde.

Quelqu'un a « déposé une pêche », quelqu'un a « lâché la croupière », comme dirait mon grand-père. En un mot, quelqu'un a déchargé le ventre dans le panier d'Ida, pour que ça serve de pâture aux écrevisses.

Je dévisage les deux filles rieuses d'un œil soupçonneux, en leur posant une question muette : laquelle a déposé dans la nasse cette « pêche », peu ragoûtante.

Elles me répondent par un rire malicieux qui me désarme. Cela ne m'étonne guère, car – d'après le Vieux Rod – « une seule femme vaut un demi-diable, et deux femmes valent dix diables ».

Mais la chose qui me tracasse le plus c'est le flûteau d'Aya, mis en pièces. Je me rappelle bien à quel point Vid a été saisi par sa force féerique. L'absence de Vid m'encourage à remettre dans les mains d'Aya les tuyaux de son jouet défait. Je dessine dans le sable devant elle un serpent qui se mord la queue pour lui présenter mes regrets. Heureusement, elle ne m'en veut pas : en riant, elle me réplique par des gestes, elle m'assure que cet accident n'aura aucune suite fâcheuse.

La conscience un peu soulagée, je la vois sortir de son sac une nouvelle cordelette et s'en servir pour la renouer rapidement autour des morceaux du flûteau. Grâce à son adresse et ses doigts de fée, le pipeau est refait en moins de deux.

Les tuyaux rassemblés et rattachés, elle les effleure de ses lèvres, et nous nous retrouvons entourés de toutes parts de sons argentés, comme pris dans un filet de soie invisible.

J'ai du mal à trouver des signes justes pour lui dire une chose qui me tient à cœur :

« Ton pipeau... j'aimerais avoir son pareil... »

Elle pouffe de rire et me répond également au moyen des signes :

« Toi, tu auras ton pipeau. »

À peine sorties du panier, les écrevisses malodorantes s'efforcent de regagner leur eau natale en se traînant en arrière.

Elles tracent avec leurs pinces des sillons dans le sable qui ressemblent étrangement à des lettres.

D'un œil sévère, faisant un signe d'interdit, j'empêche Ida et Aya qu'elles ne les rattrapent, et elles m'obéissent à contre-cœur, sachant bien que le dernier mot appartient toujours à l'homme, même s'il est haut comme trois pommes et muet comme une carpe.

Les écrevisses en profitent et se jettent dans l'eau, en échappant de près au chien d'Ida. Pour consoler les filles, j'arrache du haut-fond un bâton et je m'empresse de changer le gribouillage des écrevisses : en un tour de main, j'écris le nom d'Aya qui se réjouit quoiqu'elle ne comprenne rien.

Il s'avère qu'Ida la rousse n'a nullement oublié la première leçon d'écriture que je lui ai donnée au bord de l'étang. Il se révèle aussi que le regard d'une fille peut être aussi sagace que celui d'un garçon.

Vu que le nom d'Aya contient deux fois un caractère qui se trouve dans son propre nom, Ida le reconnaît instantanément et le lit à haute voix, pendant que je transforme trois autres gribouillis des écrevisses en son nom, le mien et celui de Vid. « Aya... Ida... Rod... et Vid ! » relit-elle, orgueilleuse comme si c'était elle qui a inventé l'écriture, et non pas mon grand-père.

Le regard d'Aya n'est pas moins sagace.

« Aya... Ida... Rod... Vid », lit-elle, tout en soufflant ces quatre noms dans son flûteau, qui nous fait entendre quatre sons clairs, semblables à des perles transparentes qu'un trouve dans les moules perlières, enfilées sur un même collier. Émerveillés, nous écoutons résonner ce petit chant, fait de quatre simples noms, qui voltigent avec joie autour de nous. Grâce à cette féerie, nous sommes devenus la musique même et nous planons, nous nous soutenons dans l'air tels des papillons.

Tandis que je m'imagine toujours voler, Aya me glisse le flûteau dans les mains, afin que je fasse la même chose, que je lise les quatre mots à l'aide de son instrument. Les doigts un peu tremblants, je colle le pipeau sur les lèvres et je souffle dedans, tout en essayant de dire tout haut nos noms. Les sons qui jaillissent du sacré jouet font rire les jeunes filles à gorge déployée : je n'ai réussi à en arracher que quatre stupides bêlement de chèvre.

Rouge comme les écrevisses enfuies, je prends un air de gravité. Je garde mon sérieux, alors qu'elles se tordent de rire. J'ai envie de leur faire la leçon de bonne conduite devant les lettres magiques, de les réprimander en maître d'écriture, mais aucun mot ne sort de ma bouche. Si j'avais la langue bien pendue, je les remettrais au pas.

« Espèce de dindes, dirais-je. Vous vous moquez des lettres, alors qu'elles seules sont capables de nous épargner le sort pitoyable des éphémères. Je refuse le destin des chevaux de fées : vivre pour mourir tout bêtement. Au lendemain de notre vie, comme dit mon grand-père, il ne restera pas de nous pierre sur pierre. C'est pourquoi il inscrit sur une peau de mouton tous les hauts faits de notre tribu pour les sauver de l'oubli. Je poursuivrai son travail, afin que rien ne tombe dans l'oubli. S'il le faut, je couvrirai de lettres la peau de tout un troupeau de moutons !... »

Bien qu'elles ne puissent pas entendre mes paroles, Ida et Aya les lisent sur mon visage, et Ida, sans tarder, essaie de me consoler.

« Ne te fâche pas, petit crapaud, dit-elle. Au lieu de nous boudier, mieux vaut que tu nous fasses apprendre tes magnifiques lettres. Pour commencer, écris-nous le nom de notre peuple. »

Je me jette à genoux et j'écris vite sur le sable :

« Sclavènes ».

« Sclavènes, lit-elle et s'adresse à Aya qui n'y comprend que dalle. Nous, les Sclavènes ! martèle-t-elle sous le nez d'Aya, embarrassée.

– Nous sclà... vènes, bégaye celle-ci. Sclavènes...

– Pas toi ! l'interrompt Ida d'un ton rogue. Nous Sclavènes, pas toi !

– Nous Sclavènes, pas toi, répète Aya comme une pie.

– Écris "Huns" », m'ordonne Ida en soupirant.

Je me dépêche de satisfaire son caprice.

« Huns, lit-elle, nez à nez avec Aya. Tu es une Hune.

– Tu es une Hune », répète Aya, souriante.

Blessée dans son amour-propre, Ida tourne le dos à la fille ingénue et s'adresse de nouveau à moi.

« Écris-moi "mort aux Huns" », ordonne-t-elle.

J'hésite à me soumettre à cette demande insensée. Les Huns qui ont assiégé notre village ont péri jusqu'au dernier. Ils ne peuvent mourir deux fois, on ne peut pas tuer les morts.

J'écris « non », le mot qu'Ida ne connaît pas et qu'elle ne peut pas lire.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » me questionne-t-elle, renfrognée.

Je hoche la tête pour exprimer mon refus. Je commence à me rendre compte que même les lettres magiques manquent de magie pour rivaliser avec la haine qui nous pousse à faire du mal, que même les lettres bienfaisantes se prêtent à attiser la méchanceté.

Heureusement, avant que le torchon ne brûle entre nous, Vid surgit des buissons. Il est couvert d'égratignures, auxquelles il ne prête aucune attention. L'air hilare d'un boute-en-train, il brandit un gros gâteau de cire, plein de miel, embroché sur son javelot. Dans un large rire, il nous offre à chacun un morceau de cette friandise, et même au chien d'Ida. Il nous invite à regagner la cabane de mon père, où nous attend une nouvelle belle surprise. Réjouis, nous le talonnons en courant, et même Aya et le chien roux, qui n'ont rien compris, mais qui jubilent aussi, car la joie est pareille dans toutes les langues.

La belle surprise, annoncée par Vid, se montre à la fois belle et moche. C'est un bébé-chêne qu'il a trouvé et déterré quelque part dans la forêt, un menu arbre de la taille d'un enfant d'à peine cinq printemps. Arraché avec sa souche entière, ses tiges souterraines et radicelles, il gît à l'entrée de la cabane, n'ayant rien de majesté d'un vrai chêne. Il ressemble plutôt à un gosse maigrelet et chétif, dont la vie ne tient qu'à un fil.

« Qu'as-tu fait à ce pauvre petit ? s'insurge Ida.

– Nous allons le planter », explique Vid, ayant déjà choisi l'endroit où le jeune moribond sera implanté, un trou que mon père avait creusé pour y brûler les feuilles mortes.

Ces mêmes feuilles, que les intempéries ont changées en riche engrais, serviront de lit à l'arbrisseau malade.

Vid le soulève avec précaution, assisté par Ida, qui tient debout son frêle tronc, pendant que Vid couvre sa souche d'humus et de terre végétale.

Chose étrange, dès qu'il s'est trouvé debout, les racines enfoncées dans le bon terreau, le bébé-chêne a commencé à se relever, surtout lorsque derrière nous s'est fait entendre le flûteau d'Aya : un jet de sons cristallins qui nous ont coupé le souffle, nous imprégnant le corps entier.

Stupéfaits, nous regardons le petit arbre redresser ses branches à vue d'œil, comme par enchantement.

Les frissons dans le dos, nous écoutons les derniers gazouillements du flûteau, pareils à une berceuse qui cajole l'arbre ressuscité, avant qu'un silence solennel ne s'installe en nous.

« Il faut le baptiser, dit Ida à mi-voix. Il faut au plus vite lui donner un nom. »

Nous la regardons comme tombés de notre haut.

« S'il n'est pas baptisé et s'il ne survit pas, il risque de devenir vampire », nous explique Ida en chuchotant.

Sachant que c'est vrai de vrai dans le monde des hommes, je hoche la tête pour approuver ses paroles, malgré le sourire incrédule de Vid.

« Un beau jour, quand il sera grand, nous taillerons de lui une nouvelle idole, dit-il. Il chassera tous les mauvais esprits de nos terres.

– En ce cas-là, le choix est fait, dit Ida d'un ton tranchant. Il s'appellera Triglav. »

Une fois ces mots prononcés, un nouveau fait étrange se produit devant nos yeux écarquillés : le bébé-chêne, notre future idole à trois têtes, secoue sa cime avec fierté comme s'il s'enorgueillissait de son avenir divin parmi les Sclavènes.

« De l'eau ! réclame Vid. Il lui faut beaucoup d'eau dans sa nouvelle demeure ! Vite, vite ! »

Pendant qu'il tasse de la terre autour de l'arbre et que je cherche un seau pour l'abreuver, le chien paisible d'Ida, devenu excité, commence à gronder en montrant les dents. Sans doute a-t-il entendu bien avant nous les voix des hommes qui s'approchent du côté du village, les voix des bûcherons ou des chasseurs qui s'appellent l'un l'autre en poussant des cris

comme au cours d'une battue, quand les traqueurs font sortir le gibier des taillis.

« C'est mon grand-père qui me poursuit... balbutie Ida. Il nous tuera tous...

– Le chien, lui ordonne Vid. Mets-le à l'attache.

– Je n'ai rien pour l'attacher...

– Tant pis. Descendez dans la cave, vite, avant qu'il ne soit trop tard ! Toi, le chien et Aya ! Ne bougez pas et taisez-vous, demeurez bouche cousue, quoi qu'il se passe ici ! »

Il les entraîne en toute hâte dans la cabane, ouvre la trappe qui mène à la cave, les pousse avec le chien dans le noir et fait tomber le lourd abattant derrière eux. Saisi de fièvre, en écoutant les voix des traqueurs se rapprocher, je l'aide à couvrir la cache des filles d'une épaisse couche de paille, sur laquelle nous allons nous étendre de la tête aux pieds, faisant semblant d'être endormis, juste avant l'irruption de Svevid et ses trois bûcherons.

Pénétrant dans la cabane, le grand-père d'Ida bondit de rage et fait claquer son fouet au-dessus de notre tête.

« Ils dorment au grand jour, ces sacrés fainéants ! crie-t-il en nous secouant. Ils se sont dérobés devant le travail pour se la couler douce ! »

Nous feignons d'être en train de nous réveiller et de ne rien comprendre, tout en tâchant de protéger nos reins des coups de ses bottes.

« Où est ma petite-fille ? écume-t-il, cramoisi de colère. Où se terre cette traînée avec son cabot ? »

Il se tourne vers moi, oubliant que je suis muet :

« Où se trouve ta copine Ida. Vas-y, lâche le morceau, espèce de trousse-pet ! »

Vid lui répond à ma place :

« Nous ne savons rien, honorable chef. Nous n'avons pas bougé d'ici toute la journée.

– Prends garde à toi, petit morveux, aboie Svevid. Si tu me racontes des bobards, je t'écorcherai la couenne, espèce de bâtard ! Que faites-vous ici, les cossards ? Vous vous tapez une branlette ?

– Non, honorable chef, répond Vid. Cela te rend sourd et te dessèche la colonne vertébrale. Nous avons fait un travail d'intérêt général. »

Svevid reste bouche bée comme s'il avait avalé un os de travers.

« Puis-je savoir, quel travail et d'intérêt de qui ? demande-t-il enfin, en reprenant souffle.

– Nous avons planté une future idole », explique Vid fièrement.

Et il lui montre à travers la porte notre bébé-chêne.

La colère noire du vieux Svevid fait place instantanément à un fou rire, un rire contagieux qui se répand sur les bûcherons, et, sur-le-champ, tout le monde se met à rire à se décrocher la mâchoire.

Rouge comme un coquelicot, Vid leur tourne le dos, prend mon seau d'eau et s'en va arroser le petit chêne, passant outre aux rires de mauvais plaisants.

Svevid lui emboîte le pas, il ne veut pas le laisser tranquille.

« Donc, c'est notre future idole ? demande-t-il, se tordant de rire.

– Oui, honorable chef, affirme Vid. Petit Rod s'en servira pour tailler une belle statue.

– Il faut que ce nain grandisse avant d'être taillé.

– Nous l'attendrons, honorable chef.

– Je crains que vous ne soyez obligés de l'attendre un bon laps de temps.

– Ne t'inquiète pas, honorable chef. Nous l'attendrons, nous avons du temps à gogo devant nous. »

Triglav seul sait pour quelle raison les dernières paroles de Vid n'ont guère plu à Svevid, qui se remet aussitôt en colère.

« Veux-tu la boucler, petit bâtard ! » s'écrie-t-il, en sortant de ses gonds.

Il roule des yeux furibonds et, d'un coup violent de son fouet, il arrache le seau des mains de Vid, puis, d'un deuxième coup, il décapite le pauvre bébé-chêne, en lui tranchant la plus haute branche de la cime.

« Avez-vous entendu ! crie-t-il aux bûcherons dans un grand rire méchant. Ils ont du temps à gogo, ces morveux, ils attendront jusqu'à la fin de leurs jours que leur future idole grandisse !... »

Les bûcherons rient jaune, en regardant du coin de l'œil notre bébé-chêne mutilé. En dépit de leur esprit étroit, ils ne sont pas sans savoir que les idoles n'entendent pas la plaisanterie et qu'un nain infirme et chétif, tombé en de bonnes mains, peut devenir un dieu tout-puissant.

Ne décolérant pas, Svevid leur donne l'ordre de le suivre et ils s'engagent tous dans la forêt. Vid et moi écoutons un long moment les troncs d'arbres faire écho de leurs voix criardes qui s'éloignent peu à peu, avant de nous encourager d'aller rouvrir la trappe de la cave.

Ida en sort livide de peur, à la différence d'Aya et du chien roux, éprouvant de la gaieté, enchantés de se retrouver à la lumière du jour. Ils ne se rendent pas compte, la fille pas plus que l'animal, qu'ils viennent de jouer leur vie dans la gueule du loup. Le chien fait le beau et lèche la main de Vid, blessée par le fouet de Svevid. Quant à Aya, tout aussi insouciant, elle sort d'un coin le pot de terre cuite d'Ida, contenant encore plusieurs prunes trempées dans l'hydromel, ces friandises sournoises qui nous ont déjà tourné la tête.

Vid s'empare d'une prune et la suce avec avidité.

« Nous avons eu une veine de pendu ! » se réjouit-il et glisse le pot dans les mains tremblotantes d'Ida.

Toujours transie de peur, elle se presse d'avaler deux prunes de suite, en parlant à mots hachés :

« Le couteau... sous la gorge. Il aurait pu nous tuer ! »

Attendu que je refuse avec dégoût de toucher aux prunes qui montent à la tête, elle passe le pot à Aya qui prend exemple sur elle, en avalant deux fruits à la suite.

Ayant vidé le pot, ils m'observent, les yeux troublés, retirer d'une caisse quelques objets précieux, empruntés à mon grand-père, un rouleau de peau sèche de mouton, un faisceau de plumes d'oie et un flacon en argile avec la mixture miraculeuse que le Vieux Rod a inventée.

Il n'a jamais voulu me dévoiler tous les secrets de ce liquide gluant, noir comme du charbon, destiné à l'écriture des lettres magiques. À ma connaissance, il devrait contenir le noir de fumée, mélangé avec de la bouillie d'os broyés et du pissat d'un animal, dont l'odeur pique la gorge et les yeux. Sa puanteur ressemble à celle que Léchy répandait en pissotant à chaque halte lors de notre voyage nocturne. À présent elle ne m'incommoder plus : je ne songe qu'aux signes que cette encre est en mesure de tracer.

Pendant que j'étale la peau de mouton sur le muret au milieu de la cabane, mes amis ne détachent pas de moi leurs yeux méfiants. Je brûle de m'exclamer : « Attention, jeunes gens ! Nous allons aborder la première leçon d'écriture. ! »

Je désire aussi ardemment leur dire : « Les lettres magiques deviendront notre langue secrète que nul ne pourra défricher. Leur puissance est sans bornes. Il suffira d'écrire le nom d'un ennemi et de le rayer d'un trait, pour l'envoûter et jeter sur lui de graves maléfices. Il suffira de marquer nos propres noms, ornés chacun d'un dessin de mandragore, afin de se mettre en rapport avec les divinités bienfaisantes et écarter tout ce qui nous menace. Nous allons commencer donc avec nos propres noms qui resteront gravés à tout jamais sur cette peau, même après notre départ à Nav... »

Hélas ! privé d'usage de la parole, je n'arrive pas à leur dire tout ce que me tient à cœur. C'est pourquoi je trempe l'une de mes plumes dans le liquide noir et, de ma plus belle écriture, je trace sur la peau mon nom, paré d'un tubercule de mandragore.

« R o d ! le lisent mes amis à l'unisson.

– Cette drôle de racine, que signifie-t-elle ? » m'interroge Vid.

Je lui réponds par le geste “magie”.

« Écris mon nom, demande-t-il. Écris : “Vid, fils d'ourse.” Et avec ce même signe magique. »

Je me dépêche de remplir son souhait.

« Vid... fils d'ourse... et magicien, lit-il, l'air très satisfait.

– Mais c'est une mandragore ! s'exclame Ida.

– Et puis quoi ?

– Svevid est allé la cueillir en vain avec ses forestiers.

– Quelle en est l'importance ? demande Vid sur un ton bourru.

– Au dire de Svevid, la mandragore assure le pouvoir, richesse et prévoyance de l'avenir à celui qui réussit à la capturer, explique Ida.

– On capture un homme ou un animal, et pas une pomme de terre, corrige Vid, de plus en plus grincheux.

– La mandragore est un petit homme de la terre qui naît sous l'arbre où quelqu'un a été pendu. Seuls les sorciers et devins savent la découvrir », dit Ida.

Je pousse un cri de crapaud et je remue la tête de haut en bas plusieurs fois afin de soutenir ces paroles devant Vid, toujours maussade. Mon grand-père est aussi allé cueillir la mandragore et, contrairement à Svevid, il y a réussi, grâce au sang d'un hibou égorgé, avec lequel il a aspergé la tête d'un couple de mandragores, mâle et femelle.

Il porte comme un talisman leurs racines séchées, pendues à son cou dans un sachet. Elles lui ne lui ont assuré ni pouvoir, ni richesse, à peine un peu de connaissance de l'avenir, mais, d'après lui, un petit gain vaut mieux que rien.

« Nous aussi allons cueillir les mandragores ! s'écrie Vid subitement exalté. Nous deviendrons riches et capables de prévoir l'avenir. Je connais un endroit dans la forêt, où un jeune homme s'est pendu. Son squelette est toujours suspendu à un frêne. Au-dessous de lui, il y aura sans doute des mandragores à profusion. C'est juste à côté d'un hêtre qui regorge de nids d'abeilles sauvages. Leur miel nous servira à fabriquer notre hydromel. Allons-y, il n'y a plus de temps à perdre ! »

Transportés de joie, nous nous munissons en hâte du nécessaire pour la récolte du miel et la quête des mandragores –

les pierres de Vid qui produisent des étincelles, frappées l'une contre l'autre, un pleurote sec avec lequel il enfumera les nids d'abeilles, un filet pour se protéger le visage des insectes enragés, et surtout le javelot et le poignard pour déterrer les mandragores en bas du malheureux pendu.

Depuis ma tendre enfance, je connais les alentours comme ma poche. Cependant, je ne me suis jamais engagé dans la vieille futaie qui regorge d'arbres nés bien avant l'arrivée des premiers Slavènes dans la Grande Forêt Ténébreuse. Je ne me suis jamais enhardi à errer au-delà de la source où gît l'ombre de Yéléna.

La végétation dense où Vid nous fait pénétrer éveille en nous une crainte sourde, le sentiment d'une menace et d'un mal à venir, comme si le bois ombragé tout autour de nous n'était peuplé que d'esprits malfaisants et de bêtes dangereuses.

Le chemin que Vid a choisi zigzague entre les arbres centenaires, dont les troncs sont presque étouffés par de nombreux lierres, enroulés autour d'eux tels des serpents. Ces plantes étranges, toujours vertes, grimpent et s'attachent aux troncs par des racines coriaces, situées tout au long de leur tige. Impitoyables comme des sangsues, ces vampires sucent la sève des pauvres géants sans défense.

Bizarrement, elles ne causent aucune peur à Vid, qui caresse au passage leurs fleurs jaune-verdâtre en forme d'ombrelles.

« Outre l'hydromel, nous dit-il à voix basse, les lierres feront partie de notre futur nectar. »

Personne ne lui répond. Comme d'habitude, Aya rit bêtement : elle n'a rien compris. Quant à Ida et moi, nous devenons de plus en plus inquiets, au fur et à mesure de notre avancée dans la forêt profonde.

Ici règnent le froid et l'humidité pénétrante. Transi et engourdis, nous butons contre les vieux arbres effondrés, nous trébuchons sur les mousses et les lichens, alors que les plaques d'écorce putride glissent sous nos pieds, laissant apparaître devant nous une multitude de créatures hideuses, insectes fossoyeurs, vers de terre, lézards et autres taupes-grillons.

Pourtant, ses êtres laids à soulever le cœur ne tourmentent guère Vid qui se sent ici chez lui, sous son toit maternel. Il retrousse et remue son nez dans tous les sens, afin de flairer mieux les odeurs de la forêt. Il renifle les fumets suspects, laissés par des animaux, et son beau nez se change en museau de chien, plus fin que celui du cabot d'Ida. Il décèle et distingue sans se tromper l'odeur d'un renard de celle d'une fouine.

Il connaît les quatre coins de la forêt sur le bout du doigt, il comprend tous ses bruits comme s'il s'agissait des langues secrètes, ignorées par le commun des mortels : le bruissement des feuilles au passage d'un blaireau, le chant des oiseaux ou le brame lointain des chevreuils. Il nous mène de plus en plus loin dans la pénombre, sous la voûte des feuillages qui s'enlacent les uns dans les autres. Grâce à son ouïe et son odorat animal, il nous amène finalement au pied du gibet de l'infortuné pendu.

Bien qu'il nous ait annoncé cette image sinistre, le squelette qui s'offre soudain à notre vue nous effraye, surtout son crâne chauve qui sert de perchoir à un corbeau. Notre peur redouble un instant plus tard, au moment où entre les côtes de l'épouvantail sort en rampant une vipère. Elle pointe vers nous sa tête triangulaire avec les pupilles aux fentes droites qui nous donnent l'envie de nous enfuir à toute vitesse.

« Seigneur Triglav, balbutie Ida. Ma grand-mère dit que les frênes éloignent les serpents. Elle fait parfois une tisane de leurs feuilles qui guérit de venin.

– Superstition de bonnes femmes ! » dit Vid.

Il se met à piquer le sol avec son javelot en plusieurs endroits au-dessous du frêne, à la recherche des mandragores. Il fait semblant de se ficher comme de sa première culotte de la présence de deux spectres redoutables qui montent la garde du squelette.

Immobiles, le corbeau et la vipère fixent sur nous leur regard vitreux, nous toisant avec dédain. La quête de Vid de tubercules miraculeux s'avère infructueuse. Il n'arrive à déterrer que quelques truffes charnues, maigre butin qui permet à Ida de venger l'honneur de sa grand-mère, traitée de bonne femme superstitieuse.

« Bof ! Les truffes ! dit-elle avec mépris. Ma grand-mère les utilise pour nourrir les cochons. »

Vid s'empresse de lui rendre la pareille :

« Il faut pas jeter des perles aux cochons, dit-il.

– Chez nous, poursuit Ida, c'est Pinpin qui s'en occupe.

– Qui est Pinpin ? demande Vid, de plus en plus agacé.

– Mon chien, explique Ida. Il déterre et dévore tout ce qui se cache sous la terre, toutes sortes de racines, des truffes et autres saloperies. Le doigt dans le nez, il déterrera tes fameuses mandragores.

– Tu veux dire, la patte dans la truffe », plaisante Vid.

Ida passe outre à cette boutade.

« Va, cherche, ordonne-t-elle au chien, cherche, Pinpin ! »

Le cabot roux ne se le fait pas dire deux fois pour commencer à fouir le sol avec les quatre pattes, et en peu de temps il retire de terre encore une poignée de truffes.

« Cherche, Pinpin ! l'encourage Ida. Laisse tomber ces cochonneries ! Cherche les petits bonhommes verts ! »

De plus en plus excité, le laborieux cabot poursuit sa recherche acharnée et, à notre grande joie, il déterre enfin deux étranges racines, les tubercules des mandragores. Sans nul doute, s'agit-il de deux homuncules, mâle et femelle, que nous observons, sans oser les toucher, dans un silence de mort.

Fessus et ventrus, ils rappellent les bonhommes en pain d'épice, le mâle blanc et la femelle noirâtre, facilement reconnaissable grâce à ses seins. Retirés de la terre, ils se raccrochent à leurs radicelles, se rétractent devant la gueule de Pinpin et se débattent courageusement contre le chien hargneux.

Vid se voit obligé d'apporter de l'aide au cabot. Il remue l'humus tout autour des mandragores avec son poignard et il les arrache difficilement avec deux touffes de leurs filaments, semblables aux cheveux humains.

À ce moment-là, un gémissement aigu parvient à nos oreilles. Persuadés d'abord qu'il s'agit du cri des homuncules – les mandragores crient toujours comme un enragé quand on les déracine – nous nous rendons compte que ç'a été la plainte d'Ida, les yeux hagards et les traits défaits.

« Que fais-tu, insensé ! chevrote-t-elle. La foudre rend aveugle et fou celui qui déracine les mandragores sans précaution... »

– Superstition de bonnes femmes, réplique Vid, sûr de lui, et il glisse les deux patates dans la trousse d'Ida. Elles ne vont pas te manger », dit-il en ricanant.

Blanche de peur, Ida s'en débarrasse en les jetant par terre. Sa frousse nous fait éclater de rire. Même le corbeau perché sur le crâne du squelette pousse un croassement comme s'il s'égayait sur le compte de la jeune fille.

« Rira bien qui rira le dernier », dit Ida, l'air outragé.

Nous continuons de nous marrer et le corbeau jette encore un croassement moqueur. Seules Aya et la vipère, qui nous épie à travers les côtes du pendu, ne rient pas.

Méfiant, Aya ramasse les mandragores et les pose avec soin sur un lit de lichens. Visiblement, elle les connaît par cœur et les touche avec les égards qui leur sont dus.

En voyant Aya les choyer comme de vrais nains humains, nous cessons de rigoler et nous nous taisons, un peu honteux de notre conduite indécente. En nous tenant sur nos gardes, nous observons la jeune fille leur rompre les filaments verts, puis leur loger une baie rouge à la place de la bouche et deux fruits de genévrier à l'emplacement des yeux.

Elle me fait un signe que je n'aime pas, le même que le Vieux Rod utilise à chaque fois quand il s'apprête à égorger un agneau, quand il me demande de lui passer le canif avec lequel il taille des plumes.

Confus, supposant qu'elle va faire du mal aux mandragores, j'obéis contre mon gré, je lui prête le canif emprunté à mon grand-père.

Estomaqués, nous la voyons saisir le couteau bien affilé et faire une entaille sur le bout de son pouce, d'où jaillit un petit jet de sang. Elle s'en sert à la hâte pour arroser les homuncules, puis sort de son sac un chiffon, en déchire une bande, l'entortille autour de son pouce et avec le reste de tissu enveloppe les mandragores avec beaucoup de douceur.

Ayant terminé ce travail de sorcière, elle me fait plusieurs signes que j'ai du mal à suivre : trois... jours... Dans trois jours... elles... ouvriront... les yeux... Dans trois jours, les mandragores se mettront à vivre !...

Le regard anxieux, Vid et Ida me questionnent :

« Que dit-elle ?... Qu'est-ce qu'elle a dit ? »

Je voudrais leur répondre : « Le sang humain fera renaître les mandragores sous la forme humaine », mais, je n'ai rien à portée de la main pour écrire, et tout ce que je réussis à faire, c'est de pousser mon ordinaire cri de crapaud qui les fait sourire.

Le corbeau me réplique comme l'écho avec son croassement goguenard et la vipère avec un sifflement tout aussi railleur. Seule Aya me gratifie d'un coup d'œil complice, tandis qu'elle range dans son sac les mandragores, enveloppées dans le tissu taché de son sang.

Tout le monde est soulagé à l'instant où nous quittons le frêne, sur lequel le squelette du pendu commence à se balancer doucement sous le souffle d'air qui s'est glissé entre les arbres. Notre but suivant est le hêtre, regorgeant de nids d'abeilles sauvages.

Le fait que leur reine sage ait choisi cet arbre pour ordonner à ses ouvrières d'y bâtir de nombreux gâteaux de cire ne m'étonne guère : le hêtre est un de rares arbres sur lesquels les ours ne sauraient grimper.

Selon mon grand-père, le hêtre est un arbre magique que la foudre ne peut frapper et qui donne des rêves doux à celui qui s'endort sous son ombrage. Comme d'habitude, ses dires se montrent vrais : le tronc de cet arbre est entouré d'un cercle parfait où l'herbe ne pousse pas. C'est la preuve qu'il a été visité par des fées qui le chérissent et dansent autour de son tronc. Ce rond d'herbes piétinées est le signe de la présence invisible des fées ; c'est pourquoi il faut aborder ce hêtre avec beaucoup de respect.

Vid se soucie de fées et de leurs danses comme d'une guigne. La seule chose qui l'attire et le fait baver d'envie c'est le miel. Les yeux étincelants, il saisit ses deux pierres étranges et

les frappe l'une contre l'autre pour embraser le pleurote entre ses genoux. En soufflant fort sur le panache de fumée que le champignon commence à dégager, il nous laisse en bas de l'arbre et grimpe le long de son tronc, agile comme un écureuil. Les pieds nus, il se hisse rapidement.

Il s'accroche à tout ce qui se trouve sous ses mains, les branches, nœuds et plaies béantes. Dans un cabas, pendu au cou, il porte le nécessaire pour la bonne récolte du miel, le pleurote fumant, son poignard, un cordage et un filet pour se protéger le visage.

Au sommet du hêtre, au milieu des grappes de cire, il se met à agiter le pleurote, dans le but d'enfumer et chasser les abeilles en fureur. Le filet sur le visage, il n'attend même pas que l'essaim entier s'élance dans les airs. Il détache les morceaux de leurs nids, remplit son panier, et le fait descendre jusqu'au sol avec la corde, où nous attendons dans la fièvre les galettes pleines de nectar doré.

Un cri d'Aya interrompt cette fête. Avant de comprendre ce qui se passe du côté opposé de l'arbre, nous la voyons hurler de terreur et brandir comme une folle le javelot de Vid. Elle essaie de repousser avec sa pointe un énorme sanglier sur les canines duquel pend le sac avec les mandragores et le chiffon humecté de sang. Excitée par cette odeur, la bête féroce secoue ses défenses, recourbées vers le haut, et heurte son front contre le javelot, prête à foncer sur nous.

Dieu Triglav merci, la fille des Huns connaît bien le maniement de son arme. Elle roue de plusieurs coups la poitrine de la bête, mais elle n'arrive pas à percer sa peau, épaisse comme un bouclier. Elle parvient quand même à la repousser d'un pas et à s'emparer du sac avec nos précieuses mandragores. Un instant plus tard, elle prend exemple sur Ida et moi : ayant rejeté le

javelot, elle grimpe sur le hêtre derrière nous en échappant d'un poil au groin du fauve.

Perchés sur la première fourche de l'arbre, au-dessous de Vid pelotonné dans sa cime, nous voyons l'arrivée de toute la harde de sangliers, une demi-douzaine de femelles, suivies de leurs marcassins, tout aussi farouches que leurs parents. Ils encerclent notre refuge et commencent à défoncer le sol autour du hêtre, tout en poussant des grommellements menaçants. Les marcassins, couverts de rayures rousses, couinent entre les pattes de leurs mères et fourragent avec furie la terre retournée.

Heureusement, le chien d'Ida a fui devant ces assaillants, comme s'il avait pressenti le danger ; sinon, il aurait été déchi-queté. Nous entendons au loin ses hurlements plaintifs, pareils à ceux d'un loup. Sa fuite n'a présagé rien de bon : il semble que nos agresseurs établissent leur camp pour longtemps au pied de notre arbre, vu qu'ils se vautrent déjà dans une mare boueuse et répandent leurs excréments tout près de nous. Leur odeur infecte monte dans nos narines et nous pique les yeux.

Au déclin du jour, le chien d'Ida cesse de hurler dans le lointain et un silence pénible s'installe dans les alentours. Les sangliers sont toujours là, ne montrant aucune envie de quitter les lieux. Ils se plaisent sous notre hêtre et se préparent à y passer la soirée et la nuit, les heures les plus propices à leur chasse.

Ayant l'œil faible, ils ne peuvent pas nous voir, mais leur oreille et l'odorat leurs permettent de nous distinguer comme s'ils étaient pourvus d'yeux perçants. Le chef de leur harde, l'énorme mâle de la taille d'un jeune veau, nous guigne en grinçant des dents et les frottant les unes contre les autres, comme pour aiguiser leurs bords coupants. Plusieurs laies trapues, lui apportent leur aide, en grommelant avec rage. Ils unissent leurs forces, ils creusent la terre autour de notre arbre et arrachent les racines comme décidés d'abattre le hêtre pour se procurer la chair humaine.

Au crépuscule, l'arbre commence à craquer et à s'incliner dangereusement. Ce n'est qu'à cet instant que Vid se tire de sa torpeur, me voyant pris d'une faiblesse, Aya folle d'épouvante et Ida au bord de l'évanouissement.

Il sort de ses gonds et profère des jurons que je n'ai jamais entendu sortir de sa bouche, des appels faits à Triglav pour attirer le malheur sur nos assaillants. Petit à petit, ses paroles se changent en une sorte de cri prolongé, un hurlement animal, à la fois rageur et plaintif, semblable à une demande du secours. Ce cri ne reste pas sans réponse. Peu de temps après, comme l'écho, le même hurlement lui répond de la profondeur de la forêt, un bruit qui nous dresse les cheveux sur la tête.

« C'est ma maman, nous dit Vid à mi-voix en esquissant un sourire radieux. On est sauvés, c'est ma mère... »

L'apparition de sa maman à la lisière du hallier ne nous encourage pas. Bien au contraire, car c'est une ourse brune qui, élevée sur ses pattes arrière, atteint la hauteur de dix pieds. Elle n'est pas seule. Au bord de la clairière surgissent deux autres ours géants, eux aussi dressés de toute leur hauteur. La tête baissée, en salivant abondamment comme la mère de Vid, ils lacèrent à coups de griffes l'écorce des arbres voisins et grincent des canines, de véritables crocs de boucher, longs et pointus.

Ils s'approchent sur la plante des pieds de la harde de sangliers et ronflent sourdement, prêts à charger l'ennemi. Tout près de notre arbre, ils bondissent sur leurs pattes avant, en faisant une fausse charge menaçante, le geste qui sème la panique parmi nos attaquants, qui se dispersent et se débandent, ventre à terre.

Débarrassés des sangliers, nous ne sommes pas encore délivrés de l'angoisse, étant toujours sur la corde raide. Seul Vid jubile et nous fait entendre des grondements joyeux.

Arrivés en bas du hêtre, les deux ours mâles et celui que Vid appelle sa maman commencent à fouiller dans notre cabas et s'y accaparent les gros morceaux de nids d'abeilles. En claquant des mâchoires, ils broient en moins de deux tout le contenu du panier, le miel, la cire et plusieurs abeilles enivrées par la fumée. Pour couronner ce festin, la maman de Vid ingurgite même le cabas sans le mâcher.

Réjoui, Vid leur jette les derniers gâteaux de cire, avalés avant même qu'ils ne touchent la terre.

Visiblement très contents eux aussi, les ours entourent notre arbre pour faire une sorte de ronde, qui ressemble étrangement à nos danses des moissons. À chaque tour, ils donnent des coups de pattes au tronc du hêtre en le secouant en divers sens par jeu, dans le but de nous faire tomber, comme nous le faisons lors de nos cueillettes des noix.

Devenu subitement inquiet sur notre sort, Vid semble avoir oublié la langue des ours.

« Cessez de semer la merde ! » se récrie-t-il en pure langue esclavène.

Hélas ! ignorant cette belle langue, les ours irrités s'obstinent à agiter notre arbre, et nous risquons de nous flanquer par terre. Au moment où nous implorons du secours de Triglav, cet appui nous arrive de là où nous l'avons le moins attendu, d'Aya la Hune, la seule qui a gardé un peu de sang-froid à cette heure difficile. Bravant le danger, elle s'installe à califourchon sur la plus basse fourche de l'arbre, presque à la portée des griffes des ours, et se met à souffler dans son flûteau.

La cascade de sons cristallins qui jaillit des bouts de roseau rend les ours stupéfaits. Ils arrêtent sur le coup leur danse effrénée, baissent la tête avec docilité, nous tournent le dos et dirigent leurs pas vers la forêt. Avant de disparaître dans un halier, la dernière bête, celle que Vid appelle sa maman se re-

tourne comme pour saluer son fils adoptif et pousse un gémissement.

La gorge serrée, j'observe ces adieux déchirants. Les yeux embrumés, Vid, lui répond par une petite plainte, avant de s'adresser à l'innocente Aya, qui joue toujours du pipeau.

« Halte ! s'écrie-t-il, les larmes dans la voix. Cesse de semer la merde ! »

À cet instant-là, un bruit bizarre parvient à notre oreille, un bruit sourd provenant tantôt de l'endroit où les ours ont disparu, tantôt du côté opposé. Il se déplace à la hauteur des cimes et s'approche rapidement de nous en devenant du plus en plus perçant. Tout d'abord, nous pensons qu'il s'agit du vol nuptial des bourdons, mais nous nous trompons. La nièce d'un éleveur des abeilles, Ida, la toute première, reconnaît ce bourdonnement.

« Les abeilles sauvages ! » clame-t-elle, prise de panique.

À peine a-t-elle laissé échapper ce cri, que l'essaim d'abeilles surgit au-dessus du hêtre, de retour dans leurs nids détruits. Leur bruit nous vrille les tympanes et avant que nous n'arrivions à faire quoi que ce soit, l'essaim en colère se jette sur Vid et, en un clin d'œil, couvre son corps d'une sorte d'épaisse capote brunâtre, du cou jusqu'au-dessous de genoux.

Ce caban vivant contient d'innombrables insectes furibonds, dont une petite douzaine de dards serait capable d'abattre un géant. Ils grouillent sur notre pauvre ami de pied en cap, ils lui fourmillent dans les cheveux, sur les tempes, nez et joues, ne lui laissant découverts que la bouche et un œil.

« Fuyez ! nous dit Vid d'une voix étrange, provenant de sa gorge, sans qu'il remue les lèvres. Filez vite ! »

Nous ne nous faisons pas prier. Ida et Aya glissent à terre le long du tronc d'arbre et je ne tarde pas à leur emboîter le pas.

Au pied du hêtre, ayant des sueurs froides, nous voyons Vid serrer les poings, fermer son seul œil libre, s'élancer en l'air brusquement, dégringoler la tête en avant et tomber à la renverse tout droit dans la mare où se sont vautrés les sangliers en y laissant un tas de leurs fumées.

Un mot de mon grand-père me vient à l'esprit :

« Le salut, mon petit Rod, se trouve parfois dans la merde jusqu'au cou... »

Sorti miraculeusement indemne de sa chute et délivré des abeilles, Vid nous fait signe de fuir devant l'essaim en fureur, qui voltige et bourdonne encore au-dessus de notre tête. Une fois de plus, nous ne nous faisons pas prier : en suivant la puanteur des sangliers que Vid dégage dans sa course folle nous nous enfuyons pour échapper au grand péril.

Nous courons comme des lièvres jusqu'à la cabane de mon père, où nous allons retrouver le chien d'Ida, et nous cacher dans la cave devant nos poursuivantes déchaînées.

VII

LES PETITS BONHOMMES VERTS

Depuis le jour inoubliable de notre récolte des mandragores et la fuite devant les abeilles, le sous-sol de l'atelier de mon père est devenu notre cachette. Chacun d'entre nous a apporté ses biens préférés : moi, le rouleau de peau de mouton, le liquide noir pour écrire et quelques plumes d'oie ; Aya, le sac avec les deux homuncules, arrosés de son propre sang ; Ida, son outillage de broderie, et Vid, un gros gâteau de cire, bourré de miel, ainsi qu'un lierre, qu'il a écrasé et réduit en bouillie. Dès le premier jour, il a rempli un tonnelet d'eau et trempé dedans la galette de miel, pour la faire travailler durant toute une Lune. Au bout de ce temps, il a mélangé le jus de miel fermenté avec la bouillie de lierre et laissé reposer cette mixture pour que les impuretés se déposent au fond du petit tonneau.

Pendant ces semaines, nous nous réunissions tous les matins dans la cabane, afin de passer la journée ensemble. Par chance, le grand-père d'Ida était absent, parti à la chasse aux cerfs, et sa petite-fille pouvait se remettre de ses meurtrissures, causées par le fouet du vieux monstre. Nous nous occupions chacun à son ouvrage : j'écrivais sur la peau de mouton le récit de notre rencontre du squelette pendu dans la forêt et de la danse des ours ; Vid tressait une nasse à poissons, un grand panier en entonnoir ; Aya bichonnait les mandragores et leur jouait du flûteau ; Ida leur brodait au crochet deux minuscules vêtements, une robe de mariée pour la femelle et une culotte pour le mâle. Cet habillement rendait leur apparence davantage

humaine, à un point tel que nous attendions à chaque instant qu'elles se mettent à marcher.

Nous ne les quitions pas des yeux. Couchées dans la gamelle de Pinpin et aspergées tous les jours de quelques gouttes de pipi de Vid, elles se plaisaient bien dans notre cave. À la fin de la première semaine, elles ont commencé à palpiter et leurs paupières avaient l'air de s'entrouvrir de temps en temps.

Une fois, tard dans la nuit, en absence de mes amis, j'étais le seul à les entendre pousser de petits cris moqueurs comme des pics, mais cela pouvait se produire dans un de mes rêves : depuis que Vid nous avait promis une descente à Nav et le retour sans péril sur la terre, grâce à son futur breuvage, je ne cessais de faire des cauchemars, peuplés d'images et de sons saugrenus. Le lendemain, j'ai retrouvé les deux bonhommes verts en dehors de la gamelle, près de la sortie, comme s'ils avaient essayé de s'évader de la cabane.

Vid nous avait juré ses grands dieux que bientôt les mandragores allaient atteindre l'âge adulte et qu'elles pourraient parler, prédire l'avenir et rendre riches leurs possesseurs. Malheureusement, nous n'avions toujours pas vu ce miracle lorsque le jour tant attendu de notre descente à Nav fut arrivé, celui où le nectar miraculeux de Vid devait parvenir à maturité.

Ce jour-là, en fin d'après-midi, alors que le soleil couchant couvre notre cabane d'ombres inquiétantes, Vid puise de la boisson dans le tonnelet et nous distribue, à chacun, un verre en terre cuite, plein d'un liquide chatoyant, couleur fleur de lierre, jaune verdâtre. Pétillante, cette boisson contient des bulles d'air qui remontent à sa surface avec un bruissement.

Apparemment habituée à ce breuvage étrange, Aya est la première à avoir l'audace de le goûter, et après la deuxième gorgée déjà, le visage illuminé, elle saisit son pipeau chéri. Jamais

auparavant elle n'avait joué de cette manière, jamais auparavant elle n'avait roucoulé en jouant.

À ce moment-là, je commence à comprendre la magie de son flûteau. Tout comme ce roseau, Aya porte une plaie à la poitrine, de même que ce roseau, elle pleure son bonheur perdu dans la roselière d'un étang lointain, tout comme cette plante, elle est creuse et sans sève, parce que sa terre natale ne la nourrit plus.

Ils roucoulaient ensemble un chant langoureux, le même que parfois nous font entendre les tourterelles des bois. Ils n'ont pas de voix l'un sans l'autre. Le flûteau ne vit que sous les lèvres d'Aya et elle ne respire qu'à travers ses tuyaux. Cette plainte leur rouvre une blessure d'autrefois, du temps où hommes, plantes et animaux, les frères et sœurs de toujours, furent séparés pour jamais.

Après Vid et Ida, je bois à mon tour, et la première gorgée me brûle le gosier. La boisson a un goût à la fois doux et amer, sucré comme le miel et âpre comme certains fruits verts. Une fois avalée, elle se répand rapidement dans tout mon corps, dans ma poitrine, mes bras et jambes et me remonte à la tête pour y faire un vrai ravage. Ma vue devient faible, comme si je m'étais trouvé dans l'eau trouble ou dans une bulle de savon, semblable à celles qui remontaient à la surface du breuvage capiteux.

Prisonnier de cette poche d'air, je la vois m'entraîner dans une sorte de puits, un gouffre souterrain aux parois abruptes et couvertes de poils géants qui flottent et sifflent autour de moi, ressemblant à des serpents qui cherchent à trouser ma bulle et me happer au passage.

Emprisonnés dans les mêmes bulles, l'air effrayé, Vid, Aya et Ida me suivent le long du puits poilu. Notre descente nous mène au cœur de Nav, le royaume de l'impitoyable Nav, qui exerce son empire sur les morts, le maître absolu des âmes en

peine, dont nul Sclavène n'ose prononcer le nom, de crainte d'exciter sa colère.

L'angoisse que je lis sur le visage de mes amis ne m'étonne guère : Nav le Cruel qui règne en despote sur le monde des trépassés, ne lâche prise sur aucun de ses visiteurs.

Nav veut dire l'Invisible. C'est pourquoi nous tremblons comme une feuille au fond du puits, à l'entrée de son empire. Dans ma tête se succèdent les images de ces lieux, décrits maintes fois par les vieux de notre village : les cavernes sans issue, remplies de damnés, perdus dans les ténèbres, sur lesquelles veille Nav, insensible à la pitié, portant sur son dos le soleil noir.

Le gouffre donne accès à une énorme caverne, dont nous franchissons le seuil avec crainte. À cet instant, le site que nous embrassons d'un regard nous coupe le souffle. Baignant dans une lumière douce, devant nous se montre notre propre village. Il est infiniment plus beau que son sosie à la surface de la terre. Nos huttes de paille sont bâties ici à chaux et à sable, l'étang est beaucoup plus luisant que le nôtre, nos champs d'orge rabougrie abondent ici-bas en blé doré, et la forêt étale ses arbres majestueux à perte de vue.

La vérité toute nue s'ouvre à mes yeux : en décrivant l'enfer, les petits vieux du village nous ont menti effrontément. La vérité est tout autre. Le royaume de Nav sans-cœur se trouve plutôt sur notre lopin de terre. L'effroyable Nav est inventé de toutes pièces pour faire peur aux rustres superstitieux. L'enfer se trouve plutôt chez nous. Et il ne nous lâchera jamais.

Nos bulles crèvent l'une après l'autre et nous nous engageons dans une voie qui serpente entre les cabanes, dont les portes grandes ouvertes montrent leurs habitants qui suscitent notre grand étonnement. Notre village natal et son sosie souter-

rain se ressemblent comme deux gouttes d'eau, mais les habitants de Nav sont tout à fait différents.

Hauts comme trois pommes, ces hommes à la peau blanche et ces femmes au teint noirâtre rappellent étrangement les mandragores que nous avons déterrées sous le squelette du pendu. Leurs voix sont aussi aiguës que les cris des pics, les cris moqueurs que poussaient les mandragores. En plus, leurs cheveux hérissés ressemblent à s'y méprendre aux touffes des tubercules magiques.

À la place des jambes, ils ont tous deux racines par lesquelles ils tiennent à la terre et semblent ne pas pouvoir marcher, mais en dépit de cela, ils s'agitent en brandissant leurs coupes pleines d'un liquide couleur sang.

En effet, c'est le sang, plus vrai que nature, le sang de leur bienveillant maître Nav, un ogre d'une taille colossale, si grand que les cimes d'arbres lui arrivent à peine à la hauteur de la ceinture. Son surnom l'Invisible est sans fondement. De lui on voit sa barbe fournie, ses oreilles pointues et sa queue avec une touffe de crins. Fessu et ventru comme un tonneau, il ressemble à un âne et n'a rien de commun avec un respectable seigneur de l'enfer.

Toutefois, malgré sa forte corpulence, il est le seul capable de se mouvoir, d'enjamber son royaume en deux pas. Il s'est coupé une veine sur l'avant-bras pour abreuver ses sujets assoiffés, et il déverse généreusement cette boisson sur les toits des cabanes, d'où elle coule dans les coupes des villageois. Ils la boivent à la régale, ils font de copieuses libations et en réclament encore, de plus en plus ivres, gorgé de sang et abrutis, au point de tomber par terre.

« Du pain ! s'écrient-ils. Du pain, seigneur ! »

Le bon maître Nav ne tarde pas à exaucer leurs vœux. Il se saisit d'un coutelas et d'un seul coup il s'ouvre l'abdomen. Il en

tire sauvagement le foie, la vessie et le gros intestin, pour les découper et les jeter devant ses sujets affamés qui les dévorent en toute hâte.

Le sang du colosse gicle partout en barbouillant les mangeurs de ses entrailles. Ce sang brûlant m'éclabousse aussi et me grille la chemise. Dès qu'il tombe à terre, il se change instantanément en flammes.

Dégoûté, tremblant dans ma culotte, je vois Vid, Aya et Ida flamber comme des torches vivantes, mais je ne peux rien faire pour les secourir. Sous peu, les flammes m'atteignent moi aussi, mais je n'ai aucun moyen de fuir, tout comme mes pauvres amis : mes jambes ont jeté des racines dans le sol de Nav, je suis condamné à être brûlé vif dans de pires souffrances.

Pourtant, je ne ressens aucune douleur en observant mon propre corps, mes jambes et mon tronc. Ils sont en train de s'embraser comme bourrés de paille, et je commence à flamber, moi aussi, telle une torche, à côté de mes amis transformés déjà en tisons rougeoyants.

Je me consume rapidement et deviens la fumée qui s'élève en volute vers la surface de la terre. Étant monté au niveau des cimes du bois souterrain, je reconnais enfin ses arbres avec terreur : c'est un bois de gigantesques mandragores !

Le maître Nav apparaît finalement à visage découvert, le visage d'un possédé. Il foule aux pieds nos restes réduits en cendres et rit à gorge déployée. Entouré de charbons ardents, il les piétine comme pour se réchauffer et se tord d'un rire diabolique.

« Fuyez, fuyez misérables ! hurle-t-il. Vous avez voulu connaître les temps futurs. L'enfer est votre avenir ! L'enfer est en vous ! Hors de l'enfer, point de salut ! »

N'ayant bu qu'une ou deux gorgées de la satanique boisson de Vid, beaucoup moins que mes amis, je me réveille avant eux, à temps pour les voir souffrir encore le martyr dans les griffes infernales. Envoûtés, comme transpercés par une invisible aiguille maléfique, prisonniers de mêmes horreurs que je viens d'endurer, ils gisent sur le sol au pied de notre jeune chêne. Pris de terribles crampes d'estomac, ils gigotent, ils se démènent en gémissant, ils bavent, râlent et grincent des dents, comme si tous les démons de l'enfer les avaient mis au supplice.

Je les secoue désespérément, j'essaie en vain de les tirer de ce cauchemar. Ne sachant pas comment les secourir, j'arrache le flûteau du poing crispé d'Aya et je me mets à souffler dedans. J'essaie de rejouer le même air qui a fait monter ma sœur vers la surface de la source forestière.

Sa magie se fait voir une fois de plus : Aya, la première, puis Vid et Ida rebroussent chemin vers notre monde, à l'instar des noyés qui regagnent la rive à la nage. Leurs membres cessent de s'agiter, leurs douleurs se calment et ils s'éveillent peu à peu, épuisés, ruisselant de sueur, mais sains et saufs, hors de danger.

Ils sont aussi étonnés que moi de voir en bas du bébé chêne les deux mandragores, aspergées de sang d'Aya, qui étaient couchées dans un panier à l'intérieur de la cabane avant notre descente à Nav. Volontaires et tenaces, elles se sont même enterrées toutes seules jusqu'à la taille et ont implanté leurs racelles dans le sol, après avoir parcouru une bonne vingtaine de pas d'homme adulte au-dehors de la cabane.

Nous ne parvenons pas à expliquer non plus notre présence sous ce chêne, alors que nous nous sommes endormis dans l'atelier de mon père, à côté du tonnelet avec la boisson démoniaque. Bizarrement, nos habits ne portent aucune trace du feu qui nous a dévorés au royaume de Nav, mais nous gardons le même souvenir de nos souffrances. Cette aventure n'a pas pu

être seulement un mauvais rêve, car plusieurs personnes ne sauraient rêver les mêmes choses en même temps.

L'esprit engourdi, nous nous regardons les uns les autres avec suspicion, comme si nous nous voyions pour la première fois. Tout paraît étrange et menaçant autour de nous ; le suc du lierre a répandu en nous des soupçons venimeux. Même le petit chêne, notre futur Triglav, semble sentir les forces maléfiques qui nous entourent : ses belles aiguilles vertes, toujours hérissées, sont tout à coup devenues ternes et flasques, comme fanées. Il a beaucoup grandi depuis son arrivée chez nous, mais il a encore l'air d'un vrai bambin craintif.

Angoissés par cette menace invisible, nous nous hâtons de regagner la cabane, mais même là nous ne nous sentons pas en sûreté. Devant le tonnelet de Vid, nous retrouvons le chien Pinpin, étendu de tout son long comme un cadavre, les yeux renversés et la gueule pleine d'écume visqueuse. Visiblement, le pauvre animal a aussi goûté au breuvage qui nous a conduits à Nav. Pour sa maîtresse Ida, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase.

« Cette fois, c'en est trop ! s'insurge-t-elle contre Vid. J'en ai ras le bol ! Tu vas nous empoisonner tous avec ton satané nectar ! »

C'est la première fois que je vois Vid se faire tout petit, plus petit qu'un grain de pavot, comme diraient nos Sclavènes.

Aya me fait signe de la suivre. Je lui emboîte le pas, content de pouvoir me dégriser dehors et me délivrer de la zizanie qui naît dans la cabane. En peu de temps nous nous trouvons à l'orée du bois, au bord de l'étang, où l'autre fois elle et Ida avaient pêché les écrevisses puantes, à l'endroit qui regorge de roseaux.

Sans dire un mot, avec un sourire énigmatique, elle m'entraîne dans la boue jusqu'aux genoux. Elle y choisit la tige

la plus longue et la plus sèche, me demandant avec des gestes de la couper au ras du sol et de la tronçonner, suivant la longueur des tuyaux de son flûteau. Ravi, je lui obéis, car je comprends finalement son dessein : elle s'est décidée à faire pour moi le double de son jouet magique.

Comme lors de la réparation de son flûteau mis en pièces, elle sort de son sac une cordelette et s'en sert pour lier les sept morceaux de roseau. Adroite de ses mains, elle les rassemble promptement et les effleure de la bouche comme si elle les embrassait. À l'instant, les sons célestes naissent sous ses lèvres de même que les fleurs s'épanouissent au bout de leurs tiges.

Hésitant, je prends de sa main le pipeau et je le tâte, sans oser le toucher de ma bouche. Ma méfiance fait rire Aya de bon cœur et elle me comble de signes encourageants, tout en caressant le vieux flûteau.

« Suis-moi, me dit-t-elle. Fais ce que je fais. »

Les yeux à moitié fermés, j' imagine mes lèvres posées sur les siennes et j'ai enfin le courage de souffler dans les sept tuyaux. Les premiers sons qui s'élèvent de ce drôle de jouet, les mêmes sons argentins qu'émet le flûteau d'Aya, m'éblouissent et me brûlent la langue comme si je buvais de l'hydromel à longs traits. Les sons unis de nos flûteaux me rappellent les éphémères en plein vol nuptial, ivres de zéphyr qui les porte à s'envoler dans les airs. En planant au-dessus de nous, ils se croisent et s'enflent pour nous envelopper dans un filet invisible, qui nous serre l'un contre l'autre sans que nous nous touchions.

Émerveillé, haletant comme si j'avais éteint une douzaine de bougie d'un souffle, le vois Aya pareillement essoufflée, devenue rouge comme une tomate, les yeux embués de larmes. Je reste interdit. Dans notre Grande Forêt, j'ai vu des gens pleurer des larmes de sang, pleurer de rage et de haine, pleurer de chagrin, pleurer à cause de la fumée, pleurnicher sans raison, san-

gloter au chevet d'un mourant, mais je n'ai jamais vu les larmes de joie.

En quelques jours, elle a appris à balbutier tant bien que mal quelques mots esclavènes.

« Mon petit Rod, me dit-elle. Pas besoin... d'être sorcier... pour jouer... »

J'approuve en hochant la tête, fier de mon exploit. Malheureusement, je n'ai rien sous la main pour lui écrire un grand merci et lui dire que j'ignorais que je savais jouer du flûteau, n'ayant jamais essayé.

Sur le chemin de retour, Aya demeure bouche cousue. Je garde le silence, moi aussi, bien que j'aie une envie irrésistible de pousser un joyeux cri de crapaud ; mais je me retiens en regardant en cachette le profil grave de la jeune fille, sur lequel la musique à fait ressortir une vieille cicatrice.

Bras dessus, bras dessous, nous nous frayons un chemin dans les buissons, en respirant chacun à travers son flûteau, sans souffler, dans un silence plein de sons qui ne sont pas morts, qui continuent à nous habiter.

Au retour dans la cabane, nous remarquons avec soulagement qu'entre-temps Ida et Vid se sont réconciliés. Ida ne boude plus et ne garde aucune rancune contre Vid : son chien a retrouvé la santé et se porte comme un charme. Il a déjà déchi-queté ma galoche gauche et il est en train de mâcher un vieux ceinturon de mon père.

Quant à Vid, il ne se fait plus tout petit, plus petit qu'un grain de pavot. Bien au contraire : orgueilleux comme un paon, il prépare une nouvelle prouesse qui nous couvrira de gloire et nous rendra riches. Le visage en feu, exaltée, Ida boit ses paroles.

« Les vieilles barbes de notre tribu nous seront reconnaissants et nous glorifieront ! s'exclame-t-il à la fin de son propos dont personne n'a compris un mot. Nous deviendrons fortunés, nous roulerons sur l'or !

– Qu'est-ce que c'est que l'or ? » demande Ida.

En se trouvant court, Vid se gratte derrière l'oreille.

« Les vieux disent : “Tout ce qui brille n'est pas or”, explique-t-il.

– Cela signifierait seulement que l'or brille, dit Ida, en souriant. Mais tu n'as pas encore répondu à ma question : Qu'est-ce que c'est que l'or ? »

De plus en plus embarrassé, Vid commence à bégayer, comme toujours quand il se sent empêtré dans des difficultés avec les filles. En cherchant à dissimuler son embarras, il hausse la voix :

« On dit aussi qu'on reconnaît l'or dans le feu et l'homme dans la peine. »

Têtue comme son grand-père, Ida s'obstine à le taquiner :

« Ma question a été : “Qu'est-ce que c'est que l'or ?” »

De nouveau, il y a de l'orage dans l'air. Vid s'emporte et s'écrie :

« On dit que l'or vaut son pesant d'or et que le silence est d'or !

– L'argent vaut plus que l'or, s'oppose Ida. Ma grand-mère a un talisman en argent, hérité de sa mère. Elle affirme que c'est le métal le plus précieux au monde.

– Silence ! rugit Vid. Bêtises de mémères ! »

Réduits au silence, nous l'écoutons, n'en croyant pas nos oreilles.

« L'or vaut dix fois plus que l'argent, s'emballe-t-il, et je sais comment s'en procurer. Dès demain, nous partirons à la recherche du manoir du prince Troyan et de son trésor, où est caché un Triglav en or. Vous souvenez-vous du pauvre hère Spiro ? »

Ida pouffe de rire :

« Tu veux dire, Spiro le Fou. Tout le monde l'appelait le Fou. Celui qui se vantait de connaître un trésor fabuleux enfoui dans une crypte, et qui avait mystérieusement disparu du village.

– Il était tout sauf un détraqué, réplique Vid, bourru. Vous rappelez-vous le squelette du pendu ?

– Ne nous dis pas que c'était Spiro le Fou !

– Oui, lui-même. Le lendemain du jour où Svevid l'avait puni de trois fois douze coups de fouet et l'avait jeté en pâture aux sangliers, je l'ai trouvé à moitié mort de soif dans une fosse à fumier. Le pauvre diable avait subi ce châtement à cause du vol d'une dinde de Svevid. Je l'ai pris en pitié et pour l'abreuver, je lui ai apporté une cruche d'eau de l'étang. Reconnaisant, il m'a proposé de m'amener le jour suivant au manoir du prince Troyan, au plus profond de la forêt. Il m'a même fait dans la glaise un dessin du chemin à parcourir pour se rendre dans les ruines du manoir.

– Deux semaines avant ce prétendu vol, mon grand-père a égorgé notre dernière dinde et s'en empiffrait tout seul, dit Ida indignée.

– C'est vrai, approuve Vid. Spiro n'avait commis aucun vol. Svevid lui a infligé la torture parce qu'il avait refusé de le conduire au trésor du prince Troyan. Le matin suivant, en revenant

à l'endroit où j'avais quitté Spiro la veille, j'ai assisté, caché dans les buissons, à la nouvelle mise au supplice du malheureux, qui refusait toujours d'obéir, de leur révéler la voie qui mène au manoir. Pour le briser et le faire céder, Svevid et ses deux hommes de main, ont l'entraîné par la force dans la vieille futaie, sans qu'ils sachent que je suis à leurs trousses. Chemin faisant derrière le martyr, Svevid ne cessait de le flageller. Par les coups de son fouet, il lui a d'abord coupé les oreilles, puis écorché le dos et ôté la peau des fesses. "Jamais ! glapissait Spiro, nu comme un ver et couvert de sang. Jamais, jamais de la vie !" Étant arrivés au pied du frêne que vous connaissez, les bourreaux ont, à la va-vite, procédé à la pendaison de leur proie. Ils l'ont étranglé à même le sol avec la lanière du fouet, pour le suspendre ensuite à une branche d'arbre, le laissant à la merci des charognards. Les vautours se sont empressés de réduire en charpie le cadavre et c'est alors que je me suis enfui. Svevid me paiera cher ce crime, même s'il était dix fois ton grand-père, il expiera durement sa férocité.

– Qu'il paie, dit Ida, émue, étant au bord des larmes. Il n'est plus mon grand-père. »

Ce n'est pas la première fois que j'entends prononcer le mot du prince Troyan. Depuis longtemps, il est le héros favori des récits du Vieux Rod, quoique, d'après lui, son nom fût plutôt Trayan, souverain d'un peuple qui demeurerait dans la Grande Forêt, bien avant l'arrivée des Slavènes sur ces terres.

Ces hommes et ces femmes de très petite taille ne savaient pas travailler la terre, mais ils étaient de bons chasseurs, cueilleurs de champignons et connaisseurs de racines comestibles. La chevelure verte et hirsute, ils s'apparentaient avec des salsifis noirs, fraîchement arrachés du sol.

Leur seigneur Trayan habitait un château, d'où il ne sortait que la nuit, ayant grand-peur du soleil. Ce vieux débauché, cou-

reur de jupons, avait une barbe fourchue et les oreilles d'âne qu'il dissimulait comme le renard cache sa queue. Tous les jours, il faisait venir dans son château un barbier pour qu'il lui taille la barbe et les favoris qui masquaient ses oreilles. Tous les jours, avant qu'il ne laisse partir le barbier, le prince lui disait : « Les morts et les muets sont les meilleurs gardiens des secrets. » Plus mort que vif et muet de peur, le barbier prenait congé.

Pourtant, ayant la langue trop longue, il fut incapable de garder longtemps ce secret et une nuit noire il alla creuser un trou au fin fond de la forêt, à côté d'une fontaine. Agenouillé devant ce trou, il en confia le secret honteux de son maître, en répétant trois fois : « Le prince Trayan a les oreilles d'âne. » Puis, il remplit le trou de terre, avant de rentrer chez lui, se sentant enfin soulagé.

Le prince Trayan n'en savait rien, mais il se faisait de plus en plus de la bile, jusqu'au moment où il mit le barbier aux fers dans la crypte du château. « Confie ton secret à quiconque, et tu deviendras son esclave, dit-il au barbier. Les muets sont les meilleurs gardiens d'un secret », ajouta-t-il, avant de lui couper la langue. En dépit de tout, il ne cessait de se faire du mauvais sang. « Les morts ne mordent plus, la bouche morte ne parle pas », dit-il le lendemain au barbier et il lui trancha la gorge.

Le printemps suivant, au bord de la source forestière poussa un saule pleureur, dont les feuilles, en bruissant, susurraient aux passants le secret enterré du pauvre barbier : « Le prince Trayan a les oreilles d'âne. » Le jour où cette rumeur parvint aux longues oreilles du prince, il alla lui-même auprès du saule bavard pour s'assurer de sa véracité. Hors de lui, le prince ordonna à ses serviteurs d'abattre le saule.

Vains efforts, tous les arbres voisins continuaient à chuchoter : « Trayan a les oreilles d'âne !... »

Finalement, le vieux despote se décida à changer de peau et à faire contre mauvaise fortune bon cœur.

« Le mensonge a sept visages, et la vérité n'en a qu'un, se dit-il. Un seul visage, même avec les oreilles d'âne, ne me cause aucune gêne. Je ne serai plus esclave de mon secret. »

Et il cessa pour toujours de cacher ses oreilles.

Parmi les femmes de son peuple se propageait un vieux proverbe : « Longue oreille, court sommeil. » Ce mot paysan était bien fondé : Trayan ne dormait que d'un œil et rarement. Les paysannes le surnommaient « le chaud lapin » et disaient de lui qu'il est « comme le poireau, avec la tête blanche et la queue verte ».

Il en tirait profit, ce vieillard vigoureux, en sortant toutes les nuits de son château afin de visiter une femme dans les ha-meaux aux alentours. Il courait le jupon sans répit, les femmes belles ou laides, peu importait, blondes, brunes ou rousses, femmes plantureuses ou maigres, jeunes ou vieilles, femmes de tête, femmes sagaces ou sottes, maîtresses de maison, mères de famille, femmes de petite vertu, veuves ou pucelles...

Ayant toujours une peur panique du soleil, il quittait ses amantes avant l'aube et s'enfuyait sur son cheval dans la pénombre de son château. Il ne rendait jamais visite deux fois à ses conquêtes. Bien au contraire : pour les remercier de l'avoir comblé de faveurs, il les précipitait, seules ou avec leurs proches, dans un puits sans fond, creusé dans l'enceinte de sa somptueuse demeure. Ainsi, peu à peu, l'ancien père de son peuple se changeait en démon exterminateur de ses propres sujets, ne régnant plus que sur quelques rares survivants.

En arrivant chez une nouvelle maîtresse, il avait l'habitude de donner à son cheval un picotin d'avoine. Lorsque le cheval finissait de le manger et les coqs se mettaient à chanter à

l'aurore, il quittait son amante d'un soir et rentrait en toute hâte à son château, avant le point du jour qui le terrifiait.

Une nuit, le frère de sa dernière conquête, l'une de rares femmes qui demeuraient encore en vie, ajouta de l'avoine dans la mangeoire et coupa la langue de tous les coqs pour qu'ils ne réveillent pas le prince.

Aussi Trayant tarda-t-il à partir. Trop tard, après le lever du soleil, il se précipita vers son château. Le soleil l'atteignit et il fut obligé de se cacher sous un tas de foin. Par malheur, deux bœufs répandirent du foin de tous côtés et le soleil attrapa le prince en lui brûlant le dos et les parties postérieures.

Pendant sa fuite, Trayan devint sourd dans le village Sour-dine, perdit la plante des pieds près du village des Plantes, et devint aveugle au village d'Aveuglette, les villages qui n'existent plus depuis longtemps dans notre Grande Forêt. Gravement échaudé, comme un poulet prêt à être plumer, le prince Trayan se jeta dans le puits sans fond qui le mena, apparemment, tout droit à l'enfer, aux lieux où nous a fait descendre la redoutable mixture de Vid.

Tout porte à croire qu'il y était devenu le terrifiant Nav, notre tortionnaire, le roi des petits bonhommes verts, transformés à jamais en mandragores. Le triste sort de Trayan, qui se retrouvait dans la peau du maître des âmes mortes, me fait penser aux mots de mon grand-père : « Sur ces terres, un simple mortel peut devenir dieu et se changer en diable en un clin d'œil... »

Nous quittâmes donc la cabane de mon père, confié à la garde du petit chêne, notre futur Triglav, et nous partîmes à la recherche du château de Trayan, perdu au plus profond de la forêt. Notre guide Vid, le seul qui connaissait le chemin, dessiné dans la glaise par Spiro, avançait à la tête de notre peloton, nous frayant une voie à travers d'épais buissons, parsemés d'orties.

Nous le suivions en file indienne, Ida, Aya et moi, devant le chien Pinpin.

Sous les auspices de Vid, nous avons mis du soin à préparer notre aventure, en emportant des vivres, outils, armes et boissons, nécessaires pour un voyage qui s'annonçait long et éprouvant : une outre cousue de peau de bouc, pleine d'eau fraîche, un petit sac de noix sèches qu'Ida avait emprunté à son grand-père absent, un gâteau de cire bourré de miel, un poisson fumé, un écureuil rôti, une corde de chanvre, ainsi que le poignard et le javelot de Vid. De surcroît, notre guide était muni d'un drôle de menu récipient en bois, remplie d'un blanc d'œuf, sur lequel flottait une feuille de saule, dont la pointe aurait dû nous montrer sans cesse le nord, afin que nous ne nous égarions pas lors de notre marche.

« Le plus important c'est de ne pas perdre le nord, dit Vid.

– Alors, le château se trouve au nord ? demanda Ida.

– Non, répondit Vid. Il faut aller vers le sud. Il n'y a que le premier pas qui coûte. »

Un peu confus, nous partîmes vers le sud à pas de géant, et déjà ces premiers pas nous coûtèrent cher, nous menant droit dans les touffes d'orties, cachées parmi les buissons. Brûlés par ces plantes nuisibles, nous perdîmes le nord et le sud, les pieds nus couverts de cloques. Le seul qui était botté et protégé des orties, notre guide Vid avait beaucoup de peine à retrouver notre chemin, grâce à une ortie et une millefeuille qu'il tenait à la main et brandissait, nous assurant que ces deux plantes unies étaient le meilleur remède contre la peur et l'errance.

Grâce à mon grand-père, je savais que c'était vrai de vrai, et que ces plantes auraient été encore plus efficaces si quelqu'un les avait arrosées d'urine, mais je n'osais rien dire devant les filles, qui pissaient souvent devant nous, les jambes écartées

sous leur jupe, mais qui n'aimaient guère nous voir faire la même chose devant elles.

Une fois notre chemin retrouvé, nous marchâmes vers le sud sans arrêt à travers la forêt épaisse et sombre, sans sentiers et sans clairières, où les branches épineuses et les broussailles nous rendaient l'avancée de plus en plus pénible, jusqu'au moment où nous fûmes obligés de nous arrêter devant un fourré dense de noisetiers, difficile à pénétrer. Auparavant déjà des ombres menaçantes nous talonnaient sans trêve comme si elles nous traquaient, et maintenant, devant cette futaie, elles nous encerclèrent de toutes parts, prêtes à nous prendre d'assaut.

Pour chasser ces fantômes, Vid brandit de nouveau l'ortie et la millefeuille, mais leurs forces salvatrices se montrèrent impuissantes : les ombres continuaient de nous cerner, en nous coupant toute voie pour nous échapper. Ida se mit à sangloter doucement, Pinpin à gronder et Aya à grommeler de vagues jurons huns dans sa poitrine.

Un brusque coup de vent secoua les arbres autour de nous, dispersa les ombres sinistres et fit tomber nombre de gros chatons de plusieurs noisetiers. En moins de deux, nous nous trouvâmes enveloppés dans un nuage de poussière jaune que les chatons répandaient partout, une poussière si épaisse qu'elle nous rendit aveugles durant un laps de temps.

Dès qu'elle fut dissipée par un nouveau coup de vent, nous restâmes bouche bée, émerveillés : toute une branche du noisetier le plus proche s'était colorée en jaune éclatant de la jonquille.

« L'or ! chuchota Vid. C'est de l'or pur ! »

– Comment le sais-tu ? Tu ne l'as jamais vu ! » s'opposa Ida.

Je me pressai de hocher la tête pour dire « oui, oui », car c'était vrai de vrai, mon grand-père m'avait déjà raconté que l'or, le roi des minéraux, apparaît parfois sur les branches des noisetiers lorsqu'ils disséminent du pollen, et qu'il faut les couper sans tarder avant le douzième coup d'horloge ; sinon, on risque de disparaître en même temps que les branches en or.

Par malheur, une fois de plus, je n'avais rien sous la main pour écrire et mettre en garde mes amis. D'ailleurs, chez nous, les Slavènes, les douze coups d'horloge étaient tout à fait inconnus. Nous ne connaissions que l'horloge à eau ou l'horloge de sable. C'est pourquoi, vu qu'il n'y avait nul coup d'horloge, Vid ne disparut pas, mais continua à branler la tête comme un pauvre d'esprit.

« L'or ! C'est de l'or pur ! » répétait-il, ébahi.

Après avoir contourné le fourré impénétrable de noisetiers, nous nous trouvâmes devant un nouvel obstacle, une muraille géante, faite de blocs de grès, recouverts de mousse et de lichens, imbibés d'eau fangeuse. En longeant ce serpent de pierres, nous nous engageâmes dans une partie du bois touffu où le soleil n'avait jamais pénétré. Les jambes plongées jusqu'aux genoux dans les fougères et les feuilles mortes, nous nous enfoncions de plus en plus dans l'obscurité.

Les blocs de grès étaient par endroits soulevés par les racines d'arbres immenses, et dans ces lieux où les entrailles de la terre béaient telles les plaies ouvertes, nous sentîmes sous nos pieds les veines d'eau souterraine et ressentîmes en même temps de vives courbatures dans nos muscles.

Je faillis pouffer à la vue de la chevelure de mes amis, hérissée sur leur tête comme attirée par une force invisible. Mais je me mordis les lèvres : mes propres cheveux étaient dressés aussi tels les piquants d'un hérisson, et cela non pas à cause de la peur, mais en raison de cette même force diabolique qui sourdait de la terre et qui nous détenait comme dans un filet.

Elle nous empêchait de bien respirer et nous causait la grande lassitude comme si nous portions une charge trop lourde. Nous ne marchions plus ni vers le nord, ni vers le sud : nous étions complètement égarés. Mes oreilles bourdonnaient comme si une mouche tourbillonnait dans ma tête, et j'avais beaucoup de peine à suivre Vid, notre guide inlassable et obstiné.

Quoique aucun rayon du soleil ne pénétrât dans la vieille futaie, elle s'éclaircissait de plus en plus juste devant nous, à l'endroit où l'énorme serpent de pierre se liait aux murs d'enceinte d'un château en ruine. Les jambes rompues, nous nous arrê tâmes pour reprendre haleine face au tableau le plus étrange qui se soit jamais déroulé sous les yeux des mortels.

La lumière froide qui éclairait les vieilles murailles et les tourelles délabrées ne provenait pas du ciel, caché par la voûte des arbres, mais d'un trou dans la terre, d'un puits semblable à la gueule d'un immense four qui répandait sa clarté, une sorte de clair de lune souterrain.

Ce lieu fourmillait d'êtres insolites, de nains que nous avons déjà eu l'occasion de voir lors de notre descente à Nav, de petits bonhommes verts, les sosies des mandragores, qui cette fois n'avaient plus le temps pour festoyer, car ici ils étaient réduits en esclavage, enchaînés les uns aux autres, portant chacun sur le dos une lourde grappe de boulettes, couleur du tournesol, scintillant comme animées par un feu intérieur. Elles dégageaient une chaleur torride qui calcinait la peau de ces esclaves, avant qu'ils ne les déposent, chacun à leur tour, sur une grosse enclume au milieu de l'enceinte.

« Seigneur Triglav ! chuchota Vid. L'or pur ! »

Là, autour de l'enclume chauffée à blanc, au-dessous des rubans de fumée, s'affairaient d'autres nains, armés de masses

et de maillets à deux têtes. Trempés de sueur, ils s'agitaient comme des damnés, ils frappaient et frappaient comme des sourds les boulettes ardentes, dans le but de les aplatir sous leurs marteaux et les transformer en fines feuilles de métal jaune éclatant.

Un troisième groupe de nains, pourvus de tabliers en cuir de forgerons, amassaient et entassaient ces feuilles sur une vaste table de pierre, devant laquelle était aligné un cortège de créatures que seule la baguette d'un magicien pouvait assembler. Humbles et obéissants, ces êtres avançaient pas à pas vers la table des orfèvres, une longue file d'animaux et de quelques hommes, brûlant d'envie de se trouver à portée de main des fabuleuses feuilles d'or.

Cette ribambelle inouïe semblait être sortie d'un rêve, à la fois drôle et angoissant. En dévorant des yeux l'amas de plaques jonquille, ils laissaient couler de la morve, salivaient et en bavaient d'admiration. Je n'avais jamais vu un tas d'animaux attroupés, doux et indulgents les uns envers les autres : l'ours et le loup près de la chèvre, le sanglier et le renard à côté du coq...

Étrangement, la présence de l'or leur faisait oublier leur faim et leur haine innées, pendant que les nains les amenaient l'un après l'autre devant la table de pierre pour recouvrir d'or battu une partie de leur corps : les cornes d'un cerf, taureau et bouc, les oreilles d'un âne, la queue d'un chat et du serpent, les ailes d'un aigle, faucon et corbeau, puis les membres des animaux légendaires, du dragon, du lézard géant et de la licorne, sans oublier de plaquer l'or sur la queue de poisson d'une sirène et sur les sabots du cheval qu'une nymphe chevauchait. Enfin, devant les nains infernaux parurent quelques humains, portant autour de la tête un cercle de lumière pâle, sur lequel les orfèvres appliquèrent les feuilles de métal resplendissant, en changeant ainsi ces bienheureux en esprits célestes.

Ainsi, l'or, provenant de l'enfer, ennoblit toute cette ménagerie animale et humaine. Tous les membres du cortège étaient

aux anges. En guise de reconnaissance, tour à tour, ils beuglaient, bramaient, bêlaient, jappaient, glapissaient, sifflaient et hululaient. Les plus ravis de leur dorure flambant neuf étaient les esprits célestes, fiers de leur titre de noblesse, en attendant que le maître de cette étrange cérémonie appose son estampille sur leur derrière.

Nous reconnûmes en lui le prince Trayan. Ce démon de la nature, devenu le maître des ténèbres, à la tête humaine et aux oreilles d'âne, se servait de sa queue bandée pour leur appliquer une marque sur la peau, qui fumait comme faite au fer rouge.

Subitement, ses larges narines se retroussèrent et rejetèrent en l'air deux faisceaux d'étincelles comme s'il avait décelé une odeur irritante.

« Des mécréants ! s'écria-t-il. Je sens bien la chair esclavène ! »

Ses braiments excitèrent la colère dans les rangs des petits bonhommes verts, qui se mirent à courir en tous sens en jetant des cris aigus.

« Fuyons ! Direction du nord ! » fit Vid et, sans nous attendre, disparut dans les buissons.

Nous le suivîmes, nous prîmes la poudre d'escampette avec le chien Pinpin et nous filâmes à grands pas le long du serpent de pierre vers la sortie de la futaie. Le souvenir de ce sauve-qui-peut s'est estompé dans ma tête. Nous courûmes et courûmes, avant que l'épuisement et la tombée de la nuit ne nous arrêtent au bord d'une clairière, où Vid nous attendait à bout de souffle, allongé sur un tapis de feuilles aiguës, au pied d'un vieil if.

Les ifs vivent très longtemps et il y a des gens sages qui les trouvent immortels. Ils sont bénéfiques, car l'air qui les environne est purifié de toutes les odeurs fétides. En plus, leur présence nous protège des feux follets et des âmes errantes. Cependant, il faut s'en méfier. Un if peut s'avérer maléfique, capable

d'envoûter et d'attirer de graves ennuis. Celui qui s'endort sous un if risque de se retrouver privé de mémoire à son réveil.

Aussi mon grand-père s'était-il fait un lit en bois d'if, pour jouir de l'oubli qui, d'après lui, est infiniment plus bienfaisant que les souvenirs. C'est pour cette raison que nous nous empressâmes de nous coucher à côté de Vid, avec l'espoir de nous éveiller le lendemain sans nous rappeler toutes les atrocités et les folies qui c'étaient passées dans le château de Trayan, le peuple des petits esclaves verts sortis de l'enfer, ainsi que les animaux et les esprits célestes plaqués d'or.

Cependant, le matin suivant ne nous apporta qu'une déception amère : face à la cruauté des souvenirs, le bienfait de l'oubli reste impuissant.

VIII

LES MORT-NÉS

Grâce au babillage avec Ida, la langue esclavène d'Aya a pris son essor en peu de temps. Bavardes comme des pies, les jeunes filles nous assourdissaient de leur caquetage sans fin. Au bout de quelques nouvelles lunes, Aya commença à parler esclavène comme un moulin. Malgré cela, nous la gardions au secret, en sûreté, dans la cave de la cabane, à l'écart de tous les villageois, capables de livrer une jeune Hune au supplice jusqu'à la mort.

Vid et Ida s'absentaient souvent en compagnie de Pinpin, quand le chien ne vagabondait pas dans la forêt pour son propre compte. Aya et moi préférions rester dans la cabane. Nous jouions au flûteau et modelions des figurines en terre cuite aux pouvoirs surnaturels. En outre, nous taillions le bois de coudrier en vue de parfaire une vraie baguette divinatoire, une baguette des fées qui nous aidera à découvrir dans la terre les sources d'eau vive et les trésors cachés.

Tous les matins, avant de nous séparer, je leur enseignais les lettres magiques, me réjouissant de leurs rapides progrès. Nous utilisions le tronc troué d'un arbre abattu pour y cacher des messages que nous envoyions les uns aux autres, des mots écrits sur les lambeaux d'écorce d'un bouleau.

Attendu que l'arbre qui nous servait de « trou aux lettres » se trouvait à mi-chemin de ma cabane, de celle d'Ida et de la hutte de Vid, chacun d'entre nous pouvait rapidement avertir les autres d'un danger que nous courions.

Nos billets griffonnés avec du charbon étaient illisibles pour le chef Svevid et nos villageois, ignorants en écriture. Seul mon grand-père était ferré en lettres magiques, mais il ne pouvait les lire non plus, étant donné qu'il était atteint d'une maladie étrange qui l'avait cloué au lit.

Le dernier message de Vid, celui que j'ai trouvé tôt le matin dans notre « trou aux lettres » a été aussi bref que la plupart de ses billets. Gribouillé sur un bout d'écorce, il ne contenait que trois mots – nous, forêt, fiel, suivis d'un V comme Vid. Mon ami le Luron, le moins fort en écriture de mes élèves, confondait toujours certains caractères : M comme miel et F comme fiel, le défaut qui nous mettait parfois dans l'embarras, surtout quand il confondait des mots importants comme *grotte* et *crotte* ou *flaque* et *claque*. Heureusement, j'ai appris à lire son charabia. *Nous, forêt, fiel* signifiait tout bêtement : « Moi et Ida partons dans la forêt à la recherche du miel. »

Je me félicite de leur nouveau vagabondage, qui dura au moins une journée et peut-être une nuit. Il me permettra d'accomplir un dessein secret qui me tient à cœur, d'amener Aya pour la première fois à la source de Yéléna.

C'est un grand jour. Jusqu'à présent, personne n'a visité avec moi la dernière demeure de ma sœur. J'ai longtemps hésité avant de conduire Aya vers ce lieu sacré. Pour s'y rendre, il faut traverser une étendue de la forêt qui me toujours fait frémir un tantinet. Elle me trouble surtout à la fin de l'automne, quand le brouillard glacial se faufile entre les arbres et revêt de haillons de givre les vieux troncs. Dans la pénombre de la haute futaie, les lueurs de ces géants qui croulent de vétusté ressemblent à des feux follets glacés.

Dans leurs ombres renaissent des démons qui peuplent les récits de mon grand-père. Le seul que j'avais déjà eu la chance ou la malchance de rencontrer, c'était l'esprit des arbres, Léchy,

à la peau bleue comme son sang, à la chevelure verte et aux pieds qui ressemblaient à des serres de rapace. Débonnaire au cœur sensible durant de belles saisons, il devient comme enragé dans les jours où les arbres perdent leurs feuilles, la veille de sa mort passagère. Il faut l'éviter à tout prix à l'automne avancé.

Bien qu'il ne soit pas sans savoir qu'il renaîtra au printemps avec de nouveaux feuillages, il pique toujours une colère bleue à l'approche de l'hiver. Affectueux au printemps, capable de s'amouracher d'une simple mule, il se fait bilieux au seuil de la mauvaise saison. Pour se venger de son pitoyable sort et jeter des maléfices sur les hommes et leur bétail, il parcourt la forêt sans répit, en poussant des gémissements, et imite les sanglots humains ainsi que les cris des fauves.

Toutefois, le Vieux Rod sait comment on peut échapper à son envoûtement. Il suffit tout simplement de se déshabiller et de remettre ses vêtements à l'envers, sans omettre d'entrer son pied gauche dans le sabot droit. Quant aux autres esprits du mal qui grouillent dans notre Forêt Ténébreuse, même mon grand-père ne connaît pas un remède qui pourrait les attendrir.

Ces mauvais génies, nous les avons hérités d'un peuple qui demeurerait dans la Grande Forêt bien avant l'arrivée des Slaves sur ces terres. L'un des pires serait le *Crieur des bois*, une vilaine créature qui imite le cri d'agonie de nombreux animaux pour tourmenter celui qui l'écoute. Les nuits de la pleine lune, il s'associe aux loups-garous pour qu'ils fêtent ensemble leur sabbat satanique. Non moins dangereux serait *l'Homme de fer*, qui parcourt les bois en long et en travers, en brisant de gros arbres comme des tiges de roseaux.

Sa vieille dame, dont la méchanceté l'a rendu si hargneux, s'appelle *la Femme ardente* à cause de ses yeux et son nez couleur de feu. Cette matrone obèse aux pieds d'oie et aux cheveux noirs comme un corbeau, lui tombant jusqu'aux genoux, déteste les hommes qui troublent la vie de la forêt, surtout ceux qui tendent des pièges aux animaux. Elle persécute les passants et

parfois leur coupe les tendons au-dessus du talon, le châtiment qui les estropie à tout jamais.

Chemin faisant à côté d'Aya, je regrette une fois de plus que je ne puisse lui décrire ces démons et la mettre en garde contre les risques auxquels elle s'expose en s'éloignant de moi. Dans cette partie de la haute futaie, chaque pas imprudent peut être pernicieux : les écorces putrides qui glissent sous les pieds, les îlots de mousses perfides qui dérobent une foule de froids reptiles et qui s'affaissent sous le poids du promeneur, pour l'entraîner dans les cavernes souterraines sans issue.

Rien à faire ! Exaltée et insouciante, Aya papillonne d'un arbre à l'autre, se jouant entre leurs troncs. Au passage, elle les touche et caresse comme s'il s'agissait de ses compagnons de jeu. En même temps, elle ne cesse de bavarder comme un moulin à paroles, en soufflant dans son flûteau çà et là, devant les vieux ifs. Ses paroles me permettent d'apprendre un tas de choses captivantes que j'ai ignorées.

Selon ses dires, les membres de son peuple avaient coutume de jouer de la musique aux arbres. Quand ils ne guerroyaient, les Huns plantaient de rares légumes et leur chantaient, afin qu'ils poussent plus vite, des airs qui se transmettaient de père en fils. Quant aux ifs, son peuple portait un grand respect à ces vieillards vénérables en raison de leur bois dur et leurs feuilles vénéneuses. Avec ce bois, les Huns fabriquaient des lances, et la bouillie de feuilles leur servait à empoisonner les flèches. Ils n'osaient pas dormir sous cet arbre, craignant d'être infectés de son poison. Ils ne taillaient en aucun cas de lits de son bois : y dormir faisait mourir.

Par ailleurs, ils ne dormaient jamais dans un lit quelconque ; ils sommeillaient plutôt sur le dos de leur cheval. Enfin, ils ne mettaient jamais en terre les cadavres de leurs proches, craignant que les ifs ne fassent pousser leurs racines

dans la bouche des morts. Au lieu de les enterrer ou brûler, comme nous le fîmes depuis toujours, ils les offraient aux vautours, avant de poursuivre leur voyage sans fin qui les menait nulle part.

Les coutumes macabres du peuple d'Aya me paraissent peu ragoûtantes. Par contre, j'apprécie beaucoup leur habitude de chanter aux plantes qu'Aya la Hune a acquise dès sa plus tendre enfance.

Au dire d'Aya, elle a commencé à leur parler, bien avant qu'elle ne se mette à leur jouer de la musique. Petite, elle racontait ses chagrins aux arbres, en leur faisant des caresses. Et les arbres la comprenaient, les arbres compatissaient à sa peine et lui répondaient dans leur langue muette. Le jour où elle joua du flûteau pour la première fois devant un arbrisseau en fleurs blanches, qui subitement devinrent rouges, elle comprit que les plantes préféraient de beaucoup la musique aux paroles.

Habituellement, elles se tournent vers le soleil, car c'est ainsi qu'elles se nourrissent de lumière. Pourtant, son arbrisseau aimait mieux la musique et se tournait volontiers vers son pipeau.

Les arbrisseaux ne sont pas méchants, mais ils peuvent éprouver de la rancune. Un jour, en faisant du cheval, Aya le heurta par mégarde, et le lendemain, pour lui rendre la pareille, il écorcha ses genoux. En dépit de la douleur qu'il lui avait causée, Aya ne s'est pas fâchée.

« Maintenant, nous sommes quittes, a-t-elle dit. Je ne t'en veux pas. » « Moi non plus, a-t-il répondu. Nous sommes quittes. »

Son arbrisseau rancunier était plutôt causeur, tout comme certains jeunes chênes, à la différence de vieux ifs, silencieux et moroses, qui ne parlent guère. À en croire Aya, notre petit

chêne, qui ne fait que croître, devise avec elle quand ils sont tout seuls, mais la jeune fille ne veut pas me révéler le sujet de leurs causeries.

« Nous parlons de la pluie et du beau temps, m'a-t-elle confié, surtout de la pluie, car il préfère le temps humide. »

Grâce à ses câlineries et à la musique de son flûteau, notre chêne se rengorge comme un paon, monte en graine et fait étalage de sa haute stature, celle d'un futur dieu des Sclavènes.

Au moment où nous abordons une pente ombragée qui nous mène vers la source de Yéléna, une crainte me saisit, l'idée d'un danger, d'un mal à venir. Toute la pente est envahie par des fougères femelles, surnommées chez les Sclavènes les balais du démon, celles qui égarent les hommes qui osent les piétiner. Malheureusement, pour nous frayer un passage, nous sommes obligés de les fouler aux pieds.

Leurs buissons sont couverts de gelée blanche, mais cela ne veut pas dire que ces plantes sacrées se sont déjà abandonnées au sommeil hivernal. Chez nous, même les petits enfants savent qu'une fougère peur fleurir en plein hiver, à minuit. Elle pousse des boutons qui s'agitent, s'ouvrent et se changent en fleurs couleur du sang.

La fleur illumine tout ce qui l'entoure. Ses graines ont de grands pouvoirs. Elles protègent des maléfices, elles permettent à celui qui a réussi à les cueillir de se déplacer à la vitesse du vent et de se rendre invisible. Pendant que l'on sépare une fleur de la plante, il ne faut surtout pas détourner la tête ; sinon, on ne pourrait jamais la remettre à sa place normale. De surcroît, celui qui abîme une fougère aura à coup sûr l'esprit brouillé.

Auparavant, tout le long de notre marche à travers la forêt, je n'ai cessé de me réjouir de la présence d'Aya, avec laquelle je compte jouer ensemble du flûteau devant la tombe aqueuse de Yéléna. J'espère que nos deux pipeaux unis pourraient enfin faire remonter ma sœur à la surface de l'eau et la ramener de la mort à la vie.

Maintenant, accroupi à côté d'Aya devant la source, je suis en train de mettre en doute mon beau projet. L'eau est couverte d'une fine couche de glace, dans laquelle se reflètent à peine nos chevelures hirsutes. Avant toute chose, je m'efforce de briser cette pellicule opaque qui recèle le corps de Yéléna.

Pendant ce temps, n'ayant aucun respect envers cet endroit sacré, Aya se livre sans retenue à son babil, en parfaite langue esclavène, qui loue les croyances des Huns. D'après elle, toutes les sources sont sacrées, et pas seulement celle de ma sœur. Certaines guérissent les blessures, effacent les cicatrices et même raniment les guerriers morts...

Il y a des jours où je chéris la jeune Hune et la hais à la fois, surtout quand je l'entends porter aux nues les barbares de son peuple. J'ai très envie de lui dire : « Elles guérissent les tués ! Peut-être les vôtres, mais pas les nôtres ! Hélas ! nos martyres ne sont pas immortels. Quant aux guerriers huns, je n'ai aucun désir de les voir ressuscités. Les Huns ne sont les gens de bien que quand ils sont morts ! »

Dieu Triglav merci, je parviens enfin à écarter la couche de glace et Aya demeure sans voix à la vue de nos visages qui nagent sur l'eau l'un à côté de l'autre comme deux taches d'huile.

Le sosie d'Aya est tout à fait semblable à sa face dans la nature. Pourtant, mon double n'a pas beaucoup de traits communs avec moi, comme s'il avait terriblement vieilli depuis ma dernière visite de ce lieu. La source ressemble à un énorme œil torve, l'œil du Roi de la forêt, ce géant noir borgne qui se fait obéir par tous les animaux, même les plus dangereux.

En me serrant fort la main, Aya me susurre à l'oreille :

« L'eau de certaines sources rend les femmes fécondes, si elles la boivent. Mais, il faut d'abord remplir ton verre sans plier les genoux. »

Je lui tends ma corne à eau et, restant bouche bée, je la vois se pencher aisément vers la source, sans qu'elle plie les genoux.

« J'aimerais avoir un garçon qui aurait tes oreilles en feuilles de chou », murmure-t-elle, souriante.

Elle remplit la corne comme en se jouant, se redresse et la vide en buvant à la régale. Puis, elle me tend la corne, un sourire moqueur au coin des lèvres, et me regarde attentivement me pencher à mon tour.

Pendant que je me courbe, sans ployer les genoux, je me dis dans ma pensée secrète :

« Quant à moi, j'aimerais avoir une fille qui aurait tes yeux bridés, pétillants, couleur de noisette... »

En trempant la corne dans l'eau, je sens une douleur aiguë dans le dos, je trébuche dans les fougères, et pour éviter de culbuter dans la source la tête en avant, je me baisse et me mets sur les talons, dans une posture humiliante, celle que prennent les enfants quand ils font leurs besoins.

Aya s'esclaffe comme si elle voulait me donner le coup de grâce.

« Mon pauvre petit crapaud ! rigole-t-elle. Tu n'auras jamais cet enfant que tu désires ! »

Outragé, humilié, je me lève et je dresse la tête pour la tenir droite, au garde-à-vous devant le lit de mort de ma sœur. À cet instant-là, une merveille se produit, un rayon de soleil filtre à travers les branches d'arbres, effleure les fougères givrées et se

pose au milieu de la source, cet œil du *Roi de la forêt*, sombre et menaçant.

Brusquement, sa prunelle change de couleur et devient transparente, de plus en plus claire et limpide, comme éclairée de dessous, du fond de l'eau. Là, sur la couche d'algues commencent à se profiler les contours d'un corps élancé à la taille de guêpe.

Muette de surprise, Aya lâche ma main et porte la sienne à la gorge comme pour étouffer un cri.

« Maintenant ou jamais ! » me dis-je.

Je dévore des yeux la silhouette blanc laiteux qui ondule dans les ombres tout en bas de la source. Je me sens à bout de souffle même avant de commencer à jouer.

C'est la première fois que je joue, n'attendant pas qu'Aya m'envoie le premier son de son flûteau. Par chance, comme dirait Vid, il n'y a que le premier pas qui coûte. Un instant plus tard, le pipeau d'Aya rejoint le mien et leurs deux gazouillements s'unissent dans une gerbe de sons argentins.

Nous jouons un air, inventé par les Huns, qu'Aya appelle le *Chant de vie*, la petite mélodie que certaines fleurs des champs préfèrent au soleil. Nous soufflons avec ardeur dans nos flûteaux, nous inspirons et expirons sans cesse, sans répit. Nous ne sommes plus les joueurs de flûteau, nous devenons les flûteaux mêmes. Chacun des sons que nous faisons naître, chacune de nos respirations approche ma sœur de la vie.

Je ne quitte pas des yeux son corps frêle qui se détache de sa couche d'algues. Doucement, il s'élève vers nous, en se mouvant comme une onde, tel un nénuphar pâle, bercé par le courant.

Je pousse un cri inaudible :

« Maintenant ou jamais ! Tiens bon, Yéléna ! Cette fois, nous n'allons pas échouer ! »

Le visage rayonnant, elle se trouve déjà à deux pas de la surface lorsqu'une grosse bulle foncée débouche du fond, une bulle cramoisie qui l'atteint et la devance, pour émerger la première et crever sous nos yeux.

Le souffle coupé, Aya et moi arrêtons de jouer. Nous regardons comme ensorcelés les jets de sang que la bulle déverse, le sang qui commence à bouillonner et à tourner dans la source. Ce tourbillon entortille le corps de Yéléna et l'aspire avec son entonnoir, semblable à la gueule d'un fauve. Elle disparaît dans les profondeurs en tournoyant comme une feuille morte.

« Misère ! dit Aya d'une voix cassée. Le sang dans une source, c'est le présage d'un malheur ! »

Et, pour échapper à un péril invisible, elle recule, tourne les talons sans m'attendre et disparaît parmi les arbustes. Je ne tarde pas à lui emboîter le pas, suivant le craquement de branches mortes sous ses pieds dans sa course effrénée. Je n'ai pas eu le temps de lui expliquer que les sources se teignent parfois en rouge à cause des algues de la même couleur.

Je n'arrive à la rattraper qu'à proximité de notre village, tout près de premières cabanes. Essoufflé et haletant, je me jette près d'elle et m'étends dans la mousse, où elle a enfoncé le visage comme pour se cacher d'un danger terrible.

Peu à peu, nous reprenons haleine. Ce n'est qu'alors que parviennent à notre oreille des cris inhumains et des coups d'un marteau.

Nous nous trouvons à proximité de la hutte de Vid, où ne cessent de retentir des hurlements et des clameurs. Le ventre collé au sol, je me mets à ramper vers ces bruits, ayant fait signe à Aya de me suivre.

À la lisière de la forêt, nous nous immobilisons à la vue d'une image qui nous fige le sang. Je m'aperçois qu'Aya était dans le juste : une source qui saigne, c'est le signe qui prédit un malheur.

Notre ami Vid le Luron était fier d'avoir recouvert de hêtre le devant de sa hutte, et il envisageait de revêtir du même bois tous les murs de ce nid douillet. Il n'avait pas songé que son ouvrage, les beaux poteaux et les lattes en hêtre, serviraient à ses tortionnaires à faire usage de la pire des tortures que leur délire meurtrier pouvait inventer.

Glacés d'horreur, Aya et moi épions le chef Svevid et ses hommes de main qui sont en train d'achever leur travail. Ils ont écarté les bras de Vid et l'ont cloué au mur, à l'égal d'un papillon dont on transperce les ailes avec des aiguilles. Ils ont planté deux grandes tiges de fer dans la paume de ses mains et avec un marteau de forgeron les ont enfoncées profondément dans les poteaux.

Auparavant, à coups de fouet, Svevid lui a brisé les pieds afin qu'il ne puisse pas se tenir debout. Les jambes estropiées, notre camarade pend aux deux clous rouillés, où le sang bave dans ses plaies et ruisselle tout le long de ses bras et ses côtés. Il est toujours vivant, mais exténué, courbatu et presque inconscient.

En écumant de rage, Svevid brandit sous son nez une écorce de bouleau, trouvée dans notre *trou aux lettres*, qui porte une inscription, pour lui illisible. C'est la mère de toutes les lettres, la Mère-Terre, dessinée avec du charbon lors d'une de nos leçons d'écriture. À l'aide de son fouet, Svevid a déjà tracé ce même caractère sur le torse nu de Vid, d'où le sang découle aussi goutte à goutte.

« Espèce de maudit bâtard ! vocifère-t-il. Sale débauché qui a osé corrompre la vertu de ma petite-fille ! »

Vid essaie de nier, mais le fouet de son bourreau lui fait tomber la tête sur la poitrine comme une fleur fanée.

« Demain matin, tu subiras le supplice du pal, si nos amis, les sangliers, te laissent en vie ! » crie Svevid dans un rire gras.

Le vent tourne vers la hutte de Vid. Nous remarquons qu'un chien d'arrêt, pétrifié à notre odeur, commencé à gronder. Je fais signe à Aya de décamper et nous reculons en hâte pour nous sauver dans la forêt.

Ayant contourné le village en courant à toute bride, nous regagnons la cabane de mon père, où seul le chien Pinpin nous attend, gisant par terre, parcouru de tressaillements, la langue tirée, se léchant les mamelles enflées et enflammées.

« Seigneur Houhouta ! » dit Aya, stupéfaite.

Ahuris, les Huns ne disent jamais « Seigneur Triglav » comme nos Slavènes, mais « Seigneur Houhouta ». C'est du pareil au même. Il est normal que tu invoques ton idole suprême quand devant toi est couché un chien qui n'est pas un mâle, mais plutôt une chienne, une femelle pleine, prête à mettre bas.

« Seigneur Houhouta, mon Seigneur ! » répète Aya, embarrassée.

À la différence d'elle, je ne suis guère étonné. Comme la plupart des chiennes de notre village, Pinpin toujours levait une patte quand elle pissait, à la manière des cabots mâles. Elle a dû s'accoupler avec un chien errant lors de ses nombreux vagabondages.

Je lui remplis l'écuelle d'eau fraîche et je demande à Aya de lui fiche la paix. Mais, malgré tout, elle ne cesse d'invoquer le douteux dieu des Huns.

« Mon Houhouta, Seigneur ! » ressasse-t-elle.

Finalement, je réussis à la faire taire en sortant d'un coffre la dernière figurine en terre cuite que nous avons modelée, la petite créature monstrueuse, surnommée Smrtovaïa, ce que en langue esclavène signifie La Camarde.

Jour par jour, nous avons pétri de l'argile pour façonner cette statuette, parée de divers objets, appartenant aux hommes, animaux et plantes. Les rognons de nos ongles, les cornes séchées d'escargot, un onglon du cochon de lait, la radicle d'une mandragore, les écailles d'un serpent... Il ne nous reste que de lui insuffler un pouvoir nuisible pour provoquer la maladie et la mort d'un ennemi. Après être immergée dans le lac pendant une nuit, Smrtovaïa jettera des maléfices sur Svevid, le tortionnaire de Vid, le pire de nos ennemis.

Mais, en premier lieu, il faut sauver Vid, avant que les sangliers ne le dévorent et avant que Svevid ne lui fasse subir le supplice du pal, qu'il ne l'embroche sur un pieu tel un cochon.

Triglav merci, Aya comprend à merveille ma langue de signes : « Cette nuit... nous délivrons Vid... nous le ramenons à la cabane... nous guérissons ses blessures... et nous jetons Smrtovaïa dans le lac, pour nous protéger... »

Elle a tout compris. Elle ne perd pas ses esprits. Elle ne perd pas son temps. Elle s'empare d'un coutelas, coupe les hautes tiges de deux arbres, et se met à faire à la hâte une sorte de civière à quatre bras, sur laquelle elle étend un caban de mon père.

« S'il est toujours vivant, dit-elle, vu ses pieds mutilés, nous serons obligés de le porter... »

Pinpin pousse un gémissement, comme pour affirmer.

Elle ne cesse de gémir de plus en plus fort. Apparemment, sa mise bas s'approche et nous n'avons aucun moyen pour apaiser ses douleurs, d'autant plus que nous sommes déjà entre

chien et loup et qu'à la nuit close nous allons partir porter secours à Vid, bien que nous doutions qu'il soit encore vivant.

Au moment où je lui remplis l'écuelle d'une nouvelle ration d'eau fraîche et me prépare à partir avec Aya, nous frissonnons, ayant entendu une autre plainte, provenant des halliers qui cernent la cabane. Tandis que nous nous pressons d'ouvrir la trappe qui mène à la cave pour qu'Aya puisse s'y cacher, une nouvelle plainte se fait entendre beaucoup plus près dans l'obscurité, au pied de notre futur Triglav, à l'endroit même où poussent nos mandragores.

Aya agit sans hésiter, comme si elle avait soudain reconnu ce cri plaintif. Elle saisit ma torche entourée de paille, l'enflamme dans la braise où nous avons grillé des escargots, et se lance vers une ombre titubante à la sortie du bois.

Je demeure interdit. Je ne peux en croire mes yeux. C'est Ida. Les cheveux en broussaille, trempés de sueur sur les tempes, le visage défiguré, la robe maculée d'une grande tache de sang au bas-ventre, elle chancelle comme ivre sur les jambes vacillantes avant qu'elle ne tombe dans les bras d'Aya.

« Mon Houhouta ! chuchote celle-ci, couchant Ida sur un amas de paille. Elle mélange un verre d'eau avec un liquide gluant qu'elle a tiré le jour précédent des fruits d'un gui de chêne, le suc qui contient en lui-même la force de l'arbre géant. Que s'est-il passé ? demande-t-elle. Raconte !... »

Ce n'est qu'après avoir avalé deux gorgées et repris ses forces qu'Ida commence son récit, bref et poignant.

Ce fut un coup de tonnerre dans un ciel serein. Au retour de la récolte du miel avec Vid, elle reprisait tranquillement une robe usée quand son grand-père fit irruption dans leur cabane en compagnie de la sorcière Vestica.

Vestica la toisa de haut en bas et marmonna :

« Oui, la grange est pleine avant la moisson. »

Enragé, Svevid ne se possédait plus.

« Faites entrer l'heureux papa ! » tonna-t-il.

Ses deux forestiers firent aussitôt entrer Vid, une corde serrée autour du cou.

« Avouez ! rugit Svevid. Avouez, peste soit de vous ! »

Ida et Vid demeuraient bouche cousue.

Vestica effleura du doigt le ventre d'Ida.

« Un lardon de cinq mois, dit-elle.

– Par le sang Triglav ! hurla Svevid sous le nez de Vid. Toi, salaud, fils de putain, tu vas regretter le jour où ta mère t'a mis au monde ! »

Et il lui assena un coup de manche du fouet sur la nuque qui le fit s'affaïsser par terre.

« Emmenez-le ! » ordonna-t-il à ses hommes de main, qui entraînèrent le corps inanimé hors de la cabane.

Comme si rien ne s'était passé, Vestica attisa le feu sous la grande cuve, où Ida s'apprêtait à prendre un bain, dont l'eau était déjà trop chaude.

« Au boulot, ma vieille, dit Svevid à la sorcière, que notre poule casse son œuf. Oublie qu'il s'agit de ma petite-fille. Je tiens à ce que tout soit vite réglé. Décroche et fais couler le petit démon. »

Et, sans décolérer, il se précipita dehors.

À peine était-il sorti, que Vestica donna l'ordre à Ida de se dénuder et d'entrer dans la cuve, où l'eau était déjà sur le point

de frémir. Pendant qu'Ida se déshabillait, la sorcière traça avec son couteau un cercle sur la terre battue autour de la cuve et se mit à miauler en agitant un tison qui dégageait de la fumée suffocante.

« Ouvrir, ouvrir, ouvrir tout ! répétait-elle.

Sans doute était-ce un rite des sorcières qui devait frayer un chemin aux pauvres avortons, pour qu'ils se décrochent et coulent le plus vite possible. Il fallait tout ouvrir, afin que le ventre se mette à cracher son fruit. Et Vestica frayait cette voie avec zèle.

Tout en brandissant son tison fumant, elle défit les nœuds d'une corde, elle ouvrit un coffre, elle enleva les couvercles d'une boîte et d'une marmite, elle déboucha une bouteille, elle retira la hache d'une poutre où elle était enfoncée, et, pour finir, elle dénoua même les tresses d'Ida, avant de la forcer à se plonger dans la cuve.

Étourdie par le bain presque bouillant, Ida l'observait à travers un voile de vapeur. La vieille vipère lui écarta les jambes, sortit de la braise deux galets brûlants et les enfonça entre ces cuisses. Sous le coup d'une douleur insupportable Ida perdit conscience, et le reste de son martyre ressembla à un cauchemar, entre les pertes et les reprises de connaissance.

Après le supplice des galets, ce fut celui d'un cornet de feuilles vénéneuses, qui servit à Vestica à lui racler les entrailles, puis de deux longues aiguilles crochues, plantées dans sa chair, avec lesquelles la sorcière lui arracha le pauvre petit Spiro dont la destinée n'était pas de venir vivant en ce bas monde.

Pourquoi Spiro ? Parce que Vid voulait que leur enfant porte le nom du jeune homme, pendu dans la forêt, leur futur petit dragon qui vengera tôt ou tard les crimes de Svevid. Hélas ! cet ange innocent finit son bref séjour sur la terre dans un trou que Vestica creusa dans le sol avec une hache, dans un coin

de la cabane, où elle l'enterra hâtivement. Elle foula aux pieds le minuscule tertre pour le faire disparaître, sachant bien que la foudre frappe le tombeau d'un enfant tué.

Après son départ, Ida n'était pas au bout de ses peines. Totale-ment épuisée, elle souffrait mille morts dans l'eau qui se refroidissait, mais elle attendit le crépuscule pour sortir de la cuve glacée et s'échapper de la cabane. Il fallut ensuite se faufiler dans la forêt, éviter les forestiers de Svevid et marcher avec peine autour du village, puis ramper, se glissant sur la terre marécageuse...

Soudain, Ida fond en pleurs.

« Ils l'ont tué, ils l'ont abattu, j'en suis sûre ! » bégaiet-elle, le visage inondé de larmes.

Aya essaie de la calmer :

« Il est vivant, blessé, mais vivant. Nous l'avons vu. Nous allons le libérer.

– Triglav merci ! dit Ida, en séchant ses larmes.

– Houhouta merci ! » dit Aya.

Et elle fait boire à Ida une nouvelle gorgée de sa panacée qui la calme et l'endort, presque instantanément.

Munis de la civière et de Smrtovaïa, nous quittons la cabane et nous dirigeons vers la hutte de Vid en empruntant le sentier le plus court qui longe la forêt. Au passage devant le lac, je plonge notre figurine dans la bourbe du bas-fond et je fiche à côté d'elle un bâton, pour pouvoir la retrouver le lendemain, pleine de poison de la vase et apte à jeter des sorts. Pour lui donner davantage de force néfaste, Aya abaisse sa croupe et pisse là-dessus, avant que nous ne poursuivions notre chemin à pas de loup.

Le croissant de la lune, apparu de derrière les nuages cail-
lés, nous amène devant la mesure de Vid. La gorge serrée, nous
apercevons notre ami, pendu toujours aux clous à l'entrée de la
hutte, couvert de givre et inconscient. Une torche à moitié con-
sumée, accrochée sur le mur près de lui, répand son halo glacial
comme l'œil d'un chat sauvage.

« Triglav merci ! » me dis-je, voyant que les tiges de fer
plantées dans les mains de Vid n'ont pas de tête. Cela va nous
permettre de le détacher du mur sans lui déchirer les paumes.

Au moment où nous le saisissons au-dessous des bras, il
gémît de douleur. Nous poussons un soupir de soulagement : il
est toujours vivant. Il a eu de la chance d'échapper de justesse à
un grand danger : dans les buissons qui entourent la hutte, nous
distinguons un bruit sourd qui ne peut être que le grognement
des sangliers. L'un d'eau, sûrement le chef de leur harde, se
montre au bord de la clairière, en nous guignant et grinçant des
dents comme pour les aiguïser avant de nous charger.

Aya et moi n'avons plus un seul instant à perdre. Nous ser-
rons les poignets de Vid de toutes nos forces et, à mon signe,
nous l'arrachons du mur. Le sang qui gicle de ses mains nous
éclabousse, et son odeur, en un instant, fait sortir des buissons
une demi-douzaine de sangliers.

J'attrape la torche, je l'agite violemment, faisant attiser sa
flamme, et je me jette au-devant des fauves. Je fonce sur eux, je
brandis le bâton enflammé comme pour les frapper, et je les
vois reculer dans la broussaille.

À mon retour devant la hutte de Vid, je m'aperçois qu'Aya,
une fois de plus, n'a pas perdu ses esprits. Son premier soin a
été de coucher Vid sur la civière et de panser ses plaies avec des
bandes d'une chemise qu'elle avait déjà déchirée chez nous.
Sans souffler mot, nous soulevons les quatre bras de la civière et
nous enfonçons dans les halliers du côté opposé des sangliers.

La torche mourante, plantée entre les cuisses du grand blessé, nous éclaire le chemin tant bien que mal lorsque la lune disparaît derrière les nuages. Par chance, elle ne s'éteint qu'à quatre pas de la cabane où nous attendent Ida vivante et Pinpin morte.

La pauvre chienne a mis bas une portée de cinq petits, trop gros pour qu'elle ait pu survivre à leur venue au monde. Un seul chiot demeuré en vie, couvert de glaire et de sang, blotti entre les bras d'Ida, suce goulûment son sein.

Ida touche doucement de la main son museau pointu.

« Nous l'appellerons Spiro » dit-elle.

Nous restons estomaqués, nous n'avons jamais vu une femme allaiter un chien, et encore moins nourrir de son lait un louveteau. Car Pinpin, couverte sans doute par un loup, a mis au monde rien de moins que cinq louveteaux. J'ai appris par ouï-dire que dans un pays lointain, au bout du monde, une louve avait allaité et élevé deux garçons, mais je n'ai jamais entendu parler d'une femme nourrice d'un petit loup.

La mort de Pinpin nous cause du chagrin, mais à présent nous avons d'autres chats à fouetter. En premier lieu, il faut que nous nous occupions de Vid. Il a perdu beaucoup de sang, mais il commence à revenir à lui.

Heureusement, entre-temps Ida a repris ses forces. Elle s'affaire autour de Vid, elle lui bande les pieds mutilés et lui change de pansements sur les mains, tandis qu'Aya prépare une nouvelle panacée de miel, de suc du gui et des herbes dotées de vertus surnaturelles dont elle seule connaît le secret.

Pendant ce temps, je descends dans la cave un gros amas de paille et de feuilles mortes afin d'y faire trois couches pour mes amis, dans la crainte des visiteurs nocturnes dangereux.

Enfin, je me mets à une triste tâche : au pied de notre futur Triglav, je creuse un trou et j'y enterre Pinpin et ses quatre mort-nés. Les racines du jeune chêne se nourriront de leur chair, et notre dieu à venir deviendra notre meilleur ami comme un chien, notre guide dans la nuit de la mort, mais aussi sauvage, impitoyable et courageux comme un loup.

Peu de temps après, Aya et moi aidons nos deux malades à se retirer en lieu sûr, dans leur cachette. En rouvrant l'abattant de la trappe, nous surprenons une araignée en train de tisser sa toile à l'entrée de la cave. Je tente de la déchirer et de chasser la bestiole, mais Aya, devenue pâle, m'empêche de le faire.

« Tuer une araignée la nuit ou détruire sa toile porte un grand malheur, m'avertit-elle. Cette brave bestiole tisse notre destin. »

Je hausse les épaules, mais j'acquiesce. Nous laissons l'araignée en paix, ayant du mal à faire descendre Vid et Ida au sous-sol, sans qu'ils déchirent la toile de notre destin. Aya descend la dernière, faisant tomber l'abattant de la trappe derrière elle. Elle oublie de me dire « bonne nuit », comme tous les soirs, mais je lui n'en veux pas, nous sommes tous au bout du rouleau.

Je reste tout seul dans la cabane en compagnie de Domovoï, le bienfaisant esprit de la maison esclavène, qui monte aux cieux avec son attelage d'aigles. En l'éclairant de près avec la torche, je reste abasourdi. Toutes les formes maléfiques que j'ai effacées autrefois, sont réapparues comme par miracle sur le tronc de chêne. Les cornes sur la grosse tête de Domovoï et la vipère dans sa chevelure, les loups attelés à la place des aigles, ainsi que les cadavres entassés dans son char funèbre...

Le mal est comme la mauvaise herbe, me dis-je. Au lieu de le couper, il faut le déraciner. Le mal couve en nous comme le feu sous la cendre.

En balançant ma torche devant Domovoï et sa coterie, je fais danser les ombres, je vois les démons se changer en anges, puis ces êtres célestes redevenir de mauvais esprits, et ainsi de suite. À la fin, je me rends compte qu'il ne s'agit d'aucun prodige : le bien et le mal sont en moi et nulle part ailleurs.

Harassé, roué de fatigue, au point d'avoir de la peine à me mouvoir, je me replie à même le sol comme un serpent, cédant au sommeil. Sachant que mes amis se trouvent en sécurité, je dors longtemps sur mes deux oreilles.

Je me réveille en sursaut au petit matin quand une botte m'assène un coup violent dans le ventre, un coup qui me fait vomir du sang et de la bile.

La botte appartient à Svevid, qui serre les poings, les yeux brillants de fureur et d'hydromel.

« Où sont-ils ? » me demande-t-il en grinçant des dents.

Je me racle la gorge et rejette du sang qui m'étouffe.

Il avise un pot de terre sur lequel deux mouches savourent quelques gouttes encroûtées d'hydromel et il s'empresse de le vider en buvant à la régalade. Content d'avoir ingurgité cette infecte boisson, il se purlèche les babines, se mouche avec le pan de sa chemise, mais il ne me quitte pas de son œil de lynx, bleu pâle et méchant.

« Bouge ! m'ordonne-t-il et me donne un nouveau coup de botte qui me fait glisser comme un sac de farine jusqu'au fond de la cabane. Nous allons voir ce que cache ta cave ! » dit-il en ricanant.

Le gosier plein de sang, gisant par terre, je tremble comme une feuille. Je le regarde s'approcher de l'abattant de la trappe, le soulever prudemment, plonger le regard dans le trou noir et cracher dedans en riant jaune. Avec le manche de son fouet, il

retire un bout de toile d'araignée, qui couvre entièrement l'entrée de la cave, et il claque l'abattant. J'éprouve du soulagement : la brave bestiole, que nous avons épargnée, a bel et bien tissé notre destin et nous a sauvé la vie.

« Je te donne toute la journée pour les faire venir ici, me dit Svevid. Je serai de retour à la nuit tombante. Si je ne les retrouve pas ici, tu es cuit, tu maudiras le jour où tu es venu au monde. Je t'arracherai les ongles et les dents, je t'empalerais, je t'infligerai la torture des tenailles ardentes... »

Il essaie de faire s'écouler encore une goutte d'hydromel du pot vide, et, furibond, le fracasse en mille morceaux.

« À tout à l'heure ! » me lance-t-il, avant qu'il ne sorte dans le feu de la colère.

Engourdi, je m'attends à récupérer un peu de mes forces pour me mettre à quatre pattes et me traîner vers la sortie. Les menaces de Svevid ne cessent de résonner dans ma tête : « Tu es cuit, je t'empalerais... je t'arracherai les ongles et les dents... Je serai de retour à la nuit tombante... »

Une fois arrivé à la porte, je reste bouche bée : au moment du départ de Svevid, la première neige de l'année a commencé à tomber, de gros flocons silencieux qui ont déjà effacé les traces de pas de mon tortionnaire et envoûté la petite clairière autour de la cabane. À cette heure festive, tous les animaux sont devenus muets et les plantes se sont pétrifiées au garde-à-vous sous le linceul scintillant.

Émerveillé, j'embrasse d'un regard la féerie de cette image. Chaque gorgée d'air que j'avale goulûment, frais comme de l'eau limpide, me réconforte et me redonne de l'énergie.

Remis sur pied, je retourne à l'entrée de la cave et me hâte de soulever l'abattant. Dans le trou noir, couvert de toile de notre bienfaitrice, règne un silence de mort. En prenant une bûche, j'envoie à mes amis notre signal de reconnaissance, je

frappe le sol deux fois, puis deux fois trois fois. Leur réponse ne se fait pas attendre : dans le sous-sol résonnent deux coups, puis deux fois trois coups du bâton de Vid.

J'écarte la toile d'araignée et me glisse dans l'obscurité. Les étincelles qui jaillissent dans un coin de la cave m'aident à tâtonner dans les ténèbres. Je reconnais tout de suite le bruit de deux pierres étranges que Vid heurte l'une contre l'autre, deux pierres qui vont mettre le feu à un champignon sec, puis à un bâton résineux, entouré de paille. Cette torche éclaire les trois misérables couches sur lesquelles mes amis ont passé la nuit. Toutefois, en dépit de notre mauvaise fortune, il semble que Vid et Ida ont retrouvé leurs forces. Vid parvient même à se mettre debout et à faire deux ou trois pas au moyen d'un bâton qui lui sert de béquille.

Je me sens délivré d'un grand poids et me presse de leur mimer mon tête-à-tête avec Svevid, surtout des menaces qu'il m'a proférées. Je me mets en quatre pour leur représenter par des gestes le chantage de notre tortionnaire :

« Il sera de retour à la nuit tombante... S'il ne vous trouve pas ici, je suis cuit... Il m'arrachera les ongles et les dents, il m'empalera...

– Ce n'est vraiment pas la peine de t'évertuer, m'interrompt Vid. Nous avons entendu tout, mot pour mot.

– Seigneur Houhouta ! bégaye Aya.

– Seigneur Triglav ! gémit Ida. Que fait-on ? »

Vid s'assied sur un sac de charbon et croise les jambes, dans la posture d'un chef de clan.

« Tout d'abord, nous allons tenir conseil, dit-il.

– Quel conseil ? demandent Ida et Aya.

– Notre conseil de guerre, le conseil de sang. »

Ida se ronge les ongles.

« Je n'y comprends rien, balbutie-t-elle.

– À la nuit tombante, notre ennemi mortel sera de retour, explique Vid. Nous risquons notre peau et nous la vendrons cher. Le choix est simple : c'est lui ou nous. Nous allons voter. Celui qui est pour sa mort, qu'il lève la main. Ida n'est pas obligée de voter, puisqu'il s'agit de son grand-père.

– Il a tué notre petit Spiro, dit Ida, les larmes aux yeux. Je vais voter comme les autres, et je vote la première. »

Elle lève la main en avançant Vid, Aya et moi.

« La mort ! dit-elle d'une voix sourde.

– La mort ! » disent Vid et Aya d'une seule voix.

Moi, je ne peux rien dire, mais je fais le geste : “Saigner, trancher la gorge.”

« Décision unanime ! se réjouit Vid. Il ne nous reste qu'à se mettre à la tâche.

– De belles paroles, raisonne Ida. Comment imagines-tu de venir à bout de ce monstre de méchanceté ?

– Ce qui est dit est dit, réplique Vid. J'ai une petite idée derrière la tête. »

Ida ne cesse de le braver :

« J'aimerais savoir laquelle ? » demande-t-elle.

Vid lui répond avec un sourire malin :

« Chaque homme, et même le plus monstrueux, a son point faible, où il peut être facilement touché. Svevid en a deux, sa morgue et son penchant pour l'hydromel. Nous allons miser sur ces faiblesses, nous allons risquer le tout pour le tout. Nous al-

lons le blesser dans son amour-propre et lui offrir un breuvage d'Aya qui l'enverra droit à Nav. »

Le sort en est jeté. Troublés, nous ne soufflons plus mot, personne, à l'exception d'Aya.

« Il me faut un peu d'hydromel », dit-elle.

Elle tire de son sac deux champignons secs, l'un que j'ai déjà vu maintes fois aux alentours, celui que mon grand-père avait appelé « tueur de mouches », au pied couleur chair et le chapeau rouge, moucheté de pois blancs. L'autre, pour moi tout à fait inconnu, est en forme d'une verge de cochon, rose et parsemé de taches violettes.

« Allez, courage ! nous dit Vid. Avant toute chose, sortons de ce sacré trou. »

Ida et Aya se hissent les premières au plancher de la cabane et nous aidons Vid à grimper sans se servir de ses jambes. Je gravis l'escalier en ruine et avec une corde je monte le dernier tonnelet d'hydromel de mon père. Entre-temps, Aya a déjà commencé à piler ses deux champignons dans un mortier et Vid est sorti avec Ida devant la cabane, où il ne cesse de neiger à gros flocons.

Soudain, en regardant le profil anguleux d'Aya, penchée sur le mortier, le profil d'une sorcière, je me rappelle notre Smrtovaïa, oubliée au bord du lac. Imbibée de poison et prête à jeter de pires sorts, elle nous apportera son appui au retour de Svevid.

Je fais un signe vague à Vid, qui veut dire « à tout de suite », sans rien expliquer, et je me mets à courir vers le lac. Je file comme un lièvre et j'y arrive très rapidement.

Dans le bas-fond, l'eau est déjà couverte d'une couche de glace, mais le bâton que j'ai planté dans la bourbe est toujours

là, à côté de Smrtovaïa, dont les yeux gelés me jettent des étincelles froides, les yeux menaçants qui me font peur.

Sur le chemin de retour, je cours tout aussi vite, à toutes jambes, et je reviens chez moi, aveuglé par la neige qui me fouette la face. Je remarque qu'entre-temps mes amis ne sont pas restés les bras croisés. Aya me fait savoir qu'elle a réduit en poudre ses deux champignons et les a mélangés dans un pot avec l'hydromel, avant de rejoindre Vid et Ida devant la cabane.

À mon grand étonnement, ils ont entrepris un travail saugrenu. Sous les ordres de Vid, les filles ont enlevé les perches de bois et la paille, cachant une profonde fosse d'aisances, que mon père avait creusée à côté de la cabane.

Je les retrouve fiévreux, en train de tailler une demi-douzaine de perches et les rendre pointus par un bout. Étant descendue dans la gadoue de la fosse, Aya suit les conseils de Vid, en enfonçant en terre ces pieux, la pointe en haut. Une fois cette tâche terminée, elle remonte auprès de moi et pouffe de rire, me voyant franchement ébahi.

« Aide-toi, et ton Triglav t'aidera ! » me dit-elle et se presse avec Ida de recouvrir la fosse béante avec seulement trois perches croisées et un monticule de paille mouillée.

Peu à peu, je commence à comprendre le but de leur travail, apparemment insensé. En effet, ils ont fait une sorte de piège, destiné à capturer et à mettre à mort notre bourreau.

Sitôt cette redoutable trappe terminée, la neige la couvre et efface toutes les traces sous un linceul blanc qui ensevelira à jamais notre ennemi. Aya plante dans les quatre coins de la fosse quatre branchettes de sapin qui devraient nous protéger et empêcher que nous ne tombions dans notre propre traquenard.

Encore faut-il inciter Svevid à y venir et mettre le pied sur sa future tombe, me dis-je en grimaçant un sourire.

« Ne t'inquiète pas, me répond Vid, comme s'il lisait mes pensées. Je sais comment nous allons l'attirer ici. »

Nous rentrons dans la cabane et chipotons du bout des dents un copieux repas qu'Aya a préparé, il y a trois jours, une gluante bouillie d'orge, avec des morceaux de viande salée d'écureuil.

« Mangeons, nous dit Vid. Il faut reprendre nos forces. »

Étant vite rassasiés, nous nous préparons pour le retour de Svevid. Attendu que Vid marche encore avec peine et que ses mains sont gravement blessés, il se contente de nous donner des ordres lesquels nous exécutons bon gré mal gré.

Entre deux ordres, il réfléchit de vive voix :

« Comment attirer l'ennemi dans le piège ? Comme on a déjà dit, nous allons miser sur ses deux faiblesses, l'hydromel et son amour-propre. Grand buveur, pétri d'orgueil, il va avaler notre appât. Le pot, bourré de boisson d'Aya, nous allons le poser sur la caisse, près de l'entrée. Quant à Smrtovaïa, elle va être suspendue à un fil de ma canne à pêche juste au-dessus de la trappe. Petit Rod va rester dans la cabane, faisant semblant d'être souffrant. Au moment de l'arrivée de Svevid, tous les autres vont sortir par la fenêtre de derrière, chacun avec son arme. Mais, avant tout, il faut bien préparer ces armes, aiguïser le coutelas du Petit Rod, appointer les pieux d'Ida et d'Aya, affûter ma lance... »

Sitôt dit, sitôt fait.

En fin d'après-midi nos armes sont aiguïées, appointées et affûtées. Allaité par Ida, le louveteau, nommé Spiro, est caché dans la cave, le museau bandé pour qu'il ne glapisse pas. Smrtovaïa est suspendue au-dessus de la fosse et le pot ouvert, plein d'hydromel, est posé à l'entrée de la cabane. Faisant semblant d'être souffrant, je commence à avoir mal au ventre pour de bon.

Aya et Ida ont l'air totalement abattu. Seul Vid, qui fait le guet à la porte, est serein et insouciant. Je suis le premier qui flanche. Je me précipite sur la chaise percée que mon père a installée derrière un rideau de peau de vache. Aya et Ida prennent exemple sur moi, l'une après l'autre, pour revenir devant nous, le visage bilieux et chiffonné.

Au déclin du jour, où il cesse de neiger, à l'heure où notre attente devient insupportable, Vid nous donne enfin le signal convenu : il pousse deux croassements. Je cache mon coutelas sous un fatras de bois et me pelotonne par terre, me faisant tout petit, tandis que Vid et les deux filles se retirent dans le fond de la cabane, d'où ils vont passer dehors.

Vid m'a expliqué tout ce que je dois faire, mais malgré cela, je claque des dents en tremblotant et je finis par rejeter au-dessous de moi la bouillie d'Aya avec les morceaux de viande salée.

Un instant plus tard, Svevid surgit sur le seuil de la cabane, la crinière blanche et les épaules couvertes d'épaisse couche de neige. Outre son fouet, cette fois il est armé d'un grand sabre recourbé, pendu à son ceinturon. Dégoûté à l'odeur de ma vomissure, il crache sur moi une bouchée de chanvre qu'il a mâchée et m'assène un coup de botte dans le rein.

« Le dégueulasse ! gronde-t-il. Tu empestes les chiottes ! »

Par chance, une autre odeur le captive, celle du pot d'Aya. Sa trogne, enluminée par tout ce qu'il a bu depuis le matin, esquisse un sourire carnassier.

« Ça sent l'hydromel à plein nez ici ! » dit-il.

Il saisit le pot avec avidité, le lève au-dessus de la tête et laisse couler la liqueur couleur cuivre dans sa bouche grande

ouverte. Il boit et boit à longs traits, jusqu'à ce qu'il lampe la dernière gorgée d'hydromel. Puis, comme le matin précédent, il flanque le pot par terre et le brise en menus éclats d'un coup de sabre.

« Où sont les deux vauriens ? » me demande-t-il, en léchant la lame tranchante de son arme.

Comme il est convenu avec Vid, j'essaie d'articuler le mot « dehors », tout en pointant la main vers la sortie.

« Dehors ? » me demande-t-il, suspicieux.

Je hoche la tête pour affirmer.

Subitement, son visage se crispe et devient rubicond. Enfin, la boisson d'Aya commence à faire son effet. Sa tête se met à tourner brutalement de droite à gauche et de gauche à droite. Son corps robuste s'agite par de violentes secousses comme s'il était mordu par une douzaine de vipères.

Il bouillonne de rage. La salive visqueuse s'écoule de sa bouche, et une parole gargouille dans sa gorge :

« Abattre les vauriens !... »

Il pousse un hurlement animal, brandit le sabre et se lance hors de la cabane. Il fait un faux pas à la sortie, heurte de pied le seuil et disparaît en trébuchant. Un instant plus tard, j'empoigne mon coutelas et m'élance derrière lui, à temps pour le voir chanceler entre deux branchettes qu'Aya a plantées au bord de la trappe invisible.

« Mort aux vauriens ! » rugit-il.

Du côté opposé de la fosse couverte de neige, soutenu par Aya et Ida, Vid agite son javelot pour mettre Svevid hors de ses gonds et l'exciter à faire un pas en avant. Ce pas malheureux, la vieille brute va le faire grâce à Smrtovaïa, qu'un coup de vent met en branle comme une cloche sous son nez.

« Les sorciers de mes deux ! » mugit-il en furie.

Il se cabre, il bondit sur sa proie. Il saute en l'air et, à la volée, d'un coup de sabre, il coupe le fil sur lequel Smrtovaïa est suspendue. Ils s'abattent tous les deux dans la trappe, dont la couverture de paille s'est affaissée sous l'homme grand et ventripotent.

L'image qui s'offre à nos yeux est plus que terrifiante. Étant tombé de tout son poids, Svevid s'est empalé sur un pieu qui lui a transpercé le gros ventre et un poumon, pour sortir de son tronc par l'épaule droite à un pouce du cou en lui lacérant une oreille.

Étrangement, malgré ses blessures graves, il semble ne sentir aucune douleur. Fumant de rage, il ne cesse de vomir des menaces :

« Vous allez me le payer, par le sang Triglav ! maudit-il. Je vous écraserai comme des vers, nom d'un tonnerre ! Je pisserai sur votre fosse !... »

Les derniers jurons lui restent en travers de la gorge au moment où le javelot de Vid s'enfonce dans sa poitrine, un instant avant qu'Aya et Ida ne lui plantent leurs perches pointues dans les reins. Dès que Vid lui a transpercé le cœur, il a déjà poussé son dernier râle et les coups d'Aya et d'Ida ont été inutiles.

Même le pire des hommes ne mérite pas trois morts de suite, me dis-je, écœuré. Pourtant, cela ne m'empêche pas de lui porter le quatrième coup. En m'approchant de lui sous le regard angoissé de mes amis, je m'agenouille au bord de la fosse, lève le coutelas et de toutes mes forces frappe sa nuque. La lame lui coupe la moitié du cou et sa tête se penche sur la poitrine, résignée et obéissante comme s'il se soumettait enfin à son destin.

C'est sa quatrième mort, encore une mort de trop, le coup de grâce tout aussi fou et cruel que ceux que lui ont donnés Aya

et Ida. Si Svevid nous avait brutalisés, nous lui avons rendu le mal pour le mal. Le mal est donc aussi en nous, couvant comme le feu sous la cendre.

Pendant que ces pensées me trottent par la tête, je n'arrive pas à détacher les yeux du sommet chauve de son crâne sur lequel fond une calotte blanche. Il recommence à neiger à gros flocons.

Soudain, je me sens vidé, harassé, comme si j'avais porté une charge trop lourde pour moi. Les flocons de neige se collent sur mes paupières et m'aveuglent. Je plonge dans la torpeur, je dors debout. J'entrevois avec peine mes amis dans le brouillard de l'autre côté de la fosse, je les distingue comme à travers une épaisse toile d'araignée. Il me paraît qu'ils recouvrent la tombe de Svevid de trois perches croisées et d'un monticule de paille, qu'aussitôt la poudreuse abondante cache sous un nouveau linceul.

Aya, Ida et Vid m'abordent et m'adressent des mots amicaux, à en juger d'après les mouvements de leurs lèvres. Hélas ! je ne les entends pas, comme si le bruissement de la neige m'avait rendu sourd. Les filles me prennent sous les bras, me soulèvent et m'amènent dans la cabane. Si le grand mal nous ronge, me dis-je, une petite bonté nous habite aussi.

Par crainte d'une visite inopinée des serviteurs de Svevid, à la recherche de leur maître disparu, nous décidons de passer la nuit dans la cave. Tous les quatre. C'est plutôt Vid qui se détermine à faire ou à ne pas faire quelque chose, car Aya et Ida, épuisées, n'ont aucune envie de prendre une décision quelconque, et moi, je tombe de sommeil.

Vid et moi descendons au sous-sol, aidés par les filles, en prenant garde à ne pas endommager l'œuvre de notre laborieuse araignée qui ne finit pas de tisser sa toile. Avant de bais-

ser l'abattant de la trappe, Aya le dissimule sous une vieille fourrure de loup, rongée par des mites et des rats.

Blotti dans un amas de chaume dans un recoin, je succombe rapidement au sommeil. Pendant la nuit, un cauchemar me réveille trois fois : l'image de notre fosse ouverte, où Svevid, sanglant, devenu le mort vivant, se remue sur le pal, le rompt entre ses jambes comme un brin de paille et le retire de son tronc par la plaie béante sur son épaule.

Transporté de fureur, il attrape notre Smrtovaïa dans une flaque de sang, et la décapite avec ses dents, tout en poussant des hurlements sauvages. Puis, il se met à grimper en s'aidant des jambes et des bras dans le but de sortir de sa tombe. À plusieurs reprises, il glisse sur la paroi de terre, avant qu'il ne réussisse à monter devant l'entrée de la cabane...

Réveillé pour la troisième fois en sursaut, je ne peux plus dormir. Je reste donc tapi dans mon coin, en écoutant les soupirs et les plaintes sourdes de mes amis, qui devraient voir dans leur rêve le même spectre nocturne.

Un grattement dans la paille au-dessous de mon aisselle me fait frémir de peur.

Un rat, prêt à me mordre ? Un serpent qui a omis de se laisser aller au sommeil hivernal ? Depuis toujours, je répugne aux rongeurs et aux reptiles, comme aux sangliers !

Un instant plus tard, je me mords les lèvres pour ne pas rire. Ce n'est ni un rat ni une vipère, mais notre louveteau Spiro qui est venu se ramasser en boule sous mon bras et me lécher le creux de l'aisselle, couvert depuis peu de quelques poils. Sa petite langue tiède me chatouille et me remplit le corps d'une chaleur indescriptible. Elle allume en moi le mordant et le courage d'affronter n'importe quel danger, n'importe quelle souffrance.

Qu'ils viennent, les hommes de Svevid, me dis-je en serrant les dents, ils verront de quel bois on se chauffe !

Au petit matin, deux fissures dans le plafond laissent tomber sur ma poitrine de minces rayons blancs. Je commence à compter sur mes doigts. Je compte jusqu'à dix. Mon grand-père m'a appris à compter jusqu'à dix. Je compte donc jusqu'à dix, une fois, deux fois, dix fois. Au moment même où je trouve le temps long, un bruit se fait entendre en haut, à l'entrée de la cabane. Le bruit de plusieurs pas. Puis, des voix assourdies qui errent dans la cabane de long en large...

Je n'entends plus mes amis gémir. Ils doivent être éveillés et ne plus respirer, comme moi. Ils doivent trembler et avoir des sueurs froides, tout comme moi.

Le bruit des bottes s'arrête près de notre trappe. Ayant ôté la peau du loup, quelqu'un soulève l'abattant, et l'ombre d'une tête apparaît dans cette ouverture, sur le fond du pâle matin hivernal. La tête hérissée profère un juron et crache avec dégoût sur la toile d'araignée, avant de claquer l'abattant.

C'est la deuxième fois que notre bienfaitrice nous sauve la vie, mais nous n'osons pas chanter victoire. Nous écoutons les pas de nos persécuteurs s'éloigner et sortir de la cabane, mais longtemps après nous ne nous hasardons pas à parler, à bouger et encore moins à sortir de la cave.

Le temps passe, le temps qui s'écoule goutte à goutte. Une fois de plus, je compte jusqu'à dix. Le Vieux Rod dit qu'il faut prendre son mal en patience et que la patience est la mère des vertus. C'est pourquoi je continue à compter jusqu'à dix, puis jusqu'à cinq, et au bout de quelque temps je m'assoupis.

Un cri étouffé me tire du sommeil. Aussitôt, dans le coin de la cave face à moi, les deux pierres de Vid font jaillir leurs étincelles, et très vite sa torche s'enflamme. Elle éclaire Aya, pelotonnée sur son grabat, le menton entre les genoux. Les mains serrées sur le ventre, elle hulule tel un hibou des marais, comme pour apaiser sa souffrance. Au-dessous de sa croupe, Ida a étendu un chiffon de laine sur lequel s'est répandue une grande tache de sang.

« Triglav ! Seigneur Triglav ! » répète Ida en soupirant.

Aya gémit de douleur.

« Seigneur Houhouta ! chuchote-t-elle.

– De l'eau tiède ! s'exclame Ida. Apportez-moi vite de l'eau tiède et un couteau ! »

Je ne tarde pas à me précipiter vers les marches délabrées qui mènent à la cabane, sans penser à nos persécuteurs. En haut de l'escalier, je déchire par mégarde la toile de notre araignée en soulevant l'abattant et je parcours en tous sens l'atelier de mon père, à la recherche d'un peu d'eau. Tout ce que je trouve, c'est une cuvette vide, que je remplis de neige à ras bord devant la porte. Je ramasse mon coutelas, souillé encore de traces de sang de Svevid, et je redescends en grande hâte dans la cave où résonnent les plaintes d'Aya de plus en plus déchirantes.

« Quelle gourde ! me dit Ida en rogne. J'ai demandé de l'eau tiède !

– Restons calme, s'immisce Vid. Tu vas avoir ton eau tiède en un tour de main. »

Il pose la cuvette sur deux pierres et glisse sa torche dessous. Les bienfaits de son truc ne se font pas attendre : la neige commence à fondre tout de suite et se change en eau tiède, presque chaude.

« Sortez ! nous dit Ida d'un ton tranchant.

– Pourquoi ? demande Vid.

– Aya va mettre au monde un enfant. »

Stupéfiés, nous n'en croyons pas nos oreilles.

Aya se remue sur sa couche et lève un peu la tête pour s'adresser à moi, le visage souriant.

« Tu te rappelles la source de ta sœur, murmure-t-elle. Tu as fait vœu d'avoir une fille, et moi de donner le jour à un garçon qui aurait tes oreilles en feuilles de chou... »

Exténuée, elle baisse la tête et les paupières.

« Sortez ! » nous ordonne Ida.

IX

LES ENFANTS DE L'ENFER

Les mots d'Ida se répercutent toujours dans mon oreille, comme sur les parois d'une caverne : « Aya va mettre... Aya va mettre au monde... Aya va mettre au monde un enfant... »

Je suis terrifié et émerveillé à la fois. Je me rappelle bien ma pensée secrète, le jour où je me suis penché sur la source de ma sœur : « J'aimerais avoir une fille qui aurait les yeux d'Aya, bridés, pétillants, couleur de noisette... »

Avoir un enfant ? Moi ! Ça me paraît impossible, incroyable, inimaginable. Je ne suis pas né d'hier, mais hier encore j'ai été un enfant. Je le suis toujours et j'en suis content. Mon grand-père dit : « Tous, nous étions des enfants, et il faut que nous nous apitoyions sur les malheureux gens qui ont cessé de l'être. »

Je songe déjà à son nom. Elle s'appellera la Petite Aya, cette fillette aux yeux noisette... Et si c'était un garçon ?... Il ne pourrait être nommé Petit Rod, car je porte déjà ce nom. Tant pis, nous l'appellerons le Petiot, Rod le Petiot...

Pendant que ces pensées me trottent par la tête, Vid me regarde du coin de l'œil, l'air confus et foudroyé. Visiblement, il doute, encore plus que moi, que je puisse devenir un père de famille. Accroupis dans deux coins de la cabane, nous n'osons pas nous regarder droit dans les yeux. Autour de nous règne un silence épais, difficile à supporter. Subitement, il est déchiré par un cri qui retentit dans la cave, un cri qui nous perce les oreilles.

Un ou deux cris unis ? Cris de douleur, cris d'épouvante ?

Puis, de nouveau, le silence de mort, avant que les marches de la trappe ne grincent sous les pas très lents. Si lents, que ça semble durer une éternité jusqu'à ce que la tête d'Ida apparaisse devant nous.

Pétrifiée, le visage défait et ravagé, elle regarde à travers de nous, sans nous voir. Elle remue la bouche, mais n'arrive pas à prononcer de vive voix quoi que ce soit. Habitué à lire des paroles inaudibles sur les lèvres des gens, je distingue sur les siennes deux mots qu'elle répète : « Seigneur Triglav !... Mon Seigneur !... »

Finalement, d'un pas lourd, elle monte les deux dernières marches. Son regard affolé se dirige sur moi. Elle s'avance sans me quitter des yeux, portant sur sa poitrine quelque chose enveloppé dans un chiffon, le même morceau de vieux tissu couvert de sang que j'ai vu dans la cave.

Elle tend les bras et me remet dans les mains ce balluchon, tout en remuant les lèvres pâles. J'y lis trois mots qui m'atterrent : « Voici ton enfant... »

Les vieux de notre village racontent qu'autrefois certaines femmes, rejetées par Triglav, mettaient parfois au monde des animaux, chat, chien, lièvre, cochon, conçus avec les esprits du mal. Ces animaux furent brûlés sans pitié. Mon arrière-grand-mère maternelle se souvenait d'une malheureuse qui accoucha d'un blaireau, à poils rudes, noirs comme de la poix. Il mordit gravement l'accoucheuse, s'échappa par la porte entrouverte et disparut. Une autre femme maudite donna le jour à un enfant ayant deux têtes, une d'homme et l'autre de porc, avec une crinière rousse et les mains munies de serres de rapace à la place des doigts.

Depuis toujours, je croyais que les monstres, ces êtres terrifiants et fantastiques, n'existaient que dans les récits de ma grand-mère. Maintenant, dans une poussée de fièvre, agenouillé au pied de notre jeune chêne, je me rends compte que la vieille femme ne racontait pas de bobards. Un monstre se cache en chacun de nous.

En voyant mes mains déchirées par la terre gelée, je sens que mon esprit n'est plus maître de soi, que je bats la campagne. En dépit de la douleur, je continue à creuser le sol comme un fou furieux et je finis par enterrer le sacré baluchon à côté de Pinpin et ses louveteaux. Mon diabolotin, né mort avec un œil de poisson au milieu du front, ma Petite Aya, mon Rod le Petiot, nourrira aussi notre future idole, pour qu'elle guérisse un jour les malheureux enfants, que la nature et les hommes ont rejetés.

Je comble la minuscule fosse de terre, la couvre de neige et je rejoins mes amis dans la cabane sans me retourner une seule fois. Je sais que si je tournais la tête, je me changerais en pierre. Je suis en train de perdre la raison, mais ce n'est rien par rapport à l'égarement d'Aya, qui se comporte comme si elle était en proie à la vraie folie.

Le visage rayonnant de bonheur, elle est sortie de la cave avec un bébé imaginaire sur sa plate poitrine dénudée. Elle le balance doucement dans ses bras, tout en gazouillant une berceuse comme pour l'endormir après un rêve pénible. Nous la regardons à la dérobée traverser la pièce plusieurs fois avant qu'elle ne se pelotonne dans un coin sur une peau de mouton, en pressant fort sur son sein l'enfant qui n'existe que dans sa tête embrouillée.

Elle cesse de chanter, puis elle balbutie des mots tendres, ayant l'air d'être retournée à sa petite enfance. Elle berce son bébé invisible, elle lui tend son sein flasque, pour lui donner du lait qui n'existe pas, elle le cajole, le couvre de caresses et, finalement, elle fond en larmes.

Vid me tire à l'écart et me parle d'une voix étouffée :

« Nous partirons demain matin, Ida et moi. Nous amènerons Aya avec nous. Nous regagnerons le château du prince Trayan. C'est le seul endroit où nous serons hors de tout danger. »

Je pousse un cri de crapaud : Et moi ! Et moi ?

« Tu n'as rien à craindre, me répond Vid. Tu passeras l'hiver chez ton pépé. Au printemps, nous nous retrouverons ici. »

Dehors, il a cessé de neiger et la lune a percé les nuages en répandant sa clarté sur le linceul de poudreuse tout autour de la cabane. Pour la première fois, sous cette lueur d'outre-tombe, je découvre la vraie apparence de la mort. Quoique nos vieux accompagnent les mourants tout de noir vêtus, la mort serait plutôt blanche comme une colombe.

Transis, nous commençons à grelotter et à claquer des dents. Voulant nous protéger de ce subit froid de loup, Vid me demande de faire du feu dans le foyer de mon père qui n'a jamais été utilisé depuis sa mort. Je me sers de notre torche vacillante pour enflammer une gerbe de paille, sur laquelle je jette un panier à bois avec deux bûches de sapin.

Pendant ce temps, Ida s'empresse d'enlever la peau de vache de devant les chiottes et de la suspendre à l'entrée de la cabane. Son habileté nous met à l'abri du courant d'air glacé, mais en revanche, elle ne nous protège plus de mauvaises odeurs provenant de la chaise trouée.

Nous nous replions comme des animaux autour du feu, enveloppés dans des guenilles et les peaux mitées de moutons. Aya s'endort la première, serrant sur la poitrine son bébé invisible. Vid et Ida, avec le louveteau Spiro dans les bras, ne résistent pas

beaucoup plus longtemps à l'épuisement. Je reste le seul à veiller encore un laps de temps.

Les yeux qui papillotent de la fatigue, j'aspire la senteur capiteuse de la résine. Elle bave dans les bûches, fond dans la braise et se change en petites flammes, une sorte de feux follets, qui s'envolent avec les volutes de fumée et disparaissent dans un trou au plafond.

Avant de succomber au sommeil, je distingue dans cette ouverture une étincelle qui clignote dans le ciel comme si elle me murmurait : « Courage, les jeunes gens, prenez votre courage à deux mains, relevez la tête, vous êtes nés sous une bonne étoile !... »

Au milieu de la nuit, je me réveille sans savoir pourquoi et je n'arrive plus à me rendormir. Notre torche est éteinte. La braise dans l'âtre est couverte de cendres, mais elle couve encore et émane un peu de chaleur. Notre bonne étoile s'est évaporée dans le ciel et le trou noir au plafond ne nous prévoit rien de salubre. J'essaie de mettre de l'ordre dans les pensées sombres qui me trottent de nouveau par la tête et d'oublier l'image du baluchon taché de sang au pied de notre futur Triglav.

Au dire de mon arrière-grand-mère, les femmes qui mettaient au monde des monstres les avaient auparavant conçus avec des démons. Cela signifie peut-être que je suis habité par une sorte de mauvais génie, mais ce n'est pas tout. Il se peut que le sang esclavène, mêlé à celui d'une Hune, soit propre à donner le jour à des êtres effrayants. Il se peut que notre Triglav repousse tout mélange d'êtres humains de nature différente. Il se peut... il se peut aussi...

Je ne saurai jamais ce que ma pauvre tête aura ruminé encore, entre le sommeil et la veille, car soudain un lugubre hurlement de loup se fait entendre dans le lointain. Bien qu'il soit presque inaudible, il éveille mes amis. Vid remue la braise pour

attiser le feu, mais tout ce qu'il réussit à faire c'est de raviver deux ou trois tisons qui éclairent à peine nos visages cendrés.

Le souffle retenu, nous tendons l'oreille. Nous n'entendons plus le cri du loup. Un autre bruit l'emporte sur lui, beaucoup plus proche, tout près de la cabane, un cri sourd et grondant.

Vid le reconnaît tout de suite. Il bondit, nous faisant signe de nous taire, et se dirige à pas feutrés vers la sortie. Je le suis sur la pointe des pieds. Il écarte un peu la peau de vache et nous jetons un œil dehors, sur la clairière qui entoure la cabane, ensevelie sous la neige, baignant dans le clair de lune, cette lueur spectrale d'outre-tombe...

Le bruit menaçant se fait réentendre. Je le reconnais, moi aussi : le grognement des ours, qui me dresse les cheveux sur la tête, comme le jour où nous fûmes attaqués par les sangliers et sauvés grâce à la maman adoptive de Vid. Un instant plus tard, sur la lisière du bois surgit cette même ourse brune, au corps massif et au museau pointu, braqué vers la lune.

Élevée sur les pattes arrière, elle dépasse en hauteur notre jeune chêne. Elle est talonnée par deux autres ours. Ils salivent, grognent et grincent des dents. Ils foulent la neige en avançant d'un pas lourd tout droit vers la tombe de Svevid.

« C'est ma maman, me glisse Vid à l'oreille. »

L'ourse géante tourne la tête vers nous, ayant l'air d'avoir entendu son chuchotement, puis elle pousse en grognement, plutôt content, et s'arrête au bord de notre trappe. Elle aspire bruyamment le relent du trou, elle ronfle, renifle et finit par frapper à toute volée le monticule de paille, faisant tomber une partie de couverture qui cache la fosse. Ces deux compagnons sautent dedans et en ressortent en un moment avec le corps de Svevid, toujours embroché sur le pal. Ils attrapent le cadavre par les jambes et l'entraînent dans le bois, ne laissant dans la neige qu'un sillon de sang.

Avant de disparaître avec eux, la maman de Vid se retourne vers la cabane, lève le museau et pousse un dernier grognement comme pour faire ses adieux à Vid.

« Ils auront de quoi manger à leur faim avant de s'endormir, me dit Vid qui ne peut oublier le petit martyr arraché des entrailles d'Ida. Maman nous a débarrassés d'un sale fardeau, poursuit-il. Il ne nous reste qu'à recouvrir la fosse avant notre départ. »

Je ne peux m'empêcher de coasser : Et moi ?

« Ne t'en fais pas, petit crapaud, me répond-il. Occupe-toi plutôt de ton grand-père. Au printemps, nous reviendrons du château de Trayan avec de l'or plein les poches. Nous irons ensemble pêcher les barbillons. »

J'ai très envie de lui répliquer : « Espèce de vantard, tu n'as pas de poches ! » mais je n'ai pas de quoi écrire ces mots piquants et nul moyen de les dire avec mes signes.

« À tout à l'heure ! me lance-t-il en sortant. Je serai de retour au premier chant du coq ! »

Et il s'éloigne tranquillement en direction du lac, s'appuyant sur son bâton, sans se faire du souci à cause de la nouvelle chute de neige.

Il ne manque pas à sa parole. Cela prouve que même un vantard peut être un homme de parole. Il réapparaît au lever du jour, mais pas seul. Il revient à califourchon sur un âne dont le bât est chargé de trois sacs pesants et de deux volailles fraîchement égorgées, dont le cou tranché explique pourquoi depuis l'aube il n'y a eu aucun chant du coq.

« Ce n'est pas volé, mais emprunté, nous dit-il. À notre retour du château de Trayan, nous allons dédommager le propriétaire avec de l'or.

– C’est une honte, bougonne Ida. Tu as tué les deux plus beaux chanteurs du village.

– Ces deux beaux chanteurs nous nourriront une semaine entière, lui rétorque Vid. Il ouvre l’un des sacs, en retire une poignée de farine d’orge et l’offre à son âne. De la farine et du sel, dit-il, c’est tout ce qu’il nous faut pour survivre dans la forêt. Quant au reste, je m’en charge.

– Le pauvre meunier Mlin, ronchonne Ida. Il a dû passer des jours au pilon pour broyer ces grains à la sueur de son front.

– Il aura une belle récompense, répond Vid. Nous allons le couvrir d’or du prince Trayan. »

Cette petite bisbille terminée, nous couvrons la fosse d’un nouveau monticule de paille que la neige abondante ensevelit rapidement.

Au milieu de la matinée, mes amis sont prêts pour le départ et ma gorge se serre en regardant Vid aider Aya à monter sur le bourricot. Elle est trop épuisée pour pouvoir marcher et elle presse toujours sur son cœur notre nouveau-né invisible. Ils s’éloignent, sans me saluer, sans même jeter un œil vers moi. Le voile de neige les soustrait à mon regard, avant qu’ils ne s’enfoncent dans la forêt.

Je me presse de quitter la cabane désespérément vide, de fuir ses parois qui exhalent toujours les odeurs d’Aya, l’odeur douce et aigrette du sang qui a imprégné sa jupe, la senteur de musc, celle que répand une femelle de chevreuil, et le parfum suave de ses cheveux, enduits d’huile de noix.

Je me rends une dernière fois au pied de notre jeune chêne pour prendre congé de Pinpin, de ses louveteaux et de notre mort-né. Agenouillé dans la neige, les paupières mi-fermées sous les gros flocons, j’imagine notre futur Triglav à trois têtes que je taillerai de cet arbre un beau jour : une tête de chien et une tête de loup sur ses épaules, ainsi qu’une troisième tête de

salamandre, serrée dans ses bras sur la poitrine, qui le protégera du feu.

À mon grand étonnement, je retrouve mon grand-père relevé de sa couche. Assis par terre devant notre foyer vide et froid, les jambes croisées en tailleur, le vieux cerf regarde fixement les cendres comme s'il y voyait une image invisible pour les yeux des mortels.

Bizarrement, il a pris de l'âge depuis la semaine dernière, ses épaules décharnées se sont courbées, son visage s'est émacié est devenu cireux. Le grand froid lui a couvert les cheveux et la moustache d'une couche de givre. Nonobstant son air décrépît, une paix intérieure rayonne dans ses yeux, une étincelle qui se change en flammèche joyeuse dès qu'il me voit enjamber le seuil de notre hutte.

« À la bonne heure, petit dragon, me dit-il. Tu arrives sous de bons auspices, l'heure a sonné. »

Je jette dans le foyer un fagot de branches et une bûche. Je me hâte de les allumer avec une chandelle mourante et de lui tendre la gamelle avec sa bouillie encroûtée qu'il n'a pas goûtée depuis trois jours. Le regard plongé dans le feu, il la refuse en hochant la tête. Les reflets des flammes jouent sur son visage et le transforment momentanément en diable d'homme qu'il était autrefois, dans la fleur de l'âge.

Il me fait signe de faire une chose incroyable, de saisir et de lui tendre son tambour. C'est la première fois qu'il m'autorise à toucher cet objet, l'outil sacré de chaque vratch digne de ce nom, qu'il a hérité de sa mère, l'ancienne vratch guérisseuse et dompteuse de la pluie.

Je frissonne d'émoi devant cette peau animale tendue sur un cerceau de bois, garni de grelots et des coquillages, pourvus d'une force magique. Au milieu de la peau flotte une pirogue

avec un ours à la place du rameur, dessinée entre deux mondes, celui du ciel, peuplé d'êtres ailés, bienheureux, et celui des enfers, grouillant de démons et de pitoyables damnés.

Il pose le tambour avec soin sur ses genoux et sort d'un sac un long os qui me fait frémir, l'avant-bras desséché de sa mère avec lequel il tambourine toujours en évoquant des esprits.

« L'heure a sonné pour que je fasse le grand voyage, me dit-il. Tu me remplaceras. Mais, avant tout, il faut que tu apprennes comment un futur vratch purifie son âme et dompte les forces maléfiques. »

Je l'ai vu maintes fois tambouriner et tourner en rond comme une toupie devant les vieillards attroupés dans la grande cabane de Svevid, mais jamais il n'a battu du tambour uniquement pour moi. Le premier coup d'os de ma grand-mère sur la peau tendue me serre la gorge : cette fois, à la place du Vieux Rod, c'est moi qui vais quitter la terre et me faufiler dans le monde pernicieux des esprits. Ce coup d'os est également pour moi l'ordre de prendre sur la table un flacon d'argile, rempli d'une mixture, dont seul mon grand-père connaît le secret, et de le vider, de boire d'un trait son contenu au goût âcre et épicé qui me pique la langue.

Sitôt, le Vieux Rod se met à battre du tambour : un coup sourd et sombre, suivi de trois coups clairs et secs, de plus en plus rapides ; un coup sombre, trois coups clairs qui me donnent le vertige. Ce battement commence à me broyer comme si je me trouvais sous la meule d'un moulin. Peu à peu, il me croque, m'égruge en petits grains, réduit mon corps en morceaux et me brise en menues parcelles sans me causer la moindre douleur.

Je deviens léger comme une plume, plus léger que l'air. Le tambourinage me soulève du sol et me fait glisser à pic dans un

gouffre, ouvert subitement au beau milieu de la cabane, dans un tourbillon qui m'aspire comme la gueule d'un serpent géant.

Un instant plus tard, je me vois flotter sur une rivière souterraine qui s'engouffre dans une caverne. Je suis suivi par un énorme poisson barbu, aux yeux saillants et à la bouche béante, pleine de dents acérées. L'animal me poursuit, il me serre de près et entame mes pieds nus avec ses dents. Il ne me fait aucun mal, mais en me mordant, il m'arrache petit à petit une partie de chair, les muscles, os et tendons, les talons, chevilles, mollets, genoux et cuisses, jusqu'à ce qu'il me mange les jambes entières.

Dépourvu de jambes, je ne peux plus nager, je suis sur le point de me noyer. Je m'agite, je m'enfonce dans l'eau trouble, j'étouffe et enfin je coule bas en observant, impuissant, les écailles étincelantes de l'animal au-dessus de ma tête, dans le nuage de mon sang qu'il avale goulûment.

Je ne dois mon salut qu'à une main salvatrice qui m'attrape par les cheveux et me retire à la surface. C'est la main de mon grand-père qui me tapote la joue pour me tirer de mon rêve pénible. Son comportement est étrange : bien qu'il me cajole de douces paroles, il ne me regarde pas. Ses yeux sont toujours plongés dans le feu.

« Bien revenu, marmot, murmure-t-il, esquissant un sourire fatigué. Il a fallu que tu te laisses faire. La prochaine fois, tu te laisseras aller, tu abandonneras ton corps pour mieux reprendre vie. Pour apprivoiser les forces maléfiques, pour les changer en forces bienfaisantes, il faut retourner contre elles leurs propres armes dont elles se servent pour t'anéantir. La prochaine fois, ça ira mieux... »

L'heure de la « prochaine fois » sonne à l'aube, une semaine plus tard. Entre-temps, le Vieux Rod n'a pas bougé de

devant le foyer où j'ai sans cesse entretenu le feu. Au bout de deux jours, le bois sec a commencé à nous faire défaut et j'ai été obligé de casser une table, deux chaises et son lit afin de les brûler dans le foyer.

De toute façon, il n'a plus besoin de ces meubles, il ne s'en sert aucunement. Immobile comme une pierre, assis par terre, les jambes croisées en tailleur, il n'a pas touché à sa gamelle depuis des jours. Il n'a mangé qu'un pruneau sec et n'a bu qu'une gorgée d'eau. Il a dormi assis par terre ou, plutôt, il a somnolé telle une marmotte en hiver.

Le regard empreint de douceur, il n'a parlé qu'à deux reprises à un auditeur invisible dans les charbons ardents, en lui adressant des paroles étranges, des conseils destinés peut-être à moi.

« Il faut que tu te prépares pour mourir dès le début de ta vie. La mort dort en toi comme le noyau d'un fruit et elle peut germer à chaque instant. Durant toute la vie, tu es un moribond. Pour ne pas être pris au dépourvu par la Camarde rusée, il faut l'avoir toujours en tête et l'attendre partout... »

Il fond et se dessèche de jour en jour. Son visage et ses membres amaigrissent à vue de l'œil. Son corps squelettique se rapetisse sans arrêt. Sa chair ne contient plus de graisse, il n'a que la peau sur les os. Il refuse de manger quoi que ce soit, l'orge, le blé, les patates et même les pois cassés qu'il a toujours aimés.

De bon matin, ce septième jour, d'un geste lent, il me demande de lui remettre dans les mains son tambour. Affaibli, étiolé telle une plante privée de lumière, il n'a plus la force de battre du tambour avec l'avant-bras de ma grand-mère comme naguère. Il se contente de tambouriner avec le bout des doigts sur la peau tendu, de la frapper à petits coups répétés qui, miraculeusement, produisent le même effet sur moi comme lors de ma première visite périlleuse du monde d'En Bas.

Son tambourinage me fait tourner sur moi-même de plus en plus vite jusqu'au moment où je commence à me sentir léger, comme libéré de mon poids. Mes tempes frissonnent lorsqu'une force glaciale pénètre dans ma nuque et descend tout le long de mon dos. Je suis aussitôt projeté au cœur d'une forêt enneigée, dans le Pays des Loups. À ma grande surprise, je commence à pousser des hurlements comme eux, me retrouvant dans la peau du chef de ces bêtes, prenant la tête d'une meute de loups.

Au lieu de me suivre docilement, ces monstres se lancent à ma poursuite, ils foncent sur moi et me cernent sur un îlot au milieu d'un marais. Là, entourés de gros feux follets qui jaillissent de la boue et font fondre la neige, ils se dressent sur leurs ergots, prenant forme des bipèdes. Je me rappelle les paroles du Vieux Rod – « Laisse-toi faire ! » – et je suis son conseil. Je me laisse faire, quoique je sois plus mort que vif, assailli par ces forces maléfiques.

Cela ressemble à un rêve angoissant qui me pétrifie et m'empêche de faire le moindre mouvement. Impuissant, je vois les loups-garous se ruer sur moi de tous les côtés et me jeter à terre. Leur gueule, armée de longues dents aiguës, répand une odeur pestilentielle qui me prend à la gorge et me fait suffoquer. Ils se servent de leurs canines, pareilles à des sabres, pour me couper les jambes et les bras et faire d'horribles entailles dans mon tronc, avant qu'ils n'entament mes os, m'arrachent les yeux et me coupent la tête, se mettant à boire mon sang et à dévorer mes entrailles.

Tout ce qui n'est pas déchiqueté, tout ce qui est encore en possession de mon esprit, c'est ma malheureuse tête décapitée, plantée sur un piquet de bois. Elle est privée des yeux, mais en dépit de ça, elle regarde les démons mettre en pièces le reste de mon corps et le découper en tranches de même qu'un boucher débite un animal.

Mais ce n'est pas encore la fin de mes souffrances. Le pire à endurer c'est l'apparition soudaine à l'intérieur même de cette

tête d'une éblouissante lumière qui me brûle la cervelle comme le fer fondu. Une fois de plus, je me laisse faire, sachant que cette lumière m'apportera le don de seconde vue, celle d'un véritable vratch.

Je me rappelle les paroles du Vieux Rod :

« Pour maîtriser et dompter les esprits déchaînés, il te faudra aller jusqu'au bout de ta peur panique pour ne plus jamais avoir peur. »

En laissant des vipères nous mordiller plusieurs fois et nous injecter un peu de venin, on devient petit à petit résistant à leur poison. Je sais que ces mêmes esprits vont bientôt tout remettre en ordre, mes os, mes viscères, muscles et tendons, qu'ils rempliront mes veines de sang et que désormais je serai apte à faire le travail de vratch, à les visiter sans souci dans les mondes d'En Bas et d'En Haut. Leur cruauté deviendra ma force, leur bestialité nourrira à l'avenir mon courage.

Je me tire de ce cauchemar, étendu à même le sol, à côté de mon grand-père. Ma tête, mes os, muscles et membres se trouvent à leur place, mais j'ignore combien de temps j'ai passé en compagnie des loups-garous. Sans doute, plusieurs jours, voire une semaine entière, à en juger d'après la barbe qui a poussé pendant ce temps sur les joues du Vieux Rod.

Sa tête est de nouveau couverte d'une couche de givre et son regard éteint est rivé dans les cendres du foyer. Il salue mon retour avec un sourire pâle, il n'a plus la force même de faire le moindre geste. Tout ce qui le sert encore c'est la parole, le chuchotement que j'ai de la peine à distinguer, des bribes de ses pensées qu'il me glisse à l'oreille.

« Chacun est son propre prophète... murmure-t-il. Purifier l'âme et abandonner le corps... Accomplir sa vie, en entrant dans la mort... »

Je commence à le comprendre. Il est entré à jamais dans l'immobilité, résolu à devenir un cadavre desséché. En entrant de son vivant dans la mort, il espère l'échapper belle. Il vit déjà dans une sorte de l'après-vie. Son âme est toujours présente, elle n'a pas encore quitté sa chair, qu'il s'efforce, durant les jours suivants, de changer en corps solide, ferme comme un roc.

Il cesse même de boire de l'eau, il ne se nourrit que de la résine du pin, puis de la pierre que je réduis en poudre pour lui. Et de plus en plus souvent, il retient son souffle comme s'il tentait ainsi d'arrêter les battements de son cœur.

Enfin, à la fin de cette semaine, le jour même où nos villageois fêtent la mort et la résurrection de Triglav, réveillé au petit matin par un souffle étrange, je le retrouve devant le foyer dans sa posture du tailleur, celle de l'abandon du corps, devenu rigide, les poings serrés, les bras croisés sur la poitrine, les yeux pétrifiés, égarés dans le lointain.

Un grand désordre s'empare de mon esprit. Je n'ose pas le traiter de trépassé dans la mort, tout comme je n'osais pas le qualifier de vivant dans la vie. Ses récents propos biscornus résonnent toujours dans ma tête : « Chacun de nous porte en soi une graine d'éternité... Si la mort était un être humain, une femme ou un homme, je l'embrasserais sur la bouche, même si elle était moche comme un pou... D'elle, je m'appropriais une âme toute-puissante, et, de moi, elle n'accaparait que la coquille vide de mon corps qui n'est qu'un tombeau de l'âme... »

Son corps, le tombeau de son âme, ne se change nullement durant une longue semaine. Il ne montre aucun signe de dommage. Il ne se gâte pas, il ne pourrit pas, il n'attire pas des vers de la viande. Bien au contraire, il sent bon, il répand sans cesse une odeur fraîche et agréable, celle de la noix verte.

C'est pour cette raison que je ne fais part à personne de son passage de la vie à l'après-vie, même pas à Boz le Borgne, le frère cadet de Svevid, qui s'est proclamé le chef de notre tribu après la découverte des ossements de Svevid dans la forêt. Il serait capable de faire brûler le Vieu Rod sur le bûcher, avant même que son âme ne quitte son corps odorant.

Son regard vitreux cache jalousement le secret de cette force qui anime tout ce qui vit, ce secret impénétrable qu'il a emporté ou qu'il emportera dans le monde souterrain de Nav.

Une vieille coutume des vratch veut qu'un futur guérisseur et dompteur de pluie soit obligé de sculpter dans le bois la main de son défunt devancier. Mon grand-père ne m'a jamais demandé de respecter cet usage, mais je me sens contraint à le faire à tout prix, bien que je ne sois pas encore devenu son héritier.

Selon les dires des vieillards de notre tribu, les pouvoirs d'un vratch disparu passent en celui qui a sculpté sa main et lui permettent d'acquérir le don de faire des prouesses, de voler dans les airs, de traverser les flammes, d'appeler la pluie et le soleil, de guérir les malades et de guider les défunts à Nav.

Je m'empresse donc de sortir d'une cache une belle bûche de noyer que j'ai gardée pour cette occasion. Le noyer éloigne la foudre et protège des attaques de la vermine. Pendant que je taille le bois avec fièvre qui s'est emparé de moi, je ne quitte pas des yeux les mains de mon grand-père, serrées sur sa poitrine, comme s'il y détenait un trésor sans prix.

Sa main droite, que je sculpte en hâte, a l'air de tenir pour de bon son âme en forme d'un oiseau, blotti dans sa paume, une boule de duvets, prête à s'envoler. En voulant devancer son envol, je me taillade le pouce avec mon couteau, mais cela m'est indifférent, tandis que je rumine les mots du Vieux Rod :

« La mort va à la rencontre de tous les vivants, des hommes, des animaux, des plantes... L'homme ressemble aux fleurs. Il éclot, il s'épanouit, puis il se fane et se pourrit... »

Le fameux tambour de vratch repose toujours sur ses genoux, mais je n'ose le toucher, et encore moins l'avant-bras de ma grand-mère, rangé dans son sac. Sa gourde en terre cuite contient encore une gorgée de mixture que j'ai bue lors de ma première visite du monde d'En Bas.

Je me rappelle bien les paroles du Vieux Rod : l'apprentissage d'un futur vratch ne s'achève qu'après sa troisième épreuve dans le pays des esprits. C'est pourquoi je me décide à la faire coûte que coûte, à me soumettre à ce rude essai, quitte à perdre ma vie ou devenir fou. Pour me rendre plus hardi, je saisis la gourde, ferme les yeux et laisse couler son liquide dans ma bouche sans qu'elle me touche les lèvres.

La troisième épreuve ne sera plus un rêve pénible, mais le vrai séjour dans le monde sans pitié des esprits malfaisants. Rien de plus simple que de s'apprêter à accomplir ce devoir : il suffit de prendre trois outils nécessaires, le coutelas que j'ai hérité de Vid, le tambour du Vieux Rod et sa main, sculptée dans le bois de noyer.

Avant de quitter la cabane, je me retourne une dernière fois vers le trépassé aux mains et aux jambes croisées, qui me fait ses adieux avec les yeux vitreux. Au passage devant notre jeune chêne, je salue les morts qui gisent entre ses racines et m'engage dans la forêt, prenant garde de ne pas emprunter le chemin de Vid, Ida et Aya, mais une autre voie qui va me mener vers les lieux que personne de notre tribu ne s'est jamais hasardé à visiter.

Exténué par une interminable journée de marche dans la neige, je passe la nuit dans une tanière, à côté de sa propriétaire morte, une renarde, égorgée probablement par un ours ou un loup. Je chipote du bout des dents un morceau de viande gelée,

trouvée dans ses provisions hivernales. Pour me protéger du froid pendant la nuit, je me serre contre sa fourrure épaisse et sa queue touffue.

Le lendemain matin, je l'écorche, je retourne sa fourrure et la jette sur mes épaules, avant de poursuivre mon chemin avec quelques lambeaux de viande, provenant sans doute d'un mulot ou d'un lièvre. Son goût rance m'écœure, mais je me console sachant qu'à cheval donné on ne regarde pas la bouche. Heureusement, personne ne peut me voir, repoussant, couvert de peau ensanglantée, pareil à un barbare.

À l'heure du départ, pour éviter de faire fausse route, je ferme les yeux et je jette devant moi la main en bois du Vieux Rod, en espérant que son index dressé va me montrer le sens dans lequel il faut que j'aille. À ma grande surprise, en ouvrant les yeux, je vois la main enfoncée dans la neige comme si elle m'indiquait la direction de Nav.

« Tant pis, me dis-je, en ramassant la main capricieuse. Nav est déjà en moi-même. J'ai connu Nav sur la terre, je m'y sens comme le poisson dans l'eau. »

Je repars un peu soulagé. À la fin de la deuxième journée de marche incessante, je me retrouve au plus profond de la forêt, dans un lieu curieux sans neige, une clairière parsemée de petites mares d'eau jaillissante, d'eau bourbeuse qui bout à gros bouillons. Les bulles qui crèvent à sa surface répandent une odeur de soufre, celle que dégagent les démons quand ils lâchent un pet. Mon pressentiment me dit que l'heure a sonné pour ma troisième épreuve.

Grâce à la chaleur de ces flaques bouillonnantes, quelques îlots de fougères ont survécu ici au froid. Mais mon attention est surtout attirée sur une plante qui se pavane au beau milieu de la clairière, un arbrisseau d'une étrangeté qui pique ma curiosité. En dépit de l'air glacial et des flocons qui voltigent au-dessus de sa tête, il arbore deux gigantesques fleurs couleur de cyclamen,

en pleine floraison. En m'avancant vers cet être bizarre, je vois ces fleurs laisser couler de la bave comme se réjouissant de me voir de près, comme si elles se léchaient les babines.

En réalité, chacune d'elles dispose d'une lèvre pendante qui fait la moue comme ayant envie de me sucer et aspirer. Bien que je me doute que ce soit un traquenard tendu par les esprits malféfiques, je m'approche encore de l'arbrisseau, presque à la portée de ses branches.

Mon pressentiment ne m'a pas trompé. Les deux fleurs se penchent sur moi, en ouvrant leurs gueules, excitées par le sang sur la peau de la renarde. Leur haleine qui sent la viande gâtée me donne la nausée. Elles sont suivies par leurs feuilles charnues, armées de deux rangées d'épines acérées, qui essaient de m'enlacer la taille. Il n'y a plus de doute, j'ai affaire à une plante mangeuse de viande, faisant partie des esprits malfaisants, qui veut me dévorer.

Par chance, j'arrive à garder mon sang-froid. Je lui jette droit dans la gueule le reste des provisions de la renarde. Tandis que ses fleurs mâchent cette viande avec voracité, je tâche de m'enfuir, mais ma tentative échoue : l'une des branches, pareille à un lierre, s'agrippe à ma jambe et me cloue sur place.

Saisi d'horreur, je dégainé mon coutelas et la tranche d'un seul coup, faisant couler de sa tige un liquide puant. Je dresse la main de mon grand-père et la brandis sous le nez de deux fleurs carnivores. À la vue de ce fétiche puissant, elles éclatent en sanglot, agitées de soubresauts, et me laissent reculer hors de leur portée, juste au moment où une ombre volante apparaît au-dessus de nous.

Je n'en crois pas mes yeux : c'est mon aigle royal en personne, flanqué de ses deux aiglons qu'autrefois j'ai vu naître et faire leur premier vol. En poussant des cris belliqueux, tous les trois s'empressent de griffer et de becqueter les fleurs de l'arbrisseau.

Hélas ! il est trop tôt pour crier victoire, car le savoir-faire des esprits maléfiques n'a pas son pareil. L'arbrisseau se secoue, se démène, se débat contre les aigles et, à ma stupéfaction, finit par arracher ses racines de la terre et se diriger vers moi.

Du jamais vu ! Un arbre qui marche sur ses racines, semblable à une araignée géante ! Il se traîne clopin-clopant sur ses jambes tordues, mais il avance inexorablement et s'approche de moi, figé sur place, dans la boue gluante.

C'est à cet instant où je joue ma vie que mon salut inespéré tombe du ciel. Mon ami l'aigle royal fend l'air et fonce vers moi, pour surgir entre mes jambes enlisées dans la bourbe. En me trouvant à califourchon sur son dos, je m'accroche à son cou. Il attrape avec son grand bec la main sculptée du Vieux Rod qui est tombée par terre et s'envole, en échappant à un poil près aux feuilles charnues qui grincent leurs épines juste devant nous.

Nous montons à la hauteur des cimes et nous survolons une étendue de la forêt inconnue pour moi, les sommets d'arbres qui se détachent sur le ciel taché de volutes de fumée noire. Elles proviennent de plusieurs hameaux en feu comme si une nouvelle guerre y causait des ravages. Ensuite, nous descendons en rase-mottes au-dessus des champs parsemés de nombreux objets blancs, semblables aux pierres.

En les voyant de près, je m'aperçois qu'il s'agit de crânes et d'os humains et animaux, une masse d'ossements étendus à la perte de vue, tout ce qui reste de l'ancienne vie luxuriante sur ces terres. Cela ressemble à un immense champ de bataille après d'impitoyables combats au corps à corps.

Les cavaliers, privés de leur chair, transpercés par des sabres, flèches ou lances, enfourchent encore les carcasses de leurs chevaux. Plusieurs squelettes, en se saisissant l'un l'autre, luttent toujours à corps perdu, les armes blanches plantées entre les côtes de leur ennemi. Les ossements enchevêtrés ne

cessent de se battre, étant aux prises comme de leur vivant, enragés même après la mort, prêts à se manger le blanc des yeux.

À mon étonnement, l'aigle me jette un coup d'œil pardessus son aile, s'adressant à moi d'une voix humaine, d'une voix éraillée, celle d'un vieillard :

« Tu as vu l'enfer sur la terre. Et maintenant, tu vas voir son futur dans le royaume souterrain... »

Un fort courant d'air nous enveloppe et nous entraîne vers l'entrée d'une grotte. Les deux aiglons, qui nous suivent depuis le début, se serrent contre nous, prêts à plonger dans ce gouffre à côté de leur père royal, portant toujours dans son bec la main du Vieux Rod.

Agrippé à ma monture, je me laisse faire. Les ailes de l'aigle frôlent les parois d'une galerie qui nous mène, à travers les ténèbres, vers une petite lumière dans le lointain. Nous pénétrons dans une vaste caverne, déchirée çà et là par des éclats de lumière, difficile à supporter, des éclairs jaillissant d'une sorte de chars en fer, qui se déplacent tout seuls, sans aucune bête de trait, en crachant sur leurs ennemis des boulets incandescents et des jets de feu.

La terre tremble sous leurs foudres, tandis que les engins en métal éclatent les uns après les autres, en projetant sur les rochers des corps humains brûlés et déchiquetés. Ce désastre rappelle l'écroulement de l'astre chevelu dans notre ciel, qui avait attiré la malchance sur les Sclavènes.

Ma gorge se serre. La main de mon grand-père, enfoncée dans la neige et braquée vers Nav, m'avait dit la vérité : je me trouve bel et bien au cœur de l'enfer où les hommes du futur se battent, se tuant les uns les autres, comme de nos jours, comme depuis la nuit des temps. La seule différence : à la place des lances, ils se servent de lance-flammes. La descente aux Enfers

est une pure perte de temps. L'enfer est sur la terre, notre passé et notre avenir. Nous sommes tous les enfants de l'enfer.

Mon seul espoir, la petite lumière lointaine au fond de la caverne commence à grandir, devenant de plus en plus forte, et se transforme enfin en sortie du monde souterrain.

À la lumière du jour, l'aigle tourne pour la première fois la tête vers moi, lâchant de son bec la main du Vieux Rod. Je reste interdit : l'oiseau a maintenant une tête humaine, la face d'un vieillard débonnaire qui ressemble à mon grand-père, au nez courbé au lieu du bec et aux cheveux chenus à la place des plumes noires.

« Vas-y, me dit-il de sa voix éraillée. Tu songes à devenir vratch. Montre-nous ce que tu connais du langage secret des animaux. »

Ses aiglons et lui s'élancent sur un arbre et se perchent sur ses branches, ne me quittant pas de leurs yeux perçants. Je me sens tout petit, nu comme un ver, transpercé par leur regard, comme un papillon épinglé sur l'écorce d'un arbre.

Je n'ai jamais oublié les histoires de mon grand-père qui m'a souvent parlé du Début des Temps, lorsque les dieux avaient offert la Terre aux premiers hommes et animaux. Selon ses dires, en ces temps disparus, un homme pouvait devenir un animal et un animal un homme. Tous les êtres vivants parlaient une même langue et les mots possédaient des pouvoirs magiques. Le Vieux Rod m'a même initié un peu à ce langage secret de nos ancêtres.

Cela s'avère maintenant un savoir précieux en face de mes observateurs ailés qui ne détachent pas leurs yeux de moi. Je m'enhardis, décidé à leur montrer ce que sait faire un futur vratch. Grâce au langage des animaux, j'espère m'emparer des fluides des forces maléfiques et devenir capable de retourner

contre les Esprits leurs propres armes. Domptés ainsi, ils se changeront en forces bénignes que j'aurai toujours sous la main.

Je sors de mon sac le tambour du Vieux Rod et je me mets à tambouriner. Ses sons vont attirer les Esprits, cachés sous une forme animale. En battant du tambour avec la main en bois de mon grand-père, je tourne en rond et m'évertue à imiter la voix et l'allure des animaux.

Je grogne et marche pesamment comme un ours, je m'ébroue et tortille de la croupe comme un cheval, je brais comme un âne, je siffle et me tords comme un serpent. Et je n'oublie pas mes amis ailés, je hue comme une chouette, je can-can tel un canard, je glatis comme un aigle. Sans que je m'y attende, je finis par articuler des paroles humaines, moi le pauvre petit crapaud dépourvu de langue, de vraies paroles préférées à haute et belle voix !

Je m'exclame, je prononce clairement les mots qui me sont les plus chers :

« Grand-père ! Yéléna ! Aya ! Vid ! Ida ! »

Je savoure les sons de ces noms, je les répète plusieurs fois de suite, j'en ai plein la bouche et je m'écrie à tue-tête :

« Je parle ! Que Triglav soit loué ! Je parle !!! »

La parole c'est comme la respiration. Tout mon corps respire. Fou de joie, j'aspire les mots que je viens de jeter en l'air et je continue de tourner inlassablement sur moi-même telle une toupie, à la manière du Vieux Rod. Je pivote sur la pointe des pieds, je tournoie comme un tourbillon de feuilles mortes jusqu'à ce que je m'écroule par terre sans conscience.

Lorsque je m'éveille avec un atroce mal au crâne, je constate qu'entre-temps les trois aigles ont disparu.

Les souvenirs des jours suivants se sont estompés dans mon esprit. Je n'ai plus en tête que des bribes de mon errance au long et au large de cette contrée inhospitalière.

J'y suis resté durant des jours ou des semaines, voire quelques mois. J'ai perdu totalement la notion du temps. Je me suis égaré, écarté de tous les chemins menant à notre village. Pour étancher la soif, j'ai sucé la neige ou les glaçons pendus sur les arbrisseaux ; pour me nourrir, j'ai réussi à tuer plusieurs bestioles, dont j'ai déchiqueté la chair crue avec les dents. Faute d'écureuils ou d'autres petits rongeurs, j'ai mangé l'écorce d'arbres et les glands gelés de chênes. Souffrant de la faim, j'ai même rongé petit à petit la peau de la renarde. J'ai dormi dans des gîtes abandonnés des animaux, dans des terriers, des tanières et même des repaires de bêtes féroces.

Je n'éprouve plus aucune crainte des esprits maléfiques, qui me sont devenus, pour ainsi dire, familiers comme des animaux apprivoisés. Finalement domptés, ils se sont laissé voir, ils se sont montrés à moi comme s'ils en avaient assez de jouer à cache-cache.

Je me suis attendri en face de leurs corps décharnés dont on a pu compter les côtes, j'ai été ému à la vue de ces êtres chétifs, débiles, portés à la maladie. Enfin, j'ai compris que leur méchanceté envers les hommes n'était qu'une sorte de jalousie qui les poussait à rivaliser et à se venger.

L'unique chose qui m'agaçait était leur fâcheuse habitude de lâcher très souvent des vents, imprégnés d'une odeur de soufre, comme si ces martyrs puants avaient mangé beaucoup de chou et de navet. De surcroît, leur mauvaise haleine me donnait envie de vomir, leur bouche qui empestait le poisson pourri, que ces pauvres diables tâchaient de dissimuler en mastiquant de la menthe. En somme, au lieu de les haïr, j'ai fini par m'apitoyer sur eux.

Transformés en forces bénignes, ils ont cessé de me mettre au supplice et de me jouer de vilains tours. Au fur et à mesure que le temps passait, ils n'osaient plus lever les cornes, ils se laissaient tondre la laine sur le dos et s'inclinaient comme des moutons devant mon tambour.

En revanche, j'ai commencé à me sentir étranger à moi-même, surtout à partir du jour où deux ou trois poils follets ont poussé sur mon menton glabre, un duvet qui s'est vite changé en barbiche en pointe. C'était le signe que mon vagabondage dans cette contrée ensorcelée avait duré beaucoup trop longtemps et que je risquais de m'égarer à jamais sur une voie qui ne menait nulle part.

Par une nuit noire sans lune, je me trouvais à la sortie d'une grotte quand, soudain, une boule de feu est apparue dans le ciel, un corps céleste ressemblant comme deux gouttes d'eau à notre astre chevelu, mais infiniment plus petit, de la taille d'une pomme.

La boule s'est d'abord immobilisée au-dessus de moi, comme suspendue à la cime d'un arbre. Puis, elle s'est mise brusquement à tourner et virer telle une hirondelle. Elle est descendue vers moi pour pénétrer dans mon corps. À cet instant même, sans que je souffre, j'ai senti en moi un éclair, celui que le Vieux Rod appelait la lumière divine que notre dieu Triglav répand dans l'âme de certains rares élus chanceux.

L'heure de mon retour a sonné. Comme par miracle, le lendemain j'ai retrouvé le chemin de notre village sans aucune peine. Ce matin, sans savoir comment, je me suis trouvé au pied du frêne que jadis j'avais bien connu, sur lequel est encore pendu le squelette du malheureux Spiro. Je me suis aperçu que j'avais tourné en rond depuis le jour où j'étais parti de chez moi.

À la lisière de la forêt, j'ai croisé une fillette qui a poussé un cri d'épouvante me voyant surgir devant elle. Elle a pris ses jambes à son cou comme si tous les démons des enfers étaient à

ses trousse. J'ai essayé en vain de l'arrêter et la calmer. Je me suis rendu compte que j'ai perdu de nouveau l'usage de la parole, offerte par des esprits bienfaisants : ma bouche n'a proféré que des coassements d'un crapaud.

Ce n'est que sur la rive de notre étang que j'ai vu dans l'eau le reflet de ce spectre qui avait causé tant de peur à l'infortunée enfant. Un petit homme étique, maigre comme un échalas, au visage osseux et défait, avec une barbiche fourchue, aux cheveux roux en bataille, lui tombant jusqu'aux épaules. Couvert de plaies et de taches de sang, sale comme un peigne et crotté, dépenaillé et méconnaissable, engoncé dans la peau en lambeaux de la renarde, ce pauvre hère a eu l'air d'être sorti tout droit de l'ancre d'un fauve.

Pour me rendre au village, je dois contourner le marais entier. À mi-chemin déjà, je commence à sentir que quelque chose de très grave s'est passé pendant mon absence. Ce sentiment se montre bien fondé au moment où je m'approche à la portée d'une flèche de premières cabanes en ruine, tapissées de suie.

Pas à pas, je m'introduis dans un Nav sur la terre. De toute la partie nord du village, au bord de l'étang, ne reste pas pierre sur pierre. Tout est brûlé, détruit de fond en comble et mis à sac. Visiblement, ce désastre ne s'est pas produit hier ni ces temps derniers, vu l'état des décombres, cendrés et refroidis après un grand incendie.

En avançant vers le cœur du village, j'avise les premières victimes de cette calamité, immolées en offrande à une divinité barbare. De deux côtés du chemin, sur des poteaux enfoncés dans le sol, pendent les squelettes de nombreux villageois, hommes, femmes et enfants, parés d'étranges cordes de chanvre, noués autour de leur cou. Ils portent toujours quelques

lambeaux de leurs vêtements. Ils ont tous péri par le cordeau, étranglés, avant d'être suspendus sur les poteaux.

D'autres squelettes, enfilés sur des pieux, uniquement des hommes, ont dû subir l'horrible supplice du pal, avant d'être livrés en pâture aux charognards. Plusieurs vautours et corbeaux planent encore dans l'air à l'orée de la forêt, bien que les ossements desséchés n'aient plus guère de chair depuis longtemps.

Sur mon chemin, il n'y a pas âme qui vive. J'allonge le pas, ayant froid dans le dos, suivi par le regard atone de tous ces crânes sans yeux.

Un chien errant, maigre comme un clou, m'aborde. Il a l'air domestiqué quoiqu'il ressemble à un loup. Il me lèche la main ensanglantée et me mène vers la partie sud du village. Là, à proximité de la cabane de mon grand-père, les ravages sont moins importants, mais l'unique ruelle qui traverse le village de part en part est déserte comme si tous nos habitants étaient massacrés par les agresseurs. Sans aucun doute, il s'agit de Huns, nos ennemis mortels, revenus dans le but de nous porter le coup de grâce.

La ruelle que je longe finit dans un cul-de-sac où je pousse un soupir de soulagement : notre cabane n'a subi aucune atteinte. J'hésite avant d'avoir le courage d'ouvrir la porte grinçante.

Le Vieux Rod, intact, est toujours assis devant l'âtre vide et froid, comme le jour de mon départ. Les mains croisées sur la poitrine et les jambes en plat, repliées en posture de tailleur, il me dévisage de ses yeux vitrés comme s'il ne me reconnaissait pas. Il ne montre aucun signe de putréfaction, il répand encore la même senteur douce-amère de la noix verte. Il ne pâtit guère de l'humidité, il n'attire nullement les vers nuisibles ni les mouches, malgré la douceur printanière. J'évite son regard scru-

tateur, en m'apprêtant à accomplir un devoir qui me cause du malaise.

La vieille coutume veut que l'héritier d'un vratch se vête de ses habits retournés. Je m'efforce de ne pas écouter les craquements des épaules rigides du cadavre pendant que je lui ôte le gros manteau sans manches qu'il a hérité de sa mère, pour le mettre à l'envers et l'endosser à la place de la peau râpée de la renarde.

Ensuite, j'ai la hardiesse de commettre un sacrilège, de tirer de dessous son gilet un objet digne du plus grand respect, qu'il portait depuis toujours sur sa poitrine du côté du cœur. Pour lui, il était tout aussi précieux que son tambour. C'est un petit miroir de métal poli, qui lui servait à attirer les esprits et le protégeait à la fois, lui permettant de voir l'invisible dans les autres mondes, ainsi que les âmes des défunts.

Avant de le glisser dans mon sac, quelque chose m'incite à tenter le diable, à mettre à l'épreuve cet objet tout-puissant. Je l'approche pendant un bref moment du visage du Vieux Rod, à la manière de nos grand-mères qui scrutaient ainsi parfois le dernier souffle des mourants.

J'en reste pantois. La surface du miroir se couvre d'un voile vapoureux, comme si le trépassé avait fait sortir de l'air chaud par la bouche.

Un toussotement à l'entrée de la cabane me fait sursauter. Au premier instant, je ne reconnais pas l'homme aux jambes écartées sur le seuil de la porte, le dos tourné à la lumière du jour. Sa main caresse la nuque du chien-loup qui m'avait accompagné au cœur du village.

La silhouette de l'inconnu fait un pas vers moi, ne prêtant aucune attention au coutelas que j'ai braqué sur elle pour me défendre. À ce moment-là, un rayon de soleil qui filtre à travers le toit éclaire son visage.

À la place des boucles dorées qui lui tombaient jadis sur les épaules, il a les cheveux serrés sur le sommet de la tête en une sorte de grande touffe. Il est méconnaissable. Seuls ses yeux sont inchangés, grands et bleus, pétillant sous d'épais sourcils, et son nez un peu busqué au-dessus de longues moustaches qui lui cachent les lèvres de corail. À l'oreille gauche, il porte une boucle en or, tandis qu'un ruban de lin coupe son front, un ruban blanc comme le lait, qu'uniquement le chef de notre tribu a le droit de porter au cours des fêtes.

« Tout doux », me dit-il d'une voix enrouée.

Le chien-loup pousse un grognement, me voyant remuer mon arme.

« Du calme, Spiro, lui dit l'homme. Garde ton calme, toi aussi, Petit Rod », me dit-il.

Il n'y a pas l'ombre d'un doute, c'est lui et c'est notre chien, mon ami Vid et le cabot que Pinpin avait mis au monde avec un loup. Transporté d'une joie immense, ne pouvant pas me retenir, je jette un cri fou de crapaud.

X

VRATCH

« Elles sont saines et sauvées, me dit Vid, souriant, me voyant grimacer, incapable d'articuler les noms d'Aya et d'Ida. Tu vas les voir sous peu. »

Chemin faisant vers l'autre bout du village, nous passons devant de rares habitants vivants, ceux qui s'étaient enfuis dans la forêt lors du carnage des innocents. Calfeutrés dans leurs huttes, ils nous épient d'un œil soupçonneux. Ils ont l'air de chiens battus, ayant peur de leur ombre.

En route, Vid me raconte les faits désastreux qui se sont passés dans le village avant son retour du château de Trayan, ainsi que le jour même de sa rentrée. Ce qu'il n'a pas vu de ses propres yeux, il l'a entendu de la bouche des survivants.

Non, il ne s'agissait pas d'Huns, mais d'Avars, nos ennemis communs. Car les ennemis de nos ennemis peuvent devenir nos pires ennemis. Comparés avec les Avars, les Huns sont doux comme des agneaux.

Ces guerriers-nés, venant de loin, avaient déjà parcouru de vastes terres pour accaparer les biens d'autres peuples. Archers et cavaliers hors pair, des combattants terribles que ces maudits Avars ! Leurs chevaux sont plus légers que les lynx et plus rapides que les lièvres. Quant à leurs maîtres, ils sont féroces et habiles comme les loups, toujours prêts à fondre sur leur proie tels les faucons.

L'année passée, en été, ils parurent comme tombés du ciel sur la rive opposée de l'étang, armés jusqu'aux dents et revêtus de pied en cap de cuir de bison, qu'aucune flèche ne pouvait transpercer. Ils étaient pourvus de plusieurs chariots, tirés par les Huns, attelés à la place des bœufs, vaincus lors d'une bataille précédente et réduits en esclavage.

Avant de s'attaquer au village, les Avars décapitèrent ces esclaves et écorchèrent leurs têtes. Selon nos témoins, ils leur firent une entaille ronde, en contournant les oreilles, puis ils saisirent la peau et l'arrachèrent du crâne avec les cheveux. Une fois ces têtes écorchées, ils les enfilèrent sur les lances pour épouvanter les Slavènes. Quant au cuir chevelu de ces malheureux, ils s'en servirent pour façonner des fichus, avec lesquels ils se drapèrent les épaules et se couvrirent l'affreuse hure bestiale.

En contournant le marais, ils brûlèrent au passage toute la récolte d'orge et abattirent les animaux qui se trouvaient à la portée de leurs armes. Au dire de rares survivants, ils ressemblaient aux Huns comme coulés dans le même moule, à part leur taille plus haute et les cheveux qu'ils portaient nattés dans le dos en forme de deux tresses, leur tombant jusqu'aux genoux. Cruels et assoiffés de sang, ils se servaient de ces mêmes tresses pour étrangler les enfants dans les berceaux, ainsi que les jeunes filles qui refusaient de coucher avec eux et répugnaient à leurs viols.

Après avoir dévasté nos champs et décimé notre bétail, ils détruisirent deux tiers du village et pendirent les cadavres des paysans sur les pieux le long de la ruelle principale. Ils empalèrent le chef de notre tribu Boz et les anciens bûcherons de Svevid qui avaient essayé de mettre feu à l'un des chariots abritant leur unique idole.

Cette divinité n'avait aucune apparence humaine, mais plutôt animale, un monstre, bâclé d'un énorme crâne de bison et de trois paires de cornes bovines, sur lesquelles ils accrochaient le cuir chevelu et les morceaux de peau écorchée de leurs victimes.

La tête du monstre était pleine d'araignées, d'une demi-douzaine de rats et de mouches bleues qui ne viennent jamais sur le vivant. Les Avars nourrissaient de la chair humaine ces mangeurs de cadavres qui grouillaient dans leur dieu, en remplissant son crâne de membres tranchés et d'entrailles de leurs victimes.

Si les dieux ont créé l'homme à leur image, les hommes de nos jours font aussi les dieux à leur figure. C'est pourquoi le dieu cornu des Avars avait l'apparence d'un dragon, gavé de chair et paré de peaux de nos martyrs. Cela n'empêchait pas les barbares de le vénérer en se prosternant devant lui pour s'égosiller : « Salut sur toi, le vénérable dieu Baïan ! », de lui faire des offrandes et même d'immoler en sacrifice des nouveau-nés à ses pieds. En vérité, la plupart de nos dieux étaient aussi impitoyables, mais loin d'être si féroces et hideux que Baïan des Avars.

Cela fait penser, me dit Vid, qu'il faut se méfier des idoles faites à l'image de l'homme et à la va-vite. Les dieux sont des êtres dédaigneux, capricieux, inconstants dans leurs jugements, propres à singer l'homme comme s'ils voulaient se venger et se moquer de lui. La majeure partie de nos maux a pour cause un grave malentendu. Les dieux ont créé l'homme à l'image de leur sale caractère et les hommes leurs ont rendu la pareille, faisant des idoles au même caractère exécration, brusque, violent, enclin à la haine.

Vid m'assure que nous ferons prochainement un bon dieu sans cornes, juste et bienfaiteur. Il saura nous faire du bien et nous pardonner le mal. Il sera de grande vertu, ce gardien de la paix des Sclavènes. Il chassera de nos terres tous les intrus. Si certains parmi eux ne voulaient pas s'en aller, il leur infligerait la torture de tenailles portées au rouge, de fouet et de roue, il les supplicierait avec l'huile bouillante et les embrocherait enfin sur nos lances comme des cochons...

En écoutant Vid qui s'essouffle, ayant la bouche pleine de notre futur dieu bienfaisant, je m'aperçois qu'il me mène droit vers la cabane de Svevid. Il n'a pas perdu son don de lire les pensées qui me trottent par la tête.

« Ne t'inquiète pas, Petit Rod, me dit-il. Tous les témoins sont morts, Boz et les bûcherons de Svevid, ainsi que la vieille Vestica que les Avars ont enterrée vivante. Nous pouvons tranquillement faire peau neuve. Ida, Aya et nos marmots seront ravis de te voir en vie.

Je l'envisage comme si je le demandais :

« Les marmots ? Quels marmots ? »

Il comprend ma question muette et me fait un large sourire.

« Les gamins seront ravis de faire ta connaissance, dit-il. Vous allez vous entendre comme larrons en foire. »

Devant la cabane du défunt Svevid je reste baba, comme une poule qui a trouvé un couteau. Aya et Ida lavent du linge sale dans une grosse cuve en bois, dans laquelle en même temps elles savonnent avec soin les fesses de quatre bambins. Ils ont presque le même âge, bien qu'ils soient tout à fait différents. Les deux garçonnetts aux cheveux poil de carotte et à la peau laiteuse, pleine de taches de son, rappellent Ida, telle que j'ai jadis rencontrée au bord de notre étang. Deux autres ont des traits communs avec Aya, la peau brun foncé, le nez court et plat, les pommettes hautes et saillantes, la lèvre inférieure pendante et les yeux bridés, enfonces dans les orbites.

Pendant qu'Aya et Ida me regardent en roulant les yeux d'un air stupéfait, comme si elles voyaient un fantôme revenu de l'autre monde, Vid se pavane devant nous, avance la poitrine et retire la tête en arrière tel un paon qui fait la roue.

« Triglav nous n'a offert que des garçons, dit-il. Sans doute, pour remplacer nos guerriers que les Avars avaient décimés. »

Je jette un cri de crapaud qui veut dire :

« Le père ? Qui est leur père ? »

Vid devine ma question et me répond par un sourire plein de malice :

« Le père ? Nous deux ! Toi et moi ! »

S'étant remises de leur stupéfaction, Aya et Ida se précipitent vers moi avec les quatre marmots pour me donner un baiser et m'assourdir de cris de joie.

« Dites bonjour à papa ! croulent-elles comme des bécasses des bois. Faites la bise à papa ! »

Ravis d'acquérir un nouveau père, les garçonnets me couvrent les joues de salive qui sent l'ail.

« Nous allons faire fête à papa-Rod ! s'écrie Vid. Nous allons arroser le retour de papa-vratch d'un bon verre d'hydromel ! »

C'est la première fois que je mets les pieds dans la demeure de Svevid, la plus belle et la plus spacieuse cabane du village. À la différence des autres, elle n'est pas enfoncée dans la terre et dispose même d'un vrai toit de bois, muni d'une lucarne qui donne du jour sous les combles et chasse la fumée. J'y entre derrière Vid, courbé sous la porte basse. Je crois me trouver dans un tonneau, car tout est dedans fait en bois, les murs, le plancher, les sièges, une table et deux vastes lits. Malgré la lucarne au plafond, la grande pièce obscure est emplie de fumée et d'odeurs lourdes d'oignon, de chou aigre, de sueur et de vieux cuirs gras.

« Pour commencer, me dit Vid, nous allons te préparer un bon bain, car tu pues comme une punaise. »

Je me froisse, ayant envie de lui répliquer :

« Quant à vous, vous sentez le bouquin et l'épaule de mouton, comme les esprits de la forêt qui coupent la chique aux visiteurs à quinze pas ! »

Hélas ! je n'arrive pas à lui river mon clou, faute de ma sacrée langue. Il en profite pour me pousser par une porte dans la minuscule pièce voisine où règne une chaleur accablante.

En moins de deux je me trouve en nage. Il me force à enlever la peau de renarde et mes habits en lambeaux. Nu comme la main, je l'observe verser de l'eau sur un poêle de pierre brûlante, en ricanant dans un nuage de vapeur qui dégage la forte odeur d'écorce de chêne. Il me remet un savon en pain, plein de cendre, et pendant que je me savonne dans la vapeur suffocante, il me fouette le dos avec un balais en branches de saule blanc.

Rapidement, je me sens débarrassé de toutes les impuretés, je renais et recouvre ma vigueur, surtout au moment où Vid me jette sur les épaules une belle peau de chèvre, avant de me ramener dans la pièce principale où nous attendent Aya et Ida avec les quatre marmots. Elles ont déjà préparé un repas festif, une bouillie d'orge avec de gros morceaux de barbeaux qui nous font venir l'eau à la bouche, surtout après un premier, deuxième et troisième verre d'hydromel.

La boisson ne tarde pas à dénouer la langue de Vid qui me fait un long récit de leur séjour dans le château de Trayan, où ils ont exhumé un squelette, peut-être celui du prince en personne, dont le crâne calciné était plein de bijoux et de pièces d'or. Ainsi ses vœux les plus chers ont été accomplis, grâce à quoi nos marmots auront du foin dans leurs bottes. Le jour de leur retour dans le village a été aussi l'heure du départ des Avars, qui ont laissé derrière eux une image de désolation.

Ils sont partis vers des conquêtes nouvelles avec une douzaine de jeunes femmes esclaves, attelées à leurs chariots comme des bêtes de trait.

Le lendemain, les villageois qui s'étaient enfuis dans la forêt sont rentrés à leur tour et le conseil des vieillards survivants a immédiatement nommé Vid nouveau chef de tribu. Lui, le chef, me désigne sur-le-champ remplaçant de mon grand-père, le nouveau vrach des Sclaves.

Nous n'avons pas le temps de trinquer à mon honneur et à ma nomination flatteuse, car les dernières paroles de Vid sont interrompues par un cri déchirant d'Aya. Son garçonnet cadet a avalé de travers une bouchée de poisson et une arête lui est restée coincée dans la gorge. Le malheureux petit glouton a du mal à respirer. Il s'agite en suffoquant, sans pouvoir dire un seul mot, il bâille, les yeux écarquillés et le visage empourpré.

« Au secours ! » s'écrie Aya en le secouant.

Ida lui donne en vain de grosses tapes dans le dos. Le souffle court, l'enfant continue de s'étouffer. Haletant, pantelant, il crache du sang avec de petits cris stridents.

« À l'aide ! À l'aide ! » hurle Aya.

Ida me donne plusieurs coups de poing sur la poitrine.

– Tu es le seul qui peut le sauver ! » rugit-elle de colère.

Je ne me le fais pas dire deux fois. En voyant l'enfant entre la vie et la mort, j'attrape dans la marmite un barbillon cuit et le glisse dans mon sac à la place de mon tambour. Chez les esprits de la forêt, on n'obtient rien pour ses beaux yeux : c'est toujours donnant donnant. Je ferme les paupières à moitié et me mets à tambouriner, tout en faisant des tours sur moi. Je tourne de plus en plus vite, me tenant sur la pointe d'un pied, si rapidement qu'en un court moment Vid et notre famille nombreuse disparaissent dans un cercle brumeux autour de moi. En même

temps, ayant l'impression de m'élever en l'air, je jette trois cris d'aigle. Aussitôt, comme projeté en dehors de la cabane par une force surhumaine, je me trouve les jambes écartées sur un amas de neige.

Les cris d'oiseau que je viens de pousser n'ont pas été vains. Mon vieil ami l'aigle royal surgit entre mes jambes et s'envole tout de suite, m'apportant accroché à son cou. Prompt comme l'éclair, il monte à la hauteur des cimes d'arbres. Nous survolons la forêt et en peu de temps nous nous retrouvons à l'endroit même où j'ai quitté la compagnie des esprits dans la misère, des pauvres meurt-de-faim. La clairière est toujours parsemée de petites mares qui répandent une odeur de soufre, celle que dégagent les démons lorsqu'ils lâchent des vents.

Il suffit que nous touchions le sol pour qu'ils surgissent devant nous tels des champignons après la pluie. Cette fois, ils se laissent voir sans aucune crainte, avec leur chef, un échalas à la peau collée aux os, qui a l'haleine puante à faire tomber les mouches au vol.

« Que veux-tu, blanc bec ? » me demande-t-il, me soufflant aux narines des bouffées fétides.

À ma grande surprise, comme lors de ma première visite, je retrouve l'usage de la parole et je m'écrie à plein gosier :

« À l'aide, vénérable maître ! Un enfant meurt chez nous ! »

L'échalas spectral retrousse son nez, ne quittant pas des yeux mon sac d'où saillit la queue du barbillon.

« Donnant donnant ! » me dit-il en nasillant tel un canard, avec un accent étranger.

Je m'empresse d'exaucer son vœu, car le temps de l'enfant agonisant est compté. Je sors de mon sac le poisson qui commence à sentir mauvais et le jette au démon affamé.

Ayant la main leste, il le saisit au vol et le mord à belles dents. Il le déchiquette précipitamment et avale de travers une grosse arête, laquelle, curieusement, ne lui cause aucune gêne. Au lieu de tousser ou suffoquer, il la crache sur moi et engloutit le reste de barbillon avec sa queue, sans le mâcher.

Il esquisse un sourire et fait un long rot qui résonne comme sorti d'un tonneau.

« Ça y est, me dit-il. L'affaire est faite. Et maintenant, fous le camp. »

Je m'empresse de me mettre à califourchon sur le dos de mon aigle et de m'agripper à son cou juste avant qu'il ne s'élance dans les airs. Les yeux fermés et les dents serrées, j'endure le fouettement du vent froid jusqu'à ce que ma monture royale se pose sur le sol devant la cabane de Svevid, d'où une nouvelle force surhumaine me projette dedans comme une feuille morte qui tournoie au vent.

Mort de fatigue et courbatu dans tout le corps, je fais encore deux ou trois tours sur la pointe des pieds au milieu de la pièce principale, avant de m'arrêter pour reprendre souffle.

Mon retour me fait une nouvelle surprise, plus grande encore que celles que j'ai vécues dans le monde des esprits : je m'aperçois que mon corps n'a jamais quitté cette cabane. Émerveillés, mes amis me regardent avec gratitude, surtout Aya qui berce dans ses bras son enfant sain et sauf. Par miracle, avant qu'il ne s'étouffe, il a recraché l'arête, coincée dans sa gorge, vraisemblablement au moment même où l'esprit spectral dans la forêt a rejeté l'os du barbillon.

Aya le caresse par de douces paroles :

« Fais la bise à papa-vratch. Dis un grand merci à papa-vratch. »

Le petit miraculé me couvre la joue de sa salive à l'odeur de vomi et de poisson.

« J'ai deux mauvaises nouvelles pour toi, me dit Vid en guise de remerciement. La première : depuis peu, nous avons un vratch noir, Boz le Borgne, le fils, le neveu de Svevid, un odieux usurpateur qui pourrait t'envenimer la vie. Il ne cesse de semer le mal autour de lui. La deuxième nouvelle est pire : la cabane de ton père n'existe plus, les Avars l'ont rasée. »

En éprouvant un serrement de cœur, je lui fais signe d'au revoir et me dirige vers la sortie sous les regards angoissés des jeunes femmes et des enfants.

« Veux-tu que je te tienne compagnie ? » me lance Vid.

Je refuse en hochant la tête. Je sors et claque la porte.

Avant de me rendre dans la forêt, à l'endroit où se situait l'atelier de mon père, je passe d'abord par la cabane du Vieux Rod pour y récupérer son miroir, cette petite fenêtre ouverte sur l'invisible et le monde des morts.

Rien n'a bougé, rien n'a changé depuis mon départ. Devant le foyer vide, mon grand-père est toujours assis par terre en tailleur, les jambes à plat, repliées, et les mains croisées sur la poitrine. Ses yeux vitrés me dévisagent comme la dernière fois, sans me reconnaître.

Il ne pourrit point, il dégage toujours la senteur agréable de la noix verte. Un rayon de soleil, qui pénètre à travers le toit, lui tombe sur l'épaule et projette son ombre sur le sol, une grande tache noirâtre, que je contourne avec précaution sans marcher là-dessus.

C'est lui-même qui m'a appris à me méfier des ombres, surtout des ombres des morts. Il m'a dit qu'elles demeurent souvent en vie quelque temps après le trépas de leurs maîtres. Les

ombres se nourrissent d'ombres, et celle d'un trépassé et apte à avaler l'ombre d'un vivant. Rester sans son ombre est le pire des malheurs : c'est tout aussi déplorable que de perdre son âme.

La seule trace du temps qui s'est écoulé depuis la mort du Vieux Rod est une toile d'araignée, tissée entre ses jambes, dans laquelle gît un papillon rosâtre desséché. Avant de partir, je le décolle les fils entrecroisés : le messenger du destin, un papillon rose nous promet le bonheur. On dit que l'âme des mourants sort de leur bouche sous la forme d'un papillon avec leur dernier râle.

Je colle la bestiole sacrée sur le manche du miroir et je tourne le dos à mon grand-père, en le regardant en catimini sur la surface du métal poli. À la sortie de la cabane, je le vois dans le miroir se lever et dresser la tête, faisant un sourire avenant. Il paraît miraculeusement rajeuni, redevenu l'homme dans la fleur de l'âge. Le visage coloré, les cheveux blonds et bouclés, les épaules musclées, le corps bien charpenté, les jambes longues et fuselées, il a l'air d'un athlète, tel Trkovoï, notre dieu de la course à pied.

Malgré cette image séduisante, je sais qu'il faut prendre garde aux miroirs, ces fenêtres matoises ouvrant sur Nav, qui peuvent emprisonner celui qui s'y mire. Même le Vieux Rod s'en méfiait après le coucher du soleil, sachant que son miroir était capable de lui montrer rien de moins que le cul satanique d'un mauvais esprit.

Pétrifié sur le pas de la porte, je frissonne pendant quelques instants, avant de m'enhardir à quitter l'image de son âme dans le métal poli et à me retourner. Bien entendu, c'était une apparence trompeuse, visible uniquement dans le miroir, son âme éternellement jeune.

Quant à lui dans le monde réel, il n'a pas bougé d'un poil de sa place devant l'âtre, d'où il me scrute comme s'il lisait mes pensées les plus secrètes. Il me suit de ce regard scrutateur

jusqu'à la ruelle qui me mène vers la sortie du village, vers les restes de l'atelier de mon père dans la haute futaie.

Là, devant l'image des débris de sa cabane, mon cœur se met à palpiter. Je traîne les pieds d'un côté à l'autre du lieu de l'incendie et m'arrête au milieu des décombres, devant un amas de déchets calcinés qui obturent l'entrée de la cave, où j'éprouve le désir d'être à cent pieds sous terre.

Tout est détruit et réduit en cendres, l'ensemble des objets qui servaient à garnir la cabane, les outils de mon père sculpteur, ses ouvrages de sculpture et même la figure de Domovoï, le bienfaisant esprit de la maison esclavène, qu'autrefois j'avais fait monter aux cieux avec son attelage d'aigles. Lui et ses oiseaux divins sont couvert de suie, défigurés, estropiés, réduits en charbon, changés en démons.

Accablé, écrasé et prêt à partir en catastrophe de ce lieu sinistre, je fouille au-dessous de quelques débris, de morceaux de bois calcinés et sous les tas de cendres.

En soulevant une planche, je m'ébahis en découvrant deux objets qui me tiennent à cœur, le flûteau d'Aya et celui qu'elle m'avait offert. Le sien est carbonisé dans l'incendie et s'émiette au premier toucher. Par chance, le mien est sorti indemne du feu et répond à mon souffle avec un son pur, cristallin.

Curieusement, ce roucoulement, semblable au cri amoureux de la tourterelle, m'apporte un peu de soulagement. Le deuxième et le troisième son me dilatent le cœur comme si le pipeau champêtre voulait m'encourager en me roucoulant : « Tiens bon, Petit Rod ! Garde la tête haute ! Ta cabane rasée : tu en bâtiras une autre. Les sculptures de vos idoles brûlées : tu en tailleras d'autres. Il faut prendre la vie comme elle vient... »

Réconforté, je me délivre de mon angoisse et quitte ce lugubre endroit pour me rendre auprès de notre jeune chêne. Chemin faisant, je continue à souffler dans le flûteau dont les

sons attirent avec une force irrésistible des merles et des tourterelles des environs. Je jubile, n'étant plus muet, grâce à ce pipeau magique. Je parle aux oiseaux, excellant dans leur langue comme les premiers hommes dans la nuit des temps.

Le cœur épanoui, j'arrive au pied de notre chêne qui a monté en graine pendant mon absence et a dépassé en hauteur tous les arbres avoisinants. À en juger d'après sa taille, chaque jour que j'ai passé dans le monde des esprits a valu une année entière dans notre village.

Au milieu de sa couronne, j'avise un gui aux feuilles charnues et aux touffes jaunes de ses fleurs. En apparence, il a crû en même temps que son hôte. Enlacée autour du chêne, cette fameuse plante abrite l'âme de l'arbre durant le rude hiver. En bas du chêne, je ne m'étonne pas de voir saillir de la neige nos mandragores qui ont fui la cabane à temps, bien avant l'incendie.

Elles paraissent plus nombreuses qu'avant mon départ, comme si elles avaient entre-temps fait des petits. Elles se trouvent à l'endroit même où j'avais enterré Pinpin, ses louveteaux et notre enfant, né avant terme avec un œil de poisson sur le front.

Je me remets à souffler dans les tuyaux du roseau, voulant redire à tout ce beau monde ce que le flûteau m'a chanté dans la langue des oiseaux :

« Gardez la tête haute ! Il faut prendre la vie comme elle vient. Ensemble, nous rebâtirons la cabane de mon père. Ensemble, nous referons nos idoles brûlées et, avant tout, nous taillerons un nouveau Triglav !... »

J'admire le jeune chêne, je le contemple dans sa haute majesté. Je l'imagine transformé un beau jour en Triglav à trois têtes, la première de chien, la deuxième de loup et une troisième de salamandre sur sa poitrine, qui le protégera du feu. Nourrie

par notre mort-né, cette idole guérira les enfants souffrants que la nature et les hommes ont rejetés. Gavé de chair de Pinpin et de ses quatre louveteaux, notre futur dieu deviendra notre meilleur ami comme un chien, mais aussi sauvage et courageux comme un loup.

Soulagé, me réjouissant de mon prochain travail de sculpteur, je quitte le chêne et les morts qu'il abrite, m'enfonçant dans la forêt, en direction de la source de Yéléna. Au lointain, je distingue les cris hilares et les rires que je reconnais tout de suite. Ils appartiennent à Léchy, l'esprit des arbres, qui vient de renaître avec les premiers feuillages à la fin de l'hiver.

En dépit du fait qu'il devient tendre et sentimental au printemps, capable de s'éprendre de quiconque, il faut se méfier de son penchant pour les jouissances corporelles, surtout quand il se trouve derrière le postérieur d'un homme ou d'une bête. Je n'ai jamais oublié ses ébats amoureux avec la mule qui lui avait imprudemment tourné le dos.

La plus grande partie de la source de ma sœur est toujours gelée, hormis une mare ovale, semblable à un œil géant, où la glace est déjà fondue, un rond d'eau bleu-vert dans lequel se reflète le visage d'un inconnu lorsque je m'agenouille devant lui. C'est à n'y pas croire : c'est ma face, avec la cicatrice du grain de beauté sur la joue, c'est mon nez pointu comme celui des enfants faméliques, ce sont mes yeux et mes cheveux en désordre, mais, malgré tout, je vois un homme étranger répondre à mon sourire avec un soupir de découragement.

Le visage sillonné de rides avec des poches sous les yeux et la longue barbe à deux pointes, il me parcourt d'un regard anxieux. Depuis notre dernière rencontre devant la source de Yéléna, il a pris un coup de vieux. Il ressemble à mon grand-père, l'image même d'un vratch âgé et usé. Le reflet tremblotant de sa face m'empêche de voir ma sœur au fond de la source ; la gueule

de mon sacré sosie occupe toute la surface du cercle fondu, entouré d'une auréole de cristaux de glace.

En me levant et reculant d'un pas, je reste consterné. Au lieu de me suivre, de sortir de la mare, le reflet de mon visage se tient sur la surface de l'eau, sans bouger d'un pouce. Il a l'air d'être gelé, retenu dans la source par une force surnaturelle. Il roule les yeux, il fait les grimaces qui expriment la détresse et remue les lèvres comme s'il voulait me mettre en garde contre un danger et attirer mon attention sur la présence de quelqu'un derrière moi.

Un ricanement, pareil au cri du corbeau, me fait sursauter et tourner la tête.

Son rire enroué ne m'étonne guère, car il a la tête du corbeau et le bec du corbeau, il a le teint noir et il porte la livrée couleur de la poix de cet oiseau de mauvais augure. Ce grand escogriffe, tout de noir vêtu, est juché sur la branche la plus basse d'un arbre où il branle les longues jambes maigres d'avant en arrière.

Bien que je ne l'aie jamais vu auparavant, je le reconnais immédiatement grâce à l'absence de son œil gauche, à la place duquel se trouve une plaie béante, bordée de chassie. Il n'y a nul doute qu'il s'agit du vratch noir dont Vid m'a parlé, de Boz le Borgne, le fils de Boz, le neveu de Svevid, qui se propose de m'envenimer la vie.

Selon les dires de mon grand-père, les vratch noirs prêtent les mêmes serments que les vratch blancs et font le même rude apprentissage chez les Esprits de la forêt. Mais au lieu de se servir de leurs pouvoirs pour faire du bien aux hommes, ils agissent pour eux-mêmes et sèment la zizanie autour d'eux. Torturés par des Esprits, ils n'ont pas souffert suffisamment pour élever leur âme et agir avec bonté au retour sur notre terre. Bien au contraire. Ils ensorcellent les paysans et le bétail, ils envoûtent

de braves gens, ils tuent à distance et provoquent des maladies incurables pour se venger et se faire craindre.

Ainsi que le chef des Esprits qui a sauvé l'enfant d'Aya, il parle du nez avec le même accent étranger.

« Tu es cuit, petit merdeux, me dit-il. Ta sale gueule t'a plaqué à jamais. »

Impuissant et indigné, je pousse un coassement.

« Tu n'es pas bon à jeter aux chiens, drôle de coco, me réplique-t-il en ricanant. Tu es foutu. Je vais t'arracher le nez du visage. Mais, avant ça, tu vas avaler quelques couleuvres. »

Il tend les bras vers moi, faisant semblant de décocher d'un arc invisible une flèche qui échappe à ma vue.

La perte de mon image qui flotte dans la source m'a vidé et rendu exténué comme si tout le sang s'était écoulé de mon corps. Je me trouve mal, pris d'une faiblesse étrange, d'une espèce de vertige, qui fait tourner autour de moi la source de Yéléna avec mon visage volé et même l'arbre sur lequel le méchant escogriffe branle les jambes.

Quelque chose dans ma gorge m'empêche de respirer, un corps qui remue dans mon gosier m'étouffe.

J'essaie de l'expulser en toussant, je me racle fortement la gorge et enfin je parviens à le chasser : avec un crachat mêlé de sang, je rejette de la bouche un lézard vivant.

Contrarié, Boz le Borgne glisse par terre et aboie en me montrant les dents.

« Je t'écraserai comme un ver, merdeux ! »

Pour échapper à son emportement, je devrais recourir à l'aide de ma seule arme, mon tambour et ma danse. Malheureusement, je suis presque incapable de me tenir debout. Impuis-

sant comme glacé, je l'observe s'approcher de la source de ma sœur, faire tomber son pantalon et se mettre à pisser sur mon image dans l'eau.

La vapeur qui s'élève de son urine répand une odeur sulfureuse qui me prend à la gorge, une puanteur tout aussi répugnante que celles de sa sueur, de sa mauvaise haleine et de ses pets à couper au sabre. Tout ce qu'il a appris chez les esprits de la forêt, c'est de puer à tuer les mouches au vol. On dirait qu'il est plein de lézards comme la plupart de vratch noirs, que l'on ne peut débarrasser de ce maudit fardeau qu'en les faisant vomir.

Arrosé par son pissat corrosif, mon image dans la source grimace de douleur, couverte de brûlures, les yeux écarquillés, en jetant des cris inaudibles sous l'eau.

À ce moment où tout me paraît perdu à jamais, le salut inopiné me tombe du ciel. Du coin de l'œil, je vois surgir au bord de la clairière ma vieille connaissance, Léchy, que le printemps précoce a fait renaître. Je savais qu'il était apte à changer de taille, atteignant parfois la cime des arbres ou devenant plus petit qu'un nain, mais j'ignorais qu'il fût capable de se déguiser en élégant, imbu de lui-même. Cette fois, il a jeté son dévolu sur un corps humain de forte corpulence et il s'est mis sur son trente et un pour fêter sa nouvelle naissance. Il s'est coiffé d'un chapeau vert criard, de la même couleur que sa longue barbe, et il a endossé une chemise faite de jeunes feuilles de fougère qui lui couvrent à peine les parties honteuses.

Le fait d'avoir baissé son pantalon va se montrer néfaste pour Boz le Borgne. Cela va lui coûter la peau des fesses. Sitôt que Léchy aperçoit le bas du dos nu du vratch noir, son visage change de couleur. Bleu canard, il s'emplit brusquement de sang, et devient pourpre, alors que ses yeux sortent de leurs orbites sous l'effet d'une forte émotion.

À pas de loup, il s'approche du dos de Boz le Borgne qui se penche vers la source pour retrousser les jambes de son pantalon. En même temps, en bavant, Léchy retrousse ses manches et se passe avec volupté la langue verte sur les lèvres, se délectant à l'idée d'un plaisir tout proche.

Les événements suivent leur cours fatal. Attiré comme par un aimant par les fesses en goutte d'huile de Boz le Borgne, Léchy le saisit de derrière et l'enlace avec ses longs bras verts, à l'égal d'un lierre qui étreint ainsi les troncs d'arbres, qui les serre comme pour danser avec eux, comme pour leur donner un baiser ou les étouffer. Tandis que sa proie jette des cris de fureur, il se colle contre ses miches et commence à se branler d'avant en arrière, de même qu'il s'était agité, agrippé à la croupe de notre mule.

L'œil exorbité comme celui d'un veau que l'on égorge, Boz vocifère et crie tel un putois, puis il gémit, glapit, rugit à se faire mal au gosier, et finit par beugler de douleur, avant qu'il ne se mette à éructer, à rendre tripes et boyaux, à vomir en jet les lézards qui remplissent tout son corps. Une vraie gerbe de lézards verts, couverts d'écailles, à la queue effilée, qui bâillent de faim et sifflent comme des serpents !

Dégoûté, Léchy se sépare de lui et foule aux pieds les reptiles repoussants qui pullulent par terre.

Boz le Borgne en profite pour relever en hâte son pantalon et couvrir son triste postérieur couvert de sang. En abandonnant ses lézards, il se tire des flûtes et se sauve dans la forêt comme poursuivi par tous les démons de l'enfer.

Mon image flottant dans la source le suit de regard, mais la fuite de son bourreau ne lui apporte aucun contentement. La bouche amère, l'air rageur, elle ne cesse de grimacer en lâchant des jurons inaudibles. Je lis sur ses lèvres :

« Œil pour œil et dent pour dent ! »

Cette gueule irritable et vindicative m'est complètement étrangère, mais en dépit de tout, c'est ma propre face que je voudrais recouvrir à tout prix, comme si, avec elle, j'avais perdu une partie de moi-même.

Compatissant, Léchy me jette un coup d'œil complice et se penche vers la source qui commence à bouillonner, menaçant de faire sombrer à jamais mon image. Elle l'échappe belle grâce à Léchy débonnaire qui l'attrape avec son long bras vert et la tire au sec. Posée sur un buisson, elle se trouve en piteux état, froissée et chiffonnée, les yeux mouillés, les joues trempées de gouttes d'eau ressemblant aux larmes.

S'étant apitoyé sur son sort, Léchy la saisit prudemment. Il prend soin de ne pas lui endommager les oreilles en feuilles de chou. Il l'essore tout aussi délicatement pour faire sortir de l'eau de ses yeux et ses oreilles. Il la presse, il la lisse sur sa cuisse et l'applique finalement sur mon visage telle une crêpe.

Je suis content d'avoir récupéré mon image capturée, mais en même temps je regrette de l'avoir regagnée dans ce lamentable état.

Tout le reste de ma vie, je serai obligé de porter sur le visage les traits de cette rancunière, quoique je n'aie jamais eu aucun désir de me venger de personne. Seul un justicier divin comme Triglav a le droit à la vengeance divine. Quant aux hommes, si tous les humains recouraient au fameux « œil pour œil dent pour dent », le monde deviendrait aveugle et édenté.

XI

JAMAIS DEUX SANS TROIS

Le temps s'écoule comme la goutte d'eau qui creuse, ronge et réduit en poudre la plus dure des roches. Tels les sables mouvants, il engloutit jour par jour. Ayant sombré dans le néant, le présent devient le passé radieux, dont on oublie le vrai visage morne. C'est pourquoi, souvent, je désire enterrer le passé, ce compagnon trompeur, pour ne pas le traîner derrière moi, car il demande de l'avenir trop d'humiliations.

Après la mort de mon ennemi Boz le Borgne, que Vid avait châtié avec ses hommes, notre village trouva enfin une paix durable.

Auparavant, nos habitants s'étaient effrayés devant le grand nombre de décès mystérieux qui ne cessaient de frapper leurs familles. Pour sauver les malades envoûtés par le vratch noir, j'extrayais de leur corps tantôt des pierres rocailleuses, tantôt des lézards ou des araignées venimeuses.

Dans le plus grand secret, Vid mit sur pied un coup punitif. En pleine nuit, ses hommes arrachèrent par surprise le sorcier de chez lui, avant qu'il n'arrive à les envoûter, l'abattirent et mirent en pièces tous ses biens. Sa cabane fut démolie de fond en comble et lui découpé en morceaux et brûlé. Le cerveau, extirpé de son crâne, fut plongé dans une fosse pleine de chaux vive, pour que les animaux, mangeurs de cadavres, ne s'infectent pas de son venin.

En fin de compte, ses cendres furent éparpillées en plusieurs endroits dans le marécage. De lui, il ne devait pas rester la moindre trace dans la Grande Forêt. Je déclinai la proposition de Vid de m'installer dans la cabane d'Ida et de partager leur vie jusqu'à ce que je rebâtisse l'atelier de mon père. Je préférais me loger chez le Vieux Rod, me couchant derrière une pièce de tissu suspendue au fond de la chambre, où il demeurerait toujours assis en face de son âtre. Il ne se pourrissait nullement, il exhalait sans cesse le parfum délicat de la noix verte.

Peu à peu, les cheveux chenus sur ses tempes commençaient à chuter, mais sa peau restait veloutée comme celle d'une pêche, comme enduite de cire animale. Seuls ses habits souffraient un peu de l'humidité en hiver ou de la chaleur estivale, en se décomposant sous ses aisselles.

Ayant l'air d'un fantôme, il apparaissait parfois derrière mon dos dans le miroir, faisant figure de Trkovoï, notre dieu de la course à pied, cet athlète aux cheveux touffus, aux épaules larges et les jambes en fuseau. Miraculeusement rajeuni, il me suivait d'un regard plein de malice, comme s'il scrutait mes pensées lorsque je préparais des panacées d'herbes médicinales pour guérir les souffrances de l'âme et du corps de nos villageois.

Par-dessus mon épaule, il lisait en tapinois les lettres magiques que je traçais tous les jours de ma meilleure écriture sur les peaux tannées de mouton, les écrits qui racontaient l'histoire des Sclavènes dans la Grande Forêt Ténébreuse, notre présent misérable qui devenait notre passé glorieux au fur et à mesure que le temps filait. Le sacré temps qui coulait comme la farine entre nos doigts. Rien ne devait tomber dans l'oubli qui nous menaçait de toutes parts, rien ne devait sombrer dans ce gouffre qui attirait nos souvenirs pour les engloutir, nos actes de bonté et nos joies, nos méfaits et nos souffrances.

Malgré les bienfaits de l'oubli et la cruauté des souvenirs, je tenais à ce que ces derniers fussent décrits sans embellissement, et avec le respect de la vérité, si douloureuse fût-elle.

Tous les matins, aux premières lueurs du jour, avant de me rendre dans la futaie où je rebâtissais la cabane de mon père, je m'agenouillai au-dessus d'une peau de mouton, tendue sur le sol aux pieds du Vieux Rod, afin d'écrire la chronique esclavène depuis notre arrivée sur ces terres. Nos enfants, ceux de moi et de Vid, seront avides de connaître le comment et le pourquoi des choses.

Quand et comment nos ancêtres fuirent les Huns et comment ils sombrèrent dans le marécage avec leur premier Triglav. Comment ils vinrent à bout des hordes ennemies. Comment ils prenaient la vie comme elle venait, la vie dure, la vie du diable. Comment ma sœur et mon père furent tués par les barbares. Comment nous tuâmes Svevid sanguinaire et comment Aya et moi mêmes au monde un mort-né qui allait nourrir notre futur Triglav. Comment les guerriers avars détruisirent avec sauvagerie tous nos dieux. Comment, enfin, nous survécûmes à toutes ces atrocités, sans maudire notre destin et sans haïr nos divinités, sourdes aux prières...

Quant aux idoles, brûlées dans l'atelier de mon père, je les remplaçai l'une après l'autre par de nouvelles sculptures, taillées dans le bois le plus précieux. Elles étaient plus belles que celles qui les avaient précédées, Dvorovoï, l'esprit de la cour, Kikimora, qui chatouille les enfants pour qu'ils pissent au lit, et Domovoï, mon préféré, le joyeux et le bienfaisant esprit de la maison esclavène, qui remontait aux cieux avec son attelage d'aigles royaux. J'offris à toutes ces divinités de nouveaux visages pour leur rendre l'apparence et la force de la jeunesse, car rien ne vieillit plus tristement qu'une idole.

Enfin, le grand jour arriva où il fallut abattre notre jeune chêne qui n'était plus en pleine jeunesse. Depuis quelque temps, il avait atteint une grande hauteur et l'heure avait sonné pour qu'on le déracine et le coupe, afin d'entreprendre la taille du nouveau Triglav. Nous avions vécu beaucoup trop longtemps comme des impies et nos enfants grandissaient et agissaient au mépris de vieux rites et croyances.

Monté en graine grâce à notre mort-né, à Pinpin et à ses louveteaux, notre chêne dans la fleur de l'âge allait bientôt devenir Triglav, dieu à trois têtes, le guérisseur des enfants malades et notre meilleur ami comme un chien.

Au milieu de sa couronne reposait toujours le gui vigoureux qui avait grandi avec lui avec ses feuilles charnues et ses baies blanches. Enlacé autour du chêne, il le protégeait en abritant son âme. Nous savions que l'arbre était intouchable du vivant de son gui. C'est pour cette raison que, depuis toujours, nos hommes recouraient à une astuce, en s'attaquant d'abord au gui, l'âme du chêne. Ce moyen rusé consistait à engourdir son âme avant de s'emparer de son corps.

Vid le savait aussi bien que moi. En devenant le nouveau chef de notre tribu, il avait hérité le savoir-faire de nos anciens guides. Depuis toujours, les chefs changeaient sans changer le monde.

Conformément aux usages, tout de blanc vêtu, il vint devant le chêne avec une serpe bien aiguisée. Il fit amener au pied de l'arbre deux moutons sauvages dont les cornes étaient liées avec une corde. Il leur trancha la gorge et remplit de leur sang fumant une grande coupe. Il força tous les villageois présents, y compris moi-même, à en boire une gorgée.

Ensuite, il grimpa dans la ramure de l'arbre et se mit à chanter sur un ton monotone une prière qui devait amadouer le gui pour qu'il se laisse faire sans aucune résistance. De coutume, en absence d'un prêtre, le chef de notre tribu était tenu à

le remplacer et à trancher le gui d'un seul coup de serpe, pour que son hôte, le chêne, se laisse abattre docilement.

Par malchance, ce premier coup échoua. La lame courbe glissa sur le rameau coriace du gui et faillit entailler la cuisse de notre chef frais émoulu. Comme à l'accoutumé, les spectateurs fredonnaient un chant plaintif, mais cette fois ils avaient beaucoup de peine à retenir le rire.

Vid devint tout honteux. Il vit rouge et s'empessa d'assener un nouveau coup à l'arbrisseau hautain. En vain. Le gui continua à le braver, collé contre son chêne comme une sangsue. Tout ce que notre jeune chef réussit c'était de casser sa serpe comme du verre, à la grande joie des villageois qui ne retenaient plus leurs ricanements.

Rouge comme un coq, Vid monta sur ses grands chevaux. Me voyant sourire, il vociféra :

« Toi, vratch ! Au lieu de te poiler, tu devrais me tendre la perche, espèce d'imbécile ! »

Je ne savais sur quel pied danser. Mon grand-père et les esprits de la forêt m'avaient enseigné sur le chemin à suivre, comment faire du bien, guérir les âmes et les corps souffrants, faire revivre les mourants. Je n'avais jamais appris à tuer un être vivant, surtout pas une plante sacrée. À l'égal du Vieux Rod, je mis en jeu donc la magie blanche, appropriée à lutter contre cette sorte d'infortune. Il n'y avait plus à hésiter, il fallait agir vite comme on combat un incendie.

N'ayant pas sur moi les habits de mon grand-père qu'il avait hérités de sa mère, la dompteuse de la pluie, je fus obligé de me contenter de mon tambour. Je me mis donc à tambouriner et à tourner en rond en bas du chêne et son gui entêté, en frappant des pieds de toutes mes forces contre la terre.

Curieusement, face aux esprits de la forêt, je retrouvai de nouveau l'usage de la parole.

« J'appelle les Génies des Eaux vives ! » me mis-je à glapir comme un renard.

Cette danse, de plus en plus rapide, aurait dû attirer les esprits des eaux. Jamais auparavant je n'avais gigoté si violemment en remuant les jambes en tous sens. La tête penchée en arrière, à l'égal de mon grand-père, je bavais, laissant sortir de la bouche des bulles de salive. Selon les règles, pour réveiller les esprits somnolents, je recourus à la langue des animaux. Je grognais comme un ours, je bêlais comme un mouton et bramais tel un chevreuil. Étant pour une fois de bonne humeur, les Génies des Eaux se montrèrent plus généreux que jamais et ne tardèrent pas à me faire don de premières gouttes de pluie.

« Que fais-tu, crétin, espèce d'idiot ! » cria Vid du haut de l'arbre, me traitant de tous les noms.

Par malheur, il était trop tard pour rendormir les Génies des Eaux, tirés de la somnolence, qui s'entêtèrent à me faire montre de leur zèle.

Le ciel s'assombrit et un nuage bas creva juste au-dessus de nous. Les premières gouttes qui nous aspergeaient se changèrent vite en grosse pluie, mélangée avec des grêlons gros comme les œufs de pigeon, qui commencèrent à tambouriner sur le toit de ma cabane inachevée et la tête de Vid.

Trempé jusqu'aux os, il prit la mouche et cria haro sur moi :

« Ça suffit, espèce d'enculé ! Arrête, arrête, espèce de demi-portion ! »

Je tâchai de lui obéir, d'amadouer les Génies des Eaux, mais ma bouche ne parvenait plus à articuler un seul mot. Tout ce que je réussis à émettre étaient quelques piteux coassements du crapaud. Nous fûmes forcés de rester en bas du chêne en attendant, impuissants, que la trombe d'eau vide son sac sur nous jusqu'au dernier grêlon.

Un vieil adage slavène dit : « Si Triglav ne veut pas venir à la montagne, la montagne pourrait aller au-devant de Triglav. » Pour consoler Vid, trempé comme une soupe à la fin de l'averse, je pris un morceau de charbon et je griffonnai sur une écorce de bois : « Si nous ne pouvons pas charrier Triglav chez nous, le village pourrait se rendre auprès de lui. »

En remuant les lèvres, Vid mit toute une éternité pour lire mon écrit mot à mot. Enfin, il me toisa avec méfiance.

« Soit, dit-il du bout des lèvres. Seules les montagnes ne se rencontrent pas. Dès demain, tu te mettras au boulot. »

Chose dite, chose faite. Dès demain, je me mis au travail, secondé par trois jeunes villageois. Suivant mes ordres, ils abattirent deux saules pleureurs, les arbres sacrés qui, selon une légende, avaient abrité notre dieu Triglav lors d'un orage. Sitôt que Triglav s'était assis sous leur ombrage, ils se sont penchés sur lui et leurs branches ne se sont plus redressées.

Ensuite, mes aides-bûcherons enlevèrent les guis de ces saules, les emportèrent au pied du futur Triglav, les attachèrent et les greffèrent sur le haut du chêne. Dans un proche avenir, soudés au tronc d'arbre, deux nouveaux guis et leur devancier deviendront trois têtes de Triglav.

Cet avenir, Vid le lut sur mes lèvres. Impatient, il ne cacha pas son dépit. Il haussa les épaules plusieurs fois de suite comme s'il avait les pieds dans le feu.

« Dans un avenir ! bougonna-t-il. Le temps me dure. En attendant ce dieu, nous risquons de nous rider comme le cul d'une vieille. »

Étant venues nous joindre et assister aux travaux, Aya et Ida n'apprécièrent nullement ces paroles.

« Quel goujat, quel malotru ! » dit Ida.

Sachant lire sur mes lèvres beaucoup mieux que Vid, Aya s'efforça d'articuler mes mots inaudibles :

« Un dieu ne se fait pas à la va-vite. Même la Grande Forêt n'a pas été faite en un jour, dis-je à Vid. Les idoles bâclées apportent du malheur. Les dieux faits sans soin courent le danger de ternir rapidement et de se gâter telle la viande au soleil. Un dieu corrompu est capable d'empoisonner tout un peuple. »

N'ayant d'autre choix que de céder, Vid lâcha pied. À partir de ce jour, il me laissa tranquille. Il ne m'importunait plus avec ses reproches, il ne me cherchait plus des poux dans la tête. Il consacrait toute son énergie inépuisable à la chasse et à la pêche lorsqu'il ne surveillait pas les travaux dans les champs, la récolte de l'orge, des fruits et des fourrages.

Notre tribu connut des jours florissants. Fertile en arbres fruitier et riche en orge, notre terre abondait en gibier et notre étang en poissons. Grâce à cette vie dans l'abondance, les enfants naissaient plus souvent qu'à leur tour et le nombre de nos villageois augmentait sans cesse, à un point tel qu'un jour Vid résolut de se débarrasser des bouches inutiles. Il décida que tous les vieillards, atteignant l'âge très avancé de cinquante ans, doivent se rendre dans la forêt pour y mourir. Ils y furent conduits par leurs proches et abandonnés à leur sort à l'endroit dit « l'ultime sanglot », une clairière au plus profond de la Grande Forêt, visitée fréquemment par des sangliers.

À cette époque, Vid se montra le guide-né des Sclavènes. Je ne l'avais jamais entendu parler avec une telle passion que le jour où il invita les vieux de la tribu à se réunir dans la cabane d'Ida, dans la même vaste pièce où Svevid réunissait jadis son conseil de vieilles barbes.

Du haut d'un escabeau, il tonna ainsi contre les mous et les tièdes :

« Vous jouissez de votre bien-être, mais vous négligez votre devoir, votre dette la plus importante. Oublieux des bienfaits de nos idoles, vous omettez de les célébrer. Vous ne savez plus reconnaître ce que vous leurs devez. Prenez garde à ce que vous faites : le cœur ingrat engendre la terre ingrate. Chaque peuple doit avoir ses propres dieux, sinon ce n'est pas un peuple digne de ce nom. »

Intimidés, en baissant l'oreille, les villageois retroussèrent les manches et se mirent à ouvrage. Sous les auspices de Vid, durant un printemps et un été entier, ils travaillèrent avec acharnement : ils ébauchaient de grosses pierres, ils bûchaient les arbres et façonnaient leurs troncs en nouvelles idoles. À l'automne, tout autour de nous redevint sacré, comme par le passé, où en tout lieu le peuple des dieux s'était mêlé au peuple des hommes.

Du jour au lendemain, devant les cabanes et à la moindre croisée des chemins poussèrent de puissants esprits esclavènes. Je les visitais l'un après l'autre et les admirais : le velu Domovoï, couvert de poils jusque sur les paumes des mains, le Dvorovoï, esprit de la cour, l'Ovinnik, capable de mettre le feu à la grange, s'il n'était pas traité avec respect, le redoutable Vodanoï, déguisé en jeune fille nue, la Koupala, la divinité des ruisseaux, apte à briser les digues des moulins pour redonner libre cours à l'eau...

Sans me faire remarquer, j'observais nos bâtisseurs d'idoles non sans tendresse, comme si je compatissais à leur esprit borné. Ignares et étourdis, ils ne connaissaient pas la vraie nature des dieux. Ils ne savaient pas que les divinités avaient autant besoin de l'homme que lui du divin. En vérité, les dieux ne prennent conscience d'eux-mêmes qu'en se trouvant dans l'homme et se comportent à peu près comme les guis collés aux arbres. Hôtes et maîtres à la fois, ils sucent la sève humaine jusqu'à la moelle, et rien ne les empêche de pousser l'homme aux actes les plus haïssables.

En revanche, à l'égal d'un arbre dont la force vitale se retire dans son gui lors du rude hiver dans l'attente du printemps, la détresse de l'homme se retire dans son dieu, en attendant la délivrance. Ainsi l'un et l'autre tirent bénéfice de ce lien. L'homme se cache dans son dieu, de même que le dieu se cache dans les hommes qui le sucent aussi sans vergogne. Rien n'est moins naturel : ils se sucent et se nourrissent mutuellement.

Quant à moi, j'essayais de faire contre mauvaise fortune bon cœur, en guérissant l'âme et le corps des gens malades, piqués par les guêpes ou la petite vérole, mordus par les vipères, la mauvaise conscience ou par la bise glaciale. À l'aide des esprits évoqués, je faisais tomber la pluie lors des saisons arides et domptais les eaux lorsqu'il pleuvait à torrents. Muni d'une baguette divinatoire, j'indiquais à nos paysans les sources d'eau vive, cachées sous la terre, et parfois, avec le même rameau de coudrier, je leur prédisais l'avenir.

Parmi les villageois, le bruit courait que leur vratch est un faiseur de miracles.

Moi personnellement, je tenais plutôt du miracle la grande fécondité de Vid, son ardeur infatigable, grâce à laquelle Ida et Aya mettaient au monde, une fois par an, nos nouveaux enfants. Soit l'une soit l'autre, chacune à son tour, elles étaient sans cesse enceintes jusqu'aux yeux.

Fier comme un pou sur son fumier, Vid rigolait :

« Elles ont été mordues par un serpent, le venin leur a enflé le ventre. »

Tout bien considéré, elles ont donné le jour à une bonne douzaine de marmots, garçons et filles, dont la moitié, enfantée par Aya, était attribuée à moi et portait mon nom, facile à confondre : Rod le Petiot, Rod la Petiote, Rod le Patapouf, Rod la Maigrichonne, Rod Untel, Rod Unetelle et ainsi de suite.

Je les regardais grandir, mais je ne pouvais m'appliquer à les élever, attendu que j'avais d'autres chiens à peigner. En premier lieu, je m'occupais de notre Triglav, le premier dieu esclavène qui était à la fois une divinité sculptée et un être bien vivant, qui grandissait à vue de l'œil, de même que nos enfants.

Plusieurs fois par an, je le bichonnais, je le taillais et l'émondais en retranchant ses branches inutiles. J'élaguais aussi les trois têtes de notre idole, ses trois guis qui se portaient à merveille, unies avec l'arbre sans retour, parés chacun de deux grosses citrouilles vides à la place des yeux. Les jours de la fête de Triglav, le premier jour de la moisson et les nuits de la pleine lune, j'allumais dans ces courges des chandelles de cire que nos enfants admiraient.

Le jour précédent, les villageois apportaient des cadeaux pour Triglav et des offrandes en mémoire de nos défunts. Ils ornaient les branches du saint arbre de banderoles de tissu brodé, lui faisant don de leurs biens les plus chers. Ils entouraient son tronc de ruches décorées de peintures, des scènes de leur vie de tous les jours. Ils empilaient en bas de lui des gerbes d'orge et ils y déposaient des bouquets de persil qui rendait les Sclavènes fécondes, avant d'y immoler leur meilleur agneau, encore nourri au lait maternel. Ils priaient l'idole de leur offrir une récolte abondante de céréales et de fruits en temps de paix, de remplir leurs pièges de gibier et leurs ruches de miel, de les préserver de la maladie et du mal futur, de les prémunir contre les ennemis, surtout des Avars, buveurs de sang.

Tard dans la nuit, ils mettaient un tonneau en perce pour en tirer de l'hydromel, et tout le monde buvait à la ronde. Les hommes dans la fleur de l'âge sifflaient leur coupe ou leur corne de bœuf en un rien de temps, les vieillards buvaient à longs traits, les blancs-becs buvaient à la régálade, les femmes sirotaient à petites gorgées, les enfants lapaient en tirant la langue comme des chiens. En trinquant, les adultes rivalisaient d'ardeur pour voir qui pouvait boire le plus. Ils étaient capables

même de mourir la coupe à la main, puisque lever le coude était une volupté pour les Scvlavènes.

Au milieu de la nuit, ils étaient tous en goguette, passablement émoustillés. Ils chantaient, fous de joie, puis ils pleuraient de joie, car les Sclavènes avaient de tout temps la larme facile.

Le chef de notre tribu, Vid, était toujours juché sur le toit de mon nouvel atelier d'où il veillait sur l'assemblée.

« Faisons l'amour et pas la guerre ! criait-il à plein gosier en brandissant sa corne de bœuf.

– Jamais plus la guerre ! » braillaient les villageois, laissant couler leurs pleurs.

Je partageais leur fièvre, mais une ombre de tristesse persistait en moi en absence de mon grand-père, grand amateur d'hydromel, qui se serait réjoui de nos fêtes. S'il était vivant, il aurait agrémenté ce festin d'une belle averse torrentielle avec quelques grêlons.

Il demeurait toujours dans notre cabane, assis en tailleur devant son âtre éteint, il y a belle lurette. Il répandait encore l'agréable parfum de la noix verte, mais depuis quelque temps, les araignées l'avaient couvert des pieds à la tête d'épaisses toiles, si bien que son visage était devenu presque invisible.

Le lendemain de la dernière de ces veillées festives, mon ami l'aigle royal apparut subitement de nulle part et survola notre chêne-dieu en compagnie de ses deux aiglons, devenus, il y a beau temps, des oiseaux majestueux. Les ailes largement déployées, tous les trois surgirent auprès de Triglav en trompant à pleine gorge.

Le fait de se montrer du côté gauche de notre idole n'était guère un bon signe, tout comme leurs cris stridents et les cercles qu'ils décrivaient en tournoyant juste au-dessus de l'arbre. Je

savais depuis longtemps que les aigles étaient aptes à émettre soixante-quatre cris, ayant chacun un sens différent, mais je n'avais jamais appris leur signification. Malgré tout, cette fois je fus certain que ce chant était de mauvais augure, le présage d'un malheur, d'une maladie ou de la mort imminente.

En observant des animaux, bien ferrés sur les secrets de la nature, je me rendais compte que nous étions très ignorants de ses mystères. Nous ne savions que notre pain manger. À l'opposé de nous, étant dans le secret des dieux, les animaux connaissaient à fond les choses.

Après le départ des aigles, tout aussi brusque et inexplicable que leur arrivée, notre bâtard Spiro parut à l'orée de la forêt avec une jeune louve et tous les deux se mirent à pousser des hurlements, sans aucune raison apparente. Ainsi que sa mère Pinpin, Spiro errait souvent dans la forêt, mais ce fut la première fois qu'il se laissait voir à côté d'une sœur sauvage.

Saisi de frissons aux premières clartés de la lune, j'écoutais leurs cris plaintifs qui annonçaient à leur tour un malheur, une guerre, famine, épidémie ou hiver rigoureux. Mon grand-père disait que la fin de notre monde surviendra le jour où une harde de loups tapageurs parviendra à semer la discorde entre le soleil et la lune qui tenteront de s'entre-dévorer. Il disait aussi que si un loup voyait un homme à la nuit tombante, avant d'être aperçu, l'homme deviendrait muet.

Ce dernier avertissement me parut inutile, je n'y risquais rien, étant muet depuis des lustres, mais les hurlements de Spiro et de sa louve n'auguraient rien de bon. Il fallait guetter le troisième présage qui ne se ferait pas attendre, le signe par lequel je pourrais juger de l'avenir qui nous menaçait.

Jamais deux sans trois !

Le lendemain, comme à l'accoutumée, la veille de la pleine lune, je me rendis à la source forestière de Yéléna. Son corps au fond de l'eau ne bougeait point depuis longtemps, sa silhouette blanchâtre dormait de son dernier sommeil dans les ombres des fougères. Circonspect, je me tenais sur mes gardes, car ces plantes, appartenant aux démons, étaient à la fois bénéfiques et maléfiques. Selon leurs volontés, elles procuraient l'amour et la puissance, mais elles pouvaient causer aussi de grands malheurs.

Quoique j'aie su qu'il ne fallait pas tenter les mauvais génies, une force indescriptible me poussa à réveiller le chat qui dormait. Agenouillé devant ce miroir sombre, je murmurais obstinément une prière. Elle était adressée à l'esprit des sources, pour qu'il attire enfin Yéléna au monde des vivants. En buvant une gorgée d'eau dans le creux de la main, j'avisai dans la source une forme très bizarre. Inquiet, j'épiais ce contour d'un être mi-humain, mi-animal, qui flottait à un pouce au-dessous de la surface. Il me fallut un bout de temps pour prendre conscience qu'il s'agissait de mon propre reflet, car il penchait le crâne tantôt à droite, tantôt à gauche, suivant les mouvements de ma tête.

La seule chose qui m'étonnait et me mettait un peu dans l'embarras était son apparence qui n'avait rien de commun ni avec ma caboche ni avec mon corps. Petit à petit, je commençais à discerner mieux cette créature blafarde qui n'avait que les os sans la chair ni la peau, les os de la tête, du tronc, du bassin et des membres.

Bien que je fusse sûr que c'était mon propre reflet, cette image me fit tressaillir. Je pouvais m'y attendre, mon grand-père m'avait prévenu plusieurs fois.

En mûrissant, un vratch devient capable un jour de voir son propre squelette. Cette vision présente un présage funeste, car le squelette est le symbole de la mort. En esquissant un sourire ironique, avec son regard vide et pénétrant, il symbolise

celui qui a franchi le seuil de l'au-delà et a percé ses secrets, prêt à conduire les âmes des vivants à Nav.

Depuis très longtemps, j'avais pris l'habitude de causer avec mon reflet, ce sosie docile qui avait toujours répété, telle une pie bavarde, chaque mot qu'il lisait sur mes lèvres.

C'est pourquoi je me raclai la gorge, avant de lui adresser un salut inaudible pour les oreilles des mortels :

« Veuille accepter mes salutations dévouées ! » dis-je en fléchissant les genoux devant lui, car je savais, grâce au Vieux Rod, que notre squelette est souvent l'image même de notre âme. Il s'agissait donc de l'occasion inouïe, qui ne se reproduira plus, de m'entretenir à volonté avec mon âme.

Au lieu de répéter les paroles lues sur mes lèvres, il grimaça un sourire moqueur.

« Salut, vieille branche ! » dis-je poliment.

En guise de réponse, le squelette claqua sa mâchoire inférieure et cracha deux ou trois dents gâtées. Son regard vide, fixe et implacable, braqué sur moi, me pénétrait jusqu'aux os. En même temps, je remarquai que son crâne commençait à émettre une aura pâle, couleur de paille, semblable au halo que l'on voit souvent autour de la pleine lune. Elle devenait de plus en plus ardente et dense, comme si un démon l'embrasait, et vite, très vite elle envahit toute la source.

C'était à ne pas en croire ses yeux. Le feu et l'eau ne s'aiment pas depuis que le monde est monde. Pourtant, il ne s'agissait nullement d'un prodige ni d'une erreur de mon esprit égaré. Il suffisait que je lève la tête pour voir d'où provenait cette lueur sanglante : l'image que j'avisai dans le ciel me figea sur place et me glaça le sang.

Nous avons déjà vu à deux reprises la disparition de la lune, mais jamais encore celle du soleil. Seul le Vieux Rod avait

assisté, il y a longtemps, à un obscurcissement de cet astre, notre père nourricier. Dans ma mémoire étaient gravés pour toujours ses mots qui prévoyaient la fin du monde, le jour où les loups tapageurs allaient brouiller le Papa-Soleil et la Maman-Lune pour qu'ils s'entre-déchirent comme des bêtes sauvages.

C'était exactement cet événement atroce que je vis dans le ciel.

Avant de s'obscurcir, portant sur lui l'image de la lune à son premier quartier, le soleil se battait à outrance avec sa femme, la pleine lune. Étant aux prises dans ce duel désespéré, ils se prenaient corps à corps, et ce fut la femme qui remporta la victoire sur son mari, la Maman, changée en monstre effrayant, qui mangea le Papa-Soleil, en le rongéant sans pitié, tel un rat qui broie sa proie à petits coups de dents.

Pris de panique, je me mis à courir comme un dératé vers le village, d'où parvenaient à mes oreilles des cris et des appels au secours. Je voulais à tout prix me retrouver en compagnie des miens, d'Aya, Ida, Vid et nos enfants, au moment où allait survenir la fin du monde. Et elle s'approchait à pas de géant. Le soleil prit la couleur jaune foncé, puis brun-noir telle une vieille noix.

En cavalant vers les premières cabanes, je voyais toute la nature baigner dans une vapeur brunâtre. À l'entrée du village, je croisai quelques hommes, pâles comme des morts, qui beuglaient et décochaient leurs flèches en direction de la lune pour la chasser loin du Papa-Soleil agonisant.

Devant la cabane du défunt Svevid m'attendait une image de folie inimaginable. En passant outre aux pleurs et hurlements d'Ida, Vid était en train de creuser une petite fosse, au pied de leur habitation, à l'abri du soleil mourant, pour y enter-

rer un nouveau-né auquel Ida avait donné le jour ce même matin. Vid l'avait étranglé avant mon arrivée avec une ceinture.

« Tout enfant né un jour d'éclipse est maudit ! clamait-il son désespoir entre deux coups de bêche. Il sera voué à devenir une chauve-souris lors de la prochaine nouvelle lune. »

Ce fut en vérité la fin du monde, non pas du grand monde qui s'étendait à perte de vue même au-delà de la Grande Forêt, mais tout au moins de notre petit monde fraternel, celui de Vid et de moi. Le grand monde fut sauvé dès que la Maman-Lune eut abandonné sa proie, en pâissant et s'effaçant, sans laisser de traces dans le ciel, d'où Papa-Soleil répandait de nouveau sa clarté après la disparition de sa femme méchante. Malgré cela, il ne pouvait apaiser la grande douleur que j'avais ressentie à la mort de notre petit monde.

Même à la lumière du soleil ressuscité, Vid avait toujours l'air blafard d'un cadavre. Cela ne m'étonnait guère, car mon frère d'élection était devenu mort pour moi.

Broyant du noir, je me hâtai de quitter ce lieu sinistre pour regagner au plus vite la cabane de mon grand-père, où une fois par semaine, agenouillé derrière son dos, je traçais des lettres magiques sur les rouleaux de la peau de mouton.

J'y inscrivais pour notre postérité, les générations des Sclavènes à venir, les exploits de notre tribu, nos sacrifices et nos souffrances, nos faits d'armes et nos prouesses. Mes rouleaux allaient préserver toute l'histoire de notre tribu, en la mettant à l'abri de l'oubli rongeur, qui est sans doute pire que la mort. Encore, me dis-je, faudrait-il que les Sclavènes apprennent à les lire.

J'étais en train d'écrire le dicton de nos aïeux *jamais deux sans trois* et de décrire l'horreur qui s'était emparé de nous lors de l'empoignade du Papa-Soleil et de la hargneuse Maman-Lune, quand une bourrasque soudaine arracha la porte d'entrée

de ses gonds et l'emporta vers le bosquet voisin telle une feuille morte. Un deuxième coup de vent à décorner les bœufs fit tomber mon grand-père la tête la première dans le foyer, dont la braise, en moins de rien, mit le feu à sa chevelure.

Pendant que je lui déversais une bassine d'eau sur la tête, en suffoquant dans l'odeur de sa chair grillée, je murmurai entre les dents : « Jamais trois sans quatre... jamais trois sans quatre... » En soufflant en tourbillon, le vent ne faiblissait pas. Il s'engouffra dans la cabane, souleva les rouleaux avec mes lettres magiques et les chassa sous une commode. Le tourbillon sortit par la porte et en peu de temps revint par les fenêtres, en compagnie d'une averse torrentielle.

« Jamais trois sans quatre... » répétais-je comme envoûté.

À peine ces paroles m'avaient-elles effleuré les lèvres, qu'elles se révélèrent justes. Cette fois, c'était la preuve évidente de la colère du ciel qui nous présageait de nouvelles calamités. Durant un bon bout de temps, il pleuvait à verse, puis, je vis arriver du ciel une grande pierre ardente, entourée d'un halo, produisant un sifflement terrible et répandant une odeur de soufre. Elle tomba sur le sol, à deux pas de notre cabane, et éclata en plusieurs morceaux fumants.

Je fus effrayé, mais nullement étonné. Selon les dires de nos vieux, ces pierres incandescentes dégringolent du ciel à chaque fois quand le vorace dieu Péroun, surnommé « le mangeur de pierres », les rejette et crache sur nous à cause de sa mauvaise digestion.

L'événement qui suivit ne m'effraya guère, mais en revanche, il me stupéfia. Prêt à crier au miracle, je vis tomber du ciel avec la pluie battante une masse de grenouilles. Ces innombrables bestioles recouvrirent aussitôt le chemin devant la cabane d'un tapis visqueux.

« Seigneur Triglav, me dis-je, les futurs lecteurs de mes écrit ne croiront pas que chez les Slavènes il pleuvait des grenouilles ! »

J'étais en train de soulever mon grand-père et le remettre en posture de tailleur, lorsque Vid pénétra chez nous en coup de vent. Sur le seuil de la cabane, il trébucha sur le tapis glissant et s'abattit à la renverse. Les yeux à fleur de tête, les joues en feu, il leva les bras au ciel comme s'il le maudissait.

« Sang de Triglav ! hurla-t-il. Et maintenant, les grenouilles ! »

Je baissai, puis haussai les épaules pour lui dire que ce n'était pas de ma faute.

« Chez nous, cria-t-il, il pleut des sangsues ! »

Une fois relevé, il se mit à piétiner les bestioles bondissant de partout, une multitude de grenouilles qui sautillaient autour de ses pieds et se collaient à ses bottes.

Impuissant, pourpre de colère, il vomit la pire de toutes les injures slavènes :

« Que Triglav vous encule ! »

Je baissai, puis haussai les épaules.

« Et toi, vratch de mes deux ! Qu'as-tu fait pour nous sortir de ce merdier, dompteur de pluie, bon à rien, canard boiteux ? »

Une fois de plus, je baissai, puis haussai les épaules.

Ce n'est qu'à cet instant qu'il avisa le Vieux Rod dans son piteux état, les cheveux, barbe, moustache et sourcils brûlés, le visage cendré, le nez grillé et aplati comme une galette.

« Cette fois, c'en est trop ! La coupe est pleine ! tonna-t-il. Combien de temps veux-tu garder ici cette charogne ? C'est de la folie ! Dès cette nuit, nous allons l'incinérer ! Je t'accorde une

faveur, mais c'est la dernière. C'est à toi de choisir : le bûcher ou la pirogue. »

Je poussai un bref coassement, pour lui dire : pirogue.

Ce fut tout ce que je pouvais faire pour le Vieux Rod. Il avait beaucoup aimé notre étang.

Heureusement, Vid me comprit. Pour la première fois depuis longtemps, je lus l'émoi dans son regard torve, une bribe de pitié de mon frère d'autrefois.

« Tu y tiens vraiment ? dit-il avant de sortir. Soit, ce sera la pirogue. Je t'enverrai mes hommes avant minuit. Je tacherai de lui trouver un guide bon à l'accompagner. »

La foule de petites grenouilles bondit aussitôt qu'il eut enjambé le seuil de la cabane. Les bestioles le talonnaient en sautillant et se collant à ses bottes.

« Allez-vous faire foutre, monstres ! vociféra-t-il, s'éloignant. Que Triglav vous encule ! »

Le guide du Vieux Rod sera un chien, me dis-je, la gorge serrée, un pauvre cabot embarqué avec lui dans la pirogue. Espérons que ce ne serait pas notre Spiro. Ida ne le permettrait jamais.

J'étais persuadé que cette triste coutume avait été abandonnée depuis longtemps : le sacrifice d'un chien qui accompagnait un mort, le guidant dans sa descente à Nav. Les chiens sentaient venir la mort et prévenaient les hommes par leurs hurlements. Ces mangeurs de cadavres avaient le pouvoir de voir les spectres qui hantaient la forêt. Par chance, notre Spiro n'était pas un chien bâtard, mais plutôt un loup, allaité jadis par une mère humaine.

Pendant ces pensées confuses m'accaparaient l'esprit, je m'occupais du Vieux Rod, le préparant pour son grand voyage. Par suite de sa chute dans les charbons ardents, il commençait à

répandre une odeur désagréable, comme si seulement après cet accident il était devenu mort pour de bon. Outre l'odeur de roussi, il dégageait celle de faisandé. Pour le débarbouiller et nettoyer de la saleté qui souillait son beau visage, je déversai sur sa tête encore une bassine d'eau, mais cela ne l'empêcha pas de puer de plus en plus, comme si la mort voulait rattraper le temps perdu. C'est pourquoi je m'empressai de faire le nécessaire avant l'arrivée des hommes de Vid.

Suivant les usages de nos aïeux, je le secouai plusieurs fois pour pousser son âme à s'en aller et je lui couvris la bouche avec une large bande de tissu, afin d'empêcher cette âme têtue de reprendre son corps. Enfin, j'enveloppai dans des chiffons son miroir et tous les objets qui réfléchissaient les images, car son âme qui errait dans la cabane aurait été terrifiée à la vue de son reflet.

À la chute du jour, il fut prêt pour son voyage. Peu de temps après, la pleine lune apparut juste à côté du bosquet avoisinant et une langue de sa lumière cendrée se glissa sur le sol de la cabane telle une plante rampante. Accoudé à la fenêtre, j'observais la mangeuse de soleil se lever lentement au-dessus des cimes noires. Elle ressemblait plus que jamais à un œil géant, l'« œil de la nuit », comme l'avait appelée mon grand-père qui ne se fiait nullement à sa belle apparence trompeuse.

Au loin retentit un aboiement, puis, en réponse à ce cri de chien, un hurlement de loup, tout aussi lugubre. Les animaux ne se trompaient pas en maudissant avec leurs tristes cris l'astre infernal qui mourait et renaissait sans cesse, avide de chair fraîche, faisant sortir les vampires de leurs tombes, pour sucer avec eux le sang des vivants. Tout comme la lune, ils pouvaient mourir plusieurs fois et reprendre leurs forces à la clarté de la grande magicienne.

Cette fois, elle était cernée d'une auréole rouge pâle, le signe qui prédisait des batailles à venir et beaucoup de sang versé. Chez nos Slavènes, la pleine lune avait été redoutée depuis toujours et tout le monde savait qu'il ne fallait aucunement la regarder fixement trop longtemps, car celui qui osait la braver s'exposait à être avalé par la gloutonne. Quant à moi, je m'en fichais de sa gueule comme de ma première culotte ; dans le pays des esprits malfaisants, j'en avais vu des vertes et des pas mûres, et rien ne pouvait plus me faire peur, même pas les taches sombres sur sa face.

Les petites vieilles de notre village y voyaient une pécheresse, tueuse de son propre enfant, qui avait été transportée sur la lune par punition, comme clouée au pilori, et exposée aux regards de tous. Mon grand-père se moquait de cette histoire de bonnes femmes fantaisistes. Il avait une explication beaucoup plus raisonnable. Il me disait qu'il s'agissait tout simplement d'un ours, tombé amoureux de la lune, qui monta au ciel pour s'accoupler avec sa bien-aimée. Ses étreintes brutales produisirent de vilaines meurtrissures sur la lune.

Elle déclinait déjà lorsque quatre hommes de Vid apparurent devant chez nous avec un drôle de petit lit muni de brancards. Par précaution, ils sortirent cette civière avec le Vieux Rod par une fenêtre, dans le but de duper son âme, pour l'empêcher de retrouver la porte d'entrée et de regagner la cabane. Assis en tailleur sur ce lit, le trépassé faillit plusieurs fois se flanquer par terre, avant que ses porteurs ne l'attachent avec une corde.

En chemin vers l'étang, ils prirent de nouvelles précautions, frappant avec des bâtons la broussaille que nous traversions, par crainte des insectes et des reptiles qui devenaient fort venimeux les nuits de la pleine lune.

Vid nous attendait sur le petit embarcadère du village, devant une pirogue amarrée aux pilotis, pleine à craquer de bois à brûler. Sur sa proue, lié avec une bande de cuir, était accroupi un très vieux chien, couleur brun-rouge, qui jadis avait appartenu à la meute de Boz le Borgne. Affaibli par la maladie, sourd et presque aveugle, il se trouvait au terme de ses souffrances, et la seule chose qui l'attirait était sa bande de cuir brut dont il mastiquait inlassablement un bout.

Les poils presque perdus sur les épaules, la peau marquée de rides profondes sur la tête, chétif et tout rabougri, ce pitoyable animal avait été choisi pour guider à Nav le Vieux Rod, dont je me rappelais bien les paroles : « Si un aveugle en conduit un autre, ils se casseront la figure tous deux ! »

Sur la rive, derrière Vid, étaient rassemblés de nombreux villageois, ravis d'honorer les obsèques de leur ancien vratch. La plupart d'entre eux étaient déjà pris de boisson. Au premier rang, Ida et Aya, tout de noir vêtues, essayaient d'apaiser une douzaine de nos enfants excités, qui riaient, criaient, pleuraient et lançaient des cailloux sur le pauvre cabot. Les quatre hommes de Vid déposèrent la civière avec le Vieux Rod au milieu de la pirogue, en l'entourant de bûches et de branches sèches de chêne. Le vieux chien se mit à glapir tel un chiot, comme s'il avait reconnu son odeur, celle de la mort. Ayant rompu la bande du cuir, il s'approcha du cadavre et se dressa pour lui mordiller les genoux et lécher ses pieds nus.

Il n'était pas le seul animal qui tenait à faire ses adieux au Vieux Rod. Un autre chien surgit de la foule, notre Spiro, l'air très agité. En glapissant, lui aussi, il bondissait sur le sable au bord de l'eau, il jappait de plus en plus fort et finit par pousser des hurlements de loup qui nous écorchaient les oreilles.

« Assez ! cria Vid. J'en ai plein le cul ! »

Il se décida à précipiter les funérailles. Sans attendre la prière solennelle que j'aurai dû adresser à Smrtovoï, l'esprit qui

ouvrait le portail de Nav devant les âmes de nouveaux venus, il coupa le cordage qui maintenait la pirogue. Il saisit une torche en flamme et l'enfonça dans un tas de feuilles mortes sur la poupe de la barque, avant de lui donner un coup de pied et la pousser avec une gaffe loin de la rive.

Les feuilles mortes prirent feu aussitôt et l'embarcation funèbre, entraînée par le courant commença de s'éloigner de la rive. Elle éparpillait de tous côtés des flammèches, en laissant derrière elle une longue queue en panache de fumée, collée à la surface de l'eau. Dans le silence de glace qui s'était installé, même notre marmaille devint muette, ainsi que Spiro, à l'oreille fine, qui cessa de haleter, en écoutant le pétilllement des bois livrés aux flammes.

Au milieu de l'étang le feu gagna toute la barque. Les volutes de fumée nous dérobèrent la silhouette du Vieux Rod, avant qu'un tourbillon de flammes n'avale la pirogue tout entière. À cet instant-là, je crus voir mon grand-père se lever sur sa civière, les bras écartés, braqués vers la lune. Le vieux chien, son guide, était toujours collé contre lui, dressé sur les pattes de derrière, comme s'il, lui aussi, voulait monter au ciel, cherchant le passage à une vie nouvelle, au lieu de descendre au gouffre de Nav.

Triglav merci, la lune voulait nous épargner la peine à voir le départ du Vieux Rod. Elle disparut derrière les nuages, juste avant qu'un gigantesque jet de flamme ne fasse éclater le bûcher flottant. Quand elle eut réapparu, l'étang était lisse comme le miroir de mon grand-père, couvert d'écailles argentées.

XII

DIEUX ET DÉMONS

La lune suivante nous procura un événement tout à fait inattendu et stupéfiant, l'arrivée dans le village d'un étranger. Auparavant, nous n'avions connu que des agresseurs d'une autre race, Huns et Avars, sauvages et sanguinaires, mais jamais encore un étranger pacifique, sans bête de trait, sans armes et même sans coiffure et sans chaussures, pour se protéger la tête et les pieds.

Les seuls biens de ce vilain oiseau étaient un long bâton de vagabond et un sac de chanvre. Le sommet du crâne rasé en forme d'une calotte, couverte de cicatrices de variole, les cheveux gras paillés lui tombant sur les épaules, les yeux morts, enfoncés dans leurs orbites, le corps malingre, ayant la peau collée aux os, le misérable vêtu de loques était l'image vivante de la laideur et de la pauvreté extrême.

Avant de se rendre au cœur du village, il s'arrêtait plusieurs fois dans notre unique ruelle, devant les statues de nos idoles, Domovoï, Vodanoï et autres Dvorovoï, que nos villageois avaient assises sur des socles à l'entrée des cabanes.

Visiblement, ce drôle de coco avait le cerveau fêlé. Avant de poursuivre son chemin, il faisait un geste de la main figurant une croix devant chacun de nos bienveillants esprits et crachotait là-dessus comme s'il chassait des démons. Les trois doigts liés, il touchait de la main droite son front, le milieu de sa poitrine et ses deux seins. Par la suite, il embrassait une traverse de bois au bout de son bâton comme la plus sainte des reliques.

Sans nul doute, était-il un peu allumé. Nos gamins qui l'avaient talonné depuis son arrivée l'avaient entendu marmonner sans cesse :

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit... »

Ayant surgit devant Vid et moi, il nous salua par ces paroles loufoques :

« Que Dieu vous bénisse, mes chers frères ! »

Vid resta bouche bée, mais ne se laissa nullement intimider.

« Es-tu armé ? demanda-t-il, scrutant le sac de l'inconnu.

– Que Dieu m'en protège, répondit l'inconnu et fit un signe de croix sur son front.

– Fais voir ! » gronda Vid et lui arracha le sac de la main.

Il le retourna et le secoua, faisant tomber par terre tout son maigre contenu, une poignée de marrons grillés et un objet bien étonnant, jamais vu chez nous. Il s'agissait d'un paquet de fines feuilles d'une matière blanchâtre, assemblées et collées par le dos, bord à bord.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda Vid.

– Les Saintes Écritures, répondit l'inconnu.

– À quoi servent-elles ? demanda Vid, mine renfrognée.

– Elles nous révèlent la pensée de Dieu, expliqua l'inconnu sur un ton solennel. Elles nous montrent comment l'homme peut être sauvé. Elles contiennent la lumière qui nous guidera et la nourriture qui assouvira notre faim. Elles sont une mine de richesse et une rivière de délices. Elles sont le guide du pèlerin et l'épée du soldat. Par elles, le paradis est retrouvé, le ciel est ouvert et les portes de l'enfer sont révélées.

– Que c’est stupide ! grogna Vid. Qui es-tu ?

– Anastase, un humble serviteur et messenger de Dieu.

– Quel dieu ? Nous en avons trente-six ! Qui est-il ? Chez nous, chaque dieu s’occupe de ses oignons et ils sont tous accablés de tâches. Ton dieux, de quoi se mêle-t-il ?

– Mon Dieu est seul et unique, dit Anastase. Il s’occupe de tout, Il est présent partout à la fois et Il est célèbre par l’éclat de son œuvre. »

Vid ricana et se mit à bouder :

« Comment te croire être le messenger de ce Dieu richissime, célèbre par éclat de son œuvre, toi, pauvre mendiant, qui voyages nu-tête et nu-pieds. Tu fais outrage à ton Dieu !

– Je suis Son humble serviteur, répéta Anastase. Le Créateur du ciel et de la terre m’a envoyé sauver les païens du monde de péchés idolâtres.

– Je t’enverrai dans l’autre monde ! tonna Vid. Mais avant cela, je vais te montrer le vrai Dieu, véritable ! Il attrapa Anastase par le col de chemise et l’entraîna avec nous vers l’endroit où se trouvait notre orgueilleux Triglav. En chemin, chancelant sur ses jambes grêles, le mendiant nous racontait les atrocités qu’il avait vécues avant son arrivée dans la Grande Forêt. Nous ne saisîmes guère certains mots étrangers qu’il prononçait, mais nous comprîmes l’essentiel : une horde d’Avars se trouvait à dix jours de marche de chez nous. Pour les cavaliers de leur trempe, cela ne représentait qu’une seule journée de chevauchée.

À ces dix jours de marche de la Grande Forêt, lui, Anastase, et son ami Cyrille, prédicateur, qui prêchait aussi l’Évangile, eurent la malchance de s’arrêter dans un village paisible pour y passer la nuit, ayant en vue d’instruire les braves paysans de la parole divine.

Depuis des lustres, ces païens rendaient un culte insensé à une divinité au nom d'Ovinik, une grande statue faite de terre glaise, avec la tête argentée et la barbe dorée. Au dire des paysans, leur dieu, se mettant parfois en colère, projetait sa foudre qui pétrifiait les gens sur place. À son honneur, un feu était nourri jour et nuit à ses pieds.

Le lendemain, à l'aurore, un grand malheur s'abattit sur le village, comme une foudre dans un ciel doux. Aux premières lueurs du jour, une bande de cavaliers avars se jeta sur le paterlin. Lors d'un assaut à l'arme blanche, ces vautours firent entrer de vive force tous les paysans dans le temple du dieu Ovinik, une bâtisse couverte d'écorces d'arbres, assemblées avec du chanvre.

Les Avars attachèrent la statue d'Ovinik à la queue d'un cheval, le fouettèrent sauvagement et le transpercèrent maintes fois avec leurs lances, avant de le jeter dans un ruisseau. Ainsi le colosse aux pieds d'argile fut mis en morceaux. Puis, les Avars clouèrent le portail de son temple et mirent le feu à la bâtisse. Ils galopèrent sur leurs chevaux et hurlaient à la mort autour de l'immense brasier, jusqu'à ce que le dernier cri de leurs victimes s'étouffe dans les flammes.

Ils avaient laissé la vie sauve à un seul villageois, un nain, simple d'esprit, qui gloussait et battait des mains en observant les gerbes de flammes qui dévorait le temple du dieu Ovinik. Le pauvre fou ignorait qu'il était épargné pour qu'il nourrisse un autre dieu, celui des Avars, un gros mangeur de chair humaine qui l'attendait sous la tente d'un chariot. Abattu d'un coup de massue et dépecé tel un porc, il fut introduit dans la gueule grande ouverte de Baïan, une idole monstrueuse des Avars, faite de crâne d'un bison, devant laquelle les Avars s'inclinaient et s'égosillaient : « Salut sur toi, l'honorable Baïan !

Ce n'est qu'à ce moment qu'ils se tournèrent vers Anastase et Cyrille qui, agenouillés au bord d'un hallier, près du temple, étaient en train d'adresser à Dieu une prière, une oraison fu-

nèbre, pour rendre hommage aux enfants martyrs, brûlés avec leurs parents.

Un guerrier avar, armé d'un sabre à lame recourbée, les aborda. Un petit jeune homme, un blanc-bec, vert, plein de vigueur. Il posa le tranchant de son arme sur la nuque de Cyrille et lui fit une entaille dans la chair. Un jet de sang gicla, en éclaboussant le visage rose du meurtrier. Il se pressa aussitôt d'embrasser à pleine bouche la plaie béante du mourant, car la coutume des Avars voulait qu'un jeune guerrier boive une gorgée de sang du premier homme qu'il avait tué.

Anastase n'attendit pas d'être frappé de mort à son tour. En reculant, il se glissa dans le hallier, juste avant qu'un peloton de cavaliers chrétiens ne passe à l'attaque contre les barbares. Il fut ravi de voir les siens dans cette contrée sauvage.

Les vaillants soldats de Dieu se lancèrent sur les impies et leur sautèrent à la gorge. Les barbares soutinrent le choc et leurs rendirent la pareille en les rouant de coups. Les lances, sabres et épées se croisèrent, en jetant des étincelles et faisant couler le sang à flots. Les combattants, les uns et les autres, livrèrent bataille acharnée, une lutte âpre au corps à corps.

Au lieu de se jeter dans cette mêlée, sans savoir qui allait finir par vaincre et qui par céder, Anastase recula davantage, loin cet atroce champ de bataille, et s'enfonça dans la forêt. Il courut et courut, à toutes jambes, jusqu'à la tombée de la nuit. Il s'était égaré et les dix jours suivants il marcha à l'aveuglette, à tort et à travers, dans la pénombre d'un sous-bois sans fin.

« Tiens, tiens ! l'interrompit Vid, en ricanant. Et ton Dieu n'a pas remué le petit doigt pour te montrer le chemin !

– Mais si, mon frère, répondit Anastas. La preuve est que je me suis rendu vivant chez vous.

– Ne te réjouis pas trop tôt et ne m'appelle pas ton frère, dit Vid sur un ton bourru. Si tu es venu indemne chez nous, cela ne veut pas dire que tu t'en iras vivant. »

À cet instant-là, nous arrivâmes au pied de Triglav, qui portait encore un tas d'ornements de sa célébration lors de la dernière pleine lune, les banderoles brodées, les os d'un veau immolé et les cadeaux que nos villageois lui avaient apportés, les filets pleins de noix, de fruits secs et de petits pains d'orge. Les yeux ouverts tout grands, comme envoûté, Anastas observait ses trois têtes, les trois guis ornés chacun de deux citrouilles vides à la place des yeux.

« Regarde et admire un dieu qui ne dénie pas son aide à ses fidèles ! clama Vid d'une voix retentissante.

– C'est navrant, dit Anastas, que votre jolie terre se trouve entre les mains du Malin. Elle y restera jusqu'au jour où vous cesserez d'adorer les idoles de pierre et de bois qui ne peuvent ni voir, ni entendre, ni marcher. »

Vid écumait de rage, à un point tel qu'il ne put lui river son clou. Tout ce qu'il parvint à lâcher fut son juron habituel :

« Que Triglav t'encule ! »

En dépit de ces paroles grossières, Anastas resta de marbre, impassible devant l'offense.

« Je suis venu ici au nom de notre empire vous enseigner la foi des chrétiens, dit-il. Notre empire est celui du Christ, comme l'a dit le prophète : “Dieu fera naître un royaume qui ne sera jamais détruit et qui ne passera pas à un autre peuple. Il brisera et anéantira tous les royaumes, mais lui-même durera éternellement”.

– Visiblement, la langue est ton épée, mon cher frère, gronda Vid, tu ne la laisses pas rouiller. »

Il saisit le col de sa chemise déchiquetée et le fit avancer devant lui vers l'atelier rebâti de mon père. Je les suivais pas à pas, ne quittant pas des yeux le paquet étrange de feuilles blanches qu'Anastase serrait sur sa poitrine. Derrière la cabane, Vid le poussa dans une grande cage, munie de barreaux, qui béait vide depuis le jour où nous avons offert à Triglav en sacrifice un veau potelé.

« Un marteau et quelques clous ! » m'ordonna Vid.

Revenu à la hâte de la cabane avec les outils demandés, je le retrouvai en train de pisser à travers les barreaux de la cage sur le chrétien accroupi par terre, le menton sur les genoux et son précieux paquet caché sous la chemise.

« Tu as la langue bien pendue et bien longue, lui dit Vid, en clouant la porte de la cage. Je te la raccourcirai si tu ne renies pas ton dieu belliqueux. Cela te permettra de palabrer en long et en large avec notre vratch en langue des muets. »

Avant de partir, il s'adressa à moi, le regard menaçant :

« Je reviendrai demain matin pour voir quel dieu est plus puissant, notre Triglav qui grandit avec les hommes ou leur saint, l'empereur de mes deux. Entre-temps, pas de nourriture pour le prisonnier, et pas d'eau, compris ? »

J'opinaï du bonnet et aussitôt qu'il fut parti, je me précipitai vers la cage pour voir de près le mystérieux paquet de feuilles blanches, ouvert sur les genoux d'Anastase. Toutes les feuilles étaient noircies d'étranges caractères qui ressemblaient comme deux gouttes d'eau à mes lettres magiques.

« Fais voir, fais voir ! lui dis-je au moyen du langage par signes.

– Regarde à ton aise, mon frère », me répondit-il dans le même langage.

J'en restai pantois.

« Tu connais la langue des muets ? demandai-je.

– Je connais toutes les langues, me répondit-il de vive voix. La langue romaine, le grec, l'araméen, l'hébreu, la langue des Avars et des Huns et même votre langue slavène.

– Gare à toi. Si tu me mens, tu vas me le payer ! » lui dis-je, avant de faire un bref saut dans la cabane, à la recherche d'un rouleau, couvert de mes lettres magiques.

Au retour devant la cage, je le déroulai et l'éalai sous le nez d'Anastase. Il renifla la peau de mouton, grimaça à l'odeur de moisi et commença à lire à haute voix ma chronique slavène :

« À chaque fois quand je regardais Aya, je sentais une douce brûlure entre les seins, au milieu de la poitrine. Un beau jour, nous étions agenouillés devant la source de Yéléna. “J'aimerais avoir un garçon qui aurait tes oreilles en feuilles de chou”, me dit-elle. “Quant à moi, dis-je, j'aimerais avoir une fille qui aurait tes yeux bridés, pétillants, couleur de noisette...” »

Je poussai un cri de crapaud à Anastase :

« Arrête, arrête ! »

Je dus le secouer et enrouler la peau pour l'interrompre.

« Belle écriture, dit-il. Ça ressemble à l'araméen. Jésus-Christ et ses apôtres parlèrent cette langue. »

Ensuite, un peu plus tard, il s'enflamma, ayant bu une gorgée d'hydromel que je lui offris. Étant rempli de passion soudaine, il se mit à brandir son paquet de feuilles blanches et à scander des mots que je n'avais jamais entendus auparavant :

« Tout est ici, noir sur blanc, dans les Saintes Écritures. La Parole ! Au commencement était la Parole, et la Parole était avec Dieu, et la Parole était Dieu... Toutes choses ont été faites par elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans elle... En elle

était la vie, et la vie était la lumière des hommes... La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point reçue... »

En écoutant ces mots, je sentis, une fois de plus, cette étrange douce brûlure dans la poitrine.

Sur le tard, à la lumière d'une torche que j'allumai devant sa cage, Anastase me lut ses Saintes Écritures d'une voix moelleuse et envoûtante. Couché sur le dos, étendu de la tête aux pieds sur le sol, je l'écoutais, je buvais ces paroles, en contemplant les étoiles scintillantes dans le ciel. Il ne m'avait jamais paru si profond, comme si je m'étais penché sur un puits contenant l'image du monde de la nuit des temps.

« Dieu créa le monde en sept jours, lut Anastase dans ses Saintes Écritures, qu'il appelait aussi le Livre Sacré ou la Bible. Sept jours, cela pourrait sembler exagéré, dit-il, mais le temps de la Bible n'est pas comme le nôtre : un jour pour Dieu signifie peut-être un million d'années pour nous...

– C'est quoi un million ? » demandai-je.

Souriant, Anastase me répondit par sa question : « As-tu jamais vu le dedans d'une fourmilière.

– Oui, affirmai-je en hochant la tête. J'ai même forcé une, bourrée de fourmis rouges, pour l'ouvrir largement.

– Qu'as-tu vu dedans ?

– Des fourmis rouges.

– Combien ? »

Je levai les bras au ciel pour exprimer le nombre infini.

« Nous y voilà, dit Anastase. C'est un million. »

Et il continua à lire d'une voix qui m'enchantait :

« Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre. La terre était sans forme et l'obscurité couvrait l'océan. Le souffle de Dieu se déplaçait à la surface de l'eau. Là, Dieu dit : "Que la lumière paraisse !" et aussitôt la lumière parut. Dieu sépara la lumière de l'obscurité. Il nomma la lumière Jour et l'obscurité Nuit. Le soir vint, puis le matin, ce fut la première journée. »

Il se tut et longuement nous nous tenions immobiles, le regard rivé sur la voûte étoilée, parsemée d'un million de fourmis luisantes. Enfin, il rompit le silence en soupirant d'aise et dit :

« Le deuxième jour, Dieu créa le ciel et l'océan.

– L'océan ? C'est quoi l'océan ? demandai-je.

– C'est un lac sans fin qui recouvre la plus grande partie de la galette terrestre, car elle est plate comme une crêpe, m'expliqua Anastase, et planta de nouveau le nez crochu dans son livre sacré. Le troisième jour, lut-il, Dieu sépara l'océan de la terre aride, sur laquelle il fit pousser de l'herbe, des fleurs et des arbres. Le quatrième jour, il sema les étoiles, le soleil et la lune. Le cinquième jour, il donna l'existence aux poissons et aux oiseaux. Le sixième jour, Dieu créa tous les autres animaux, domestiques et sauvages. À la fin, il engendra l'Homme à son image. Et à l'Homme qu'il venait de créer, Dieu offrit le Monde...

– Et puis ? demandai-je. Et le jour suivant ? »

Anastase ne me répondit pas. Il s'était endormi et dormait déjà comme une souche.

Son histoire était belle, trop belle pour être véridique. Je flairais là-dessous quelque chose de louche, qui prêtait au doute. Je me posais la question à quel Homme Dieu avait offert le Monde, à un Avar, un Hun, un Slavène. Un seul monde me semblait trop petit pour abriter tous ces êtres si différents.

Quant à l'image de Dieu, elle me paraissait encore plus suspecte. Selon toute apparence, il était omniprésent et invisible. Avait-il les yeux caves et bridés comme les Huns ou les yeux grands, vifs et bleus comme ceux des Sclavènes ? Et puis, était-il barbu ou glabre comme une femme ? Enfin, était-il une femme ?...

Me retirant dans la cabane, ayant par-dessus la tête toutes ces questions sans réponses, je m'abandonnai au sommeil, moi aussi, et je dormais jusqu'à ce que deux ou trois claquements aigus me réveillent. Sorti en toute hâte, je vis Vid claquer le fouet de Svevid en dessus de la cage, juste au-dessus de la tête d'Anastase, agenouillé, les paumes des mains jointes sur la poitrine, comme s'il faisait une prière.

« Alors, prédicateur de mes deux ! cria Vid en donnant un coup de fouet sur les barreaux de la cage à la fin de chaque phrase. Tu as eu toute la nuit pour réfléchir ! Es-tu prêt à renier ton dieu et te mettre sous l'aile de notre tout-puissant Triglav ? Il est grand comme un chêne, il a trois têtes et il se promène dans le ciel dans un chariot tiré par des cerfs attelés ! »

Anastase cessa de murmurer dans sa barbe et tourna la tête vers son tortionnaire.

« Mon Dieu est Dieu de tous les hommes, dit-il. Il n'a pas besoin d'un chariot, Il est présent partout à la fois. »

Irrité, se fâchant tout rouge, Vid se montra tout aussi habile au maniement du fouet que son ancien propriétaire, Svevid. Il visa le dos d'Anastase entre les barreaux et lui porta un coup terrible. Le mendiant s'affaissa par terre, les jambes rompues. Vid en profita pour se pencher sur lui et pisser abondamment une fois de plus sur sa tête.

« Je te donne encore une nuit pour renoncer à ton dieu », gronda-t-il entre ses dents avant de partir, sans même me saluer.

Les jours suivants et durant toute une semaine l'un et l'autre continuèrent à soumettre à rude épreuve leur patience. Vid avait le cœur dur et Anastase était un dur à la souffrance. Il maigrissait, fondait, s'affaiblissait à vue de l'œil et empestait l'urine, mais il avait toujours la langue bien pendue. C'était un vrai combat au corps à corps : d'un côté le fouet et de l'autre la langue affilée comme un poignard. Aux coups de fouet, le chrétien coriace et obstiné répondait par les coups de son verbe poignant.

« Écoute la Parole de Dieu, mon frère ! répétait-il, entêté. Abjure l'idolâtrie et convertis-toi au christianisme ! »

Le jour suivant, il persévérait dans la même chanson.

« Convertis-toi, mon frère, et tu deviendras comme un petit enfant ! Celui qui se rendra humble comme un petit enfant, sera le plus grand dans le royaume des cieux ! »

Le lendemain, contre toute attente, Vid ne le frappa plus avec le fouet. En revanche, venant devant la cage avec une vipère attrapée quelque part avec une fourche à foin, il s'offrit le plaisir de la glisser entre les barreaux pour la déposer aux pieds d'Anastase.

« C'est un cadeau de notre dieu pour toi, langue de vipère, ! » dit-il en riant.

Anastase ne fut nullement effrayé. Il garda son sang-froid, même lorsque le reptile venimeux lui posa sa tête triangulaire sur la cuisse, même quand il rampa sur sa poitrine en dardant sa langue fourchue à deux pouces de son visage. Il persista à bêler comme un moulin à paroles :

« Convertissez-vous et Dieu habitera avec vous, vous serez son peuple. Il essuiera toute larme de vos yeux et la mort ne sera plus ; il n'y aura plus ni deuil, ni cri, ni douleur ! Mais pour les lâches, les incrédules, les abominables, les meurtriers, les débauchés, les magiciens, les idolâtres et tous les menteurs, leur part sera dans l'étang ardent de feu et de souffre, ce qui est la seconde mort !... »

Le même jour, à la nuit avancée, il me lut de nouveau les récits étranges de ses Saintes-Écritures, cette fois les faits, gros de suites fâcheuses pour l'espèce humaine, qui s'étaient passés à l'aube des temps dans un jardin paradisiaque de Dieu. Là, à cause de la ruse d'un serpent, le premier homme et la première femme avaient mangé le fruit d'un arbre défendu, en raison de quoi Dieu les punit sans pitié.

Je n'étais pas sans savoir que le serpent était l'image même du Mal et que la queue des démons était en effet une queue de serpent. Je savais bien, qu'ils tétaient parfois les vaches et provoquaient leur mort. Je savais aussi qu'ils pouvaient sucer le lait d'une nourrice endormie et pénétrer dans le corps d'un homme par la bouche pendant son sommeil, mais j'ignorais qu'ils fussent à l'origine de la plupart de nos maux.

Selon Anastase et son livre, le serpent fut doté de pieds, mais, pour le punir d'avoir attiré vers le mal la première femme, Dieu l'en priva : « Puisque tu as fait cela, tu seras maudit entre tous les animaux des champs et tu marcheras sur ton ventre ! »

Ensuite, Dieu, en colère noire, s'adressa aux pécheurs, mangeurs de la pomme défendue : « Toi, la femme, tu souffriras le martyre pour mettre tes enfants au monde. Toi, l'homme, tu travailleras dur, à la sueur de ton front, et à la fin de ta vie, tu retourneras à la poussière, car tu es né de la poussière... ! »

Les jours suivants Vid continua à harceler le missionnaire avec de nouvelles vipères glissées dans sa cage, et toutes les nuits Anastase me lisait les récits fascinants et enchanteurs de son livre qui narrait les miracles accomplis par Dieu et vécus par les premiers hommes. L'histoire de l'Immaculée Conception, grâce à laquelle une vierge devint enceinte, sans la souillure du péché originel, sans connaître l'embrassade d'un homme... L'histoire du Grand Déluge durant lequel Dieu fit disparaître de la Terre tous les humains et tous les animaux à cause du Mal qui les habitait, ne sauvant sur un bateau qu'un seul homme juste, avec sa famille et un couple de chaque espèce animale...

Les histoires d'Anastase m'envoûtaient, d'autant plus qu'elles ressemblaient aux nôtres, étant de la même farine. Le même Mal nous habitait toujours, surtout les chefs de notre tribu qui se servaient d'un même fouet pour exercer le pouvoir.

Le récit de la vierge enceinte me faisait penser à Aya qui m'avait gratifié de six enfants, conçus avec moi pendant ma longue absence, et le récit du Déluge me rappelait les pluies torrentielles que mon grand-père avait fait tomber du ciel, comme en se jouant, tel un dieu.

Les nuits blanches n'épuisaient guère Anastase et tous les matins il accueillait dans sa cage une nouvelle vipère de Vid avec un nouveau torrent de menaces pleines de promesses.

« Prends garde, mon frère ! scandait-il sur un ton plaintif, dès que Vid paraissait devant sa cage. Vous entendrez parler de guerres ; il faut qu'elles arrivent. Mais ce ne sera pas encore la fin. Une nation s'élèvera contre une nation, et il y aura, en divers lieux, des famines et des tremblements de terre. On vous fera mourir et vous serez haïs de toutes les nations à cause de mon nom. Mais celui qui persévéra jusqu'à la fin sera sauvé. »

Les vipères que Vid jetait tous les jours dans sa cage ne lui causaient aucune peur. Il se moquait d'elles, il les appelait « les démons tentateurs » et il leur sifflotait entre les dents pour s'en débarrasser quand elles s'enlaçaient autour de ses jambes, telles les plantes grimpantes.

Chose étrange, ses sifflements les calmaient et les incitaient à se mettre docilement en pelote à ses pieds, comme apprivoisées.

Son jeu avec les serpents et ses paroles soulevaient de plus en plus la colère de Vid et j'attendais, saisi de crainte, le moment où la goutte d'eau allait faire déborder le vase. Bizarrement, Vid aussi prêtait l'oreille pour entendre le missionnaire, dont rien ne pouvait clore le bec effilé.

La mesure fut comble le jour où l'infortuné Anastase entreprit d'énumérer à Vid dix commandements de son dieu, décidément trop exigeant.

« Si tu veux entrer dans la vie, si tu veux avoir un trésor dans le ciel, mon frère, dit-il à Vid, observe les commandements.

– Lesquels ? demanda Vid qui était déjà assez enragé, sur le point de sortir de ses gonds.

– Tu n'auras pas d'autre dieu en face de moi et tu ne feras pas d'idole ! martela Anastase. Tu ne tueras point, tu ne commettras point d'adultère, tu ne voleras point ! Tu honoreras ton père et ta mère ! Tu aimeras ton prochain comme toi-même !...

– Je t'aime comme moi-même ! » rugit Vid et lui porta un coup de fouet dans la poitrine, un coup qui lui déchira la chemise et ôta un grand morceau de peau entre ses seins.

À notre stupéfaction, les vipères prirent sous leur protection l'homme blessé. Elles se mirent debout, toute une dou-

zaine, en sifflant et dardant leur langue fourchue sous le nez de Vid.

« Cet homme est protégé par les démons ! » hurla-t-il.

Blême de colère et vert de peur, il saisit ma torche mourante, qui traînait à l'entrée de la cabane, et s'efforça de mettre le feu à une gerbe d'orge mouillée. Au lieu de l'enflammer, il ne réussit qu'à la faire fumer. Armé de cette botte fumante, il affronta les vipères et remplit de fumée la cage d'Anastase, d'où les serpents s'enfuirent à toute allure.

Hélas ! leur fuite ne tempéra guère la bourrasque de Vid.

« Cet homme est complice des démons ! tonna-t-il. Demain matin, nous allons le châtier, comme il le mérite ! »

Et il partit en courant, sans qu'il décolère.

À la nuit close, je m'installai devant la cage d'Anastase avec une nouvelle torche. Tous les deux, nous étions assis en tailleur sur le sol, la tête levée et le regard braqué sur la voûte céleste qui grouillait d'étoiles comme une ruche pleine d'abeilles dorées. Fasciné, je les contemplais longtemps en me demandant si le Dieu d'Anastase pouvait être présent à la fois sur tous ces astres, éparpillés dans l'infini, ou bien si chacune de ces innombrables étoiles était à la merci de sa propre divinité.

La grande plaie sur la poitrine d'Anastase saignait encore, mais il n'y prêtait aucune attention. Il taisait sa douleur et garda le silence un bon bout de temps, avant qu'il n'ouvre son livre sacré.

« Demain, je serai mort, me dit-il d'une voix creuse. C'est pourquoi, avant de partir, je voudrais t'arracher des griffes du Malin. Je mourrai tranquille, sachant que j'ai sauvé une âme. Écoute une dernière fois la Parole de Dieu.

– Parle-moi plutôt de son fils, lui dis-je avec mes signes. Les jeunes héritent le monde. »

Anastase esquissa un sourire.

« C'est vrai, dit-il. Il a hérité le monde. Il est mort jeune, mais le troisième jour après sa mort, il est ressuscité.

– Parle-moi de ce miraculé », demandai-je.

Anastase faisait semblant de lire dans son livre, mais en effet il ne lisait pas, il connaissait cette histoire par cœur et il la racontait d'une voix vibrante, portant ses yeux mi-clos sur le ciel.

« Jésus. Il s'appelait Jésus – Christ, le Messie. Il vint au fleuve Jourdain vers Jean-Baptiste pour être baptisé par lui. Dès qu'il eut été baptisé, il sortit de l'eau. Et voici, les cieux s'ouvrirent, et il vit l'Esprit de Dieu descendre comme une colombe et venir sur lui. Et voici, une voix fit entendre des cieux ces paroles : "Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toute mon affection." »

Infatigable, Anastase brodait et brodait ses récits sans fin ni cesse. Que des prodiges et des miracles, que le fils de Dieu accomplissait aisément en un tour de main ! Il me contait comment ils se produisirent maintes fois devant ses fidèles qui le talonnaient comme un troupeau de moutons.

Comment Jésus purifia un lépreux, grâce à un simple atouchement de sa main. Et comment il guérit un paralytique, en lui disant :

« Prends courage, mon enfant, tes péchés sont pardonnés. Lève-toi et marche ! »

Et comment Jésus parcourait toutes les villes et les villages, en guérissant toute maladie et toute infirmité. Et comment il nourrit une foule affamée avec cinq pains et deux poissons. Et

comment il sauva ses disciples de naufrage dans une barque, allant vers eux et marchant sur la mer...

Le plus étonnant événement dans cette histoire était la torture qu'il endura, avant de mourir, le supplice qu'il accepta, sans se rebiffer, et la souffrance à laquelle, apparemment, il prenait un plaisir étrange.

Les étoiles commençaient à pâlir au moment où Anastase ferma son livre et le passa entre les barreaux, afin de le remettre d'une manière solennelle dans mes mains.

« Cache ce trésor en lieu sûr et prends en grand soin, comme à la prunelle de tes yeux, me dit-il. Peut-être apprendras-tu à le lire, le feras passer de ma langue dans la vôtre et propageras sa parole parmi vous. Peut-être deviendra-t-il ton épée... »

Je me servis de ma torche pour mettre le feu à un tas de feuilles et de branches mortes à côté de sa cage. Puis, sous son regard affolé, j'enlevai la rigide couverture de son livre, faite de la peau de lézard, ornée de deux rameaux croisés, couleur d'or. J'attisai le feu, remuai les branches et enfonçai enfin dans la braise la précieuse couverture. Sa surface, enduite de cire brunnâtre, s'écailla tout de suite, mais elle ne s'enflamma pas, comme si elle ne pouvait prendre feu.

Anastase me fit un sourire. Il m'avait compris.

« Une ruse subtile », murmura-t-il.

Ayant entendu des voix qui s'approchaient de nous, je me précipitai dans la cabane avec ses Saintes-Écritures. En toute hâte, je les enveloppai dans des chiffons et les fourrais dans la hotte de la cheminée. À l'instant où je ressortis, Vid et ses deux hommes de main étaient déjà en train de déclouer la cage d'Anastase en fracassant ses barreaux.

« Les écritures ? s'écria Vid. Où est son paquet de merde ? »

Je lui montrai les charbons ardents d'où saillissait un bout de couverture du livre sacré, chiffonné et carbonisé.

Vid me transperça du regard, mais il se tut. Il était furieux d'être devancé, de faire chou blanc.

Il épancha sa bile sur ses deux compagnons :

« Allez, les fainéants ! Que Triglav vous encule ! cria-t-il et claqua son fouet au-dessus de leur tête. Voulez-vous qu'on prenne racines ici ? »

Les hommes s'empressèrent de ligoter Anastase, en lui liant les mains dans le dos avec une corde.

En route vers le village, nous entendîmes des coups de marteaux. Ils ne promettaient rien de bon pour Anastase qui ne se doutait de rien. Sa langue se délia toute seule et il se remit à parler d'une voix de plus en plus criarde, comme s'il nous annonçait la fin du monde, comme si notre vie ne tenait qu'à un fil, et non pas la sienne.

« Nous vaincrons ! clamait-il, passant outre aux claquements de fouet de Vid dans son dos. Nous viendrons à bout des idoles que vous vénerez ! Que celui qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises : "Celui qui vaincra n'aura pas à souffrir la seconde mort !... Repens-toi donc ; sinon, je viendrai et je te combattrai avec l'épée de ma bouche ! À celui qui vaincra et qui gardera jusqu'à la fin mes œuvres, je donnerai autorité sur les nations !..." »

Il ne se tut qu'au cœur du village, à la croisée de deux ruelles, où les bûcherons de Vid avaient déjà érigé un gibet, sous lequel était posé un escabeau en bois.

Les hommes de main de Vid n'attendaient que son clin d'œil pour saisir Anastase sous les bras et l'élever à la hauteur du nœud coulant d'une corde, prête à embrasser le supplicié.

Ce n'est qu'à ce moment, avec la corde nouée autour du cou, qu'Anastase comprit qu'il était aux abois.

Il leva les yeux vers une étrange traînée de brume dans le ciel, en forme d'une volée d'oiseaux. Et dans une langue étrangère il proféra des paroles rageuses et amères que personne ne comprit :

« Éli, Éli, lama sabachthani ! »

Je tournai la tête pour ne pas voir Vid retirer l'escabeau sous ses pieds.

XIII

LA FIN DES TEMPS

Longtemps, les dernières paroles énigmatiques d'Anastase ne cessèrent de résonner dans ma tête. Tous les jours, au chant du coq, alors que tout le village dormait encore, une force maligne me poussait à me rendre devant son gibet, comme si son cadavre allait m'élucider l'énigme de ses mots.

« Éli... Éli... lama... sabachthani... »

La tête inclinée vers une épaule et les yeux exorbités, l'œil gauche un peu plus que l'autre, il avait l'air de me scruter du haut de la potence, mais son visage demeurait impénétrable.

Toutes les nuits, m'assurant qu'il n'y avait pas âme qui vive près de ma cabane, je sortais le livre sacré de sa cachette et le feuilletais jusqu'à l'aube pour en tirer l'explication de ces mots bizarres. Hélas ! son écriture en forme de clous croisés gardait jalousement son secret.

Vid avait interdit aux habitants d'enlever le mort de la potence et même de le toucher, sous peine de punition sévère, mais du jour au lendemain les villageois superstitieux se mirent à violer cette défense.

Tout d'abord pendant les nuits sans lune, ils fouillaient le sol au-dessous du pendu, à la recherche des mandragores qui auraient dû germer à l'endroit aspergé par sa semence.

Ensuite, petit à petit, ils dépouillèrent le supplicié de ses vêtements, persuadés que ces loques allaient leur porter bon-

heur. Apparemment, un homme pendu apportait de la chance à tout le monde, à l'exception de lui-même. Puis, tour à tour, ils lui tranchèrent les orteils et les doigts, à dessein de jeter des sorts, de se protéger des maux de dents ou de le tremper dans un tonneau d'hydromel pour qu'ils donnent un meilleur goût à la boisson.

Ils étaient pires que les vautours. Une nuit, l'avant-bras droit d'Anastase disparut, coupé à la hauteur du coude, et la nuit suivante le bras gauche, extirpé de son épaule, tous les deux censés guérir les maladies sans remède. Au bout de quelques semaines, sur la calotte du pendu poussa une petite plante surnommée « mousse de crâne », dont les brins furent vite râpés, dans le but d'en confectionner un onguent apte à guérir de la gale.

Mais l'objet qui suscitait le plus leur convoitise était la corde du pendu, le porte-bonheur qui aurait mis son heureux acquéreur à l'abri de tous les dangers, y compris du mauvais œil. Pour s'en emparer, ils étaient prêts à tout et le jour où un orage brisa le gibet d'Anastase et fit tomber le cadavre, ils se précipitèrent sur le lieu et en un tour de main découpèrent la corde en morceaux.

Anastase les regardait de son œil gauche écarquillé se disputer la possession d'un piètre bout de corde, qui devait les rendre jeunes, vigoureux et fortunés.

Vid était dans le feu de la colère et il ne décoléra pas de la journée jusqu'à ce que le cadavre, outrageusement mutilé, fût enterré hors village, à l'orée de la forêt, à l'endroit visité par des sangliers, que Vid lui-même avait choisi.

Mais la fatalité ne cessa de nous poursuivre après ces tristes funérailles : le soir même, à mon retour à la cabane complètement enfumée, j'y retrouvai Aya en train d'aviver le feu dans le foyer au-dessous de la hutte où j'avais caché les Saintes-

Écritures. La pauvre sotte ignorante avait voulu réchauffer notre amitié en chauffant la pièce glaciale.

Tombant de la hutte, le livre sacré d'Anastase jeta de la flamme, mais ne s'enflamma pas, comme si le feu ne pouvait lui faire du mal. Au lieu de s'embraser, il se mit à répandre des flammèches que j'observais la bouche et les yeux grands ouverts.

Elles avaient l'air de provenir du dedans du livre, de ses lettres magiques qui racontaient une histoire trop peu crédible pour être vraie, l'histoire d'un homme qui, apparemment, avait aimé la souffrance et la mort.

Chaque mot, jaillissant de cet étrange livre, jetait une étincelle. Par malheur, ce prodige ne durait que quelques brefs instants, avant que la liasse de feuilles blanches ne s'embrase brusquement et se change en un clin d'œil en petit tas de braise.

Des jours durant, je me consolais difficilement de ce triste accident. Enfin, la veille d'une nouvelle lune, propice à la pêche, je battis le rappel à nos enfants, éparpillés aux quatre coins du village, pour aller ensemble pêcher à la ligne au bord de l'étang, à l'endroit où jadis j'avais fait connaissance d'Ida, le lieu féérique qui me soulageait toujours le cœur et me débarrassait de mon écœurement devant l'avenir.

Je n'assemblai que les plus jeunes Rod. Les grands étaient partis avec Vid à la chasse aux cerfs. Les marmots étaient au septième ciel, surtout les filles, ravies de pouvoir aller avec leurs frères à la recherche des appâts, des sauterelles, des vers de terre, des mouches et des asticots.

Ayant ramassé toutes ces bestioles, nous nous installâmes sur la rive de l'étang avec nos cannes à pêche bâclées de tiges de roseaux, munies de fils et d'hameçons. Nous étions dotés de

tout ce qui était nécessaire pour une bonne pêche, mais en dépit de cet équipement, le poisson ne voulait pas mordre.

À l'heure où le soleil commençait à décliner, le gros panier que nous avons destiné aux poissons restait désespérément vide. Les marmots étaient déçus et me regardaient de travers, ne croyant pas que leur papa-vratch tout-puissant soit incapable d'envoûter un seul poisson.

Nous étions prêts à rentrer bredouilles quand, sur le bord opposé de l'étang, apparut une large lumière scintillante qui se mouvait lentement le long de la rive dans notre direction, avec l'intention manifeste de contourner l'étang. Au moment où elle se trouva à l'ombre d'un bosquet, à l'abri du soleil, elle perdit son éclat et nous y distinguâmes une troupe de cavaliers, deux douzaines de guerriers, lourdement armés, à califourchon sur des chevaux de bataille, jamais vus sur nos terres.

Figé sur place et incapable de fuir, je fus tout aussi stupéfait que les enfants. Attendu que depuis longtemps notre village n'avait à son usage que de modestes bêtes de trait, des ânes et des ânesses, nos enfants n'avaient jamais vu un cheval. Quant à moi, j'en avais vu une foule, lors des attaques de nos ennemis, de petits chevaux d'Avars et des Huns, qui n'arrivaient pas à la cheville des superbes animaux devant nous.

Les cavaliers paraissaient aussi géants que leur monture. Au fur et à mesure que la troupe s'approchait, ils devenaient de plus en plus grands, probablement parce qu'ils étaient, tous, coiffés d'un haut casque, surmonté d'un panache de plumes noires. Ils étaient tout de fer vêtus, d'une sorte de carapace de plaques brillantes qui leurs couvraient le tronc, les bras et les jambes. Ils ressemblaient à des écrevisses ou des scarabées, pourvus d'une armure rigide qui les enveloppait de pied en cap. Cette carapace jetait des reflets métalliques et cliquetait à chaque pas de leurs chevaux.

Ils s'arrêtèrent en face de nous, le visage empourpré et trempé de sueur sous leur coiffure en métal. Leur chef, un grand et solide gaillard, à la face bouffie comme celle d'un poisson mariné, grimaça un sourire et proféra quelques mots dans une langue étrangère.

Je baissai et haussai les épaules pour lui dire que je n'avais rien compris.

Le grand gaillard s'écria :

« Théooooophile ! »

Par un geste, il ordonna à un soldat de le joindre à la tête du peloton. Le soldat nommé Théophile s'empressa d'exécuter cet ordre, le seul de ses hommes qui n'avait rien de commun avec un guerrier, le seul qui avait enlevé son casque pour l'accrocher à sa selle. C'était un drôle d'individu, à la petite tête triangulaire qui saillait de son armure comme celle d'une tortue. Le visage souriant, il avait la même calotte qu'Anastase, bordée de cheveux bouclés, poil de carotte.

Son chef bomba le torse et déclama avec pompe une phrase, que Théophile traduisit aussitôt en langue slavène, qui me fit sourire.

« Nous sommes les soldats de l'Empire chrétien, baragouina-t-il en notre langue. Nous sommes porteurs de paix et de bonnes nouvelles. »

Une voix derrière mon dos, me fit sursauter :

« Vous êtes les bienvenus, soldats de paix ! »

C'était Vid, de retour de la chasse, avec deux grands cerfs abattus, attachés au bât de son âne. Tous les deux avaient la tête couronnée, d'énormes cors en forme de couronne, qui pendaient jusqu'au sol, faisant baver d'envie le chef des guerriers. Il ne pouvait s'empêcher de prononcer un *miam-miam*, la parole vraisemblablement pareille dans toutes les langues.

« Nous rien mettre sous la dent depuis hier, dit le soldat Théophile qui salivait à l'égal de son chef.

– Vous êtes les bienvenus aux gigots à la broche, se hâta de lui répondre Vid, et pendant que Théophile traduisait ces mots, Vid s'adressa à moi à mi-voix. Le pot de terre ne peut pas l'emporter sur le pot de fer, dit-il, mais il peut le mettre dans sa poche. »

Un cri joyeux du chef des soldats l'interrompit.

« Nous voulons bien être bienvenus ! clama Théophile. Nous avons le ventre creux ! »

À la nuit close, les têtes de cerfs, décapitées et posées sur deux souches, nous regardaient d'un œil torve faire cuire à la broche leurs corps. Attroupés autour d'un grand feu, les soldats de l'Empire chrétien sirotaient de l'hydromel, en frottant sur leurs cuisses les lames de petites épées, impatients de dépecer leur part de viande saignante.

Vid était tout sucre, tout miel.

« On prend beaucoup plus de mouches avec du miel qu'avec du vinaigre », me glissa-t-il à l'oreille.

Il ne cessait d'ajouter de la boisson dans les cornes des soldats déjà éméchés. Il avait interdit aux femmes du village de participer à notre festin, mais les garçons, adolescents, étaient autorisés de nous joindre.

Bien entendu, ils étaient surtout attirés par des armes de nos hôtes. Bien avant que la viande ne soit pas grillée, les soldats en nage s'étaient débarrassés de leurs casques, et ils avaient même entrouvert leurs carapaces. Ils laissaient les garçons toucher leurs dagues, les couteaux avec des poignées de bronze, leurs javelots à longue pointe et les glaives à double

tranchant. Ils les laissaient même se coiffer de leurs casques dans un éclat de rire et des railleries incompréhensibles.

L'hydromel et un gigot de cerf délièrent la langue de leur chef qui ordonna à Théophile de passer dans notre langue son discours solennel, dont nous ne comprîmes que des bribes, qui ressemblaient étrangement à des âneries que le défunt Anastase avait professées.

« Les soldats du Saint Empire. Porteurs de paix et de bonnes nouvelles. Venus vous montrer la voie et vous mettre dans le droit chemin. Venus enseigner la foi chrétienne, l'espérance et la charité... »

Ayant terminé ce propos à la louange de leur foi, Théophile se mit à se gaver de viande grillée, en l'arrosant de longues gorgées d'hydromel. Sachant baragouiner un peu de notre langue, il attirait nos garçons, qui s'assemblaient autour de lui pour regarder de près et toucher ses armes, son armure, sa coiffure en métal et son bouclier.

Infatigable beau parleur, il montrait aux garçons les garde-joues et le couvre-nuque de son casque, les plaques métalliques de son armure avec des agrafes de bronze, la poignée d'os de son glaive, avec le fourreau richement décoré, et son javelot à la longue pointe de fer.

« Ça sert pour frapper du tranchant, surtout le cou nu ; ça pour frapper d'estoc, droit dans le ventre, entre les plaques de leur armure ; ça pour transpercer un bouclier et la pièce qui couvre la poitrine, expliquait-il avec ferveur. Tout ça sert à nous protéger contre les coups de l'adversaire, car nous sommes porteurs de paix et défenseurs de la chrétienté... »

Il finit par ouvrir sa bourse de cuir et en sortir toute une poignée de petites choses couleur d'or, de la taille d'un criquet. Tous ces objets étaient en forme de deux tiges croisées, qui portaient le corps d'un minuscule bonhomme aux bras écartés.

L'air solennel, Théophile distribua à chacun de garçons une de ces babioles brillantes.

« C'est la Sainte Croix sur laquelle Notre-Seigneur Jésus-Christ est mort crucifié, dit-il d'une voix résonnante. Je vous bénis, mes enfants.

– C'est de l'or ! s'exclama d'admiration le fils aîné de Vid qui avait déjà vu chez son père des pièces d'or du prince Trayan.

– Oui, mon fils, affirma Théophile, c'est de l'or pur. »

Et il but d'un trait sa corne d'hydromel.

Son chef l'interrompit en lui donnant l'ordre de passer dans notre langue encore un discours solennel, et Théophile se dépêcha de lui obéir. Le gaillard, lui aussi grisé, ne m'inspirait pas confiance. De moins en moins. Je lus cette même pensée dans le regard haineux de Vid.

« Voyez-vous cette forêt ! martela Théophile en esclavène les paroles de son chef. La bénédiction du Seigneur resplendira sur elle. Une grande ville s'y élèvera et Dieu y bâtitra beaucoup d'églises, dédiées à lui-même, à l'endroit où nous allons planter une croix pour marquer ce futur site !... »

Ils passèrent le reste de la nuit sur le lieu même où s'était terminé leur festin, tous passablement pris de boisson. À la vérité, il s'agissait de soldats ingénieux et aguerris. Entourés de leurs chevaux géants pour se protéger de toute sorte de danger, ils firent vite une demi-douzaine de tentes, en assemblant leurs boucliers, montés sur les javelots, qui leur allaient servir d'abri de fortune.

Et le lendemain, malgré la gueule de bois, ils étaient tous d'attaque. Au lever du jour, ils renversèrent deux de nos idoles, Dvorovoï et Koupala, celles qui avaient été faites entièrement de bois. Ils les découpèrent en morceaux et en firent un bûcher sur

lequel ils se mirent à rôtir à la broche un veau, égorgé devant la fontaine, au beau milieu du village.

Ayant assouvi leur faim canine, ils abattirent deux jeunes arbres, les coupèrent en tronçons et en bâclèrent leur idole, nommée la Sainte Croix, deux simples pièces de bois, disposées en travers l'une sur l'autre. Ils les plantèrent à la place de nos dieux abattus et se jetèrent à genoux devant elles pour chevroter à l'unisson une prière que Théophile leur entonnait le premier.

Le même jour, avant d'égorger et de rôtir un nouveau veau, ils entreprirent d'élever sur la rive de notre étang un cabanon fait de troncs d'arbre, que Théophile appelait La Chapelle. Deux jours plus tard, la cabane fut achevée et son toit couvert de chaume, surmonté d'une croix.

Ils ne gaspillaient pas leur temps. Leur chef, le grand gailard, invita tous les villageois, hommes, femmes et enfants, à se réunir devant La Chapelle pour assister à leur première cérémonie religieuse, célébrée par Théophile, le seul soldat autorisé à ôter son armure et à se vêtir d'une longue robe, agrémentée de rubans et ornée sur sa poitrine d'une croix en fils dorés.

Il chantait d'une voix tremblotante comme une chèvre qui bêle, il agitait devant lui une cassolette suspendue à des chaînettes. Il la balançait sous notre nez, tout en y faisant brûler de la résine parfumée d'un arbre inconnu chez nous. Enfin, cessant de nous étourdir dans une langue que tout le monde ignorait, il s'adressa à nous en esclavène.

« Mes frères et sœurs ! clama-t-il sa joie. Aujourd'hui, pour la première fois sur votre terre, je vais célébrer la messe. Je vais offrir à Dieu, au nom de l'Église, le corps et le sang du Christ sous les espèces du pain et du vin ! »

Puis, bien que personne ne comprît ces paroles, il se remit à chevroter et à brandir sa cassolette fumante. Son chef eut beaucoup de peine à l'arrêter, pour qu'il passe dans notre

langue un nouveau discours solennel, que nous avons déjà entendu de la bouche d'Anastase.

« Notre Dieu est seul et unique ! s'époumona-t-il. Il deviendra le vôtre ! Il suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit et qui ne passera pas à un autre peuple ! Il brisera et anéantira tous les royaumes, mais lui-même durera éternellement ! »

En avisant au premier rang des spectateurs la joyeuse bande de nos enfants, le chef de Théophile se mit à crier. Il ordonna à ses soldats quelque chose d'important, que de prime abord personne parmi nous n'avait compris. Les soldats s'agitèrent et entraînèrent une douzaine de garçons dans le bas-fond de l'étang.

Les enfants ne s'opposaient pas, persuadés qu'il s'agissait d'un amusement. Transportés de joie, ils gambadaient autour des soldats et bondissaient comme un troupeaux de moutons en s'aspergeant jusqu'à ce que Théophile s'enfonce dans l'eau jusqu'aux genoux. Le visage radieux, il brandissait de nouveau sa cassolette fumante, faisant semblant d'entrer dans le jeu, lui aussi.

« Et maintenant, mes enfants, cria-t-il, nous allons faire le premier sacrement qui efface le péché originel ! Je vais donner à chacun de vous la bénédiction et un nouveau nom noble, un nom de baptême ! »

Ravis d'effacer si facilement leurs péchés et d'acquérir un nouveau nom de qualité, à la place de leurs Rod et Vid rustres, les enfants en liesse riaient aux éclats et jubilaient en se tapant sur les cuisses.

« Tout d'abord, poursuivit Théophile, on va vous donner les soins de propreté lors d'un bain sacré, on va vous purifier, on va vous débarbouiller la frimousse. »

Il demanda aux soldats de faire une drôle de chose. Comme dans un jeu, ils saisirent les enfants joyeux par le cou, l'un après l'autre, pour leur plonger la tête dans l'eau, tandis que Théophile chantait sur un ton monotone et répandait la fumée de sa cassolette autour d'eaux.

« Que Dieu te bénisse, Constantin ! bêlait-il, en leur offrant des noms à coucher dehors. Que Dieu t'accorde sa grâce, Théodoros ! Que Dieu te bénisse, Origène, Sulla, Étienne, Thalès, Théocrite... Vous entrez dans le giron de l'Église ! Louez Dieu pour le remercier de ses bienfaits !... »

Après ces baptêmes risibles, Théophile et les siens se précipitèrent tous vers l'endroit où les attendait un nouveau tonnellet d'hydromel, offert par Vid, à côté duquel un nouveau veau, fraîchement égorgé, tournait sur la broche.

Le feu sur lequel il grillait était nourri une fois de plus par nos idoles abattues, Ovinnik et Vodanoï. Chez ces guerriers, il n'y avait de place que pour un seul dieu qui ne supportait pas de partager avec d'autres divinités les prières et les hommages.

Vid et moi restâmes sur place, accablés par le mépris et l'arrogance de ces hommes qui avaient détruit nos plus chères idoles pour faire cuire de la viande et qui s'érigeaient en défenseurs d'un unique Dieu, un envieux, tout aussi arrogant.

Sans dire un mot, nous pensions la même chose. Depuis toujours, notre vie paisible avait existé par-delà le bien et le mal, sans entendre de leur Christ, le Sauveur. Nous n'avions pas besoin d'être sauvés, ni mis dans le droit chemin, sous les menaces d'une punition divine. Tous nos dieux étaient modestes et nous traitaient d'égal à égal. Ils n'avaient jamais songé à nous châtier, et la Grande Forêt qui nous nourrissait était notre meilleure conseillère.

En demeurant bouche cousue, nous savions ce que l'autre roulait dans sa tête. Le regard de Vid, empreint de haine, me disait qu'il ruminait sa future riposte. Il fouilla dans sa poche et en tira l'une de babioles que Théophile avait offertes aux enfants, la petite croix brillante, devenue vert-de-gris.

« La rouille ne prend pas sur l'or, dit-il. Regarde-moi cette saloperie. C'est du cuivre. Hier soir, Ida l'a frotté un peu avec une tranche de pomme verte. Ils veulent que nous prenions des vessies pour des lanternes. »

Il mordit la croix et faillit se casser une dent. Le cuivre était beaucoup plus dur que l'or.

« Un pot de terre ne peut vaincre un pot de fer, marmonna-t-il, mais nous avons plus d'un tour dans notre sac. À malin, malin et demi. »

J'opinaï du bonnet, sans que je sache ce qu'il ourdissait.

« Suis-moi, » me dit-t-il d'un ton rogue.

À l'entrée de sa cabane, Vid le Petiot, son fils cadet, courut avec joie à notre rencontre.

« Que se passe-t-il, mon petiot ? grommela Vid, voyant la petite croix chrétienne pendue à son cou.

– Je ne m'appelle plus Petiot, répondit le morveux, fier comme un pou sur une gale. Je suis baptisé Théodoros. »

Sans desserrer les dents, Vid lui arracha la croix et lui allongea une paire de claques.

Dès que nous fûmes entrés dans la pièce principale, enfumée et pleine d'odeur d'oignon et de chou, Vid s'adressa à Aya, en train d'allaiter notre dernier nourrisson, trapu, qu'elle appelait déjà Rod le Courtaud.

« Il est grand temps que tu ôtes le lait à ce glouton, dit Vid en roulant en tonnelet d'hydromel vers le milieu de la pièce. Nous avons d'autres chats à fouetter. C'est à ton tour, petite sorcière. Va chercher tes champignons. »

Aya obéit sans mot dire et quelques instants plus tard elle revint de la cave avec un panier plein de *tueurs de mouches*, au chapeau rouge, moucheté de pois blancs, et les champignons roses en forme d'une verge de cochons, qui, autrefois, nous avaient aidés à supprimer Svevid.

Il suffit que Vid fasse un clin d'œil à Ida pour qu'elle se mette à piler avec Aya les champignons secs. Cette fois, Aya y ajouta les baies noires desséchées d'une plante que mon grand-père avait jadis appelée la « belle dame – empoisonneuse », car elle dilatait la pupille de femmes qui en goûtaient un soupçon.

Impatient, Vid remplit une louche de cette poudre verdâtre et la déversa dans le tonnelet, tout en murmurant entre les dents : « Encore, encore, les filles, cette fois nous avons deux douzaines de clients assoiffés !

– Tu vas les tuer, bougonna Ida.

– Je l'espère, affirma Vid en ricanant. Triglav m'est témoin. Sinon, ils auront notre peau, à nous et à nos enfants. »

Ayant bien mélangé le breuvage, il referma le tonnelet, le cacheta de cire, le roula dehors, et le chargea à la hâte sur le bât de son âne.

« Le temps presse », dit-il, me faisant signe de le suivre.

Peu de temps après, nous nous rendîmes à la clairière où les guerriers chrétiens avaient établi leur camp. Chemin faisant, nous entendions au loin des cris déchirants de douleur qui se changeaient peu à peu en gémissements.

Du dernier veau rôti à la broche ne restait que la carcasse et les soldats enivrés ne prêtèrent aucune attention à nous,

ayant à ce moment une autre occupation qui les exaltait. Ils assistaient à la torture que leur chef et Théophile faisaient subir à un pauvre diable, pour obtenir ses aveux dans une histoire tout à fait saugrenue.

Le supplicié, Miroslav, l'un des hommes de main de Vid, un garçon simple d'esprit, était attaché au tronc d'un arbre, les jambes rompues avec une massue, et le torse nu éclaboussé de sang de ses oreilles déchirées.

« C'est la dernière fois que l'honorable Diomède te pose la question : "Où et comment as-tu extorqué ce bâton ?" »

En guise de réponse, au bout de ses forces, Miroslav hocha la tête plusieurs fois pour dire qu'il ne savait rien, qu'il ne voulait rien savoir. Ce geste désespéré échauffa la bile de l'honorable chef Diomède. Il poussa un cri de fureur, leva la main et pointa son pouce vers la terre. Ce fut le signe convenu pour deux de ses archers de bander leurs arcs et de décocher deux traits en même temps.

Les flèches percèrent le cou du supplicié de part en part, clouant son crâne pointu à l'arbre. Ornée de plumes qui garnissaient les flèches, avec les oreilles rouges comme des crêtes, sa tête ressemblait à un coq déplumé.

Ce n'est qu'à cet instant que les soldats s'aperçurent de notre présence. L'ami de nos enfants, Théophile, n'avait plus rien de l'homme débonnaire dont nous avons fait connaissance. Blême de colère, il nous aborda en braquant vers nous un objet que nous ne pûmes pas ne pas reconnaître tout de suite.

« Ne me dites pas que vous aussi voyez ça pour la première fois ! cria-t-il, les yeux exorbités. C'est le bâton de pèlerin de notre frère Anastase, disparu avec le frère Cyrille sans laisser de traces. Voici "A" gravé, la première lettre de son nom ! »

En gardant son sang-froid, Vid saisit le bâton et fourra le nez dans trois entailles que Théophile appelait la première lettre du nom d'Anastase.

« Jamais vu, dit-il. Je m'en lave les mains. »

Théophile passa ces mots dans la langue de l'honorable Diomède et celui aussitôt sortit de ses gonds. En montant sur ses grands chevaux, il jeta feu et flamme contre nous. Théophile avait beaucoup de peine à le suivre, d'autant plus que son chef Diomède aboyait les paroles qui n'existaient pas dans la langue esclavène.

« Je vous mettrai tous au supplice ! vociféra-t-il à l'égal de son maître. Je vous infligerai la torture, à tous les villageois, du premier au dernier ! Hommes, femmes, enfants ! Brodequins pour vous briser les jambes ! Fouet, tenailles, estrapade ! Roue, flagellation, huile bouillante !... »

Triglav merci, Vid resta calme et serein. Sachant que la petite pluie abat grand vent, il remit le malheureux bâton dans les mains de Théophile, faisant devant lui le fameux signe de croix qu'Anastase avait sans cesse dessiné sous notre nez.

Théophile et l'honorable Diomède en restèrent pantois.

Par chance, Vid savait tenir le loup par les oreilles sans tomber dans sa gueule. En profitant de leur stupeur, il descendit notre tonnelet du bât de l'âne, cassa en deux son couvercle et l'ouvrit à la hâte.

La stupeur des soldats se changea à l'instant en jubilation. Ils se bousculèrent, se pressant de remplir de précieuse boisson toutes les coupes et les cornes de bœuf qui se trouvaient à la portée de leur main. Auparavant, ils avaient déjà vidé tout un petit tonneau, mais leur soif était loin d'être étanchée. Sans attendre la permission de leur chef, ils se ruèrent sur le nouveau tonnelet pour boire de l'hydromel à la ronde, pour le lamper, boire à longs traits et à la régálade.

Quant à l'honorable Diomède et son adjoint Théophile, ils vidèrent aussi leurs coupes d'un trait, avant que le chef ne coupe court au festin.

Soudain, il commença à hurler et Théophile nous traduisit ses commandes mot à mot, bien qu'elles ne fussent adressées qu'à ses soldats.

« Formation, rangée en ligne ! cria-t-il à tue-tête. Disposez-vous en fil, sur un rang ! »

Les soldats se mirent en rang et formèrent une haie de casques et de boucliers.

« Garde à vous ! » hurla l'honorable Diomède.

Alignés en fil, les soldats s'immobilisèrent comme changés en pierres et leurs armures cessèrent de cliqueter.

Le regard brillant de haine, Théophile continua de passer dans notre langue des vociférations de son chef, qui s'adressait alors à nous.

« Vous sentirez ce que pèse ma main ! Le diable en prendrait les armes ! Deux centuries de nos guerriers, fantassins et cavaliers, se trouvent à une semaine de marche d'ici ! Si, avant leur arrivée, nous ne trouvons pas nos missionnaires, vous serez massacrés jusqu'au dernier, vos idoles seront rasées et votre village écrasé sous nos pieds !... »

Il fut obligé d'interrompre ses menaces durant un bref instant.

L'un de ses hommes, le dernier dans le rang des soldats, s'était écroulé avec le cliquetis de son armure. Comme si de rien n'était, Diomède poursuivit sa tirade d'une voix rauque, de plus en plus pâteuse, tout comme celle de Théophile.

« C'est par le feu que Dieu tout-puissant exerce ses jugements, c'est par son glaive qu'il châtie toute chair !... Tu dévore-

ras tous les peuples que l'Éternel, ton Dieu, va te livrer, tu ne jetteras pas un regard de pitié sur eux !... »

Un deuxième, puis un troisième soldat prirent exemple sur le premier : en se tenant coi, ils firent la culbute avec le bruit sec de leurs armures.

Vid poussa un soupir de soulagement : enfin, le breuvage d'Aya avait commencé à faire de l'effet.

À vrai dire, cela eut l'effet de la foudre, car un instant plus tard les guerriers de l'Éternel, les uns après les autres, tombèrent les quatre fers en l'air avec le cliquetis de leurs boucliers, casques et glaives. À l'instar de leur Éternel, Aya et Vid n'y étaient pas allés de main morte, et le dieu des chrétiens ne remua pas le petit doigt pour secourir ses soldats.

Pour la première fois, je m'apitoyai un peu sur cette divinité, que Diomède avait qualifiée de toute-puissante, mais laquelle était plutôt impuissante devant la morgue de ses propres fidèles et incapable de mettre à couvert ses croyants.

Diomède et Théophile tombèrent les derniers, comme fauchés par un sabre invisible.

Ce fut le signe pour Vid de siffler trois fois entre ses doigts, le signal qui fit sortir aussitôt quatre de ses hommes du fourré voisin. Sachant que leur présence ne présageait rien de bon, je m'écartai, mais je ne pus m'empêcher d'observer de loin leur horrible travail.

Ils allèrent vite en besogne.

Armés de couteaux bien aiguisés, ils entreprirent avec Vid le pire carnage jamais vu chez nous, la mise à mort, impassible, de tous les chrétiens évanouis.

Ils dégrafaient les ferrures de bronze sur la poitrine de leurs victimes et enfonçaient les lames tranchantes entre les plaques de métal. Puis, comme si cela ne satisfaisait pas leur

cruauté, ils glissaient les couteaux sous le couvre-nuque des moribonds et leur tranchaient la grande artère sur le cou pour étouffer leur dernier râle.

Le goût voluptueux du sang de Vid l'emporta sur la férocité de ses bourreaux.

En avisant au bord de la clairière notre chien-loup Spiro, mon ancien ami esquissa un sourire d'une grande méchanceté, inspiré par les démons qui le hantaient.

« Les oreilles ! cria-t-il dans un éclat de rire à ses hommes. J'ai besoin d'oreilles pour nourrir mon chien ! Que les oreilles gauches, car mon chien ne mange que les gauches ! »

Hilares, ses bourreaux éclaboussés de sang ne se le firent pas dire deux fois. Ayant achevé le dernier des soldats, ils se mirent à leur couper les oreilles pour les jeter aux pieds de Vid, qui venait d'égorger l'honorable Diomède et Théophile et qui était en train de leur arracher les langues.

Fier de cette sauvagerie, il me fit signe de m'approcher des cadavres afin de me montrer de profondes taillades sous leurs mentons.

« Regarde, vieux râleur, me dit-il, prenant un air plein de vanité. Il fallait que je fasse à ces deux rabat-joie un beau sourire d'une oreille à l'autre ! »

Me voyant dégoûté, il pouffa et siffla entre ses doigts pour faire venir Spiro.

Hésitant, le chien-loup s'approcha de lui.

« Mange, Spiro, dit Vid en s'esclaffant. Régale-toi de la bonne viande chrétienne. »

Méfiant, Spiro huma les oreilles, poussa un petit glapissement et fit demi-tour, la queue entre les jambes.

Vid devint cramoisi de colère.

« Spiro ! hurla-t-il. Spiro ! Viens ici, Spiro ! »

En vain. Le chien-loup avait déjà disparu à l'orée du bois.

« Voyez-vous ! se récria Vid à ses hommes, en affectant de grands airs. Même les chiens et les loups répugnent à la viande gâtée chrétienne ! »

Peu de temps après, ils se mirent à une rude et macabre tâche. Ils firent venir deux ânes attelés à deux tombereaux, sur lesquels Vid avait en vue de charrier les soldats massacrés jusqu'à un recoin rarement fréquenté de notre étang. Là, à deux pas d'une petite carrière abandonnée, l'eau croupie dissimulait la vase noire et épaisse, envahie par des plantes marécageuses.

Vu qu'ils n'arrivaient à charger sur un tombereau que quatre cadavres avec leurs armures pesantes, ils furent obligés d'endurer six allées et venues, avant de charroyer tous les morts.

Vid n'avait pas choisi par hasard cet endroit écarté du marécage, tout près de la carrière, où il ramassa deux douzaines de grosses pierres pour les attacher au cou des morts. Dépouillés de toutes leurs armes et jetés à l'eau bourbeuse, ils disparurent l'un après l'autre comme s'ils n'avaient jamais mis les pieds dans notre Grande Forêt.

Ayant fait sombrer à la fin l'honorable Diomède et Théophile, Vid ordonna à ses hommes de charger tous les glaives, lances et boucliers sur les deux charrettes, afin de les transporter dans la Grande Grange où, le soir même, il allait réunir son conseil de vieilles barbes, son conseil de sang.

Au moment où ils étaient prêts à partir, dans le bois voisin retentit un hennissement et un instant plus tard au bord du marais apparurent les chevaux des chrétiens, abandonnés sur la clairière, qui semblaient chercher leurs maîtres disparus.

Guidé par leur chef, un superbe destrier noir, ils s'approchèrent de l'eau, à l'endroit où les dernières bulles d'air crevaient encore à la surface, et commencèrent à s'ébrouer bruyamment. Leur souffle écumant ressemblait à des sanglots humains, comme si ces nobles bêtes pleuraient leurs cavaliers.

Vid agit en maître. Il aborda le destrier géant, qui ne cessait de hennir et de frapper le sol avec les sabots de devant, et sauta à son dos en s'agrippant à sa crinière. Le cheval poussa un hennissement rageur, mais il finit par se soumettre à la volonté de son nouveau seigneur.

« À la Grande Grange ! » cria Vid à ses hommes.

Sitôt qu'il eut chaussé les étriers, le destrier alla au trot, suivi par tous les autres chevaux.

Vid n'avait jamais été si habile dans l'art de la parole que ce soir devant les vieillards du village qui dévoraient des yeux son butin, les glaives, lances, couteaux et boucliers.

« Nous n'avons qu'une petite semaine avant l'arrivée du gros de leurs forces ! tonnait-il dans une poussée de fièvre ardente, en brandissant l'épée de Diomède. Le chef d'éclaireurs nous l'a promis : ils nous frapperont sans dire gare. Ils nous massacreront jusqu'au dernier, nos idoles seront détruites et notre village anéanti !... Aidons-nous et Triglav nous aidera ! Nous nous défendrons bec et ongles, nous ne céderons pas d'une semelle ! Nous mènerons les chrétiens à la boucherie, nous les enverrons au royaume des taupes. La Grande Forêt nous appartient, à nous et à nos idoles ! Nous y sommes, nous y resterons !... »

Les dernières paroles de Vid furent saluées par des vivats de vieilles barbes et les ébrouements des chevaux chrétiens qui secouaient vivement la tête au-dessus des abreuvoirs, comme s'ils voulaient dire :

« Vous nous vaincrez quand les poules auront des dents et quand elles pisseront ! »

Pour célébrer leur future victoire et battre le fer quand il est chaud, les villageois ouvrirent un tonnelet d'hydromel et firent venir dans la grange les meilleurs jeunes hommes de la tribu aux bras musclés, auxquels Vid distribua toutes les armes blanches prises sur les ennemis.

Sans être aperçu, je sortis de la grange et m'enfonçai dans la forêt. La pleine lune m'éclairait le chemin qui me menait vers la source de Yéléna que je n'avais pas visitée depuis longtemps. Quoique je n'eusse pas mis à mal qui que ce soit, j'avais un poids sur la conscience. Je ne pouvais plus supporter le fardeau de ce mauvais souvenir, de la mise à mort et la mutilation de deux douzaines d'hommes dans la fleur de l'âge. Si l'honorable Diomède et son adjoint Théophile avaient agi devant nous avec orgueil et rudesse, leurs jeunes soldats avaient été plutôt innocents. Cette nuit de pleine lune, j'espérais me débarrasser de ce secret insupportable, en le confiant au reflet de mon visage dans l'eau.

Avant d'accéder à la source, je devais me frayer un passage avec mon coutelas dans les fougères qui avaient envahi la tombe de ma sœur de tous les côtés. Me mettant à genoux devant le miroir sombre et courbant le haut du corps, je restai abasourdi, je faillis laisser échapper un gémissement. L'image qui apparut sur la surface me coupa le souffle, la face d'un inconnu, trempée dans la lueur laiteuse de la lune.

Les cheveux blanchis par la vieillesse, clairsemés sur les tempes. La barbe chenue et les moustaches en croc, tout aussi blanches, semblables aux canines d'un vieux chien. Le visage décharné, à la peau ridée par son grand âge. Une vilaine touffe de poils entre les sourcils et deux houppes grises, saillant des narines. Les lèvres pâles, couvertes de croûtes et enflammées

aux coins de la bouche. Les sourcils surplombant les paupières plissées et les yeux ternes, dans lesquels je lisais le mal qui l'avait envahi, l'abattement et la résignation d'un homme étant au bout du rouleau.

Somme toute, il ressemblait à un mendiant, dont la chair usée était réduite en loques. Au cœur du printemps, il se trouvait à l'automne, au terme de son existence. Pourtant, dans sa tête, il était toujours Petit Rod, ce gosse d'autrefois, le jeune homme qui n'avait jamais appris à vieillir ni à grandir, éternel enfant, mais enfant pour un autre monde, celui de l'au-delà.

« Bonjour, vieille noix, dis-je. Tu ne sais pas vieillir. Tu as pris un sacré coup de vieux. Tu as un pied dans la tombe. »

Je lus sa réplique acerbe sur ses lèvres :

« Tu as pris un sacré coup de vieux. Tu as un pied dans la tombe. »

Avec ces paroles, notre tête-à-tête s'envenima.

« Tu n'as plus que le bec, vieille baderne, dis-je.

– Vieille baderne, me répliqua-t-il.

– Tu cours à ta ruine, vieux débris ridicule ! dis-je.

– Vieux débris ridicule ! » me répondit-il comme l'écho.

Cette prise de bec fut interrompue par la lune qui disparut soudain derrière les cimes et effaça l'image de mon sosie dans l'eau. Cela me permit de plonger enfin le regard au fond de la source, où une silhouette opaline ondulait entre les plantes aquatiques. Elle leva la tête vers moi et remua les lèvres avec difficulté, comme si elle s'efforçait d'articuler mon nom.

« Yéléna ! criai-je. Yéléna ! »

Ce ne fut qu'un pitoyable cri de crapaud, auquel elle répondit par un geste étonnant. Elle tendit un bras vers moi pour

ouvrir et fermer sa main plusieurs fois comme si elle m'invitait de la joindre dans l'eau.

« Je ne sais pas nager, dis-je. »

Elle esquissa un sourire et commença à remonter à la surface, se servant de ses longs bras comme des nageoires. Elle s'arrêta à mi-chemin de moi, son beau visage se crispa soudainement comme si elle avait éprouvé une douleur. Elle agita les jambes pour se détacher d'une longue plante, pareille à un lierre, agrippée à sa cheville, qui l'empêchait de faire surface.

Ne parvenant pas à se libérer, elle tordit la bouche et se mit à parler, d'une voix qui glougloutait étrangement sous l'eau.

« Viens, mon frerot, dit-elle. Tu as vieilli avant l'âge. Chez vous, la jeunesse passe sans retour ; chez nous, elle ne finit jamais. Viens, Petit Rod, te reposer en paix.

– Je nage comme une pierre, dis-je.

– Ne te fais pas de souci, dit-elle en souriant. Tu apprendras à nager comme un poisson, tu t'en soucieras comme un poisson d'une pomme. »

En vain essaya-t-elle encore une fois d'atteindre la surface. Le lierre, enlacé autour de sa cheville, ne lui permit pas de quitter le monde souterrain. Elle avala un sanglot et braqua vers moi son long bras de fée qui m'appela de nouveau à la joindre et à reposer en paix à côté d'elle.

« Viens, mon vieux frerot, dans cette source de jouvence, résonnait sous l'eau sa voix envoûtante. Son eau te redonnera à jamais la jeunesse. »

Cette voix capiteuse m'étourdissait et me faisait tourner la tête comme si j'avais bu d'un trait une coupe d'hydromel. Pris de vertige, je me levai en trébuchant, prêt à mettre en avant une jambe et me laisser tomber dans la source.

À cet instant-là, une main de fer empoigna tout d'un coup mon épaule, une main verte, de la même couleur que la barbe de mon sauveteur.

« Halte, petit crapaud, halte ! » retentit dans mon dos une voix impérieuse.

Toujours étourdi, comme tombé des nues, j'avisai ma vieille connaissance Léchy, ressuscité. Je savais qu'il était capable de changer sans cesse sa stature, : d'atteindre parfois les sommets des arbres ou devenir plus petit qu'une souris. Cette fois, il avait choisi la grandeur du corps humain. Au commencement de sa nouvelle vie son haleine sentait les cyclamens odorants.

« C'est un crime contre le printemps ! clama-t-il avec fougue. C'est honteux de mettre fin à ses jours, de se saborder comme un bateau qui se laisse couler, alors que notre mère nature fête son renouveau ! »

Il me souffla au nez son haleine douce-amère et poursuivit sa tirade, plein de verve poétique :

« À l'heure où tout renaît et retrouve le bonheur, nous allons cueillir les baisers et les douces fleurs du printemps, avant que l'hiver infernal ne nous couvre de neige ! »

Il finit par éternuer trois fois de suite, irrité par l'odeur de cyclamen et sa racine vénéneuse, et mugit subitement :

« Et maintenant, allez, ouste, ou je te fous une giroflée à cinq feuilles ! »

Je ne me pas fis prier, je décampai comme si j'avais le feu au derrière.

Ainsi échoua à tout jamais ma tentative de joindre ma sœur bien-aimée, échec qui me poussa à rentrer hâtivement dans le village. Je croyais n'avoir passé qu'une courte journée au bord de la source de Yéléna, mais au retour chez moi, frappé de stu-

peur, j'appris qu'en réalité je m'étais absenté durant une semaine entière, comme si chez les morts le temps s'écoulait beaucoup plus lentement que dans le monde des vivants.

Grâce à Vid qui avait semé autour de lui la panique et la fureur contagieuse, le village était méconnaissable, ainsi que ses habitants. Le ban et l'arrière-ban, les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, tout le monde était tout feu tout flamme, faisant flèche de tout bois. Le forgeron, le menuisier, le tailleur de pierres, les bûcherons et les faucheurs, toute la tribu travaillait à la sueur de son front pour satisfaire les ordres de Vid et se préparer à l'arrivée du gros des forces chrétiennes.

Vid était persuadé que j'avais laissé ma peau dans la forêt et mon retour inespéré le réjouit. Il se pressa de me montrer avec fierté deux petites tours mobiles en bois, dissimulées dans un bosquet, les machines de jet, prêtes à décocher des lances, qu'il avait fait faire, prenant exemple sur les Huns.

« Nos pires ennemis ont été nos meilleurs maîtres de guerre », me dit-il, orgueilleux comme un paon.

Outre ces machines infernales, en moins d'une semaine il avait inventé nombre d'objets astucieux, en transformant nos outils de travail du temps de paix en armes redoutables. Sur l'enclume de notre forgeron, les faux et les faucilles étaient devenues ainsi des haches de jet ou des couteaux de jet, pourvus de multiples bords tranchants. Les fourches à fumier aux dents aiguisées étaient prévues pour être projeter contre l'ennemi, en même temps que les projectiles de pierre, posés dans les frondes en cuir, au manche en bois.

Rien n'était inutile ni impossible pour Vid et ses inventions ingénieuses. Sous ses auspices, les bâtons aiguisés étaient changés en lances, munies de têtes de métal effilées. Les pierres dures et cassantes de notre carrière étaient dotées de poignées

pour servir aux jeunes comme haches de guerre. Les timons de trois charrues étaient transformés en arcs géants, pourvus de flèches à pointe de fer, mortelles à très longue portée.

Le jour de mon retour dans le village, tous ses habitants étaient armés jusqu'aux dents et chacun d'entre eux savait par cœur ce qu'il allait faire à l'instant de la venue des ennemis. À l'heure décisive, un quart de villageois serait caché à la lisière de la forêt, un quart sous l'eau de l'étang et deux autres quarts, lourdement armés, dans les cabanes à l'entrée du village.

Le seul insuccès que Vid avait connu, était d'apprendre à se mettre en selle aux jeunes rustres qui n'avaient pas vu un cheval de leur vie et qui claquaient des dents devant ces animaux démesurés. Contre son gré, Vid avait donc décidé de relâcher tous les chevaux enfermés dans la Grande Grange, comblée de leur crottin, de les mettre en liberté dans la forêt, ne gardant dans son écurie que le beau destrier qu'il montait tous les matins.

Le jour décisif, le soleil déclinait à l'horizon quand sur le ciel se dessina une longue cohorte de cavaliers, suivie de fantasmes, marchant en colonne par quatre. Leurs casques, boucliers et pointes des lances jetaient des étincelles froides qui furent le signal pour nos plongeurs de se précipiter dans le bas-fond de l'étang avec leurs armes et les roseaux évidés, aux travers desquels ils allaient respirer, se maintenant sous l'eau. Ils étaient prêts à attendre pendant des heures les trois coups de pagaie de Vid pour refaire surface et passer à l'attaque.

Tous les ordres de Vid étaient parfaitement accomplis lorsque nous vîmes de loin trois cavaliers se détacher de la cohorte, arrêtée sur la rive opposée, et se diriger vers nous à bride abattue. Le village avait l'air d'être vidé depuis longtemps de ses habitants. Ne doutant de rien, les trois hommes, les messagers des chrétiens, atteignirent au galop la fontaine, au croisement de

nos deux uniques ruelles, où Vid et moi les attendions en compagnie de quelques vieux peinarads.

L'un des messagers arborait au bout de sa lance un lambeau de vieux linge blanc, symbole de la paix, mais en dépit de cela, ils étaient revêtus d'armures, armés de pied en cap et coiffés de casques, leur couvrant le visage entier, hormis les yeux.

L'un d'eux baragouinait un peu de notre langue comme Théophile. Il cabra son cheval devant nous pour nous intimider et s'adressa à Vid d'une voix caverneuse sous son casque.

« Dieu soit loué !

– Louons Dieu, répondit Vid du tac au tac et fit sous son nez le fameux signe de croix qui stupéfiait tous les chrétiens.

– Qui t'a appris ça ? gronda le cavalier.

– Le père de mon père », répliqua Vid d'un ton mielleux.

Le cavalier tendit sa lance pacifique et effleura de sa pointe l'écharpe qui entourait le cou de Vid.

« As-tu vu ces derniers jours dans les parages un détachement de nos éclaireurs, deux douzaines de soldats ? demanda-t-il.

– Oui, répondit Vid servilement. Ils ont abreuvé ici leurs chevaux, avant de repartir vers le sud. »

L'homme le transperça du regard comme s'il voulait pénétrer dans sa pensée.

« Dieu m'est témoin », dit Vid et fit une nouvelle fois le magique signe de croix.

Le cavalier répondit par un grognement et ordonna quelque chose à ses compagnons. Tous les trois firent demi-tour, éperonnèrent leurs chevaux et les lancèrent au galop vers

la cohorte de soldats qui étaient déjà en train d'installer leur camp de l'autre côté de l'étang.

À la nuit close, Vid frappa à la fenêtre de ma cabane et me somma de sortir. Taciturne et mystérieux, il m'amena jusqu'au débarcadère où était amarrée sa pirogue. Nous croisâmes nos plongeurs, les hommes-poissons, qui quittaient l'endroit où ils avaient dressé une embuscade pour les chrétiens. Avant qu'il ne monte dans la barque avec moi, Vid leur ordonna de rentrer chez eux, mais de rester aux aguets jusqu'au lendemain.

Munis d'une pagaie et d'une godille, nous nous éloignâmes de l'embarcadère, mettant le cap sur le camp des ennemis, où une longue rangée de feu scintillait au bord du marécage, telle une guirlande enflammée.

Je ramais avec ma large pelle, prenant soin de ne pas toucher le bord de la pirogue, et Vid godillait tout aussi silencieusement à l'arrière de la barque. Il me confia son dessein à mi-voix. Il voulait tâter le terrain, mesurer nos risques et sonder les intentions des chrétiens.

Quand nous nous trouvâmes à la portée d'une flèche du lieu où Vid et ses hommes avaient coulé les cadavres des soldats empoisonnés, la lune, jusqu'alors invisible, réapparut de derrière les nuages et couvrit tout l'étang d'un linceul argenté, comme si elle voulait ensevelir dignement les morts et avec eux notre terrible secret.

Avant qu'elle ne disparaisse derrière une traînée de brume, nous aperçûmes deux sentinelles ennemies, faisant le guet sur la rive, à deux pas de l'endroit où reposaient les soldats noyés. Couchés dans la pirogue, le souffle court, nous avisâmes une image qui nous mit dans l'embarras, en même temps qu'elle effraya la garde chrétienne.

Au-dessus du tombeau aquatique, à deux pouces de l'eau, parurent plusieurs petites flammes, ressemblant à des fleurs qui commencent à pousser. Pâles et bleuâtres, elles ondulaient comme des touffes de cheveux dans le vent et flottaient dans l'air en sautillant çà et là, avant de disparaître tout aussi magiquement qu'elles étaient apparues.

« Que Triglav les encule ! » marmonna Vid, qui fit encore un signe de croix comme il en avait pris l'habitude.

Je compris et approuvai tout de suite sa crainte. Nous avions déjà parfois vu des feux follets, à chaque fois aux endroits où pourrissaient des êtres vivants, des souches putréfiées ou des cadavres d'hommes et des animaux. Le fait est que les feux follets se nourrissaient de charognes et leur danse macabre était le signe sûr de la présence des morts à proximité.

À en juger d'après l'effroi de la garde chrétienne, elle n'avait jamais vu ces flammes fantômes et ne pouvait pas deviner qu'elles révélaient le secret du cimetière sous l'eau. Terrorisées, les sentinelles faisaient les signes de la croix avec deux mains à la fois.

Nous étions prêts à rebrousser chemin sans le moindre bruit lorsque l'une des sentinelles poussa un cri : elle avait vu une chose qui nous figea le sang. Entourées de grosses bulles de gaz qui crevaient près de la rive, les armures de nos victimes avaient commencé à faire surface, portées par l'air puant qui se dégageait des cadavres.

L'une des sentinelles s'enhardit d'entrer dans le bas-fond jusqu'aux genoux avec un flambeau et se mit à hurler de terreur à la vue des armures flottantes qui l'entouraient. Son compagnon sur la rive ne tarda pas de donner l'alerte en frappant comme un sourd sur son bouclier. Dans le camp, aussitôt, retentirent les sons éclatants de tambours, les cris d'alarme, les hennissements et le grand tapage désordonné.

Vid et moi n'hésitâmes pas un seul instant à nous sauver dans notre pirogue, nous déguisant en courant d'air.

Le lendemain, après une nuit blanche sans fin, au deuxième chant du coq, le soleil levant nous salua par une image qui dressa les cheveux sur la tête de la plupart des villageois. Les lances des forces ennemies, toute une forêt de lances en mouvement, se dessinait sur le ciel, en se dirigeant vers nous. La journée s'annonçait joyeuse et lumineuse. Le soleil rasait dar-
dait ses rayons sur les armes et les armures des cavaliers, qui semblaient être faits d'argent incandescent.

Ils arboraient sur les hampes des drapeaux parés de grandes croix dorées. Derrière eux avançaient les fantassins en colonne par quatre, les boucliers serrés, pareils à des murettes en métal. Leur colonne était suivie par une deuxième troupe de cavaliers, tout aussi effrayante que celle qui progressait à la tête de la cohorte.

Pendant la nuit, après notre retour au village, Vid avait entrepris tout pour accueillir à bras ouverts nos visiteurs. Les plongeurs avaient regagné le bas-fond de l'étang avec les roseaux évidés, en refaisant leur embuscade. À l'orée d'un bosquet, un groupe de jeunes combattants avait chargé les machines de jet de lances et de fourches à décocher.

Dans le bosquet d'en face, deux douzaines de jeunots s'étaient cachés avec les frondes, les haches et les couteaux de jet. Quant aux quelques guerriers avertis, Vid leur avait confié le maniement d'arcs géants.

Les autres hommes dans la force de l'âge s'étaient embusqués dans les cabanes, de deux côtés de la ruelle qui menait au cœur du village, avec les arcs, les bâtons aiguisés et les armes déjà prises sur l'ennemi. Enfin, les femmes, les vieillards et les enfants étaient rassemblés et calfeutrés dans la Grande Grange.

Lorsque la première ligne des cavaliers rangés en ordre de bataille eut contourné l'étang, se trouvant à l'entrée du village, nos combattants restèrent muets et immobiles dans l'attente du signal de l'attaque de Vid.

Par malheur, sa stratégie astucieuse échoua aux premiers pas, quand dans la Grande Grange retentit soudain le hennissement rageur d'un cheval et les coups violents de ses sabots sur la porte de sortie. Un instant plus tard, la porte s'écroula avec fracas, laissant sortir le préféré de Vid, le grand destrier noir. Il se cabra, en poussant un ultime hennissement avant de s'emballer, de se lancer au galop vers la forêt, faisant feu des quatre fers.

En s'engageant dans le village, les cavaliers s'écartèrent devant la grange pour que les fantassins puissent y pénétrer. Tapi dans une cabane voisine, je pus voir et entendre les atrocités que les envahisseurs commettaient.

Ils allèrent vite en besogne, ils mirent le feu en même temps aux quatre coins de la grange. Le bâtiment fait de bois et de paille s'embrasa sur-le-champ et les flammes se propagèrent en moins de rien sur son toit de chaume.

Les incendiaires ne furent pas obligés de chasser dehors par force leur proie facile. Les femmes avec leurs nourrissons, les vieillards et les enfants en bas âge jaillirent seules de la fumée suffocante. Ils coururent dehors à perdre haleine, sans qu'ils sachent qu'ils couraient à la mort.

Leurs bourreaux n'attendaient que leur sortie pour les faire danser, pour se lancer dans un carnage effroyable des innocents, comme s'il s'agissait d'un troupeau voué à l'abattoir.

Ils ne répugnaient à aucune sauvagerie. Femmes, vieillards, enfants, ils les transperçaient tous à coup de glaives. Les cavaliers, assoiffés de sang, se joignirent aux fantassins. Ils jetaient en l'air les bambins, et les recevaient sur leurs lances pour

les embrocher sans pitié. Ils tranchaient avec leurs sabres les seins des femmes, ils déchiquetaient les blessés comme la volaille, ils enroulaient autour de leurs javelots les entrailles des moribonds éventrés.

Dans mon esprit ressuscitèrent les paroles qu'Anastase avait lus dans son livre sacré :

« Le jour viendra de la fin des temps ! »

À côté des arcs géants, nos hommes aguerris n'attendaient plus le signal d'attaque de Vid, tout comme les jeunots, munis de haches de jet et des frondes. Les uns et les autres passèrent à l'assaut et nombre de soldats chrétiens, fauché par leurs armes, tombèrent comme des gerbes d'orge.

Au signal de Vid, les trois coups de pagaie sur l'eau, nos plongeurs surgirent de l'étang dans le dos des ennemis, ainsi que nos combattants cachés jusqu'alors dans les deux bosquets et les cabanes longeant la ruelle principale.

Les attaquants se trouvèrent encerclé de toutes parts, mais ils ne baissèrent pas les bras ni mirent bas les armes. Ils montèrent à l'assaut à leur tour, ils livrèrent un combat sanglant et sans merci, à l'égal de nos combattants.

Imbibé de sang, la terre commença à fumer. Les guerriers se frappaient à la flèche, à la lance, au couteau, au glaive, à la pierre. Les moissonneurs de la mort s'entre-tuaient, se mettant en lambeaux les uns les autres. Ils avaient mille façons de porter des coups mortels, de couper une tête d'un coup d'épée, de briser les vertèbres, de répandre les viscères de l'adversaire. Ils étaient à la fois les bourreaux et les victimes. Ils fauchaient, ils décimaient, puis ils tombaient à leur tour.

La gorge serrée, j'aperçus parmi eux mes enfants et ceux de Vid, devenus jeunes hommes dans la fleur de l'âge, Rod le Petiot, Rod le Patapouf, Petit Vid, Vid le Petiot... Ils combattaient avec acharnement, ils résistaient farouchement aux chrétiens,

ils l'emportaient de haute lutte sur les ennemis, avant qu'ils ne succombent l'un après l'autre, les membres tronçonnés, la tête fracassée, le tronc percé de part en part. Chaque coup de lance et de glaive qui les enlevait me déchirait et me causait de la douleur lancinante.

Le combat continua sans relâche. Les têtes tranchées roulaient sur le sol en vociférant des malédictions, les corps décapités et éventrés titubaient comme ivres avant que leurs jambes ne se dérobent sous eux et ne les laissent tomber dans les flaques de leurs propres entrailles.

Jonché de cadavres d'hommes et de chevaux aux plaies béantes, le sol ressemblait à un pré couvert de coquelicots, couleur de sang, que Triglav et le dieu chrétien, cruels et insensibles, laissaient couler à volonté dans notre forêt de larmes.

Les deux dernières jeunes femmes qui sortirent de la grange avec leurs enfants à la mamelle furent Ida et Aya. La première eut de la chance de périr au premier pas, le cou percé par une flèche, et de ne pas voir son nourrisson jeté en l'air et embroché sur un javelot tel un cochon de lait. La deuxième, Aya, connut un destin encore plus terrifiant. Un javelot à long fer, transperça le bébé dans ses bras, ainsi que sa poitrine et les cloua au mur de la grange.

Les ultimes survivants, Vid et un grand diable chrétien, tout de fer vêtu, engagèrent le dernier combat, un corps-à-corps inhumain, d'une violence implacable.

Quoiqu'il fût mortellement blessé, le cavalier éventré réussit à se lever dans la mare de ses entrailles, dans le dos de Vid, pour décapiter l'imprudent, à bout de souffle, assis sur le cadavre d'un cheval.

La tête de Vid, tombée dans son giron, murmura une bordée d'injures, en regardant son tueur rendre le dernier soupir, avant que leurs yeux brillants de haine ne s'endorment.

Étant sorti de ma cachette en chancelant, je me dirigeai vers la forêt comme si je remontais à la surface d'un rêve effrayant. Je respirais avec peine, je titubais, sentant mes jambes se dérober sous moi. À chaque pas, je me heurtais aux cadavres esclavènes et chrétiens, à la tête tranchée, et aux membres estropiés. En flageolant, je m'affaissai deux fois et me relevai avec beaucoup de peine. Le silence pesant qui régnait autour de moi m'étouffait et le bourdonnement des premières mouches au-dessus des charognes m'assourdissait.

Dans mon crâne sonnaient encore et encore les paroles prophétiques du livre d'Anastase :

« Le jour viendra de la fin des temps. »

Ayant traversé le croisement de deux ruelles, recouvertes de chair humaine, je levai les yeux pour la première fois et je restai ébahi à la vue d'une image que seule notre forêt enchantée pouvait imaginer.

Je ne pouvais en croire mes yeux. À l'orée du bois était réuni un peloton d'animaux, alignés l'un à côté de l'autre, au-dessous de mes amis, aigles royaux, perchés sur les arbres.

La mère de Vid, l'ourse géante, en compagnie de deux ours, notre chien-loup Spiro, près de la louve, sa compagne, et d'une demi-douzaine de loups. Les cerfs, les biches, les sangliers, les renards, les lièvres et les chevaux chrétiens qui s'étaient naguère enfuis dans la forêt. Les oreilles dressées et les yeux grands ouverts, en oubliant de s'entredévorer, tout ce beau monde observait notre champ de bataille.

Risque-tout, j'affrontai ce danger et m'acheminai vers eux, en direction de ma vieille connaissance Léchy, qui se pavanait au milieu des bêtes, à côté d'une ânesse sauvage.

Chemin faisant, je comptai les battements de mon cœur, tandis que par ma tête trottait encore la prophétie d'Anastase :

« Le jour viendra... »

En regardant ces magnifiques animaux devant moi, je me dis soudain que la fin des temps, peut-être, ne se rapportait qu'aux hommes.

Lorsque je me trouvai en face de Léchy, il fit signe aux animaux de s'écarter.

Ils obéirent, ils me laissèrent passer librement pour emprunter le sentier qui menait vers la source de ma sœur, où la jeunesse ne finissait jamais, où j'allais finalement me reposer en paix.

Présentation

Les terres d'Europe d'antan en proie aux envahisseurs, Huns, Avars, Slaves !... Un « vratch », un jeune chaman slave, raconte cette épopée sanglante et terrifiante qui fit trembler le continent, couvert à l'aube du temps d'une forêt immense.

« La Forêt promise » possède toute les formes d'une légende, des récits fantastiques, une inspiration débridée, dont les images sont des tableaux pleins de feu et fureur, traversés d'orages. On lit d'une traite ce roman horrifiant et vibrant de tendresse, cette fable enchanteresse qui narre l'origine de la saveur douce-amère du sang, que nous apprécions tant de notre temps.

À propos de cette édition électronique

Auteur contemporain – Utilisation privée libre
Toute utilisation commerciale ou professionnelle est
soumise à une demande d'autorisation auprès de
l'auteur

Édition conjointe par

Éditions de Chambre

<http://www.editions-de-chambre.com/>

Ebooks libres et gratuits

<http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

Septembre 2012

—

Coordonnées de l'auteur :

Vouk Voutcho

vouk.m.voutcho@wanadoo.fr

N'hésitez pas à lui parler de votre lecture.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE
CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES